This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
M55m
v.1-2

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
M55m
v.1-2

L. MERCIER,

Né à Paris le 6. Juin 1740.

Député à la Conv.on Nat.lle ......

A Paris Rue Jacques N.o 295.

Mr Pourrier avoué

MON BONNET DE NUIT,

Louis Sébastien

Par M. MERCIER.

TOME PREMIER.

A NEUFCHATEL;

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXIV.

Serg.
82 13
Romance lang.
3-19-1923.
gen.
2 vols.

MON BONNET DE NUIT.

AVANT-PROPOS.

J'AI contracté l'habitude de mettre par écrit tous les soirs, avant de me coucher, ce qui me reste de l'impression de la journée. Ma plume est prête ; & ce que j'ai vu, senti, ce que j'ai pensé, enfin le résultat de mes lectures & de mes conversations, tout se couche sur le papier.

Qu'il est doux de converser seul avec le bout de sa plume, son bonnet de nuit sur la tête ! On est maître de ses idées, de ses expressions ; on frappe sa pensée à sa maniere ; on n'apperçoit plus le critique ni le puriste ; on écrit abondamment, & non sans volupté.

Quoi de plus utile que de se rappeller tout ce qu'on a éprouvé, de dicter un arrêt quelconque sur les événemens, &, ce qui touche le plus l'amour-propre d'un auteur, sur les raisonnemens qui circulent ? Graves aristarques, ah ! laissez-moi ma plume tous les soirs une heure avant que je m'endorme !

Quelquefois les rapports les plus plaisans s'offrent à mon esprit. Alors je ris, comme Démocrite, de la folie humaine, & je prononce pour

419784

12-2-16.EHW.

moi ſeul, diſtribuant le blâme & la renommée; diſant en moi-même : Tel qui a parlé bien haut & en beau langage, ne ſavoit ce qu'il diſoit, & tel de l'aſſemblée qu'on n'a point écouté, a dit le mot vrai.

Enfin, dans le ſilence de la nuit ma plume m'a préparé à mon réveil une nouvelle jouiſſance du jour écoulé : il n'eſt pas tout-à-fait anéanti pour moi, ce jour perdu pour tant d'autres.

Comme j'aime ce genre d'écrire, je me plais à le continuer. Il faut qu'un auteur ſe paie d'avance de ſes mains, s'il ne veut pas ſe réduire au rôle d'un créancier abuſé; car on ne reçoit quelquefois rien de ce public dédaigneux & frivole, qui nous juge ſi arbitrairement, & qui, ſoit qu'il nous loue ou qu'il nous déprécie, n'eſt jamais à notre meſure. Il eſt bon de ſe ſatisfaire dans la forme, dans le ton, dans le ſtyle, & juſques dans le titre que l'on donne à ſon livre.

Avec ces principes, on ne crie point après l'ingratitude & l'injuſtice du ſiecle qui ne vous entend point; on ne ſe voit plus d'ennemis ni d'envieux; on dédaigne les injures des connoiſſeurs à gages; on a écrit ce qu'on a voulu ſans gêne & ſans réſerve. Après cela le public prononce comme il l'entend. Chacun a été libre, chacun peut compter ſa jouiſſance.

Or, je maintiens que celle de l'auteur eſt de faire à ſa guiſe. Il ſeroit dupe, s'il n'uſoit pas du droit de ſervir le public ainſi qu'il l'entend, & non comme celui-ci l'exige impérieuſement.

Qu'il eſt doux, la tête ſur l'oreiller, de ſe dire : j'ai rempli ma vocation; & quand je donne au public beaucoup plus que je n'en reçois, il m'eſt redevable : il eſt en maſſe mon débiteur, & je ne ſuis pas le ſien. Je lui ai procuré des ſenſations agréables

agréables, & que peut-il ajouter à celles que j'ai ressenties en écrivant?

OCÉAN.

AUJOURD'HUI, pour la premiere fois de ma vie, j'ai vu l'Océan, ou le vieux Neptune des anciens, qui l'ont peint armé du trident dont il perce le flanc de la terre. L'image est vraiment juste : l'océan paroît le despote du globe. Malgré cette force inconnue qui brise la fureur de ses vagues contre le sable des rivages, il paroît qu'il a franchi impétueusement ses limites à certains intervalles, dont l'empreinte est encore reconnoissable. Elles sont gravées sur les fibres des cerveaux humains, ces terreurs des anciens bouleversemens, trop bien justifiées par une tradition non interrompue & par la trace visible & profonde des ruines & des dévastations qui hérissent la surface de la terre. Elle paroît, à la premiere inspection, horriblement déchirée de tous côtés par l'élément terrible qui la ronge, la mine, en souleve diverses parties, & abyme dans ses gouffres, à différentes époques plus ou moins reculées, des portions de terrein qui soutenoient des villes, & quelquefois des royaumes. Ce n'est, pour ainsi dire, qu'une foible croûte qui couvre les gros ossemens & la charpente du globe. Elle est brisée par les volcans comme une voûte fragile; & dans ces crevasses que le feu a ouvertes, les torrens viennent porter leurs inondations & opérer ces énormes & larges scissures qui creusent des golfes & des lacs, où reposoit le fondement majestueux des montagnes. Leurs pointes affaissées ne forment

plus alors qu'une isle qui se couvre lentement d'un peu de verdure à la place des neiges entassées qui les surchargeoient.

Mais il n'y a que l'œil qui voit les siecles comme les instans, qui peut compter les révolutions subites que le globe a essuyées. L'équilibre des eaux n'a pu se maintenir sur un théatre mobile, emporté perpétuellement d'occident en orient, & soumis encore au mouvement des cieux. Aussi lent que les siecles, ce mouvement n'a point échappé à la sagacité moderne de l'homme. La terre a une tendance visible à redresser son axe, dérangé sans doute par quelqu'antique révolution. L'activité de tous ces grands corps environnant & pesant sans cesse sur elle, doit déplacer l'Océan & promener successivement ses flots sur tous les points qu'ils peuvent couvrir.

Faut-il donc s'étonner si le superbe éléphant, qui vit sous les magnifiques ombrages de l'Asie, a laissé ses dépouilles dans les flancs aujourd'hui glacés de la Sibérie ? Le sein des montagnes offre des poissons pétrifiés; les abymes rendent des coquillages qui n'ont perdu ni leur nuance, ni leur couleur; les déserts de sable présentent des vestiges de villes maritimes; des forêts entieres enfin sont ensevelies sous des couches de pierres qui se sont formées avec le temps sur leurs cimes. Tout dit que l'Océan a disposé en souverain de cette terre, son domaine, sur lequel il reprend à son gré ses inévitables droits. La main du brave Hollandois, qui a repoussé la tyrannie & l'Océan, ne pourra pas toujours, hélas! enchaîner ce furieux despote. O jour désastreux, où ses digues seront brisées; où cette magnifique république, vigilante, laborieuse, sage, économe, disparoîtra de dessus le globe; où les flots effaceront le

plus beau monument du courage & de l'industrie ! Éloigne ce moment, divine Providence ! & si les loix éternelles que tu as établies ne peuvent passer sans effet, suspends-les du moins, & recule cette irruption dévorante !

Les loix physiques ont dans leur cours une force insurmontable : comment cet amas immense d'eaux, qui joint à la masse de la pesanteur la force dissolvante, force non moins active, n'auroit-il pas les effets les plus extraordinaires & les plus rapides ?

L'Océan, toujours balancé, peut-il reposer dans une inertie stagnante ? il faut qu'il délaie incessamment notre argile, & son sein avide paroît appeller toutes les richesses de la terre. Aussi le contour des montagnes semble nous dire : Ici a coulé ce fluide qui nous ceignoit d'une pression égale. Tout offre aux yeux les traces du combat éternel de deux élémens rivaux, faits cependant pour être unis.

Vous avez apperçu les ravages de l'Océan, voyez maintenant ses bienfaits. Lien des peuples, il rend tous les climats mutuellement tributaires de leurs dons respectifs. Deux mondes éloignés sont fondus en un ; les flots ne semblent baigner indifféremment toutes les côtes & ne rouler sur toutes les plages, que pour inviter l'homme à se confier à leur fluctuation, qui va le porter en un clin-d'œil sur des rives opposées. Contemplez ensuite le plus hardi, le plus étonnant ouvrage du génie audacieux de l'homme, ce pont mobile, ce vaisseau que la hache retentissante construit dans un port. A la vue de cette frêle machine, vous vous étonnez comment elle osera affronter tous les dangers qui l'attendent sur le perfide élément : mais elle le domptera, elle assujettira & l'onde

qui menace de l'engloutir, & le vent qui menace de la briser contre les écueils; elle fera obéir ces élémens destructeurs, en emprisonnant l'un dans la direction de ses voiles, & en fendant l'autre sous la courbure d'une coupe ingénieuse; le poisson monstrueux, organisé par la nature pour vivre dans les flots, ne paroît pas plus maître de l'Océan que cette machine inanimée que guide la foible main de l'homme. Victorieux, il va voler sur le sein des eaux avec une sécurité comparable à celle du char qui roule sur un terrein uni & solide.

Mais que de combinaisons il a fallu faire avant qu'elle ait reçu ses mâts, ses voiles, ses cordages! Le pavillon est arboré; que de connoissances nouvelles pour la diriger! Est-il sous le ciel un spectacle plus intéressant, & qui mette dans un plus beau jour la dignité de l'homme?

Si le Philosophe regrette de voir un si superbe édifice ne servir le plus souvent qu'à la cupidité, & transmettre les fers de l'esclavage aux régions les plus lointaines, qu'il sache que la bassesse de l'homme est à côté de sa grandeur. Pour se consoler, qu'il se figure ce vaisseau portant une foule d'hommes généreux, guidés par l'amour des découvertes, qui ne vont toucher un nouveau monde & chercher des terres inconnues que pour agrandir le domaine de nos connoissances; qu'il voie des philosophes visitant des peuples nouveaux, émerveillés de son étonnante structure, & portant sur des rives à peine soupçonnées les arts consolateurs; rapportant en échange des idées neuves & singulieres qui étonneront nos systêmes moraux, & décomposeront les idées qui nous sont le plus familieres.

Si à l'aspect des désastres occasionnés par la masse active de l'Océan, on demandoit comment tant de fléaux sont réunis contre l'habitation de l'homme, où il ne séjourne qu'un instant; comment la nature est soumise à ces crises violentes qui tendent à détruire l'antique génération de ses enfans; comment le genre humain subsiste après ces ravages suspendus sur sa tête, & combien de fois on l'a vu renaître de ses débris; comment enfin un globe entier, couvert de douze cents millions d'êtres sensibles & pensans, dépend de l'action brutale des élémens dont il est le jouet. *Une bulle d'eau qui s'éclate*, répondra Pope, *un monde qui périt*, sont égaux à l'oeil qui voit tout. Où tombe ce globe? Dans la main qui l'a créé.

JUGEMENT DERNIER.

LE tableau du jugement dernier est le plus sublime qui ait jamais été tracé de la main des hommes. Il est si grand, si magnifique, si imposant, qu'il doit entrer dans le plan de l'univers. Tous les cœurs nus devant l'assemblée universelle des hommes, les pensées coupables, les crimes dévoilés au grand jour, & celui qui a usurpé les hommages dus à la vertu, écrasé sous le poids de la honte. Le Juge de l'univers laissant à chacune de ses créatures pour châtiment ou pour récompense le tableau de sa vie passée, tableau fidele, tableau vivant & que la main mensongere de l'artifice ou de l'erreur ne colore plus; la vérité armée de ses rayons, éclairant

le cœur humain dans ses derniers replis ; l'innocent condamné, qui triomphe à la face de l'univers, tandis que le coupable absous par le faux jugement des hommes, entend sa sentence prononcée par le Juge qui voit tout ; le mensonge qui a disparu de dessus la terre ; toutes les ténebres dissipées, plus d'ombre ; un jour pur qui s'étend sur l'utilité des décrets éternels ; une réparation authentique des calamités passageres qu'a épouvé l'homme de bien ; une publication éclatante de ce que la sourde trahison croyoit pouvoir ensevelir dans la nuit du tombeau ; tous les crimes revenans du fond de l'abyme sur la surface du miroir où préside la justice divine ; l'éclair de son regard qui punit ou récompense ; le monarque égal au dernier de ses sujets ; le glaive de l'ambition & le sceptre de l'orgueil également brisés ; la main qui tient le verre d'eau offert par la charité, effaçant la main superbe qui a tracé le plus auguste monument du génie : quelles idées plus grandes, plus magnifiques, plus consolantes, plus propres à enhardir la vertu, à épouvanter le crime, à rapprocher l'homme de l'éternité qu'il oublie ! Où trouver dans Homere, dans Pindare, dans Virgile, dans aucun poëte ancien & moderne, une image qui approche de la majestueuse grandeur de celle-ci.

F E U.

QUEL est cet élément qui, par l'activité prodigieuse dont il est doué, échappe à l'examen & à l'esprit d'observation, qui, ame de la nature, est en même tems le plus violent, le plus rapide destructeur de ses formes? Tant qu'il est enchaîné, il fait croître les végétaux, il pare la terre de verdure & de fruits, il transforme le sable en diamans, il entretient la force & la vie de l'univers. Déchainé, il décompose toutes les parties de la nature, il brouille les élémens, les rend absolument méconnoissables; & le chymiste lui-même, en implorant son secours au fond de ses creusets, est étonné de ses ravages. Ses effets sont terribles sur le globe. Il déplace le fondement des montagnes, il change le lit des fleuves; à considérer la bouche des volcans, il menace d'allumer un jour la planete que nous habitons.

C'est la portion de cet élément plus ou moins répandue dans les corps, qui embrase l'œil du lion & lui fait pousser des rugissements; c'est elle qui fait bondir le coursier & remplir ses muscles & ses nerfs d'une flamme subtile; elle agite incessamment le vif écureuil. Le cœur d'un jeune homme est bouillant sous les expressions de cette matiere ignée, qui, s'affoiblissant dans les veines de la vieillesse, la rend froide & pesante. L'énergie & le brillant de la nature sont dus enfin à ce feu qui conserve & dévore.

SOMMEIL.

NEWTON s'endort ; à l'inſtant cette faculté active & pénétrante, qui donnoit un corps aux ſciences les plus abſtraites, qui débrouilloit le ſyſtême de l'univers avec tant de juſteſſe & de clarté, tombe dans la confuſion & dans les ténebres. Elle ne forme plus qu'un mêlange d'images erronées. Au lieu de ces principes fermes & fertiles, elle ſuit des fantômes vagues, elle s'abandonne à des perceptions ridicules. Le cerveau de l'homme de génie, qui pourſuivoit la vérité avec une ſagacité ſi admirable, eſt livré à l'irrégularité la plus déſordonnée. Des figures groteſques remplacent les lignes de la plus ſublime géométrie. Il n'y a plus d'harmonie dans cette tête qui étonnoit ſes ſemblables. Le temps même a perdu pour elle ſon mouvement & ſa durée. Mais un rayon du ſoleil ouvre la paupiere de Newton ; il s'éveille, & reprend tout-à-coup la vigueur de ſes facultés ; elles ſe rallient comme des ſoldats diſperſés, qui au premier ſon du tambour ceſſent d'être épars & ne font plus qu'un corps. Par quelle puiſſance l'ordre le plus lumineux dans les idées ſuccede-t-il aux plus folles viſions ? Comment la raiſon luit-elle ſubitement après une éclipſe ſi longue, & qui ſembloit devoir être durable ? Quel eſt cet état qui ôte à l'homme tout ce qui le diſtingue, ſans changer ſa nature, & qui lui rend ſon ame & ſa penſée avec une rapidité égale au moment qui les lui a enlevées ?

ÉCONOMIE.

L'ÉCONOMIE domestique n'est pas une vertu brillante, mais elle compose une vertu solide & une des plus belles que je connoisse. Elle est le fondement des maisons ainsi que des grands établissements & des entreprises faites pour le bien public. Ce sont les racines obscures qui nourrissent le pompeux feuillage de ces arbres qui portent leur front dans la nue. La misere est une source continuelle de soucis rongeans, d'inquiétudes, de peines d'esprit, d'insomnies cruelles. Elle est conseillere de plusieurs actions basses & iniques. L'économie, qui chasse tous ces tourmens, qui nous met à couvert de ces épines renaissantes, est tout-à-la-fois & le soutien consolant de notre vie, & la sauve-garde de notre vertu. C'est un doux oreiller où nous sommeillons sans crainte de l'avenir, toujours obscur & partant redoutable. L'économie enfin est la vertu la plus utile à la génération qui doit succéder. Elle embrasse donc deux âges à la fois : privilege qui n'appartient guere qu'à elle.

HORACE.

QU'Y a-t-il de plus vil au monde ? C'est le poëte courtisan, qui plie son génie au ton de la servitude, qui par des vers tout à la foi sublimes & lâches, empreint immortellement sa bassesse, oublie la véritable gloire pour mendier le paie-

ment honteux d'un chant vénal, qui flatte un Empereur qu'il craint ou qu'il méprise, & qui tente de tromper la postérité, ne pouvant se tromper lui-même. Eh bien, cet homme, ce poëte vil, c'est Horace. Artificieux; avide & souple, employant la morale pour la corrompre, déguisant sa lâcheté sous une insouciance épicurienne, il avoit la vigueur de la pensée d'un homme libre, & l'expression d'un esclave. Je sais qu'il est fin, ingénieux, délicat; & voilà pourquoi je souffre en le lisant: il souille à mes yeux son esprit. Viens à moi, Juvenal, viens à moi pour me sauver des traits de la corruption! Je pourrois, séduit par son esprit, chérir sa maniere. Je ne veux point l'aimer; non. Le vrai satirique, qui s'attache aux mœurs, qui humilie le vice en nommant le vicieux, c'est lui qui est utile à son siecle qu'il châtie, qui se rend respectable à la postérité en transmettant la morale dans toute sa pureté, qui s'altéreroit sans les vengeurs de l'honnêteté publique.

CONSCIENCE.

QUEL trésor plus doux que celui d'une bonne conscience, qui comme un miroir fidele ne nous répete rien dont nous puissions souffrir! Quelle délectation intime & victorieuse d'appercevoir toute sa vie en un seul & même point, & de n'avoir pas à se reprocher le malheur ou les larmes d'autrui! il est sans doute des foiblesses inséparables de l'humanité; mais le souvenir de ces fautes ne détruit pas la paix intérieure, lorsqu'on peut se dire n'avoir offensé ni les autres, ni soi. L'homme de bien s'absout & forme le dessein de

ſe perfectionner. Comparez cet état heureux à la tempête des remords, à la crainte, à l'effroi qu'ils traînent après eux, & l'on verra ſe réaliſer l'image vraie & terrible des furies qui pourſuivent le ſcélérat, & qui jettent le déſeſpoir de l'enfer dans ſon cœur.

HYMNE AU PRINTEMPS.

REÇOIS mon hommage, ſaiſon des amours & des eſpérances! Ton retour ſe manifeſte aux muets habitans des ondes, ainſi qu'aux hôtes bruyans des forêts, des campagnes & des cités. L'air frais, odorant, armonieux, qui m'environne, électriſe mon être; une flamme ſubtile entr'ouvre mes ſens, & ta préſence éveille dans mon ame attendrie ce deſir céleſte, ce deſir créateur, qu'un fanatiſme impie a trop long-temps outragé.

Qu'il eſt vivant, cet horiſon dont je ſuis le centre, & que parcourt mon œil avide! Ou plutôt mon ame s'élance rapidement comme l'éclair ſur divers objets de l'enceinte; elle les reſpire, elle les ſavoure, elle les palpe, elle les conſidere en tous ſens, juſqu'à ce qu'elle imagine être avec eux identifiée toute entiere.

Tendres fleurs! eſt-ce aujourd'hui que s'opere en vous le phénomene de la réproduction. Douées des deux ſexes, vous n'avez à craindre ni les ſéducteurs, ni les infideles: ſans impatience & ſans alarmes, vous attendez l'impulſion de la nature, & jamais vous ne réſiſtâtes à cette même impulſion.

O lis! adorable image de l'innocence, ni mes doigts, ni mon ſouffle n'approcheront de ta robe

nuptiale : il n'eſt donné qu'aux purs rayons du ſoleil d'y toucher ſans en ternir la céleſte blancheur. Permets au moins que je t'adore. Quel temple ! Au milieu de ce calice, un double ſexe eſt épanoui. Déjà tous les organes dépoſitaires d'une roſée fécondante éprouvent une commotion inteſtine ; un tourbillon de vivans atômes deſcend, comme un nuage, ſur ce ſanctuaire ; le ſignal du myſtere eſt annoncé par une flamme électrique, & ſoudain l'œuvre ineffable de la création s'accomplit.

D'où vient ce tube organiſé qui rampe ſur ces feuillages & les dévore ? Hériſſé d'épines ſoyeuſes & de pieds encore informes, quelle eſt ſa nature ? quelle eſt ſa deſtinée ? Eſt-il hermaphrodite, ou va-t-il au-devant d'une compagne ? Mais il s'enveloppe d'un tiſſu qui le dérobe à mes regards : caché ſous ce rideau, il y jouit ſans doute. Etonnante métamorphoſe ! voilà qu'il s'élance dans le vague des airs. Mieux coloré que l'oiſeau de Junon, ſes ailes ondoyantes & ſes antennes délicates, ſont la vive image du Zéphir, c'eſt Zéphir lui-même. Il va careſſant toutes les fleurs ; & les fleurs jalouſes de ſon hommage, lui découvrent leur ſein, abandonnant leur nectar à ſes deſirs.

Quel horrible écho vient retentir à mon oreille ? Tout frémit près de ces antres ténébreux. Eſt-ce la guerre qui nous menace ? Raſſurons-nous. En ce moment tout eſt amitié, tout eſt volupté : c'eſt le lion qui rugit d'amour à l'aſpect de ſa compagne ; il jaillit, cet amour, il jaillit de leurs prunelles étincelantes. Athletes également fortunés, ils bondiſſent, ſe compriment, s'embraſent, & leurs muſcles vigoureux s'affaiſſent ſous le poids du plaiſir.

Masses colossales, qui soutenez le globe & les nuages, quelle main hardie vous a transportées au milieu des continens, tandis que sur vos cimes le chêne orgueilleux étend au loin son feuillage pour favoriser les jeux & la nichée du timide oiseau? A vos pieds, la vigne modeste pompe la liqueur spiritueuse que doit recueillir la coupe d'Hébé, & que les dieux attendent.

Dieu du printems! as-tu jamais pénétré dans ces cavernes profondes, où regne un éternel silence, où la mort semble avoir établi son empire? Oui. Guidé par le flambeau de l'amour, tu t'enfonces, environné des élémens, dans ces noirs abymes. Alors tout s'émeut, tout se cherche, s'attire & se combine; alors naît une prodigieuse variété de minéraux qui se décorent des plus riches parures: l'argent s'éleve en arbuste; le spath, en pyramides transparentes; le plomb & l'émeraude, en colonnes légeres; le crystal étincelant & la brillante pyrite, semblables au Prothée de la fable, se travestissent sous mille formes, se colorent de toutes les nuances dont Iris est la peinture.

Adorons-la, cette campagne autrefois Vierge, à présent fécondée par le génie de l'homme & par le pere des saisons. Quels torrens de vie circulent dans ses entrailles! Je vois sortir de tous ses pores la jeunesse & la beauté. Auquel de ces objets dois-je un tribut d'amour? Est-ce à la verdure où mon œil repose si mollement? Est-ce au végétal qui me nourrit? au rossignol qui m'égaye? au lilas qui m'enivre? au tilleul qui m'offre son ombrage? Est-ce au gazon qui m'invite au sommeil? O songe de la vie! ne me fuis pas encore!

Je vais m'égarer à travers ces moissons avec la jeune perdrix. Quelle richesse! quelle profusion

magnifique ? Jamais, non, jamais l'abondance ne s'offrit aux mortels sous des traits plus séduisans. Emules des forêts, comme ces épis s'élevent ! comme ils se pressent !..... Plus j'avance ... leur tige élastique & svelte rappelle à mon cœur éperdu... Que vois-je ? où suis-je ? ... Endormie dans ces lieux solitaires ! ... Oui, c'est Delphine.... Amour ! Hymen ! couvrez-nous de vos ailes.

BALEINE.

POURREZ-VOUS prendre la baleine avec un hameçon ? dit le livre de Job. En ferez-vous votre esclave & votre victime ? Qui pourra la voir sans être épouvanté ? Qui ? Le matelot Hollandois. Il la harponne, la dépece & l'emporte.

La majestueuse baleine convertit chaque jour en sa substance un million de harengs. La nature attentive, fournit à cette étonnante consommation. Elle ouvre toutes les sources de sa fécondité pour multiplier les germes de cette espece qui se régénere sur les côtes & la surface des mers, comme l'herbe croît dans nos champs. Cette prodigalité magnifique, après avoir nourri les monstres pesans de la mer, va enrichir une république. N'est-il pas curieux de voir le Hollandois, sur les côtes du Groënland, pêcher le hareng que mangera le tranquille habitant de Paris ?

La faim des Esquimaux, attaque, combat & subjugue aussi la pesante baleine, le féroce chien de mer & les autres monstres de l'océan. Malgré leur force, leur souplesse & l'abyme orageux où ils plongent, ils viennent expirer sous la dent de

celui qui asservit l'univers à ses besoins. Son industrie victorieuse a saisi, domté sa proie sur des gouffres mouvans. Il boit alors l'huile de baleine ; il dévore le poisson dont la tête brisoit les dômes de glace ; il fait voir qu'il est non-seulement le destructeur, mais encore le maître des animaux qui peuplent l'air, la terre & les mers.

Les mers du nord contiennent des richesses refusées à la terre. Quelle est la chaîne qui lie le ciron à la baleine, & la baleine à l'incroyable production du *kraven*, isle animée, monstre que ne peut adopter la raison, & dont l'existence est confirmée?

MATELOT.

POURQUOI les matelots s'ennuient-ils sur terre? C'est qu'accoutumés aux plus violens effets de la crainte, de l'espérance & de la joie, environnés de périls, & par conséquent émus de sensations vives & fortes, ils éprouvent dans ces agitations diverses une variété qu'ils ne trouvent plus dans la vie uniforme de terre. Ils ont sur mer le plaisir de se sentir plus vivant qu'ailleurs, parce qu'ils touchent perpétuellement aux portes de la mort. Leur ame est dans une action continuelle, & livrée aux plus grands intérêts possibles. Aussi a-t-on remarqué que les guerriers & les gens de mer sont les plus intrépides joueurs du monde : ils ne peuvent souffrir de petites & stériles combinaisons; ils veulent voir sortir du cornet des chances égales à ces hasards où ils jouent leur existence. Point de sentiment mitigé pour ces hommes qui parcourent presque dans le même instant les extrêmes de la joie & de la crainte.

OISEAU.

S'IL étoit permis de ne pas être content de la condition d'homme, & qu'il fût licite alors de choisir son rang dans le regne animal, savez-vous, mes amis, ce que je voudrois être ? Je voudrois être oiseau, non pas oiseau de proie, mais hirondelle, ou oiseau de paradis. Je voudrois être oiseau, je le répete, à cause de la force & de l'étendue de la vision. Que j'aimerois à planer sur les villes & sur leurs clochers ! à voir les forêts comme des tapis de verdures ! à saisir la vaste rondeur du firmament ! à ne pas perdre l'image des nuées brillantes & dorées ! à pouvoir enlever mon corps avec une rapidité étonnante, le soutenant, le balançant sur l'air dans un vol flexible & combiné ! à tourner en tous sens en faisant sortir de mon gosier des vibrations douces & sonores ! Ah, quel plaisir de m'élancer vers l'astre pompeux du jour, de me plonger, de me jouer dans ses rayons ! Mon œil, par sa structure, n'en seroit pas fatigué, mais réjoui : je contemplerois toutes les couleurs radieuses qui feroient pour moi de la surface de la terre un tableau enchanteur. Dans un espace libre je ferois de longs voyages, parcourant les républiques & les royaumes, passant les mers & visitant les isles. Je me choisirois le soir des asyles bien élevés, ombrageux ; je partirois le matin au lever de l'aurore, & toujours dans l'ivresse des jouissances de la vue, je n'aurois devant moi que les riches perspectives d'une nature vivement coloriée.

GLOBE.

GLOBE.

Les empires tombent, les générations s'effacent; les mers changent leur lit; des continens plus grands que l'Europe sont submergés; des montagnes sont ouvertes par des feux souterreins : mais la masse du globe ne paroît pas s'en ressentir; c'est une piquure sur une orange; la forme, la grandeur sont inaltérables, & ce n'est que la superficie qui est légérement entamée.

Les hommes font beaucoup de bruit sur cette superficie; ils rompent incessamment la pente de la nature, qui tend au repos, au silence, à l'uniformité; elle couvriroit bientôt le globe de ronces, d'une bourre épaisse & de forêts mal-faisantes, où tous les germes entassés, confondus, ne s'ouvriroient que pour tomber dans la putréfaction, si l'homme avec sa beche, sa cognée, le soc de sa charrue, ne lui imprimoit une forme nouvelle, qui fait sa parure & sa beauté. Alors, de ces combinaisons variées qui influent sur l'athmosphere, naît un air plus pur qui circule librement & qui entretient la fraîcheur & la vie.

La marche de l'univers, du grand tout, étourdit la pensée quand on y réfléchit. Ce grand tout, dans son cours immense & rapide, en effaçant les empires, ravage les opinions, les systêmes, détruit les faits, change les apparences; & tandis que le cours de la nature nous paroît égal, sa marche, qui se mesure sur l'éternité, ne permet plus de distinguer le temps ni les lieux.

Les siecles sont des instants, les peuples des individus, les œuvres du génie des parchemins

qui périssent : tout rentre dans l'abyme des infinimens petits, & la masse auguste de l'univers semble vraiment indépendante de ces frêles accessoires, qui la décorent.

Newton croyoit que la nature étant soumise à des loix méchaniques, il viendroit un temps où elle vieilliroit, où cette machine immense se décomposeroit par les frottemens de sa propre activité. Alors ses loix affoiblies ne lieroient plus aussi étroitement les soleils & les mondes. l'Attraction perdant de sa force, n'enchaîneroit plus le vaste système planétaire. Les mouvemens plus lents feroient naître les phénomenes les plus terribles. Le soleil sorti de son orbite, pâle & sans rayons, s'enfonceroit dans la profondeur des cieux; & la terre le suivant d'un cours incertain, verroit la nuit & le froid envelopper bientôt les deux hémispheres.

La lune errante ne fouleroit plus la masse des mers, & la contagion s'exhaleroit de ces eaux immenses & corrompues; la mort anéantiroit le regne animal, & la terre ne présenteroit plus, en s'égarant dans le vuide, qu'un sol aride & dépeuplé.

Ces images, quoique lugubres, ont un air de grandeur & de majesté. La mort d'un souverain qui a fait de grandes actions, a quelque chose d'auguste. Son cercueil attache nos regards & imprime le respect. Le trépas de l'univers en impose à l'imagination ; & la tombe du genre humain nous fait moins frissonner que la tombe d'un ami ou celle d'une mere.

Mais l'homme pourroit-il demeurer insensible & inactif au milieu de l'univers, tandis que tant de merveilles curieuses interrogent ses sens, & ouvrent devant lui un vaste champ d'occupations ?

Peut-il n'être pas éveillé au milieu de tant de miracles? Que l'animal borné à végéter, à chercher sa nourriture, s'endorme, mais l'homme peut-il dire, je m'ennuie, je ne sais à quoi m'occuper; plainte bien singuliere dans la bouche d'un être raisonnable ?

Il ne faut point regarder la masse de la terre comme un morceau de boue inanimé, un entassement grossier de parties stagnantes ; il y regne une véritable circulation; tout est animé dans ce grand corps. La nature travaille dans le fond des abymes ténébreux & souterreins, comme elle rit & verdoie sur sa surface. Les minéraux s'engendrent, les pierres croissent, les eaux circulent ; une chaleur douce, une vertu générative s'insinue dans les rochers les plus durs : une mine a son oganisation, comme le chêne qui se balance au sommet des montagnes. Cette masse n'est point un chaos indigeste, où les matieres sont appesanties l'une sur l'autre ; c'est un véritable coprs animé, où les mers, par leur mouvement, représentent assez bien le sang qui circule dans le corps humain.

Cette ame de l'univers entretient tout-à-la-fois sa beauté, son harmonie, sa durée ; & l'homme a au-dedans de lui un principe céleste, supérieur à cette ame du monde. Voilà pourquoi il fait voir, admirer ce grand tout; voilà pourquoi il cherche à le comprendre : de là dérive aussi cet amour pour l'ordre, & pour ces loix qui, toutes bizarres qu'elles sont quelquefois, annoncent qu'il cherche à établir les droits de chaque être. Sans la tyrannie des passions, tout homme seroit peut-être un Platon ou un Marc-Aurele.

On se plaît trop à rabaisser l'homme qui a

élevé sur la terre de si beaux & de si durables monumens : on lui fait un reproche éternel de sa foiblesse, tandis qu'il tente perpétuellement à en sortir. Les erreurs de l'homme portent l'empreinte de son génie ; il ne s'égare souvent que parce qu'il assortit trop d'idées, & que leur fréquence, leur multiplicité leur dérobent la clarté nécessaire. La sphere d'activité qui animoit le génie erroné des Cardan, des Paracelse, des Albert, étoit peut-être plus grande que celle des Bacon, des Descartes, des Newton. Il est des erreurs sublimes : plus on embrasse d'idées, plus il est difficile de les lier. Hélas ! l'activité de la raison humaine en découvre plus promptement la foiblesse que son inertie.

La nature, en suivant les loix éternelles qui lui furent assignées, n'a égard ni aux travaux, ni aux établissemens humains, ni à l'homme même, dont l'existence paroît moins essentielle à l'ordre & au mouvement que le cours du moindre ruisseau, ou la situation du plus petit monticule. Un rocher est cent fois plus stable qu'une génération d'hommes.

FIRMAMENT.

Où est la grande révélation ? Dans l'ordre & le spectacle des cieux. C'est là que l'Être suprême se manifeste comme s'il tomboit sous les sens.

Où est le livre de l'Eternel ? Il est écrit en caracteres de feu ; les astres sont les points magnifiques de ce livre auguste : la vérité est empreinte dans les cieux. Comment l'impie ose-t-il nier ce que l'univers reconnoît & adore ?

Au-dessus de nous est un pouvoir invisible qui nous presse, nous environne, & laisse par-tout à nos yeux l'empreinte d'une intelligence profonde & d'une variété de desseins qui va jusqu'à l'infini. Nous ne pouvons nous dérober à cette grande idée, que quelque chose est hors de nous, qui nous tient sous sa dépendance. Notre naissance, notre organisation, nos sens, notre pensée, tout nous crie qu'une puissance sans cesse agissante & parfaitement éclairée a créé, disposé, arrangé, soutient, anime & conserve.

Socrate, Marc-Aurele, Newton, dans des pays, & des rangs opposés, ont reconnu & adoré le même Dieu. Newton inclinoit la tête chaque fois qu'il prononçoit le nom de l'Etre suprême! Il faut qu'il y ait quelqu'aveuglement dans l'esprit, ou quelque perversité dans le cœur de celui qui ne l'imite pas.

Socrate ou Anaxagore, fut le premier qui reconnut dans l'ordre & le mouvement de l'univers, l'empreinte visible d'une pure & unique Intelligence. Il bannit ces mots de hasard & de nécessité, qui ne renfermoient que des idées absurdes. Socrate eut l'honneur d'être martyr de la Divinité. Jamais homme n'est mort pour une plus belle cause & avec plus de dignité.

Socrate sera dans tous les tems révéré des philosophes & des sages : ils adopteront ses maximes, & souhaiteront de mourir comme lui. On a fait boire la cigüe à l'homme qui soutenoit qu'il n'y a qu'un seul Dieu incréé, tout-puissant, juste & bon; & l'idolâtre étoit le juge & le bourreau.

Voici l'inscription qu'on a trouvée sur une statue dans la Haute-Egypte; elle ne peut s'appliquer qu'à l'Etre suprême. « Je suis tout ce qui a » été, ce qui est & ce qui sera; il n'y a pas

» d'hommes mortels qui aient levé le voile qui » me cache. »

L'OPTIMISME,

SONGE.

J'AVOIS réfléchi un jour entier sur le bonheur qui est le partage du méchant, & sur l'infortune qui poursuit l'homme vertueux : la nuit déployoit ses voiles ; mais qui peut dormir sur le duvet, tandis que le malheureux souffre, & que ses gémissemens plaintifs accusent notre repos & réveillent dans nos cœurs l'invincible sentiment de la pitié ? Ce n'est point le philosophe, ou pour mieux le qualifier, ce n'est point l'ami des hommes ; son ame sensible est trop bien liée au sort de ses semblables, pour qu'elle s'isole comme celle du méchant. L'ame de l'homme vertueux ne peut point être heureuse, ou veut l'être avec l'univers.

Mes sens affoiblis avoient cédé aux pavots du sommeil ; mais ma pensée libre & puissante n'en suivit pas moins le cours de ses méditations. Je ne perdis point de vue les destins de l'infortuné ; mon cœur veilloit & s'intéressoit pour lui. J'étois encore irrité, quoiqu'en songe, du spectacle que m'offroit cette misérable terre, où le vice insolent triomphe, où la vertu timide est flétrie, persécutée. J'éprouvois ces tourmens, dont ne peut se défendre l'homme qui ne resserre point son être dans le point de son existence. Attristé, je traversois d'un pas lent les belles campagnes d'Azora ; mais la tranquillité qui regnoit sur la face riante de la nature, ne pénétroit point jus-

qu'à mon cœur. Toutes les ſcenes d'injuſtice, de forfaits, de tyrannie, s'offrirent vivement à ma penſée. D'un côté, j'entendois les cris de l'indigence affamée, qui ſe perdoient dans les airs ; de l'autre, la joie folle & bruyante d'hommes inſenſibles & barbares, regorgeant de ſuperfluités. Tous les malheurs qui accablent la race humaine, tous les chagrins qui la ruinent & la dévorent, ſe retracerent en foule à ma mémoire ; je ſoupirai, & la pointe douce & amere de la pitié bleſſa délicieuſement mon cœur. Des larmes brûlantes ruiſſelerent ſur mes joues : j'exhalai mes plaintes, & j'oubliai la ſageſſe, juſqu'à murmurer contre la main puiſſante qui arrangea les événemens du monde. Dieu ! m'écriai-je, que mon oreille n'entende plus les ſoupirs de la miſere & les gémiſſemens du déſeſpoir ; que mes yeux ne tombent plus ſur l'homme égorgeant ſon ſemblable ; que je ne ſois plus temoin du glaive étincelant du deſpotiſme & des chaînes honteuſes de l'eſclavage ; ou donne-moi un autre cœur, afin que je ne ſouffre plus avec un monde de malheureux. Hélas, tu as donné la vie à tant d'innocentes créatures qui ne te la demandoient pas ! Etoit-ce ſeulement pour les voir naître, ſouffrir & mourir ? La douleur parcourt ce triſte univers comme un ouragan fougueux, tandis que le plaiſir eſt auſſi léger, auſſi rare que l'aile inconſtante du zéphyr.

J'allois continuer mes plaintes, lorſque je me ſentis enlevé dans les airs par une force inconnue : la terre trembloit, le ciel s'allumoit d'éclairs, & mon œil meſuroit avec effroi l'eſpace immenſe qui ſe découvroit ſous mes pieds. Je reconnus que j'avois péché ; je criai : *grace, ô mon Dieu, grace à une foible créature qui t'adore, mais dont*

le cœur a été trop sensible aux maux de l'humanité! Tout-à-coup je sentis mes pieds affermis sur un sol inconnu; je me trouvai dans une obscurité profonde, j'y restai plongé quelque temps, & voici qu'un rayon plus rapide & plus perçant que l'éclair, vint dissiper les ténebres qui m'enveloppoient. Un génie, revêtu de six ailes brillantes, se présenta devant moi: à la flamme céleste qui luisoit sur sa tête, aux caracteres de la divinité, empreints sur son visage lumineux, je le reconnus pour un des Anges de l'Eternel. *Ecoute*, me dit-il d'un ton qui me rendit le courage, *écoute, & ne censure pas plus long-temps la Providence, faute de la mieux connoître: suis-moi.* Je le suivis au pied d'une montagne dont le sommet fendoit les cieux. Je monte, ou plutôt je gravis. Figurez-vous des rochers énormes, suspendus les uns sur les autres, qui à chaque instant menacent de tomber & d'écraser les plaines. Au milieu de ces points de vue effrayans, l'œil cherchoit en vain un arbre ou une plante qui lui rappelât la nature animée; il ne découvroit qu'une chaîne de rocs à moitié calcinés par les éclats de la foudre. Je suivois en tremblant mon conducteur; & les hurlemens des tigres & des lions, rendus plus affreux par l'écho, épouvantoient mon oreille; à chaque pas j'avois besoin du bras de cet ange secourable pour me soutenir, & je voyois à mes côtés, ô spectacle terrible! des compagnons malheureux, qui, voulant escalader ces rochers élevés, se tenoient suspendus à leurs pointes, mais qui bientôt lassés de l'effort, chanceloient, appelloient en vain à leur secours, rouloient, tomboient écrasés, & devenoient la proie des tigres qui se disputoient dans les vallons leurs membres palpitans.

Je crus qu'un pareil sort m'attendoit, lorsque l'ange me dit : *Ainsi la Providence punit l'audace téméraire des mortels. Pourquoi l'homme veut-il pénétrer ce qui est impénétrable ? Son premier devoir est de reconnoître sa foiblesse. Tout roule invisiblement sous la main d'un Dieu ; ce Dieu veut te pardonner ; il veut plus, il veut t'éclairer.* A ces mots, il me toucha la main, & je me trouvai au sommet de la montagne. Quelle douce surprise ! Le penchant opposé où nous descendîmes, étoit un jardin tout-à-la-fois agréable & magnifique, où la verdure, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, enchantoient tous les sens ; un charme supérieur y passionnoit l'être le plus indifférent. Mon divin conducteur me montra, dans l'éloignement, un temple d'étonnante structure ; la route qui y conduisoit étoit si mystérieuse, que sans guide il étoit impossible d'y parvenir.

A notre approche, les portes du temple s'ouvrirent ; nous entrâmes, & soudain elles se refermerent avec un bruit de tonnerre, sous une main invisible. *Personne ne peut les ouvrir, personne ne peut les fermer, si ce n'est la voix puissante de Dieu*, me dit mon protecteur auguste. Saisi de respect, je lus ces mots écrits en lettres d'or : *Dieu est juste, sa voix est cachée, qui osera vouloir approfondir ses décrets ?* Je jettai un coup-d'œil sur la hauteur magnifique de ce temple : tout cet édifice majestueux reposoit sur trois colonnes de marbre blanc ; au milieu s'élevoit un autel ; à la place de l'image de la Divinité montoit une fumée odoriférante, dont la douce vapeur remplissoit le temple. A droite de l'autel étoit suspendu un tableau de marbre noir, & vis-à-vis étoit un miroir composé du plus pur crystal. L'ange me dit : *C'est ici que tu vas apprendre que si la Provi-*

dence rend quelquefois un homme de bien malheureux, c'est pour le conduire plus sûrement au bonheur. Il dit, & disparut. Ce n'est plus là froide terreur qui glace mes sens; c'est une joie pure, douce, ineffable, qui remplit mon ame. Je versai des pleurs d'attendrissement; mes genoux fléchirent, mes bras se leverent vers le ciel, & je ne pus qu'adorer en silence la Bonté suprême.. Une voix majestueuse, qui n'avoit rien de terrible, me dit: *Leve-toi, regarde & lis.*

Je portai les yeux sur le miroir, & j'y vis mon ami Sadak; Sadak, dont la vertu constante & courageuse m'avoient souvent étonné, qui savoit braver l'indigence & même la faire respecter. Je le vis assis dans une chambre dont les murs étoient dépouillés; il appuyoit sa tête languissante sur le dernier meuble qui lui restoit, le cœur consumé par la faim, & par le désespoir plus cruel encore. Une seule larme s'échappoit de sa paupiere, larme de sang! Malheureux, il n'osoit pleurer. Quatre enfants crioient à leur pere & lui demandoient du pain. Le plus jeune, foible & languissant, couché sur un reste de paille, n'avoit plus la force de gémir; il exhaloit les derniers soupirs d'une vie innocente. La femme de cet infortuné, aigrie par le malheur, oublioit sa tendresse & sa douceur naturelle, pour lui reprocher l'excès de leur misere. Ces plaintes cruelles déchiroient son cœur & ajoutoient à son supplice. Sadak se leve, détourne la vue de ses enfans, & tout malade qu'il est, se traîne pour leur chercher quelques secours. Il rencontre un homme auquel il avoit ci-devant rendu les plus grands services; cet homme lui devoit l'emploi honnête dont il jouissoit. Sadak lui expose l'état déplorable où il se trouve, il lui peint ses enfants prêts à expi-

rer dans ſes bras, faute d'un peu d'alimens.....
Celui-ci rougit d'être forcé de le reconnoître, regarde d'un œil inquiet ſi on ne l'obſerve point parlant à un homme qui porte la livrée de l'indigence; il ſe débarraſſe du pauvre ſuppliant par des vagues promeſſes, des politeſſes froides, & tout-à-coup s'écarte à grands pas. C'étoit au moins pour la dixieme fois qu'il traitoit avec inhumanité celui de qui il tenoit tout. Sadak, déſeſpéré, porte ſes pas au haſard, lorſqu'un de ſes créanciers l'arrête, le charge d'injures, raſſemble le peuple autour du malheureux, le menace publiquement, & eſt prêt à le frapper, plus par mépris que par courroux. Enfin, je le vis, errant de porte en porte, tendre une main ſuppliante, tantôt rebuté, tantôt recevant l'aumône qu'on donne à l'importunité. Il achete un pain, le porte, le partage à ſes enfans, pleure de joie en appaiſant leur faim, & remercie à genoux la Providence des riches bénédictions qu'elle vient de répandre ſur lui.

Je jettai un cri de douleur, d'étonnement & d'effroi. Mes yeux, chargés de pleurs, ſe tournerent ſur le tableau de marbre noir, & une main inviſible y traça ces mots : *Acheve de contempler Sadak, & condamne, ſi tu l'oſes, la Providence qui regle tout.* Je reportai la vue dans le miroir, & j'y revis mon ami Sadak. Mais qu'il étoit changé ! que la ſcene étoit différente ! Ce n'eſt plus l'indigent Sadak, pauvre, il eſt vrai, mais tendre, vertueux, compatiſſant, plein d'honneur & d'humanité ; c'eſt Sadak dans l'abondance, devenu opulent par un héritage inattendu ; c'eſt Sadak qui, dans le ſein corrupteur des richeſſes, a mis en oubli les vertus qui lui étoient cheres. Aſſoupi dans le luxe, il eſt dur, il commande avec aigreur, & ne ſouffrant plus,

il ne se souvient point qu'il est des malheureux, & que lui-même l'a été. Je lus aussi-tôt avec une admiration respectueuse ce que le tableau mystérieux m'enseignoit. *Souvent la vertu souffre, parce qu'elle cesseroit d'être vertu si elle ne combattoit pas. Lorsque l'auguste Providence fait descendre la misere sur la tête d'un mortel, la patience sa sœur l'accompagne, le courage la soutient, & c'est par ce don que la vertu se suffit à elle-même, & qu'elle devient heureuse lors même que l'infortune semble l'accabler.*

Mon œil avide ne tarda point à se reporter sur le miroir. Quel objet plus intéressant pour mon cœur! C'est ma patrie que j'apperçois, ma chere patrie, la ville heureuse où j'ai pris naissance! Mais ciel, que vois-je? Tout-à-coup une armée formidable a inondé ses campagnes, a environné ses fortes murailles, a préparé pour sa ruine les machines infernales de la destruction. Le fer est prêt, la vengeance & la rage allument leurs flambeaux. O superbe ville! tu trembles, malgré tes fiers défenseurs. Tes trésors enflamment dans le cœur de l'ennemi la soif du pillage. Tu veux lui opposer une courageuse résistance. Vains efforts! il monte, il escalade tes orgueilleuses tours; le sang coule, la mort vole, la flamme ravage; tu n'es plus qu'un triste monceau de pierres que couvre une épaisse fumée. Mes malheureux concitoyens, échappés à l'embrasement, errent dans les bois: mais l'horrible famine les attend dans ces déserts; elle les dévore lentement, & prolonge leur supplice & leur mort. Dieu juste! m'écriai-je, un million d'hommes tomberont les victimes d'un seul ambitieux; les enfans seront égorgés sur le sein de leurs meres, les cheveux blanchis des vieillards seront traînés dans le sang

& la poussiere, l'innocente beauté deviendra la proie d'une foule meurtriere, une ville entiere disparoîtra, parce que la cupidité d'un monstre aura convoité ses richesses! *Un pays rempli de prévaricateurs*, répondit le tableau, *mérite le châtiment d'une Divinité trop long-temps meprisée. Ceux qui n'étoient point coupables sont arrachés au danger de le devenir; &, si la main de la Providence les a frappés, c'étoit pour les préserver d'un naufrage bien plus horrible que ne l'est le tourment d'une mort passagere : leur refuge est dans le sein de la clémence d'un Dieu éternel.*

Le palais du ministre Aliacin, dont les pyramides dorées percent la nue, s'élevoit avec trop de mangificence, pour qu'il ne vint point frapper mes regards. Que de fois l'indignation avoit saisi mon coeur à l'aspect de ce monstre heureux qui, avec une ame vénale, un cœur barbare, des mœurs dépravées & un génie despotique, avoit comme enchaîné la fortune à son char! Son élévation étoit le fruit de ses bassesses, ses trésors le prix de sa trahison. Il avoit vendu sa patrie pour de l'or. Une province entiere gémissoit sous son oppression. Tantôt il rioit du foible murmure d'un peuple ployé à l'esclavage; tantôt il traitoit de cris de révolte ses gémissemens étouffés. Chaque jour il commettoit un nouvel attentat, & chaque jour le succès couronnoit son audace.

Cependant l'intérieur de son palais n'offroit, tant sur la soie que sur la toile, que des traits de générosité & des exemples de vertus. Les bustes des grands hommes de l'antiquité ornoient la maison du plus lâche scélérat; & ces marbres muets, loin de parler à son coeur, ne le faisoient pas même frémir lorsqu'il les regardoit. Je considérai ce méchant, revêtu de puissance, entouré de

flatteurs, redouté de ses ennemis, encensé publiquement, & maudit, mais seulement tout bas. Mille raretés précieuses décoroient son cabinet, & chacune d'elles ne lui avoit coûté qu'une injustice.

La pourpre le couvroit aux dépens de ceux qui alloient nus, & le vin qu'on lui versoit dans une coupe ornée de pierreries, pouvoit être considéré comme un extrait des pleurs qu'il faisoit répandre.

Il sort d'une table fastueuse, & va mettre aux pieds d'une concubine le patrimoine d'un orphelin. Il se tient avec elle à la fenêtre, & de là il voit tranquillement mettre à mort un citoyen sensible & courageux, qui a osé lui représenter l'abus de son pouvoir. On étrangle l'homme de bien, & un courier vient une heure après annoncer au ministre que le Sultan, pour reconnoître ses services signalés, lui fait présent d'une terre considérable. Le monstre sourit, & devenu plus puissant, il songe à se rendre plus terrible.

Ma haine contre cet odieux tyran devint si forte, qu'impatient je tournai à plusieurs reprises mes regards sur le tableau, comme pour hâter l'arrêt qu'il devoit prononcer; mais rien n'y paroissoit encore tracé. Ma vue retombe tristement sur le crystal merveilleux. J'apperçois Aliacin entrant dans un cabinet secret. Quelle satisfaction pour mon cœur! La nature, les malheureux & la terre sont vengés. Cet homme puissant, qui sembloit le plus heureux des mortels, lit une lettre, pâlit, tremble, frappe son front de cette même main dont il égorgeoit l'innocent. Agité d'un désespoir qu'il ne peut vaincre, il va, vient, erre en furieux, déchiré par la crainte plus que par les remords. Il arrache toutes les marques de

ſa dignité, les foule aux pieds, & dans ſa rage il pleure comme un enfant. Je cherchois à deviner le ſujet de ſa fureur, lorſqu'un de ſes favoris, plus vil que ſon maître, perce juſqu'à ſon cabinet, & j'apprends la cauſe de ſon déſeſpoir. Un de ſes confidens, eſpion à la cour, venoit de lui écrire qu'un orage nouveau s'étoit formé, qu'il alloit perdre ſon rang & ſon crédit, s'il ne poſſédoit pas aſſez d'adreſſe pour détourner le coup. Auſſi-tôt ce honteux favori conſeilla d'une voix ferme à ſon maître ce que tout autre n'auroit pu lui dire impunément. Ce conſeil affreux plut au barbare. Il ordonna qu'on amenât ſa fille en ſa préſence. Nourémi parut. Elle étoit belle, & elle avoit des vertus. Dieu! avec quelle horreur elle entendit que ſon pere vouloit la livrer aux deſirs du Sultan, comme une victime immolée à ſon inſatiable ambition! Elle tombe preſque ſans ſentiment aux genoux de ſon pere; elle fait parler les pleurs de la beauté, de la nature, de l'innocence.... Un regard ſévere lui commande d'obéir; elle obéit & meurt.

Aliacin en devint-il plus heureux? Je le vis dans l'aſyle du repos, étendu ſur le duvet, ou plongé dans un bain délicieux. On le croiroit couché ſur des épines. Il craint pour ſa vie, il ſe leve, il parcourt à pas tremblans ſon palais; il trouve ſes eſclaves endormis, & envie leur paiſible ſommeil. Le jour luit: toujours inquiet, toujours ſoupçonneux, il frémit quand il mange, il pâlit lorſqu'il boit, incertain s'il fait couler la nourriture ou la mort dans ſon ſein. Il redoute juſqu'aux careſſes des femmes qu'il tyranniſe & dont il eſt l'eſclave. Si quelqu'un s'éleve, mille ſerpens rongent ſon ſein; c'eſt l'adverſaire qui doit un jour le renverſer, c'eſt l'homme redoutable qui doit s'aſſeoir un jour à ſa place.

Plein d'une attente respectueuse, je consultai la table des augustes jugemens de l'Eternel, & je lus : *La vérité est terrible au méchant ; elle est sans cesse présente à ses yeux ; c'est elle qui fait son supplice ; il ne voit que ce miroir redoutable, où il lit son injustice & la difformité de son ame.*

Tout-à-coup un bruit sourd comme celui d'un tonnerre lointain se fait entendre ; je tourne la vue sur le palais d'Aliacin. Ses jardins, ses pyramides, ses statues, lui-même, tout étoit disparu. A la place de ce séjour, où toutes les voluptés étoient rassemblées, on ne voyoit plus qu'un repaire de couleuvres impures, rampant dans des marais fangeux. Tel est le fondement des palais que le crime a bâtis. Les mots suivans, gravés sur le marbre noir, me découvrirent ce qu'Aliacin étoit devenu. *Il a été balayé de dessus la terre comme la vile poussiere, & les races futures douteront s'il a existé.*

Cet effrayant tableau ne sortira jamais de ma mémoire, & depuis ce tems je gémis en voyant un homme puissant. On contemple ses richesses, moi je le vois exposé au bras de la Justice divine. Mon œil plus attentif revola sur le miroir, & j'apperçus Mirza & Fatmé, amans tendres, généreux, & dans cet âge où l'on connoît l'enthousiasme de la vertu. Ce même jour venoit de les unir, & leur tendresse mutuelle leur promettoit une longue suite de jours aussi fortunés. La douce ivresse du bonheur brilloit dans leurs regards, leurs mains étoient entrelacées, & leurs soupirs se confondoient avec une douceur touchante. Fatmé avoit la beauté d'une Vierge, sa pudeur, ses graces, & ce doux incarnat dont l'éclat est si fugitif. Le plus beau sein renfermoit le cœur le plus noble. Muet d'amour, l'ame

plongée

plongée dans un ravissement inexprimable. Mirza embrassoit Fatmé, & des mots interrompus étoient les seuls & foibles interpretes des mouvemens de son cœur. Fatmé récompensoit la tendresse de son amant d'un aimable sourire; son front rougissoit, & ce rouge adorable étoit l'effet de l'amour le plus pur. Comme leur silence exprimoit ce que leur langue ne pouvoit rendre! Mon cœur tressaillit de joie au séduisant tableau de la vertu couronnée des mains de l'amour. Comment l'ami de l'homme pourroit-il voir deux cœurs heureux, sans être ému de plaisir & sans applaudir à leur bonheur.

Ces deux amans se félicitoient d'être unis, parce qu'ils pouvoient faire le bien ensemble. Ils étoient riches & satisfaits de l'être, parce qu'ils pouvoient soulager la foule des malheureux. Le jour de leur hymen, ils voulurent que des cœurs aussi sensibles que les leurs goûtassent la même félicité : ils marierent des jeunes filles à leurs jeunes amans, lorsque l'infortune étoit le seul obstacle qui s'opposoit à leur union. Mirza veut que tous les cœurs soient à l'unisson du sien; son ame sublime voudroit souffler sur la nature entiere une volupté universelle & inaltérable. « Chere Fatmé, » disoit-il, dans le sein du bonheur, nous pourrons » dire : Nous ne sommes pas les seuls heureux; » & dans ce moment quelqu'un nous bénit; nous » avons fait descendre l'hymen dans de tristes » chaumieres; des cœurs innocents se sont ouverts à la joie; l'amour consolateur a effacé l'image de leur misere; & nous, nous verrons » leurs enfants sourire à notre approche. Fatmé, » leurs caresses seront notre plus douce récompense!

Ces ames tendres & vertueuses formoient le

plan d'une vie utile & bienfaisante : leurs enfans devoient être elevés dans les saintes maximes de la sagesse ; on devoit leur enseigner, avant tout, à êtres simples & bons, parce que la simplicité & la bonté sont le principe de toutes les vertus ; on devoit nourrir dans leur ame flexible & tendre les impressions d'humanité & de commisération, parce qu'il faut être sensible afin d'être homme. Ce couple charmant & respectable s'enflammant aux transports de leurs cœurs, voyoit déjà leur postérité hériter du sang généreux qui couloit dans leurs veines. Dans ce ravissement qu'inspirent l'amour, la vertu, le bonheur, ils tombent à genoux devant l'Être suprême. « Grand » Dieu ! s'écrioient-ils, donne-nous des enfans di» gnes de toi ! Qu'ils soient humains ; qu'ils mar» chent dans les voies de ta justice : ou s'ils doi» vent s'écarter des loix saintes que nous chéris» sons, frappe-nous plutôt de stérilité, & qu'ils » ne reçoivent pas une existence qu'ils aviliroient » à nos yeux comme aux tiens !..... Leurs bras supplians étoient entrelacés, lorsque le plafond de la chambre crie, s'ébranle : Fatmé s'évanouit de frayeur. Mirza pouvoit encore se sauver ; mais comment abandonner sa chere Fatmé ? Il veut l'enlever dans ses bras ; le mur chancelle, tombe, écrasse & ensevelit ces deux amans. Le monde perd son plus digne ornement, & le genre-humain l'exemple des plus rares vertus.

Je cachai mon visage pour pleurer librement. Je souhaitai d'être accablé sous ces tristes ruines avec Mirza & Fatmé. Long-temps immobile, je n'osai hasarder mes regards sur le tableau ; je levai enfin un œil tremblant, & je lus : *L'aveugle esprit de l'homme ne voit rien que dans le présent ; la Providence seule connoît l'avenir : la mort la plus sou-*

daine a été la récompense des vertus de Mirza & de Fatmé; elle les a fait passer à un état de délices dont ce monde n'offre point d'idée, en même temps qu'elle les a sauvés de l'horreur de mettre au jour des descendans indignes d'eux.

Je conclus que je ne devois rien décider désormais, moi, foible atome, dont la vue bornée ne pouvoit embrasser ma propre existence. En regardant encore l'incompréhensible miroir, j'eus un nouveau sujet d'étonnement : j'apperçus Agenor, malheureux jeune homme addonné à toutes sortes d'excês, & le libertin le plus décidé d'une ville dissolue. Il étoit pâle, défait, violemment agité; il se promenoit à grands pas dans sa chambre, portant en fureur la main à son front, & prononçant à voix basse quelques imprécations. Il reste un moment comme irrésolu. Bientôt toute sa rage éclate : il court à une armoire secrete, en tire un papier, verse dans une tasse d'une certaine poudre..... Oui, dit-il les yeux enflammés, ce poison sera l'unique ressource que j'embrasserai : il me sauvera de l'opprobre qui m'attend. L'infidele Roxane me sacrifie à l'indigne Dabour; mon pere ne veut plus payer mes plaisirs; mes créanciers me menacent chaque jour de la prison : vengeons-nous à la fois de Roxane, de mon pere, & de mes créanciers. Il portoit la tasse à la bouche, & j'étois peu affligé de voir le monde perdre un débauché furieux, lorsque tout-à-coup il s'arrête. Quoi, s'écrie-t-il d'un ton sourd & étouffé, je mourrois, & sans être vengé! Perfide rival, ah! je veux rougir la terre de ton sang : tu tomberas sous ma main, & ta mort doit satisfaire à ma fureur. Il dit, pose la tasse, prend son cimeterre & sort. A peine est-il dans la rue, que son pere, vénérable vieillard, monte à la chambre de son fils.

Hélas! il eût été heureux sans ce fils. On lisoit sur son front cette douleur vive qui abat une ame paternelle. Il venoit représenter à ce fils ingrat les loix de l'honneur, celles de la probité & du devoir. Il espéroit de toucher son cœur, de le ramener à la vertu. Ses rides, ses nobles rides & ses cheveux blancs, les larmes qui baignoient son visage, tout inspiroit le respect & la pitié. En le voyant, l'ame la plus dure se seroit ému. Ce vieillard infortuné, fatigué des mouvemens qu'il s'étoit donnés, étoit altéré. Il apperçoit la tasse fatale : il boit, tombe à terre, & rend l'ame dans les plus horribles convulsions. J'osai confier ma surprise à la Justice suprême, & elle traça de son doigt invisible les mots suivans sur le tableau redoutable : *Le Pere d'Agenor s'étoit rendu, par sa coupable négligence, la cause de la perte de son fils : il étoit juste qu'Agenor devint à son tour l'instrument de son supplice. O peres ! connoissez toute l'étendue de vos devoirs, & frémissez ! Tolérer le vice, c'est le commettre.*

A peine ces mots furent-ils tracés, qu'ils disparurent, & ceux-ci prirent leur place : *Considere le tout, afin de ne point errer.* Aussitôt j'apperçus dans le miroir une grande isle, coupée en deux par un fleuve. La partie droite formoit une plaine florissante, couverte de palais somptueux, de jardins magnifiques : elle étoit peuplée d'hommes richement vêtus. La gauche, au contraire, présentoit un désert aride, où quelques misérables cabanes entr'ouvertes laissoient voir les indigens qui y menoient un vie obscure & pénible. Cette isle pouvoit être considérée comme une image du globe de la terre. On appelloit le pays à droite le pays des Heureux. Des chants, des danses, des festins, des spectacles sembloient leur unique occupation : la volupté sourioit dans les yeux des beautés ten-

tres qui les accompagnoient ; elles se laissoient mollement entraîner vers des ombrages solitaires. Cependant je remarquai que la plupart d'entr'eux ne s'estimoient heureux qu'autant qu'ils étoient apperçus des gens qui habitoient la rive opposée. Dans les repas les plus splendides, ils paroissoient d'une joie extrême ; mais moi, qui découvrois leur cœur à nu, je le voyois dévoré de vers rongeurs. Ils sembloient à la table des Dieux boire le nectar, & l'enfer étoit dans leur sein. Quoiqu'au sein de l'abondance, leurs desirs étoient loin d'être satisfaits : ils n'avoient qu'une bouche pour savourer les alimens, & leur imagination active & insensée dépeuploit la terre & les mers pour fournir de nouveaux mets à un palais usé par des sensations trop fréquemment répétées. Parmi ces prétendus heureux, il en étoit qui quittoient tout-à-coup les plaisirs pour courir après un certain feu follet, au bruit des tambours & du canon. Ils revenoient tout sanglans, quelquefois mutilés, & alors ils se faisoient appeller *Héros*. D'autres faisoient les plus grands efforts pour monter au sommet d'un gradin qui étoit occupé, tandis qu'un peu plus bas ils auroient pu trouver une place fort commode. Ils se tourmentoient d'une maniere étrange. Quelquefois on se moquoit d'eux, & le plus souvent on les jetoit au dernier rang. Rien ne les rebutoit : ils remontoient ; & s'ils réussissoient, soit par adresse, soit par importunité, alors ils n'avoient pas seulement le tems de s'asseoir, assez embarrassés, assez occupés à repousser l'ambitieux, qui à son tour vouloit usurper leur place. Plus loin, j'appercevois des têtes légeres qui couroient çà & là, sans occupation comme sans affaires ; semant des pieces d'or sans plaisir, & finissant par mettre le feu

à leur palais pour réjouir un inſtant les yeux d'une concubine capricieuſe. Enſuite ils regagnoient à force de bras le pays déſert, dit le pays des Malheureux. Dans ce miſérable ſéjour, on n'entendoit que des plaintes & des cris; tous les habitans marchoient courbés ſous le fardeau d'une loupe de chair qui opprimoit le derriere de leur col. C'étoit d'un regard triſte & envieux qu'ils contemploient le pays de la félicité. Qu'obtenoient-ils par ces vains deſirs? La boſſe qu'ils portoient devenoit beaucoup plus peſante. S'ils s'approchoient de ces hommes fortunés, ils entendoient les railleries piquantes, lancées à l'envi l'un de l'autre contre les miſérables porteurs d'une loupe de chair. Il n'étoit pas facile, mais il n'étoit pas abſolument défendu aux habitans du pays malheureux de traverſer le fleuve à la nage, & de s'établir dans le pays des riches; mais après avoir eſſayé quelque tems de l'air du canton, ils revenoient preſque tous volontairement, aimant mieux encore porter une boſſe peſante, que d'être toujours en guerre avec leur propre conſcience. Si quelqu'un ſe plaignoit de ce que ſa loupe étoit beaucoup plus lourde que celle de ſon confrere, il avoit le pouvoir de l'échanger; mais il ſe repentoit ordinairement du troc, & reprenoit ſon premier fardeau. Ces maſſes de chair ne me parurent point auſſi inſupportables que le porteur l'aſſuroit. En général il me ſembla que, ſi dans le pays de félicité l'on exagéroit par air le ſentiment du plaiſir, dans le pays de miſere on exagéroit par foibleſſe le ſentiment de la douleur : car c'eſt une ancienne manie, & toujours ſubſiſtante, que celle de vouloir être plaint. Je remarquai que la maladreſſe de ces derniers rendoit le fardeau beaucoup

plus difficile qu'il n'étoit. Ceux qui savoient le porter alégrement, paroissoient contens & dispos, l'habitude leur rendoit à peine le poids sensible ; au lieu que ceux qui ne s'étudioient pas à savoir maintenir un juste équilibre, chanceloient à chaque pas, & rendoient leur marche très-pénible. Un autre avantage du pays de misere; c'est que les habitans se confioient en assurance aux vagues irritées. Leur bosse les soutenoit toujours sur la surface des flots : ils avoient beau être ballottés ; les plus rudes secousses de la tempête n'apportoient aucun dommage à leur situation : au contraire, les citadins du pays de félicité voyoient souvent les plaines unies de leurs belles campagnes tout-à-coup bouleversées au moindre mouvement de l'empire liquide ; eux-mêmes emportés par les courans, ne pouvoient surnager, & l'or qui couvroit leurs habits ne contribuoit pas peu à les engloutir. J'observai aussi que, dans le pays fortuné, on étoit bien moins habile, bien moins industrieux, bien moins humain, bien moins charitable, que dans le pays des malheureux.

Mon œil avide cherchoit quelqu'autre objet de comparaison, lorsque le Ciel de l'isle se couvrit de sombres nuages : le tonnerre se fit entendre ; des éclairs furieux déchirerent la nue ; une grêle effroyable fondit sur la terre.

Tous les cœurs furent consternés : mais soudain la mer souleva ses abymes ; ses vagues impétueuses s'éleverent jusqu'au Ciel, assiégerent la double isle, & bientôt l'engloutirent avec tous les habitans. Je ne vis plus dans le miroir qu'une lugubre & pâle obscurité, qui couvroit un amas immense d'eaux, d'où perçoient quelques gémissemens confus. A l'instant même, une lumiere sur-

naturelle remplit le temple ; le nuage odoriférant qui fumoit ſur l'autel ſe transforma en une colonne de flamme : & la voûte de l'édifice ſubitement enlevée, m'offrit le ſpectacle d'un trône lumineux qui deſcendoit lentement au bruit majeſtueux du tonnerre. Je tombai de frayeur devant la divinité de ce lieu redoutable : un bras divin daigna me relever, & je revis auprès de moi l'ange qui m'avoit ſervi de guide. Sa voix me rendit le courage ; je lus ces mots écrits en traits de flamme ſur le marbre myſtérieux : *La mort rend les hommes égaux. C'eſt l'éternité qui aſſigne à l'homme ſon véritable partage. La juſtice eſt tardive ; mais elle eſt immuable : l'homme juſte, l'homme bon ſe trouve à ſa place, & le méchant à la ſienne. Mortels ! la balance d'un Dieu éternel penche dans les abymes de l'éternité.* Alors le miroir redevint parfaitement clair, & je vis une grande & belle femme, revêtue d'une majeſté céleſte, aſſiſe ſur une demi-colonne : elle tenoit d'une main une balance, & de l'autre une épée flamboyante. Des millions d'hommes de toute nation & de tout âge étoient raſſemblés autour d'elle. Elle peſoit les vertus & les vices, pardonnoit aux défauts, enfant de la foibleſſe ; la patience & la réſignation étoient récompenſées, les murmures indiſcrets étoient punis. Je vis avec une joie inexprimable que les pleurs des malheureux ſe ſéchoient ſous ſa main bienfaiſante. Ces infortunés béniſſoient leurs maux paſſés ; ſource de leur bonheur préſent. Plus ils avoient ſouffert, plus grande étoit leur récompenſe. Ils entroient dans les demeures éternelles, où le Dieu de bonté ſe plaît à exercer ſa clémence, le premier, le plus grand, le plus beau, le plus adorable de tous ſes attributs. Tous ceux que l'Eternel avoit daigné

animer de son souffle divin, étoient nés pour être heureux. Les taches qu'imprime à l'ame le vil limon du corps, disparoissoient devant l'éclat du vrai soleil: sa splendeur absorboit ces ombres passageres. Le Créateur de ce vaste univers étoit un pere tendre qui recueille ses enfans après un long & triste pélérinage, & qui n'arme point sa main contre leurs fautes passées. Ceux qui avoient ouvert leurs cœurs à la justice, à la douce pitié, qui avoient secouru l'innocent, soulagé le pauvre, recevoient un double degré de gloire. Un cantique immortel de louanges, répété par la race entiere des hommes annonçoit la réparation des choses.

Les tems de la douleur, de la crainte, du désespoir, étoient à jamais écoulés; les beaux jours de l'éternité s'ouvroient; la figure de ce monde étoit évanouie; aucun gémissement ne devoit troubler la céleste harmonie de la félicité universelle. Ce Dieu bon, dont la main magnifique est empreinte sur toute la nature, qui a embelli jusqu'au lieu de notre exil, embrassoit dans son sein toutes ses créatures: le pere & les enfans ne faisoient plus qu'une même famille. Alors une voix tonnante se fit entendre: *Va, foible mortel, esprit audacieux & borné, va, apprends à adorer la Providence, lors même qu'elle te paroîtroit injuste. Dieu a prononcé un seul & même décret: il est éternel, il est irrévocable; il a tout vu avant de le porter. Etres finis! vos systêmes, vos vœux, vos pensées entroient dans son plan, soumettez-vous, espérez, & n'accusez point son ouvrage.* Le temple parut alors s'écrouler sur ma tête. Je m'éveillai, incertain si ce que j'avois vu étoit une apparition ou une réalité. Dois-je encore m'indigner de la prospérité du méchant? Dois-je murmurer du

malheur de l'homme juſte ? Ou plutôt ne dois-je pas attendre que le grand rideau étendu ſur l'univers ſoit tiré à nos yeux par la main de la mort. C'eſt-elle qui doit nous faire vivre, en découvrant la vérité immuable, éternelle, qui ordonna le cours des événemens pour ſa plus grande gloire, & pour la plus grande félicité de l'homme.

CRAINTE DE DIEU.

LA crainte de Dieu eſt une ſuite néceſſaire de l'examen de ſon pouvoir. On ne peut contempler en idée la grandeur de cet Etre que tout annonce, ſans éprouver un frémiſſement, qui eſt un mélange de reſpect & de terreur. On ne peut ſe ſentir entouré de la préſence de ce Dieu tout puiſſant ſans une profonde émotion, c'eſt-à-dire, ſans être frappé à la fois de l'immenſité de ſes attributs & de la petiteſſe de notre être. Nous demeurons comme anéantis devant ce Dieu terrible & fort, malgré les témoignages viſibles de ſa bonté & de ſa clémence. Cette force, à laquelle rien ne peut réſiſter, nous fait frémir ; & c'eſt peut-être pour ſe débarraſſer de cette crainte intime, que l'athée ſecoue orgueilleuſement le joug : à l'exemple des enfans, il ferme les yeux devant cet œil ouvert ſur la nature, & croit n'en être pas apperçu.

Mais à l'aſpect de cette main qui ſoutient les mondes, de cette oreille qui entend les ſoupirs de tous les malheureux, une terreur ſecrette deſcend dans notre ame, alors il faut nier la divinité, pour ne point trembler devant elle.

Tout adorateur s'écriera donc avec David : En

admirant vos ouvrages, je ſuis fait pour vous craindre, ô mon Dieu! ce n'eſt point ici une crainte d'eſclave ou de coupable, c'eſt l'impoſſibilité de contempler ſans terreur, ſans étonnement, ſans effroi, l'immenſité, la gloire, & la puiſſance de celui qui a fait l'univers.

Les écrits anciens ont l'empreinte de ce mêlange précieux & ſalutaire de reſpect & de crainte que l'homme manifeſte, non-ſeulement lorſque le Dieu du tonnerre fait éclater ſes vengeances, mais même lorſqu'il ſignale ſes bienfaits. Le coloris de l'écrivain reſpire le ſentiment de cette majeſté, qu'il ne peut enviſager à l'inſtant même où elle ſourit.

C'eſt donc dans le cœur de l'homme une union inſéparable de la crainte & du reſpect dus à la Divinité, qui ſur toute la ſurface de la terre a bâti les temples & a ordonné les expiations. Voilà le dogme de l'univers.

Mais Dieu eſt-il vraiment caché? C'eſt l'œil aveugle ou ſtupide, qui le premier a proféré ce mot vuide de ſens. La Divinité eſt préſente autour de nous; par-tout nous ſentons ſes traces. Quelle marque plus viſible que l'étendue & la beauté de la création, que l'étincelle de la vie qui jaillit à chaque inſtant, que la lumiere de la penſée qui brille ſur le front de l'homme? il ne faut qu'un cœur, & l'on eſt éclairé; s'il eſt ſenſible, il s'éleve vers cet Etre majeſtueux & bon qui l'a formé. Il s'enflamme, il s'attendrit, il adore, & rien n'eſt comparable au raviſſement qu'excite cette douce & ſublime contemplation de l'Auteur de la nature.

Sous le rapport de conſervateur des êtres, & prodiguant à chacun d'eux une meſure de plaiſirs, l'Etre ſuprême eſt encore plus adorable que ſous

celui de Créateur. La bienfaiſance a plus de droit à nos hommages que la grandeur.

Homme ! ſonge que ta tête eſt cent fois plus admirable encore que le globe du ſoleil ; il ne ſe connoît pas, & tu le connois ; il ne ſait pas ce qu'il eſt, & tu l'as peſé. Il éclaire l'univers d'un feu matériel, & toi tu peux prétendre à un rang plus élevé. Les aſtres ſont des inſtrumens abſolument aveugles ; au lieu qu'il t'eſt permis de connoître les reſſorts que la nature emploie. Tu ſais te ranger à ta place, ſentir l'indépendance de ta penſée & la ſervitude de ton corps. Tu ſens ta force & ta foibleſſe : tu connois le rang que tu occupes dans le ſyſtême univerſel.

Eh, ne ſerois-tu pas frappé du ſyſtême de Newton, lorſqu'il voit dans chaque étoile un ſoleil balançant les planetes, lorſqu'il apperçoit l'ordre qui proportionne leurs mouvemens à leur diſtance des centres, lorſque l'univers, ainſi agrandi, leur a découvert que la penſée qui a démêlé ſes ſublimes rapports eſt plus auguſte & moins périſſable que ces ſoleils même qui, malgré leur pompe & leur éclat, ne ſont que matériels, & n'ont pas une idée du lieu où ils ſont placés.

RUINES.

DES ruines nous frappent..... Pourquoi ? D'où naît ce ſentiment qui nous porte à contempler ces débris, où la main du tems a imprimé ſes ravages ? Seroit-ce l'idée de pluſieurs ſiecles écoulés & anéantis, ſur leſquels nous marchons, pour ainſi dire, en foulant ces magnifiques reſtes ?

Est-ce le tableau des étranges révolutions que le cours insurmontable des années amene sur la terre? Est-ce le plaisir de survivre à la génération de tous ces potentats que la mort a chassés successivement de leurs palais? Maintenant démolis & entr'ouverts, on voit, non sans intérêt, un pâtre avec ses bœufs sous ce portique brisé, près de cette colonne majestueuse & renversée. Elle existe encore, & prête un point d'appui à la chaumiere d'un pauvre bûcheron, qui jadis n'eût osé toucher l'avant-cour de ce même palais. Ce contraste nous émeut, nous touche, & de grandes réflexions fermentent dans notre sein.

En nous promenant dans les jardins des Anglois, on découvre les ruines qu'ils ont édifiées à l'aide du jeu d'une mine, afin que le jet hardi & capricieux d'une masse qui se décompose sous l'activité de la poudre, soit plus fidélement empreint. Cependant on est moins touché en rencontrant ces ruines; & pourquoi? Parce qu'on apprend bientôt que c'est l'art qui les a faites, & qu'elles n'existent que d'hier. On a tout imité cependant, jusqu'à la teinte auguste & vénérable que le tems imprime aux monumens renversés; mais la réflexion vient toujours nous dire que c'est là une couleur factice & mensongere, ouvrage de l'homme. Alors la moitié de notre plaisir est détruite: on passe, l'on n'admire plus.

Au milieu de tant de monumens ruinés, défigurés, à moitié effacés, qu'il est curieux de contempler dans Rome ces prodigieux obélisques construits en Egypte il y a trois mille ans!

PAPE.

UN pape philosophe, comme Benoît XIV, devoit se dire quelquefois à lui-même : Me voici successeur des Césars, assis dans la même ville où ils ont régné, chef d'une religion qu'ils ne soupçonnoient pas devoir s'étendre sur le globe. Ils dominoient par les armes, & je tiens comme eux le monde enchaîné. Ils envoyoient des édits à toute la terre, & moi j'envoie des bulles. Je tiens en main le faisceau de ces opinions qui se sont accumulées à l'aide de dix-sept siecles. Quel est mon pouvoir ! Il m'étonne moi-même. Les rois regnent par la force, par le canon, par différens corps militaires, & moi qui ose me dire *infaillible*, je sais ce qui en est. L'un me baise les pieds, l'autre me prie de délier ses péchés, celui-ci m'invite à canoniser un mort pour l'invoquer ensuite. Je suis comme environné de fantômes, & ma place elle-même ressemble à un rêve.

Si un pape au Capitole doit étonner, on ne doit pas moins être surpris de voir un Capucin prêcher au Mexique, un Negre apprendre le catéchisme, un Monarque d'europe envoyer des ordres à deux mille cinq cents lieues, exécutés aussi ponctuellement qu'un ordre émané de Versailles l'est à Paris.

Mais une marchande de la rue S. Honoré ne coëffe-t-elle pas une dame de la Martinique ? Les paroles & la musique d'un opéra bouffon s'embarquent pour aller réjouir les désœuvrés de S. Domingue.

Et pendant ce temps, le Sauvage attaque & com-

bat le requin, le plus terrible des animaux : il en triomphe à l'aide des foibles armes; tandis qu'avec nos fusils, nos épées, nos lances, nous avons peine à nous défendre d'un loup qui ravage nos contrées.

AMITIÉ.

BESOIN d'aimer, source précieuse des vertus humaines; néceſſité douce, impoſée par cette premiere cauſe qui en a fait un conſolateur de l'univers. Un ſeul homme a écrit contre l'amitié (1); il a voulu la repréſenter comme une illuſion : ſa conduite a démenti ſes écrits.

L'amitié eſt réelle; & s'il ſe trouve un ſeul homme qui affirme qu'il a ſenti ſeulement pendant un moment de ſa vie le plaiſir d'aimer ſans intérêt, ſon opinion eſt faite pour détruire tous les ſophiſmes contraires. Le même ſentiment ſans doute eſt plus ou moins pur, plus ou moins durable; il habite avec des nuances différentes dans les ames ſupérieures, & ſon activité ſuit leurs degrés de nobleſſe.

L'oſerai-je dire? l'amitié regne encore parmi les ſcélérats. Ces mains teintes de ſang ſe ſerrent dans une union étroite & monſtrueuſe. Raſſemblés par le crime, ils ſe jurent d'être fideles l'un à l'autre; des larmes ſinceres coulent de leurs yeux féroces, leur affreuſe concorde offre les premiers traits d'un ſentiment pur, quoique défiguré. Ils ſe ſoutiennent, ſe ſoulagent, & la généroſité éclate

[1] Helvétius.

dans les sombres cavernes où ces hommes durs aiguisent les poignards.

Et voyez! si l'un d'eux est pris & condamné au supplice qu'il mérite, il ne trahit pas le nœud de la confiance mutuelle. Un courage tendre subsiste encore dans cette ame dégradée & coupable. Il refuse de nommer ses complices, il veut leur sauver les tortures qu'il brave avec intrépidité. Il les aime donc, il se croit lié par les services qu'il en a reçus. Au pied de l'échafaud, il ne dément point sa fermeté; & luttant contre la douleur & la crainte, il ne montre point la foiblesse d'une ame lâche & perfide; un reste de vertu brille dans ce malheureux écrasé sous le fer des bourreaux; il expire avec la gloire dont il a l'idée; il descend au tombeau, satisfait de n'avoir pas violé, malgré les tourmens, le pacte de la confiance & de l'amitié.

Que j'aime à croire aux nœuds indissolubles de la sympathie! Eh, pourquoi n'y auroit-il pas une liaison intime entre les hommes sensibles? Que la matiere inactive & muette n'ait aucun rapport; mais que les cœurs faits pour se répondre ne volent pas les uns au devant des autres, qu'ils ne se connoissent point, c'est ce qui peut être adopté par quiconque a senti la force attirante & repoussante que produisent l'amitié & l'aversion.

Voltaire a défini l'amitié, le mariage de deux ames. Cela est bien exprimé. Qui ne regarde que soi ne peut vivre heureux. Qui rapporte tout à soi sera seul. Qui vit seul est privé des délices du sentiment; car le sentiment n'est que la réaction de deux cœurs qui sont unis.

L'amitié, comme l'amour, doit toute son énergie à la force de l'ame: tel sacrifice que tel homme

ne

ne conçoit pas, s'exécute librement & avec transport par tel autre.

On vouloit consoler Pirrhus, affligé de la mort d'un de ses amis; on lui représentoit que la douleur étoit désormais inutile. Je le sais, reprit-il; mais il est mort avant que je lui aie rendu les plaisirs qu'il m'a faits.... Sentiment noble & bien exprimé!

Ajax, chez Philostrate, parle ainsi à Achilles. Laquelle de tes actions héroïques t'a fait le plus oublier le danger? — Celle, dit-il, que j'ai entreprise pour un ami. — Et laquelle, dit Ajax, t'a été la plus facile? — La même, reprend Achilles. — Et de tes blessures, laquelle te fut la plus douloureuse? — Celle qu'Hector m'a faite. — Hector? Je ne sache pas qu'il t'ait blessé. = Il m'a blessé mortellement: il a tué Patrocle.

L'amitié peut demander, dit-on, mais point exiger. Cette proposition est fausse. L'amitié doit exiger; elle doit même être impérieuse, parce que ce droit-là est réciproque. Sortie de là, l'amitié n'est qu'une simple liaison.

Je ne connois que le crime qui puisse mettre une barriere à l'amitié. Mais nous devons, pour notre ami, braver le ridicule & les brocards.

Dans une comédie angloise, un personnage dit à un autre: Tu te prétends mon ami? — Oui. — Eh, comment le prouveras-tu? — Ma bourse est à toi. — Bon! Et si j'aimois ta maîtresse. — Je te la céderois. — Et si l'on me donnoit un démenti? — Je me battrois pour toi. — Et si l'on me railloit? — Je dirois du bien de toi à la face de ceux qui te donneroient des ridicules. — Oh! si cela est, tu m'aimes.

DE LA GUERRE.

SONGE.

J'ÉTOIS sur les frontieres d'une province inondée du passage de cent mille hommes : l'ordre qui les rassembloit, leur marche impérieuse réglée au son éclatant de plusieurs instrumens guerriers, leur farouche obéissance, tout m'offroit un spectacle imposant. Je réfléchissois sur le motif qui pouvoit rassembler tant d'hommes sous les mêmes étendards. Ah ! disois-je en moi-même, si c'est la vertu qui les conduit, s'ils vont frapper quelque tyran & en délivrer la terre, s'ils marchent pour assurer la liberté des mortels qu'on opprime, ils méritent nos respects & notre amour : ce sont les défenseurs sacrés des droits de l'humanité.

Tout-à-coup cette multitude de soldats fit halte & se dispersa de côté & d'autre. La tête échauffée des pensées qu'avoit fait naître cet amas prodigieux de combattans, je suivois leurs pas, & tâchois de démêler dans leurs gestes les sentimens qui les animoient. Quelle fut ma surprise de voir ces hommes, enfans de la même patrie, revêtus de la même livrée, tirer l'épée l'un contre l'autre avec une opiniâtreté furieuse ! Je courus à l'un d'eux ; mais il étoit déjà trop tard : il retiroit son épée fumante du cœur palpitant de son camarade. O malheureux ! m'écriai-je ; quoi, ton compagnon, ton frere ! Il est bien digne de l'être, me répondit-il d'une voix assurée ; il est mort en brave homme. — Mais que peut-il t'avoir fait, pour le trai-

ter auſſi cruellement ?—Rien. C'eſt un nouvel enrôlé ; nous avons eu querelle ; & c'eſt l'uſage de payer ſon entrée par quelque preuve de bravoure non équivoque : il a fait les choſes comme il faut ; cette affaire lui fera honneur, & nous regretterons qu'il ſe ſoit laiſſé tuer. S'il eût forcé un peu plus la parade, il auroit évité le coup, & ſûrement nous aurions vécu très-bons amis.—Eſt-il poſſible ? répondis-je ému, étonné. Quelle étrange barbarie ? Mais vous êtes un homme perdu ; ſauvez-vous ; ſes camarades, ſes ſupérieurs ſeront forcés de venger ſon ſang.—Bon ! j'ai ſuivi leur exemple, & celui qui s'y refuſeroit ſeroit regardé comme un lâche. Notre gloire eſt de braver en tout tems la mort ; & vous penſez bien que quiconque n'a point craint un adverſaire en tête, ne redoutera point la préſence de l'ennemi : ce ſont là des échantillons de courage. — Voilà un courage fort utile à la patrie ! — Oh ! cette mort n'eſt rien. Voyez là-bas ces deux compagnons qui ſe battent ; les beaux coups qu'ils ſe portent ! — Pourquoi donc cette férocité frénétique ? N'ont-ils pris le même uniforme que pour s'égorger ? — Point du tout. C'eſt la couleur des paremens & la différence des boutons qui cauſent leur inimitié. — Mais ils marchent enſemble ſous les mêmes drapeaux ; ils vengent la même querelle. — Oui ; mais en attendant ils vuident leurs débats particuliers. Ils ſe haïſſent entr'eux certainement plus qu'ils ne déteſtent l'ennemi qu'ils vont combattre, & chaque officier ſe trouve rival & jaloux de l'officier qui occupe un grade au-deſſus du ſien. Bientôt nous tournerons nos forces contre * * *, & alors nous verrons beau jeu. — Quoi ! vous allez encore chercher dans un autre monde des hommes à tuer ? Mais ſi vous continuez, vous

vous détruirez vous-mêmes avant d'être en présence de l'ennemi. — Que nous importe ? Nous ne vivons que par la mort, & pour que l'un s'avance, il faut que l'autre soit tué. Voilà tout ce que je sais. — Quel horrible métier vous faites, mon ami ! Pourquoi vous entr'égorger ? Pourquoi verser le sang d'un camarade ? Pourquoi endurcir votre ame gratuitement? N'avez-vous jamais éprouvé la pitié, la commisération ? Vous allez de sang-froid faire des orphelins, des meres gémissantes. Ah ! si vous écoutiez votre cœur, sûrement il vous condamneroit. — Je n'entends rien à tous ces beaux mots-là ; voici le vrai. J'ai mené une vie assez incertaine jusqu'à l'âge où je me suis trouvé haut de cinq pieds six pouces. J'étois doué d'un estomac d'autruche, & j'avois beaucoup de peine à lui fournir de quoi digérer. Un homme tout galonné, cocarde en tête, canne en main, vint me toiser ; & me montrant au bout d'une longue perche une ample provision de gibier, fit résonner à mes oreilles une trentaine d'écus renfermés dans un sac. Qui pourroit échapper à de pareilles amorces ? Votre prétendue figure de la patrie seroit venue toute en pleurs se jetter à mes genoux en me priant de la secourir, qu'elle n'auroit pas fait sur mon ame une aussi touchante impression. Le jour de mon engagement fut le plus beau de ma vie. Je n'avois jamais absolument contenté mon appétit : j'eus du vin, des filles, je fis grand'chere & du tapage impunément. Les jours suivans ne répondirent pas à ce jour fortuné. Je sentis le poids de l'esclavage ; j'ai déserté sept fois en quatre ans, ne tenant à rien, voyant d'un œil égal la victoire ou la défaite, aussi peu attaché à un gouvernement qu'à un autre, & ne perdant rien en perdant tout. Notre sort, vous le savez, ne change point

après vingt victoires : le soldat obtient rarement les distinctions militaires ; des officiers supérieurs s'attribuent toute la gloire des armes & s'en réservent tout le prix. J'entendois la voix de chaque potentat qui me crioit : Je t'accorde du pain, mais à condition que ton sang m'appartiendra tout entier, & coulera au moindre signal de ma volonté. J'ai donc vendu mon sang le plus cher qu'il m'a été possible.

Je ne vous parle point des rudes travaux que j'ai essuyés, des marches longues & pénibles que j'ai faites au milieu de l'hiver, combien de fois le froid & la faim se sont unis pour m'accabler, combien de fois je fus réduit à coucher sur la terre, morfondu par une bise piquante. J'ai eu quelques bons momens ; j'ai savouré plus d'une fois le plaisir délicieux de la vengeance. Un jour, après deux mois de fatigue, entrant dans une ville prise d'assaut, forçant les portes de vingt maisons, enlevant tout ce que je trouvois, j'apperçus une jeune femme, les cheveux épars, fort jolie, qui se cachoit, tenant un enfant dans ses bras. L'ardeur du pillage cede en ce moment à un appétit luxurieux. Tout est permis dans une ville prise d'assaut. Je perce deux de mes camarades qui vouloient me la ravir ; j'égorge l'enfant dont les cris m'importunoient ; je viole la mere, & je mets le feu aux quatre coins de la maison. — Vous me faites frémir. — Bon ! l'espece humaine est comme l'herbe des champs ; on la fauche, elle renaît : il ne faut qu'une nuit pour réparer le sac d'une ville. Oh ! nous ne laissâmes pas subsister deux pierres l'une sur l'autre : les ordres étoient ainsi donnés. Je passe sous silence d'autres faits héroïques, familiers à nous autres braves gens : je ne vous dirai point que j'ai passé deux fois intrépidement par les ba-

guettes ; que mes propres camarades, transformés en bourreaux, ont fait ruisseler le sang de mes larges épaules. J'ai eu ma revanche, & mes officiers, tranquilles spectateurs, ont loué plus d'une fois la vigueur de mon bras. Enfin, je suis revenu sous mon premier drapeau, à la faveur de l'amnistie, & quoique je n'y sois pas mieux qu'ailleurs, j'espere faire plutôt ici mon chemin. — Quel chemin, s'il vous plaît ? — Parbleu ! voilà la premiere étincelle de la guerre : nous allons soigneusement l'entretenir. Vous voyez ce régiment habillé à neuf, avec ces enseignes flottantes ? Dans un mois peut-être, il n'en restera qu'un sur cent : vous sentez bien qu'alors j'entrerai dans ce beau régiment, & que ma paie sera haussée de trois sols par jour. — Quoi ! seroit-il possible que vous pensassiez ainsi ? — Non pas seulement moi, mais encore mes camarades, tous nos officiers, qui ne demandent qu'à hériter, & vous savez qu'on n'hérite que des défunts..... Je regardai cet homme avec effroi ; je lui fis un petit présent, en lui recommandant beaucoup d'être humain. Il sourit à ce mot, & je m'éloignai.

Je rencontrai, chemin faisant, une compagnie qui s'en alloit tambour battant, & qui murmuroit hautement. Toujours trompé par les inspirations de mon cœur, je crus qu'elle maudissoit la guerre. Sans doute, lui dis-je, que l'humanité plaide dans votre ame la cause des malheureux que vous allez massacrer ? — Point du tout, me dit l'un d'eux. On nous envoie dans un misérable pays, nu, stérile, où il n'y aura rien à piller que la soupe de paysan ; tandis que nous sortons d'un pays gras, où nous avions de quoi ravager à notre aise. Mais notre chef a déplu au ministre, & nous en portons tous la peine.

Je me retirai, bien résolu de ne plus faire de question. De retour chez moi, je voulus me consoler avec des livres : je cherchois un remede à ce fléau antique qui embrase la terre. J'ouvris le fameux Traité de Grotius : je lus ce grand ouvrage, & à la froideur révoltante qui y régne, aux exemples de barbarie accumulés avec une patience incroyable, à ses tristes, inutiles & longues définitions, le dégoût me surprit; je l'essuyai d'un bout du livre à l'autre. Jamais plus beau sujet ne fut plus mal traité. Quoi, le globe de la terre couvert de sang ! Quoi, ce métier d'égorger regardé comme le comble de la magnanimité, puni dans le scélérat obscur qui vous attend au coin d'un bois, honoré dans celui qui le commet au bruit des trompettes & des fanfares ! Quoi, cette folie injuste & abominable, qui n'est le plus souvent funeste qu'à l'innocence, au lieu d'allumer entre les mains de ce philosophe le flambeau de la vérité redoutable, au lieu de pénétrer son ame d'une indignation froide & rapide, ne lui inspire que les moyens de légitimer ce qu'il y a de plus horrible, de commettre le crime avec ordre, & de s'appuyer encore de passages aussi dégoûtans que pédantesques. Ce sont bien des autorités qu'il faut ! Il faut casser toutes les autorités humaines, pour ne faire valoir que celles de la raison & de l'humanité. Loin de remonter aux principes, loin de porter le fer & la flamme dans une plaie gangrenée, il use de remedes palliatifs; il couvre d'un manteau de pourpre ce monstre de la guerre (1) ; il met un masque sur son front, un diadême sur sa

(1) Il est une guerre légitime, une guerre de défense, qui rentre dans le droit naturel.

tête; & lorsqu'il dégoutte de sang humain, il se prosterne & n'apperçoit que la pourpre royale. Ah! disois-je en moi-même, quel sera l'homme qui dépouillera ce géant de l'appareil qui semble l'ennoblir, pour ne laisser voir que l'ogre hideux, affamé de la chair des enfans, des foibles, des innocens, & respirant avidement l'odeur du carnage & de la mort, à travers l'espace des empires & la vaste étendue du monde? Je brûlai le livre de Grotius, faisant des vœux pour que ce siecle ne se passât pas sans avoir produit un ouvrage approfondi sur cette importante matiere.

Rempli d'une mélancolie profonde, je me jettai sur mon lit, comme pour oublier ce que j'avois vu, & encore plus ce que j'avois lu. A peine le sommeil se fut-il emparé de mes sens, que je me trouvai en pleine campagne, & sous un ciel étranger. Là, plus de quatre-vingt mille hommes s'étoient formés des lits de paille sous le couvert d'une toile légere & portative. Jamais coup-d'œil plus étonnant, plus superbe, n'avoit frappé mes regards. Voilà, dis-je, les hommes dans leur premier état & dans leur premiere liberté; les remparts menaçans des villes ne les tiennent point captifs. Mais en examinant de plus près ces hommes, je vis qu'ils portoient des armes meurtrieres; j'apperçus une file de trente canons géométriquement pointés: moi-même, ô surprise! vêtu d'un juste-au-corps rouge, un havresac sur le dos; je me trouvois soldat; un long tube de fer qui vomissoit la mort étoit entre mes mains pacifiques, & l'infernale bayonnette pendoit à mon côté. Le tambour se fit entendre: je jettai bas les armes en philosophe, comme firent jadis Horace & Démosthene. Tout-à-coup on m'arrête; on me donne les noms de parjure, de lâche;

on me rappelle les sermens que j'avois faits la veille. Hier, me dit-on, lorsque vous étiez ivre, vous avez promis... —J'ai promis, moi? Ah! sûrement, messieurs, j'étois bien ivre lorsque j'ai promis de tuer mes semblables. J'allois faire un beau discours pour leur prouver que je ne devois point me battre, lorsqu'il fallut marcher, entraîné par l'exemple & par la foule obéissante. En cela je ressemblois à bien d'autres, qui faisoient cependant parade de valeur. Le tonnerre des mortels, qui détruit plus d'hommes en un jour que le tonnerre du Ciel n'en détruit pendant des siecles, donna le signal de la bataille. Je vis le firmament tour-à-tour enflammé & obscurci par des volcans de flamme & des torrens de fumée. Le plomb fatal siffloit & voloit de toutes parts; les chefs à grands cris poussoient, précipitoient la file pressée des soldats: tous, dans une obéissance aveugle, couroient arroser de leur sang des monceaux de cadavres. Obligé de faire feu, je dirigeois le bout de mon fusil dans le vague des airs, aimant mieux mourir que de frapper un être sensible. L'horreur pâlissoit mon front: ceux qui me reprochoient ma peur s'efforçoient de noyer la leur dans une boisson forte qui leur égaroit l'esprit. Quel spectacle! je doute que l'enfer puisse jamais en présenter un aussi odieux. Des cris lamentables, le fracas du canon, le roulement de cet épouvantable tonnerre, assourdissant les oreilles & endurcissant les cœurs; des hommes étendus & mourans, mêlés avec des chevaux; d'autres se traînant à demi écrasés, & poussant des hurlemens effroyables qui ne touchoient personne; des yeux éteints, immobiles; des visages pâles & sanglans, que couvrent des cheveux hérissés; des voix suppliantes invoquant le trépas;

toutes les ſcenes de douleur, de ſouffrances; de cruautés; tous les tableaux de la rage, de la fureur, du déſeſpoir; toutes les ſortes de bleſſures, tous les genres de mort, tous les tourmens raſſemblés; la nature & l'humanité mille fois outragées, & outragées ſans remords; les oiſeaux du ciel fuyant épouvantés; les ſeuls corbeaux marquant leur joie par des croaſſemens, ſuivant les guerriers à la trace & attendant leur proie. Ciel! quels objets de démence & de terreur! J'avançois ſur des corps entaſſés, & les dents d'un moribond expirant dans la rage me déchiroient la jambe, lorſqu'un homme armé de fer, plus fougueux que le courſier qui l'emporte, m'enleve par les cheveux & dreſſe ſon cimeterre pour m'abattre la tête; mais un boulet enflammé vint, & me coupant en deux, diſperſa loin de lui mes membres mutilés,

On ne fut jamais ſi content d'être mort. Bientôt je perdis de vue & le champ de carnage & ces hommes inſenſés, qui dans leur folie héroique, égorgeoient pour être enſuite égorgés. Je ne diſtinguois plus cette terre déplorable que comme un point foiblement éclairé. Je traverſois rapidement d'humides ténébres. Au ſortir du bruit affreux & diſcordant des combats, je me trouvois dans un ſilence & dans un calme univerſel. Fragile jouet des airs, je commençois à devenir inquiet ſur mon ſort, lorſque je ſentis mes pas s'affermir ſur une baſe plus ſolide. Je m'apperçus que j'avois pris la forme d'un ſquelette d'une blancheur extrême; mais je ne conçus aucune horreur de ma nouvelle métamorphoſe. En effet, je ne ſais pourquoi l'on a tant de frayeur de ſes propres os: la charpente d'une belle maiſon

est peut-être aussi admirable que la décoration extérieure qui lui sert d'ornement.

Mon squelette blanc se trouva donc parmi une multitude d'autres squelettes aussi nus que moi. Nos ossemens, en se choquant dans la presse, formoient un cliquetis singulier qui résonnoit au loin. Je ne pouvois maîtriser un saisissement secret à la vue de ce triste séjour. Je ne considérois pas de bon œil mes compagnons de misere. Tous leurs mouvemens étoient brusques; & quoique réduits au plus misérable état, ils marchoient encore la tête levée & d'un air orgueilleux. Cependant des nuages étincelans rouloient au-dessus de nous; ils vomissoient les fleches tortueuses de la foudre : les éclairs qui partoient de ce ciel menaçant, répandoient une lueur sombre & effrayante.

Une voix aussi douce que céleste retentit à mon oreille, & me dit : Te voilà dans un des vallons où la Justice descend pour juger les morts coupables; celui-ci s'appelle *la vallée des homicides.* O Dieu! m'écriai-je, seroit-il possible? Mon cœur est pur, mes mains sont innocentes. J'ai été surpris, entraîné dans la foule des assassins; mais je n'ai été l'instrument d'aucun meurtre. Rassure-toi, reprit la voix; il en est d'innocens qui se trouvent mêlés, ainsi que toi, avec ces barbares : mais je suis ici pour les consoler en attendant le grand jour, & tu n'es dans ce vallon que pour faire rougir ceux qui ont voulu te forcer au crime. La Justice, fille aînée de l'Etre suprême, vient éclairer ce lieu tout les six mille ans : tu n'as plus que cinq cents années à attendre. Je marquai vivement & mon impatience & ma douleur, La voix reprit : tu t'imagines peut-être que tu te traîneras encore d'années en années,

de jour en jour, d'heures en heures, comme ſur ce globe que tu as habité. Déſabuſe-toi; car depuis que je te parle, cinquante années déjà ſont écoulées. A ces paroles, l'eſpérance vint ranimer mon cœur: je me mis à obſerver ces ſquelettes ambulans; la dureté de leurs cœurs ſembloit s'être communiquée à leurt oſſemens; ils ſe heurtoient rudement entr'eux. Je prêtai l'oreille à certain murmure confus, & je diſtinguai le bruit effrayant & ſourd du torrent rapide des ſiecles, que la main du tems précipitoit dans le lac immobile de l'éternité. Tout-à-coup ce torrent impétueux ceſſa de couler. La nature fit comme une pauſe; cent tonnerres furieux creverent le flanc des nuages, & voici qu'une pluie abondante de ſang tombe auſſi-tôt ſur les coupables: c'étoit tout le ſang verſé depuis l'origine du monde, qui retomboit ſur chaque meurtrier. Je vis en un moment tous ces ſquelettes couverts de gouttes enſanglantées, qu'ils tachoient vainement d'effacer. N'appréhende aucune de ces taches, me dit la voix de la conſolation: elles ne tombent que ſur les homicides. Chaque goutte repréſente un aſſaſſinat. Ce Sang fait leur honte & leur ſupplice; il leur imprime le remords, la douleur & le déſeſpoir. Frémis pour eux! l'inſtant terrible eſt arrivé.

Auſſi-tôt les nuées s'écarterent au loin; un jour lumineux deſcendit de la voûte céleſte, & devint peu à peu ſi reſplendiſſant, que toute cette multitude, teinte des marques criminelles qu'elle portoit, ſe couchoit ſur la terre & ſembloit vouloir ſe cacher dans ſes abymes. Moi-même, quoiqu'ayant conſervé la blancheur, emblême de mon innocence, je ne pus réſiſter à une frayeur reſpectueuſe: je tombai proſterné. La Juſtice écla-

tante parut au milieu des airs, non avec ce front courroucé, ce glaive, ces balances que nous lui donnons ici-bas : revêtue d'un manteau bleu parsemé d'étoiles d'or, elle tenoit d'une main un sceptre d'un feu blanc, tandis que l'autre se portoit avec tristesse sur son front, à la pensée des crimes qu'elle étoit obligée de punir. Sur ce front touchant, Dieu même avoit imprimé toute sa majesté : les nobles traits de son visage, quoiqu'un peu séveres, inspiroient la confiance & sembloient plaindre les malheureux coupables en les condamnant. Quelle beauté ineffable ! Que son aspect faisoit naître de regrets & d'amour ! Quels remords affreux dans la race des homicides d'avoir outragé cette majestueuse déesse ! Environnée de toute sa gloire, assise sur son trône auguste, des gémissemens s'élevoient au souvenir de ses saintes loix méconnues ou violées. Le soleil de la vérité lui servoit de couronne, & toute cette vaste scene étoit éclairée par la splendeur de ses rayons. Le Temps vint déposer son horloge aux pieds de la Justice, & repassant le sable des années, elles s'écoulerent une seconde fois avec une rapidité inconcevable. Chaque mort y revit avec effroi les instans d'une vie dont il devoit rendre compte. A la gauche de la Justice, une voix tremblante servoit d'interprête aux coupables, & faisoit tous ses efforts pour les justifier. Cette foible voix se nommoit Politique, Raison d'état : tout ce qu'elle disoit tenoit du délire, de l'inhumanité, de l'extravagance. Une autre voix plus forte & plus éloquente, qui étoit à droite, foudroyoit ses vains discours : c'étoit l'Humanité. Au son de cette voix victorieuse, les meurtriers étoient saisis de terreur : ils avouoient leurs crimes, & la pleine connoissance de la vérité faisoit leur supplice.

Cette multitude, tremblante devant les regards de la Justice, cherchoit en vain quelqu'asyle. Tous ces potentats si fameux étoient nus, tremblans comme les autres; plusieurs milliers d'hommes en accusoient un seul, & le rendoient responsable de tous les meurtres qu'ils avoient commis. La voix du côté gauche prononça si fréquemment le nom d'Alexandre pour excuse, que la Justice ordonna qu'il comparût seul. Je vis alors un squelette de taille médiocre, les vertebres du col penchées, & tout rouge de sang, sortir en tremblant de la foule où il se tenoit caché. Le murmure qui se fit entendre sur son passage augmenta sa confusion. Nu, petit, dépouillé, il faisoit pitié. Quoi, dit la Justice, voilà donc celui qui vous a ordonné le crime, & auquel vous avez obéi préférablement à l'équité, à l'humanité, à votre propre conscience! Contemplez la bassesse de votre idole: elle-même reconnoît son néant. Par quel enchantement êtes-vous devenus des esclaves sanguinaires, tandis que tout vous crioit que la nature ne vous avoit pas faits pour servir les fureurs orgueilleuses de ce despote?

Pour toi, qui as sacrifié mes loix au penchant d'une ambition forcenée, tu te vois aujourd'hui l'horreur des complices même de tes forfaits; mais ce n'est point assez, je vais te faire voir à qui tu peux être comparé. Au même instant elle fit signe de son sceptre, & un autre squelette, à peu près de même taille qu'Alexandre, prit place à côté de lui. Il n'étoit pas tout-à-fait si rouge de sang; mais ses os étoient fracturés en divers endroits. Je remarquai que les coups du fer, instrument de son supplice, avoient même enlevé les taches principales. Regarde, Alexandre, dit la Justice, regarde ton émule; il ne manquoit

à ce brigand que la force & la puissance pour t'égaler, & il se seroit servi des mêmes moyens que toi pour ravager le monde. Son courage fut aussi grand que le tien; mais gêné par les obstacles, il fut réduit à égorger dans l'ombre ses concitoyens. Ceux qui veillent à l'observance de mes loix furent heureusement assez forts pour conduire l'homicide sur l'échafaud; Il y avoua ses crimes, & se jugea digne du supplice le plus honteux.

Malheureux! tu ne differes point de ce brigand, &, plus à plaindre, le châtiment n'est point tombé sur ta tête. La force a soutenu ton bras de fer qui écrasoit les humains; tu brûlas mes loix dans l'incendie des villes; tu forças les mortels effrayés à te dresser des autels; tu perças le sein de l'amitié; le scandale de tes victoires a égaré des rois qui, à ton exemple, sont devenus injustes. Approche, cruel César, toi qui pleuras devant la statue de ce meurtrier, dévoré de l'ambition d'en mériter une semblable. Tu ne fus arrêté ni par le génie de Rome, ni par les pleurs de ta patrie. Armé d'un poignard, tu déchiras son sein lorsqu'elle te tendoit les bras. Tu détruisis la sagesse de six siecles de gloire, pour établir sur leurs ruines le regne affreux du despotisme. Va, ton nom commence à devenir en horreur, ainsi que ceux des Tamerlan, des Attila, des Charles XII, des Gengiskan. Les sages proscrivent leur génie odieux & funeste; il n'est que la foule aveugle qui soit encore séduite, & qui dans ses idées basses ne puisse confondre le criminel puissant qui échappe au supplice, & le coupable obscur qui le subit justement.

Princes, conquérans, généraux, guerriers, quelques noms superbes que vous portiez, vils am-

bitieux, hommes de sang, frémissez! Vous avez accoutumé les hommes à s'entre-détruire; vous avez fait de la guerre un fléau habituel & renaissant; vous avez osé attacher une gloire au meurtre; c'est vous, sans doute, qui répondrez des crimes que vous leur avez fait commettre: mais celui qui est venu vous offrir une main sanguinaire, celui qui pouvant arrêter la cruauté ou se dispenser d'en être le complice, a servi vos fureurs pour un coupable intérêt, celui-là, dis-je, s'est rendu aussi punissable que vous. Eh! de quel droit un mortel ose-t-il donner la mort? Son existence n'appartient-elle pas au Dieu qui l'a créé? La destruction est un attentat envers l'Etre suprême: frémissez, homicides, en ma présence! rien ne peut vous excuser; le sang de vos freres crie vengeance. Celui-là même qui n'est couvert que d'une goutte sanglante, sera tourmenté plusieurs siecles par le feu dévorant du repentir. Vous soupirerez encore de regrets, lorsque la clémence du Dieu de miséricorde voudra bien vous absoudre; car, faut-il vous le dire, cette tache est ineffaçable.

Vous n'avez agi que pour mériter l'admiration des races futures. Eh bien, vous êtes condamnés à souffrir jusqu'au moment heureux où les peuples éclairés maudiront la guerre & ceux qui en ont allumé l'horrible flambeau. Alexandre! il faut que ton nom sois en horreur sur toute cette terre où tu voulois être déifié; il faut que tous ceux qui ont suivi ton exemple soient mis au rang des scélérats, avant que tu puisses espérer quelque pardon. Puisse ce temps n'être pas aussi éloigné que le demanderoit la réparation de tes forfaits! Souffre avec patience, on commence déjà à te détester; on attache à tes exploits l'idée d'injustice &

de

de barbarie; des sages ont frappé d'opprobre tes fougueux imitateurs.

Un autre squelette sortit de la foule, comme pour se présenter aux pieds de la Justice, & la voix du côté gauche devint son interprete. O suprême Justice, dit-il, je suis tout couvert d'un sang qui me tourmente, &, tu le sais, je n'ai jamais tué personne. La voix qui étoit à droite répondit: Tu n'as jamais tué; mais, malheureux, tu as chanté les héros meurtriers, tu les as excités au carnage: en immortalisant leur nom, tu as immortalisé le crime des conquêtes; tu les nommois des triomphes légitimes; & posant hardiment les lauriers sur une tête barbare, tu n'as pas rougi de montrer la gloire au milieu des villes détruites, des temples & des palais embrasés. Le massacre des hommes devoit-il être l'objet du langage des Dieux? Les chants du génie devoient-ils servir les attentats de l'ambition? La colere des rois mérite-t-elle d'être ennoblie? Ah! c'étoient des larmes que tu devois verser sur le sort de l'humanité souffrante; ou plutôt tu devois employer le génie dont la nature t'avois doué, à faire valoir ses droits éternels & sacrés: alors tes vers auroient été plus sublimes & plus respectés. En avilissant les combats, en les rendant odieux à toute la terre, en les livrant d'avance à l'horreur de la postérité, l'on eût vu la gloire sanglante renversée de son char, dépouillée de ses rayons mensongers; l'humanité t'eût serré dans ses bras en pleurant de joie; l'hommage des mortels sensibles & le regard approbateur du ciel auroient été ta récompense. Que ta poésie soit lue, admirée, à cause de son harmonie, tandis que tu expieras ici l'abus que tu as fait des plus précieux talens!

Je l'avouerai en gémiſſant, je vis Virgile, Horace, Ovide, ces rares & beaux génies, mais indignes adulateurs du pouvoir arbitraire, ſuivre les pas de cette ombre déſolée. Ils furent punis, comme le chantre d'Achille, pour avoir careſſé le monſtre qui ſigna les proſcriptions, pour avoir abuſé le monde par des vers auſſi mépriſables qu'ils ſont coulans, pour avoir les premiers donné l'exemple honteux de diviniſer le diadême ſur quelque front qu'il repoſe. Tous ces lâches hiſtoriens qui ont déguiſé la vérité, cette foule de flatteurs qui conſeillerent le crime qu'ils n'oſerent commettre, ceux qui ont formé le cœur des tyrans, ou qui, plus criminels encore, ont corrompu l'art de parler au genre humain, tous ces pervers, dis-je, étoient traités comme s'ils euſſent verſé le ſang humain; car ils peuvent être rangés dans la claſſe des plus cruels ennemis de l'homme; & Machiavel n'étoit, la plume en main, que ce que Néron étoit ſur le trône.

La Juſtice fit entendre ſa voix majeſtueuſe, & dit: Paroiſſez à votre tour, héros chéris, qui n'avez combattu que pour aſſurer le repos du monde! vous dont la valeur utile a été la protectrice des foibles & l'aſyle de l'innocence, vous qui avez été auſſi ſupérieurs à vos paſſions par votre ſageſſe, qu'à vos ennemis par votre courage. Approchez, guerriers humains, auſſi braves que ſenſibles, reſpectables ſoutiens des peuples, qui n'avez tiré l'épée que pour arrêter l'homme ſanguinaire qui venoit les égorger! Vous gémiſſez vous-même ſur ce ſang impur que vous avez été forcés de répandre; mais vos regrets ne doivent durer qu'un inſtant: c'eſt un tribut que vous payez à la nature; elle vous tient quittes dès que je vous juſtifie. Alors on

vit paroître les Séſoſtris, les Epaminondas, les Scipions, les Marc-Aurele, Charlemagne & Henri IV. Ils étoient ſans tache; les rayons lumineux du ſoleil de la vérité reſplendiſſoient autour d'eux, & rendoient plus effrayantes les gouttes enſanglantées qui couvroient les coupables. La Juſtice fit un ſigne, & ces derniers furent plongés dans des abymes profonds, pour y être purifiés par les remords. Je me vis parmi le petit nombre qui pouvoit lever vers les cieux des mains pures. Ma joie fut grande, car je ſouffrois autant d'être auprès de ces homicides, que ſi j'euſſe été moi-même couvert de ſang.

Parmi ces héros, j'apperçus cet homme vertueux qui, embraſſant la cauſe du genre humain dans une affection tendre & ſublime, forma ce beau projet de paix perpétuelle qui ſera toujours la chimere des belles ames. Il étoit conſidéré comme l'écrivain le plus honorable de tous les ſiecles. Un ſentiment profond de bienveillance enflamma ſon ame grande & ſenſible. Les peines de l'homme tourmenterent ſon cœur généreux: il auroit voulu abolir dans l'univers l'eſclavage, le deſpotiſme, le vice & le malheur, & ſur-tout arracher des mains des rois ce glaive terrible qui ſert leur ambition effrénée. Ses ouvrages avoient paru des rêves pendant le ſommeil de la vie: mais ici ils portoient une empreinte lumineuſe qui leur méritoit les regards de la Juſtice.

Ce philoſophe, aſſis entre Henri IV & ce duc de Bourgogne adoré, tenoit entre ſes mains le plan univerſel de la félicité des nations. Il conſultoit ces grands hommes, dont l'humanité ſinçere & profonde étoit ſans faſte, ſans vanité, ſans foibleſſe; mais hélas! la nature leur avoit refuſé de plus longs jours. Mon ame ardente voloit comme

pour s'unir à cette ame pure qui chérissoit l'ordre & l'harmonie pour le seul bien qu'ils font au monde. O quelle joie! quels momens heureux! J'eus le bonheur de m'entretenir avec lui sur des matieres également intéressantes & profondes. Il avoit encore cet enthousiasme que les ames qui ne sentent rien condamnent, & qui est cependant l'unique germe de toutes les grandes choses.

Tout-à-coup une décharge d'artillerie me réveilla en sursaut: elle célébroit la nouvelle d'une victoire. Le peuple, qui ne voit que le moment, étoit dans l'alégresse. Pour moi, fuyant le tumulte des réjouissances publiques, le bruit du salpêtre enflammé, l'ivresse d'une populace aveugle, je me dérobai à la foule, & dans un cabinet solitaire j'écrivis ce songe.

SUICIDE.

ARRÊTE, suicide, arrête; tu as le dessein de te donner la mort. Quand elle vient d'une marche naturelle, elle est paisible; les ressorts se décomposent par gradation; on tombe dans la nuit du tombeau comme dans un sommeil léthargique: mais quand elle est violente, sais-tu les souffrances qui l'accompagnent?

Tu répondras, c'est l'affaire d'un instant. Tu te trompes: cette balle, en perçant ton crâne, doit déchirer les membranes qui enveloppent ton cerveau; le déchirement de ces membranes te causera des convulsions cruelles; tu peux souffrir, dans ce qui paroît un instant, des tourmens dont tu ne peux mesurer la durée. Si le tems n'est pour nous qu'une suite d'idées ou de sensations,

la douleur qui les accumule dans un inſtant épouvantable, alonge cette durée par la foule des ſenſations douleureuſes ; & la rapidité de la circulation des eſprits animaux, qui ſont en ſouffrance, peuvent égaler dans une minute le cours de pluſieurs heures. Tu peux ſouffrir dans un tems qui te paroît court, tous les tourmens qui peuvent peſer ſur une vie entiere.

Eh ! pourquoi cette précipitation ? Laiſſe faire la nature. Crois que tu es malade, & que lorſque tout change autour de nous, la guériſon va venir. Attends : ton courage n'eſt point ſenſé. Je n'apperçois pas la néceſſité de te donner la mort, lorſque la patience peut effacer tes idées noires. Le motif d'un auſſi grand ſacrifice eſt vague. Pourquoi renonces-tu à l'eſpérance ? Conſidere-toi comme dans une aliénation d'eſprit, parce qu'il n'y a point de rapport entre la mort qui détruit, & l'événement qui peut te ſauver.

Le chapitre de l'avenir nous eſt inconnu ; les ſuicides ont une impatience groſſiere, il ſe tuent au moment où ils pourroient devenir fort heureux. Le ſuicide a donc un air de folie, de précipitation, de ſoif avide du repos. Il y a donc une certaine foibleſſe dans un ſens ; car le ſuicide ne ſait plus combattre le malheur ; il manque d'héroïſme. Il paroît n'avoir pas raiſonné la vie humaine, & n'avoir pas appuyé ſa conduite ſur une baſe fondamentale. Sa morale à coup ſûr eſt petite & incertaine.

L'idée de ſe donner la mort eſt donc une fievre de l'ame, une maladie impatiente : il faut traiter le ſuicide comme un inſenſé.

Le ſuicide n'a que l'anéantiſſement pour eſpoir : car s'il croit un Dieu, il doit reſter ſoumis ſous la verge de l'infortune ; il doit adorer l'ordre

établi par la Majesté divine. Il oublie qu'il n'a reçu la vie que sous la condition de souffrir & d'attendre. D'ailleurs, si quelquefois l'homme innocent a cherché la mort comme un moindre mal, trop souvent les coupables en ont fait un asyle contre le jour de la clarté, de la justice, & le moment de la vengeance.

IMPRIMERIE.

C'est le plus beau don que le ciel, en sa clémence, ait fait à l'homme. Il changera bientôt la face de l'univers; l'Imprimerie verra sortir de ses cases étroites les idées grandes & généreuses auxquelles il sera impossible que l'homme résiste; il les adoptera malgré lui, & l'effet en est déjà visible. L'Imprimerie est à peine née, & tout a une pente générale & bien marquée vers la perfection. Les idées sont plus saines, le despotisme s'est civilisé, & l'humanité est plus respectée; de toutes parts on cherche, on scrute, on examine, on travaille au démolissement du vieux temple de l'erreur; on tourne toute son attention vers le bien public & général; tout reçoit l'empreinte de l'utilité. Pour bien comprendre cette vérité, il ne faut point circonscrire sa vue dans les murailles de Paris: il faut envisager l'Europe, voir les établissemens nombreux & utiles qui s'élevent de toutes parts, passer les mers, regarder l'Amérique, & méditer sur la révolution étonnante qui s'y prépare.

C'est peut-être en Amérique que le genre humain va se refondre, qu'il doit adopter une législation neuve & sublime, qu'il va perfectionner

les sciences & les arts, & représenter les anciens peuples. Asyle de la liberté, les ames de la Grece, les ames fortes & généreuses y croîtront ou s'y rendront, & ce grand exemple donné à l'univers, prouvera ce que peut l'homme quand il met en dépôt commun son courage & ses lumieres.

Les moyens pour le bonheur universel sont déjà indiqués: il ne s'agit plus que du développement, & de là à la pratique il n'y a qu'un pas. Voyez si telle idée conçue il y a trente ans, ne se trouve pas réalisée aujourd'hui, & jugez de la force de la raison humaine. Quand le génie lui a prêté le tonnerre de sa voix majestueuse; quel peuple tôt ou tard ne l'entend point, ne se réveille point de la léthargie où il sommeilloit.

Art auguste, toi seul contrebalances aujourd'hu tous les canons des souverains! Tu es le contrepoids de cette fatale poudre qui alloit nous condamner tous à l'esclavage. Imprimerie! tu es une invention visiblement émanée du ciel.

Ce despote, environné de gardes, de forteresses, défendu par deux cent mille glaives nus, insensible aux remords de sa conscience, eh bien! il ne le sera pas à un trait de plume, ce trait le percera dans le sein des grandeurs. Il voudroit sourire, & déguiser la blessure qu'il a reçue; c'est la convulsion de la rage qui agite ses levres. Il a beau être puissant, il est puni. Oui, il l'est; & ses enfans le seroient aussi en héritant de ce nom détesté, s'ils ne lui imprimoient pas une autre renommée.

Tremblez donc, tyrans de toute espece, tremblez devant l'écrivain vertueux! Il souleve un tribunal vengeur, qui prélude à celui de la postérité.

Le travail de plusieurs siecles & la suite des âges donneront à la lumiere ce qui est encore caché dans les ténebres. Aucune découverte utile ne périra plus.

L'Imprimerie immortalisera les livres dictés par le génie de l'humanité, & tous ces travaux accumulés, & toutes ces pensées différentes, élaborées par la réflexion, formeront le code des nations. Quand la nature ne produiroit plus de ces nouveaux génies dont elle est si avare, les soins assidus des esprits ordinaires éleveroient l'édifice des connoissances physiques.

L'esprit d'un seul s'épuise, & non l'esprit humain, a dit un poëte. L'esprit humain semble vouloir marcher à pas de géant, parce que les étincelles qui partiront de tous les points du globe peuvent se réunir en un foyer, à l'aide de l'Imprimerie qui rassemble ces rayons épars. La postérité sera donc toute étonnée de notre ignorance sur des objets que le temps aura éclaircis dans tous les rapports. Ainsi, il y a à parier qu'il vaudra mieux vivre dans mille ans que de vivre aujourd'hui. Je pense trop bien de l'homme pour croire qu'il ne se rendra pas aux vérités qui l'environnent & le pressent.

La philosophie est un phare qui répand au loin la clarté. Elle n'a pas un pouvoir actif; elle fait briller seulement sa lumiere : c'est aux vents à enfler les voiles, à pousser les vaisseaux; elle ne montre que la route. Aussi la philosophie n'a-t-elle jamais causé de troubles, de séditions, de noirs attentats; elle n'est que l'expression d'une raison sublime qui parle à l'univers, & qui n'a de force qu'autant qu'elle est adoptée. Mais l'homme s'éclaire involontairement; il n'est point en son pouvoir de rejetter la vérité, lorsque taillée

& façonnée comme le diamant, elle eſt miſe en œuvre par les mains du génie.

Il y a telle opinion qui, ſemblable à la peſte noire, a fait le tour du globe, a fait brûler en Europe, a fait maſſacrer en Amérique, a enſanglanté l'Aſie, a cauſé des ravages juſqu'aux poles. La peſte noire a eu du moins ſon cours; elle n'a enlevé que les deux tiers de l'eſpece humaine : mais telle extravagance barbare a régné douze cents années, & a rabaiſſé l'homme au-deſſous de l'inſtinct des brutes. Les écrivains philoſophes ſont les bienfaiteurs qui arrêtent & rompent cette épidémie morale, plus dangereuſe que les fléaux les plus redoutés.

Quand je vois un livre avec privilege, je parie, ſans l'ouvrir, que l'ouvrage contient des menſonges politique. Le Prince peut bien dire, ce morceau de papier vaudra mille francs; mais il ne peut dire, cette erreur deviendra vérité, ou bien, cette vérité ne ſera plus qu'une erreur. Il le dira, mais il ne contraindra jamais les eſprits à le croire.

Ce qui eſt admirable dans l'Imprimerie, c'eſt que ces beaux ouvrages qui font l'honneur de l'eſprit humain, ne ſe commandent point, ne ſe paient point; au contraire, c'eſt la liberté naturelle de l'eſprit généreux, qui ſe développe malgré les dangers, & qui fait un préſent à l'humanité, en dépit des oppreſſeurs. Voilà ce qui rend l'homme de lettres ſi recommandable, & ce qui lui aſſure la reconnoiſſance des ſiecles futurs.

DE L'AMOUR,

SONGE.

Le triste mois du Sagittaire annonçoit déjà l'hiver aux cheveux blancs; le flambeau des cieux ne jetoit plus qu'un éclat pâle, & la nuit plus longue succédoit rapidement au jour. Adieu les plaines riantes, les bois ombragés, les ruisseaux tranquilles. Le froid vieillard qui s'assied sur les orages, tout hérissé de glaces & de frimats, chassoit l'automne expirante. Il falloit retourner à la ville, à cette ville tumulueuse, où toutes les passions fermentent, & semblent de leur souffle impur corrompre l'air qu'on y respire. J'abandonnois à regret ces belles campagnes, où six mois s'étoient écoulés comme un seul beau jour. Au milieu de ma route, je m'arrêtai sur le soir dans une hôtellerie pour y passer la nuit. Assis auprès d'un large foyer, d'où jaillissoit un feu brillant, je réchauffois mes mains engourdies, lorsque je vis entrer une jeune femme d'une figure intéressante; son geste & sa démarche ennoblissoient la simplicité de ses habits; elle tenoit dans ses bras un paquet mollement pressé contre son sein. A peine fut-elle à mes côtés, qu'elle l'ouvrit & développa d'entre plusieurs langes le plus bel enfant qui ait jamais frappé mes regards. Cette scene, quoique naturelle & commune, me toucha vivement par les graces, la noblesse, la dignité de celle qui la représentoit. Respectueux admirateur de la tendresse maternelle, je la considérai néanmoins avec beaucoup d'attention. Les

traits les plus fins se dessinoient avec fierté dans les contours d'une physionomie douce & touchante; ses yeux étoient pleins de feu, mais la modestie en tempéroit la vivacité; sa parole étoit ferme, quoiqu'un peu agitée; & cet ensemble formoit un tableau qui m'attachoit tout entier. Encore plus excité par un intérêt tendre que par un penchant curieux, je me hasardai à lui demander d'où elle venoit, & si elle avoit encore loin à marcher, chargée d'un tel fardeau. Ce n'est point un fardeau, me répondit-elle d'une voix douce; mon enfant m'est trop cher pour peser dans mes bras; ils ne se reposeront de l'avoir porté, que lorsqu'ils l'auront remis dans les bras d'un pere tendrement aimé. Puissé-je toucher à cet instant heureux! mais si le sort l'éloigne, l'espérance courageuse saura me donner la fermeté de l'attendre. Ces mots, prononcés avec quelque véhémence, m'inspirerent le desir d'en apprendre davantage. Je la questionnai avec ce ménagement, ce respect, qui invitent l'ame par l'accent de la droiture, sans aucune autre espece de violence. Son cœur naïf se trouvant d'abord un peu embarrassé dans le chemin de la sincérité, hésitoit à chaque réponse; mais enfin, soit que ma façon de parler lui inspirât quelque confiance, soit qu'elle trouvât un soulagement secret à me faire un aveu que je paroissois desirer, elle me parla ainsi: Vous reconnoîtrez aisément à mon accent que je ne suis pas de cette province; je suis née à * * *. Je perdis ma mere de trop bonne heure; bientôt je me trouvai à cet âge où tout paroît séduisant, & où on le devient soi-même. Parmi tant d'yeux qui cherchoient à fixer les miens, il s'en trouva deux auxquels il fallut répondre. Je ne pus m'en défendre; car, en les regardant, je crus

voir le bonheur qui y brilloit d'une flamme pure : elle acheva d'ambraſer mon cœur. Nous fûmes bientôt d'accord; nous nous entendimes; nos cœurs n'en formerent plus qu'un ; & forcés de cacher notre amour, il n'en devint que plus violent. J'appartenois à des parens aiſés, mais d'un caractere tyrannique. Mon amant étoit jeune, bien fait, ſpirituel, vertueux : mais ſa fortune étoit de beaucoup inférieure à la mienne. On refuſa de me le donner pour époux; un homme riche, ſans graces & ſans mérite, vient, me demande en mariage comme on demande un bijou pour lequel on auroit quelque fantaiſie : l'occaſion parut ſi avantageuſe, qu'on n'accorda à mes larmes que deux jours pour me décider. On a beau dire, une fille jeune & timide, accoutumée à la ſoumiſſion ne peut ſe refuſer à la main d'un pere qui, d'un air impérieux, la traîne à l'autel. Je ne me ſentois point cette force; je conſultai mon amant, comme ce que j'avois de plus cher dans le monde, & je lui dis : Je ne vois que la mort qui puiſſe me ſouſtraire aux ordres d'un pere qui ſemble plutôt tonner que commander. Que faire ? Fuyons, me dit-il, ſi vous m'aimez; la fuite eſt néceſſaire. Et il me ſerra dans ſes bras ſans parler. D'autres pays, pourſuivit-il, nous offrent des aſyles contre la tyrannie, partons; la terre nourrit dans ſa vaſte étendue tous ſes enfans laborieux. Dieu nous a donné des cœurs qu'ils a faits l'un pour l'autre : c'eſt à ſa providence qu'il faut nous confier. Venez, c'eſt déſormais à mon bras à guider vos pas. Sa voix douée d'un charme irréſiſtible, m'entraîne : l'amour nous prête ſes ailes, mais auſſi ſon imprudence; dans notre ivreſſe, nous aurions été, je crois au bout du monde, ſi

le manque d'argent ne nous eût tout-à-coup arrêtés. Surpris, nous nous regardâmes; & déjà endettés dans ce même endroit où vous me voyez, il ne nous étoit plus permis d'en ſortir. Je portois dans mon ſein cet enfant qui charme vos yeux & les miens. Quelle ſituation pour une mere, pour un époux! Je l'appelle mon époux, & il l'eſt en effet; nos ſermens mutuels ſont montés au tribunal auguſte de la Divinité: ils n'avoient qu'elle pour témoin; mais aucun de nous n'eſt aſſez vil pour les rompre. Mon époux, dans ſa miſere, ſe ſouvint d'un oncle, dont il avoit toujours entendu vanter l'humanité bienfaiſante. Il occupoit un poſte lucratif, non loin de cette contrée. Te réſous-tu, me dit-il, à me laiſſer partir ſeul, pour toucher un parent qui peut nous ſecourir? car je meurs de honte & de douleur de voir l'état où je t'ai réduite. Les travaux de mes mains ſeroient aujourd'hui inſuffiſans. Reſte ici en ôtage, & ne crains rien.... Va, lui répondis-je, en le baignant de mes larmes; moi, douter de ton cœur? Jamais; ce ne ſera point ta main qui me portera le coup de la mort, non.... Depuis trois mois je n'ai eu aucune nouvelle de lui. D'autres ſoupçonneroient ſa fidélité, mais je ſuis loin de cette horrible penſée; mon epoux n'eſt point mort, car le ciel eſt juſte; je ne ſais où il eſt, mais je l'attends chaque jour. Cependant j'ai été livrée aux douleurs de l'enfantement loin d'une vue ſi chere, & qui auroit pu les diminuer; il n'a point reçu ſon fils dans ſes bras, il ne l'a point embraſſé. O ciel! dans quelle inquiétude doit-il être plongé. En quelqu'état qu'il ſoit, il ſouffre, & l'image de ſes maux aggrave les miens. Rien ne me manque encore ici, il eſt vrai; les gens de cette maiſon ſe ſont intéreſſés à mon ſort, ils n'ont point

suspecté mon honneur, ma probité : mais la naissance de cet enfant accumule mes dettes. Qu'il est dur de devoir de pareils services à la pitié d'autrui ! Quel seroit mon désespoir, si la religion ne soutenoit mon courage ! Je pleure en baisant mon enfant, lorsque je pense que le premier aliment qu'il reçoit est à titre de grace : je tremble que l'infortune qui se leve à sa premiere aurore ne l'accompagne le reste de ses jours. Dieu, protecteur de l'innocence, aie pitié de lui ! Mon époux en partant, m'a conjuré de l'attendre ici, de n'en point sortir, sur-tout de ne point m'inquiéter, quelque retard qu'il puisse arriver; j'en crois sa parole, comme si c'étoit la voix du ciel même. J'ai porté long-temps ce secret douloureux sur mon cœur, vous êtes le premier à qui je me suis hasardée de le découvrir. On détourne si promptement les yeux de dessus une infortunée, on est si cruellement ingénieux à lui supposer des fautes : la pitié de certains hommes est si outrageante, si barbare........ Je remarque qu'on commence à se lasser des secours que l'on m'accorde ; on me demande pourquoi je ne reçois aucune nouvelle de mon époux, s'il reviendra bientôt. Je ne sais que répondre. Chacun s'étonne de mon courage, mais personne n'a mon cœur.

Je gardois le silence, essuyant une larme qui naissoit dans mes yeux. Elle poursuivit d'un ton plus animé... Ah ! s'il vivoit, il seroit à mes côtés ; mais cet enfant, dans qui je l'embrasse & crois le voir, voilà le lien qui m'attache à l'espérance & à la vie. En achevant ces mots, elle le baisa tendrement, en lui jetant ces inexprimables regards où se peint l'énergie de la nature. Elle passa modestement la tête de cet enfant sous son mouchoir, pour laisser librement sa petite

bouche sucer le lait délicieux de son beau sein. Il étoit d'une blancheur éclatante. J'étois un peu troublé. Qu'elle étoit belle alors ! Ah j'ai vu la majesté des rois assis sur leur trône ; celle d'une mere en cette fonction auguste est bien plus digne de nos respects.

Mais tout-à-coup entre avec précipitation un jeune homme un peu en désordre ; il vole dans les bras de cette tendre mere qui jette un cri ; il la tient long-tems pressée contre son cœur. Il ne faut point demander qui c'étoit. Muette de tendresse, d'étonnement, elle lui présente son fils, ce fils qu'il n'avoit point encore vu. En le prenant dans ses bras, il ne fut plus maître de lui-même ; il levoit les yeux vers le ciel, & des pleurs ruisseloient le long de ses joues ; il signaloit les sentimens dont son cœur étoit plein, par des exclamations mêlées de cris de joie aigus, inarticulés, & qui ressembloient presqu'à ceux de la douleur. Emporté par des mouvemens rapides, & qui se confondoient, il serroit tour-à-tour la mere & l'enfant contre son sein ; les larmes de cette innocente créature ébranlerent son ame entiere ; il y répondit par ses baisers. Il ne pouvoit se détacher de cette partie de lui-même, qui lui étoit plus chere que sa vie ; & tous les témoins se sentirent agités, à ce spectacle touchant, de l'émotion la plus vive. Je partageois la volupté dont ils s'enivroient : l'envie de se parler plus librement, les entraîna vers leur chambre. Le jeune homme soutenoit les pas de son épouse, dont les forces sembloient épuisées par l'excès de sa joie. Son œil vigilant n'abandonnoit pas un instant son fils, & d'un bras protecteur il écartoit l'ombre du danger de cette tête innocente. Je les vis s'éloigner à regret ; ils emportoient le

plaiſir délicieux que je goûtois à contempler leur tendreſſe mutuelle.

On me conduiſit dans une chambre; j'apperçus qu'elle étoit voiſine de la leur. Une porte mal condamnée, ſimplement recouverte d'une tapiſſerie, me laiſſoit diſtinctement entendre leurs voix. Un ſentiment involontaire me maîtriſe, & me porte à prêter une oreille attentive; le jeune homme avoit un ton de voix ſi animé, que je ne perdis pas un ſeul mot. Tendre amie, diſoit-il, livrons-nous au plaiſir de nous aimer, puiſque c'eſt le ſeul qui nous reſte, puiſque c'eſt lui qui nous ravit tous les autres biens. Soutiendras-tu avec courage le ſort qui nous eſt réſervé? Te ſens-tu la force de m'entendre? — Parle ſans crainte, répondit-elle; il y a deux heures que j'étois la plus infortunée des femmes, je me ſens la plus heureuſe: tu m'aimes; mon fils dort entre nous deux, nos regards ſe croiſent ſur ſon berceau; c'eſt une exiſtence nouvelle qui anime mon cœur; qu'ai-je encore à deſirer? Si des parens cruels nons refuſent la vie, nous la demanderons à toute la terre; nous louerons nos bras à des maîtres dont la tyrannie ſe bornera du moins à jouir du fruit de nos travaux. Nous pourrons nous aimer en liberté, vivre, travailler & mourir enſemble.

O Dieu! reprit le jeune homme, n'eſt-on riche que pour être injuſte? J'ai volé chez cet oncle, en qui j'eſpérois trouver un pere; il étoit déjà prévenu par le tien. Dès le premier abord, il m'a reproché d'avoir violé les loix les plus ſacrées, d'avoir déshonoré ſon nom, de m'être rendu digne du dernier ſupplice. Je ne revenois pas de mon étonnement; je crus qu'il avoit perdu le ſens. Il ajouta que celle que j'avois eu l'audace d'enlever ne ſeroit jamais

mon

mon épouse ; que ton pere en avoit fait le serment, & que lui-même avoit promis d'interposer son autorité pour te remettre en ses mains.

Il accompagnoit ce discours du geste de l'indignation & du mépris. Quoique sensiblement blessé, je déguisai l'état violent de mon cœur ; je lui peignois notre amour tel qu'il avoit été, pur, innocent, imprudent peut-être, mais vertueux. Il m'imposa silence d'un ton menaçant, il me dit que je n'avois point d'autre parti à prendre que de te livrer entre ses mains sans aucun délai, & de me soustraire moi-même par une absence éternelle aux justes vengeances d'un pere irrité. Je lui répondis que la colere égaroit sa raison & déplaçoit à son œil les limites du pouvoir paternel ; que tout pouvoit aisément se réparer sans bruit & sans violence ; que si j'avois commis une faute, cette faute étoit excusable ; que c'étoit celle de l'amour ; qu'elle obtiendroit grace aux yeux de tout homme sensible, n'ayant été ni ravisseur, ni traître, ni séducteur. Comme il ne m'écoutoit point, je voulus abandonner ce parent cruel. Quelle perfidie ! On se jette sur moi, on m'arrête, on me conduit dans les prisons, où je suis étroitement resserré ; on ne met d'autre prix à ma liberté que de déclarer le lieu de ta retraite. Je garde un généreux silence, malgré toutes les persécutions & les instances les plus artificieuses. Ma fermeté s'accroît par tout ce que je souffre : mais je souffrois pour toi ; & à cette seule idée, ma captivité cessoit d'être horrible. Ma persévérance change en fureur la colere de ton pere : il arrive, il paroît devant moi, il feint de modérer ses transports, il ose me promettre ma grace & la tienne, si je te remets à lui. C'étoit m'avertir qu'une clôture éternelle t'at-

tendoit; mais un amant qui craint pour ce qu'il aime, a des yeux trop perçans pour ne pas pénétrer un tel piége. Je lui répondis avec fierté: Votre fille n'est plus à vous, monsieur; vous l'avez tyrannisée; vous méditez en ce moment la perte de sa liberté; vous dressez le plan de son malheur. Elle m'a choisi pour époux; je défendrai son choix jusqu'à la mort; c'est moi qui doit répondre de sa liberté, de ses jours & de sa félicité: les droits d'un pere qui ne respire que la vengeance, cedent aux miens. Et comment osez-vous contredire un choix qui assure son bonheur? Comment osez-vous prétendre un empire sur des inclinations auxquelles le cœur même où elles sont nées ne peut commander? Je recevrai la mort avant de livrer à votre aveugle courroux une tête si chere; oui, je mourrai avant de manquer au secret que je lui dois.

On me laissa quelque temps tranquille. L'homme chargé de m'apporter quelque nourriture, parut s'intéresser à mon état: il m'offrit ses services, & voulut m'engager à lui confier une lettre que j'avois écrite; mais je ne pus jamais me résoudre à y mettre une adresse. Pour vous prouver la sincérité de mon attachement, me dit-il, si vous voulez, dès ce soir je vous procurerai les moyens de vous échapper, pourvu que vous en profitiez avec précaution. Je le serrai entre mes bras comme un libérateur. Il me tint parole, & la nuit suivante vit précipiter mes pas vers toi. J'ai marché trois jours de suite sans prendre aucun repos, & si la fatigue m'accabloit, l'amour me prêtoit ses forces. J'ai tout oublié, tendre amie, maintenant que je repose auprès de toi, que tes bras sont enlacés autour des miens, & que ta douce haleine est sur mon visage. Cependant, faut-il te le

dire? Mon amour n'est point sans inquiétude. J'en crois trop peut-être un pressentiment fatal, mais je crains qu'on ne m'ait laissé fuir que pour mieux suivre la trace de mes pas, & pour mieux s'assurer de l'asyle qui te recele. Si c'étoit un stratagême! Dieu!...... J'ai vu, non loin d'ici, une chaise de poste fermée; je l'ai remarquée dès le premier jour de mon départ, qui suivoit la même route que moi. Fuyons, tendre amie, fuyons de ces lieux dès la pointe du jour, & choisissons un asyle où la Providence daigne nous protéger contre nos persécuteurs. --- Mais comment partir, répondit la jeune épouse, lorsque nous sommes engagés par une dette que nous ne pouvons acquitter? L'honneur, la probité, nous retiennent ici en esclavage. Dis-moi, cher ami, trouves-tu quelque moyen de les accorder avec la nécessité où nous sommes réduis? — Oui, sans doute, mais tu n'y voudras jamais consentir. — Parle. — Je ne crains que pour toi. Si l'on venoit t'enlever de ces lieux, nous serions à jamais perdus l'un pour l'autre, & mon désespoir seroit sans bornes. Fuis avec mon fils, cache-toi dans quelqu'endroit où tu puisses demeurer inconnue, je resterai ici pour répondre de la somme; je vendrai, s'il le faut, mes habits, & les derniers effets qui me restent. Peut-être deviendrai-je l'ami d'un cœur compatissant & généreux, que nos malheurs toucheront; alors je revolerai vers toi, & nous ne nous séparerons plus. Mais le premier de nos soins est de te soustraire à la poursuite d'un pere; il t'enseveliroit pour la vie dans une maison de douleurs & de désespoir. Mon sang se trouble à cette seule pensée...... Cependant, si ton cœur ne peut se résoudre à me quitter, demeure, nous mourrons ensemble. — Non, dit-elle, je causerois ta perte,

il suffit de la mienne. Je ne me flatte point de fléchir un pere irrité; il m'arracheroit de tes bras. Je fuirai pour mieux assurer notre bonheur..... A ces mots, le jeune homme l'embrassa, ils ne se répondirent plus que par des soupirs; & une douleur voluptueuse, qui avoit son prix, abattit sur eux le doux sommeil, qui les surprit insensiblement.

Mon cœur ému palpitoit avec violence, je donnois des larmes d'attendrissement à leur sort. L'ame plongée dans une douce mélancolie, je me disois à moi-même: Quel est ce mouvement sympathique dont l'impulsion, aussi rapide que victorieuse, réunit si étroitement deux êtres, rend courageux le sexe le plus timide, & fait soupirer le cœur le plus féroce? O charme invincible de la beauté, ton empire est certain, tu ne trouves point de cœur rebelle! Ne nous le déguisons pas, cette même femme en cheveux blancs, courbée sous le fardeau des années, plus à plaindre encore, plus pressée des besoins de la vie, n'auroit point excité dans mon ame une sensibilité aussi vive. Je cherchois à définir cette passion active dont je me rappellois par-tout les étonnans effets. Est-elle donnée à l'homme pour sa félicité, ou pour son malheur? Je comparois les exemples de crime & de vertu qu'elle a donnés au monde; je m'endormis peu à peu dans un torrent de réflexions: bientôt, égaré dans les illusions d'un songe, mes pieds ne touchent plus la terre; je me sens transporté dans les nues, au milieu d'un char attelé de colombes qui se becquetoient dans le vague des airs, & un objet aussi ravissant qu'admirable s'offrit tout-à-coup à mes regards. Une femme d'une taille haute & d'une beauté indéfinissable, couronnée d'étoiles, planoit au milieu d'un air pur,

au-dessus de la terre, qui sembloit s'embellir sous ses regards, & s'abreuver délicieusement d'un lait éblouissant que son sein répandoit avec abondance. Son sein étoit enrichi de plusieurs mamelles fécondes, rangées dans un ordre parfait; d'une main elle tenoit un flambeau dont les flammes étoient extraites des premiers rayons du soleil. Elle l'agitoit avec une grace majestueuse, & des millions de petites étincelles brillantes, en forme de dards, se précipitoient avec activité dans toutes les parties du monde. De l'autre main elle tenoit un fil invisible aux mortels; ce fil que rien ne pouvoit rompre, passoit dans tous les cœurs, & tenoit tous les objets de la terre enchaînés avec des nœuds plus forts que le diamant. Le plus léger mouvement partoit de ce grand principe, & les révolutions les plus prodigieuses étoient l'effet de ce simple ressort; c'est par lui qu'elle développoit le cours des choses avec une harmonie réguliere & constante, qu'elle conduisoit tout avec une magnifique aisance; sa robe tachetée embrassoit le globe de l'univers, & présentoit une admirable variété de couleurs nuancées à l'infini. Elle se suffisoit à elle-même, & jouissoit de ses propres charmes. Dans ses regards se peignoient la tendresse & la sollicitude maternelle; je n'eus pas de peine à la reconnoître. O nature, lui dis-je, est-ce toi que j'ai tant cherchée? Est-ce toi que les mortels veulent méconnoître? Est-ce toi, beauté pure, qu'ils outragent à chaque instant? Elle me jetta un sourire plein de bonté, & dit: Tous les hommes sont mes enfans, mais ces enfans sont volages & rebelles. Ils oublient leur mere; & plus ils s'éloignent de moi, plus leurs yeux deviennent foibles pour m'appercevoir. Je les conduis doucement par ce fil, en leur cachant la main qui les soutient,

car leur orgueil en ſeroit bleſſé. Je leur préſente de flatteuſes amorces pour qu'ils m'obéiſſent, & je ne les châtie que pour leur bien, lorſqu'ils s'écartent trop de mes aimables loix : ils murmurent ſans ceſſe contre leur mere; elle ne les en chérit pas moins. Je veille ſur tous leurs beſoins véritables, mais je ne me prête point à leurs biens factices, qui enflamment & déreglent leur imagination. Ces feux que tu vois partir du flambeau de la vie, vont la porter dans les entrailles cachées de la terre, je tends ſans ceſſe au mouvement, à l'exiſtence, au développement de tous les êtres; ces feux brillans ſont autant de germes reproductifs, ſource intariſſable de joie, de plaiſir, de bonheur & d'immortalité. Si je ne fais pas mieux, mon fils, crois qu'il ne m'eſt pas donné de faire davantage.

Elle me fit ſigne, & je jetai les yeux ſur un verre concave, d'une large circonférence, étendu à ſes pieds. Quel fut mon raviſſement! Je pouvois appercevoir, à travers ce céleſte microſcope, toute la terre ſous un ſeul point de vue; je pouvois en diſtinguer chaque partie juſques dans les détails les moins perceptibles. Le genre-humain m'offroit ce qu'il eſt en effet, une ſeule & même famille; tous ces petits dards enflammés qui jailliſſoient du flambeau créateur, avoient une activité féconde. Le plaiſir animoit la matiere, & elle croiſſoit à vue d'œil ſous cette main fortunée. Les plantes, les fleurs, les arbres penchoient l'un vers l'autre leurs tiges amoureuſes & vivantes; les grands corps ſemés dans l'eſpace, obéiſſoient à ce mouvement univerſel; les atomes ſe pourſuivoient, chaque deſir voloit vers ſon aliment, chaque étincelle enflammoit un objet & le dévoroit comme ſa proie. Le métal vivifié dans

la mine étendoit ses branches, & les unissoit en silence; le caillou le plus dur s'incorporoit à la pierre qu'il faisoit grossir; les oiseaux aux ailes étendues cherchoient la volupté dans l'azur des cieux; les habitans des eaux ressentoient ce feu subtil dans leur humide demeure, & parmi les sables brûlans, le fier lion, les crins hérissés, l'œil étincelant, suivoit sa compagne en rugissant de plaisir, tandis que dans le creux des antres sourds la tigresse, allaitant ses petits, ne représentoit qu'une mere soigneuse & tendre.

Cette flamme inépuisable, toujours une & toujours divisée, multiplioit à l'infini l'amas prodigieux des êtres : mais l'excès de cette population seroit devenu effrayant, si la main de la destruction n'eût arrêté une partie de ce cours intarissable. La nature gémissoit en voyant la moitié de ses enfans incessamment sacrifiée à l'autre : elle détournoit les yeux de cette main dévorante qui les précipitoit dans la mort lorsqu'à peine ils étoient nés : mais fille soumise du Dieu qui l'a créée, elle adoroit sa volonté sans chercher à la comprendre. Les individus se détruisoient, mais l'espece survivoit & sembloit immortelle. Profite, me dit-elle, des instans précieux qui te sont accordés, n'égare point ta vue sans fruit sur cette multitude d'objets dont aucun œil humain ne peut embrasser les rapports : arrête-toi sur l'homme comme sur le plus parfait, mais aussi comme sur le plus singulier de mes enfans : c'est lui qui doit préférablement t'intéresser. Ne diroit-on pas qu'il est le terme & le centre de ce monde, tant il a su tout assujettir à ses besoins ou à ses plaisirs? Saisis quelques exemples, car il ne t'est donné que le coup-d'œil.

Je portai mes regards avec rapidité, & je dé-

couvris dans de vastes contrées qui nous ont été jusqu'ici inconnues, un sauvage nu, mais libre, se promenant sur la terre & n'y étant point enchaîné, n'ayant que Dieu & la nature au-dessus de sa tête, jouissant des biens qui s'offroient à lui sans les analyser, content du présent, & ne se forgeant point dans l'avenir des fantômes imaginaires. Son corps étoit souple & robuste, son œil vif & perçant, son oreille prompte & sûre, & sa démarche avoit une fierté dont rien ne nous présente l'image dans nos climats dégénérés; une étincelle du flambeau créateur avoit volé dans son sein. Embrasé de ce feu, il erre sur le sommet d'une montagne: c'est-là qu'il a prévenu l'aurore: il regarde le ciel, contemple la nature, & demande à chacun d'eux cette volupté dont ils ont mis le principe brûlant dans son cœur. En promenant sa vue avide, impatiente, il découvre dans le fond d'un vallon l'objet qui lui étoit destiné; l'éclair est moins prompt; il vole, s'élance en trois bonds, poursuit à la course cette beauté fugitive, il la fatigue bientôt. Lasse, abattue, elle tombe sur un lit de verdure: il se précipite dans ses bras, & leur foible résistance annonce les secrets desirs dont elle-même est consumée. Ce n'est point le délire de l'imagination qui les unit & les enflamme, ce n'est point une passion terrible qu'on reconnoît à ses égaremens ou à ses excès: c'est plutôt l'énergique & chaste impulsion de la nature, qui consomme avec sagesse le miracle de la reproduction des êtres. Jamais la volupté ne fut plus vive & plus pure: il a déposé les feux bienfaisans de l'amour dans un cœur reconnoissant & sensible. La pudeur de cette beauté mourante ne consiste point dans les grimaces d'une résistance aussi ridicule qu'involontaire, mais dans cette modéra-

tion qu'avoue le bonheur. Elle jouit sans crainte comme sans remords : on la verra désormais attachée aux pas de celui qu'elle reconnoît pour son vainqueur & son maître. Ce n'est point le lien de l'esclavage qui la captive, c'est le nœud de l'amour & celui du plaisir : ils errent librement sur une terre féconde, qui n'est point vendue au démon de la propriété Le jeune sauvage a plus de grace & de majesté auprès de sa compagne, son œil est plus doux, son front plus serein. Le moment arrive où il faut rendre avec douleur le fruit d'une union voluptueuse : c'est aux bords d'une fontaine que se passe cette scene attendrissante : elle surmonte toutes les peines d'une mere pour n'en goûter que les plaisirs. Le cœur du sauvage est ému d'un sentiment nouveau & supérieur à tout ce qu'il a encore ressenti : il reçoit dans ses bras vigoureux son enfant, qui annonce déjà la force & la santé de son pere : il reconnoît son sang, & il ne lui sera pas plus possible de s'en détacher que de renoncer au sentiment intime de cette liberté qu'il idolâtre, sans savoir qu'il peut la perdre.

Tu vois, me dit la Nature, les enfans qui sont demeurés les plus fideles à mes loix : d'autres bien moins sensés ont voulu réaliser les rêves de leur esprit. Ils ont rougi de leur nudité & de leur bonheur : ils ont rejeté mes bienfaits, ils ont fait un code bizarre.... Si je les abandonnois à leurs propres loix... Mais, non : l'instinct, leur premier guide, cet instinct qui, malgré eux, les porte au bien, veille, en dépit de leur orgueilleuse folie, à la conservation de l'espece.

Je reportai la vue dans le verre mystérieux, & j'apperçus des hommes policés. Ils se ressembloient presque tous : on ne distinguoit plus leur

taille, & tous leurs mouvemens sembloient gênés. La même main qui bâtissoit leur coëffure formoit l'intérieur de leur tête, & la pensée étoit devenue moins libre que la mode. Ils se croyoient sages, & n'étoient que malheureux. Les deux sexes, diversement habillés, marchoient l'un vers l'autre avec une gravité singuliere, se cachoient d'abord avec grand soin l'effet des petites étincelles, se parloient pendant long-temps de toute autre chose que de ce qu'ils vouloient se dire, & après s'être trompés réciproquement, la vanité achevoit l'ouvrage du mensonge. Chacun intéressoit de son côté d'autres gens pour qu'ils consentissent à l'union qu'il avoit dessein de former. On s'assembloit, on consultoit, on pesoit scrupuleusement la fortune : & pour peu qu'elle fût inégale, tout étoit rompu. Souvent pour conclusion on envoyoit à trois cents lieues de là demander à Pierre si Jacques pouvoit en sûreté de conscience s'unir à celle qu'il aimoit : Pierre prenoit de l'argent, & puis écrivoit oui. Alors c'étoient des cérémonies sans fin, on chantoit le matin, on dansoit le soir, & on laissoit les époux seuls lorsque souvent le desir étoit passé. Vois, me dit la Nature, au bout de toutes leurs extravagances, les voilà qui reviennent à moi comme ils y reviendront tous ; ils mettent bas les habillemens dont ils sont embarrassés. Mais cette flamme active que je leur envoyai pour leur bonheur, brisée dans sa direction, n'a plus la même force : elle s'est éteinte parmi ces longs débats. J'y perds un enfant fort & vigoureux, je n'ai plus que celui de la gêne & de la contrainte : leur race dépérit, décline en beauté, en vigueur : les ames sont aussi foibles que les corps. A peine sont-ils nés, qu'on leur imprime l'empreinte de l'esclavage.

Les bandes, les entraves sont toutes prêtes, & on les y soumet avec une joie triomphante, à peu près comme dans les prisons on fête le nouveau venu qui vient partager la disgrace commune. Que d'idées chimériques ils se sont forgées ! Que leur génie a été funeste ! Que la raison leur a fait sacrifier de goûts innocens & délicieux ! Les remords importuns, les sombres réflexions, les agitations perpétuelles, voilà l'ouvrage de ces hommes superbes. Il n'y a pas long-tems qu'ils avoient la folie barbare d'écraser à coups de pierres ceux qui, cédant aux traits que je leur inspirois, s'unissoient de concert sans l'avis ni la permission de personne. Aujourd'hui ils se contentent de les railler ou de les mépriser, en les enviant secrétement. Ils se plaisent à exercer les uns sur les autres une tyrannie profonde & cruelle. Ils ont tellement étendu le fil de leurs loix sur toutes les parties de la terre, qu'on rencontre ce fil à chaque pas, & qu'il faut être bien adroit ou bien heureux pour ne le point rompre. C'étoit là le secret de faire beaucoup de mal-honnêtes gens ; & ils l'ont parfaitement perfectionné, en interdisant milles choses légitimes & innocentes. Puis-je regarder sans frémir ces serrails nombreux, peuplés d'eunuques, sombres persécuteurs des plus parfaites beautés qui languissent dans les horreurs d'un désespoir qui ne finira qu'avec leur vie ! Elles attendent d'un despote pâle, énervé, un foible soulagement qui ne fait que les irriter, tandis qu'un serrail d'hommes conviendroit bien mieux à chacune d'elles Dans d'autres climats, il est d'autres serrails, où elles semblent adorer leur joug, où un soupir vers moi est une impiété, où dans de longs cantiques elles vantent au Créateur le refus qu'elles font

de perpétuer la race des hommes. Il faut qu'elles la jugent bien méchante, pour oser parler ainsi. J'ai mon tour ; je les châtie cruellement ; elles ont beau crier dans leurs couches solitaires, arrosées de larmes: O Nature ! Je poursuis mon cours, & leur repentir me venge du mépris qu'elles ont fait de mon pouvoir.

Je n'étends pas moins mon indignation sur ces débauchés qui ne sont soumis qu'à leurs sens, qui brûlent leur imagination dans une poésie lascive. Malheureux, ils ignorent que le plaisir, pour être goûté, doit être simple, naturel, facile; ils ne connoîtront que le tourment de l'impuissance ; la coupe de la volupté n'est point faite pour leurs levres enflammées d'un poison mortel. Je proscris encore ceux qui se font un jeu de déchirer un cœur crédule, & ces corrupteurs infames de l'innocence, & ceux qui font un abus détesté de mes bienfaits, & ces monstres qui outragent mes loix. Je rejette tous ces enfans pervers : je les accuserai un jour aux yeux du Créateur & ils seront punis : car tout ce qui est excès ne vient pas de moi.

Il en est d'autres qui voudroient borner ma fécondité. Faux calculateurs des biens de la Providence dont ils se méfient, ils osent craindre de mettre au monde un être qui, selon eux, ne trouveroit ni assez de place sur la terre, ni cette terre assez abondante pour les nourrir. O que les loix qu'ils ont faites sont mauvaises, puisqu'il est si difficile de vivre chez ces hommes réunis en société. Mais, quoiqu'ils aient tout gâté, que ne connoissent-ils combien cette spéculation intéressée est outrageante envers moi, & criminelle aux yeux du Créateur ! Tout leur crie : Qui es-tu ? Comment existes-tu ? Est-ce toi qui

fais mûrir les présens de la terre ? Ce pepin que tu ensevelis dans son sein, sais-tu par quelle magie il va croître, s'élever à quatre fois ta hauteur, te couvrir de son ombrage, te nourrir de ses fruits ? Est-ce toi qui l'as couronné de feuilles ? Est-ce toi qui donnes la vie? Qu'as-tu donc à tant spéculer ? Va marche où la Nature te conduit: c'est elle qui répond du reste.

Si tu t'étonnes encore de voir régner un ordre aussi admirable parmi ce cahos de fausses opinions & de tristes extravagances, songe que c'est à ma bonté vigilante que cet ordre est dû. Je n'abandonne point mes enfans, quoiqu'ils dressent des autels à la folie ; ma tendresse ingénieuse redouble de soins. Je me déguise sous le masque qui les séduit, j'amuse leur foiblesse, j'emprunte leur langage, je me prête à leurs caprices, pour mieux les conduire au but où je veux les mener. Je leur cache jusqu'à mon pouvoir ; je tiens toujours leur cœur entre mes mains par ce fil indissoluble, mais j'agis sans violence. J'ai vu qu'ils aimoient les illusions, les ornemens de l'imagination ; je les ai employés pour resserrer leurs chaînes heureuses ; j'ai fondu tous les sentimens du cœur humain dans ce penchant primitif, puisqu'ils ne veulent point que leurs plaisirs soient exempts d'alliage. L'estime, l'amitié, l'amour-propre, la vanité, & jusqu'à la fortune, sont venus augmenter le domaine de cette passion. De libre & de folâtre qu'elle étoit, elle est devenue, il est vrai, sérieuse & terrible : l'art n'a fait qu'augmenter son ascendant ; elle a produit alors des incendies : mais j'ai préféré quelques désastres à l'anéantissement de l'espece. Il s'agissoit de la conserver, doublement opprimée sous les fers de la superstition & de la tyrannie. Par mon adresse,

ſon effet inviſible a ſu braver les regards du plus fier deſpote ; & cette jeune fille, timide & modeſte, ſous le joug de la contrainte, en dit plus à ce jeune homme d'un coup-d'œil, que ſi dans une entiere liberté elle ſautoit à ſon col, & s'abandonnoit à tous les tranſports de ſon amour.

A préſent, qu'ils gravent des loix bizarres ſur l'airain & la pierre ; que dans leur enthouſiaſme pompeux ils croient me ſubjuger, qu'ils entaſſent préjugés ſur préjugés : je me rirai d'eux, je me gliſſerai toujours parmi leurs jeux, leurs badinages, leurs cérémonies. Ils auront beau m'habiller de vingt couleurs différentes, je tirerai le fil ſecret de leurs cœurs. Cet endroit eſt mon ſanctuaire, j'y régnerai quoi qu'ils faſſent, ils ne pourront m'en chaſſer ſans s'anéantir eux-mêmes.

Et crois-tu, ſans moi, que cette chaîne ſolemnelle que viennent de ſe donner ces deux amans dans un appareil impoſant, ne ſeroit pas rompue auſſi-tôt que formée, ſi le plaiſir que leur préparent mes mains n'ourdiſſoit la trame ſecrete de leur union ? C'eſt la chaîne de la volupté & non celle des loix, qui maintient leur intelligence, tandis que cette derniere, dans ſon oſtentation, s'en attribue toute la gloire.

Pendant que la nature me parloit, mon œil appliqué ſur le verre voloit d'objets en objets ; je contemplois, avec une émotion inexprimable, les effets étonnans de ce flambeau qui vivifioit l'univers. Ces hommes qui ont fait trembler la terre ſous le déluge de leurs armes, qui paroiſſoient des dieux à l'univers épouvanté, les bras rougis de carnage, la foudre dans les mains, tomboient aux genoux d'une beauté timide, abaiſſoient la hauteur inſultante de leurs regards, pour mendier un coup-d'œil. Tous ces cœurs

endurcis aux meurtres ſoupiroient ; mais quelquefois les vœux des maîtres du monde étoient dédaignés. Un berger l'emportoit ſur un monarque : la beauté vertueuſe préféroit ſon amant à tous les tréſors ; & la tyrannie des deſpotes confus reculoit à l'aſpect de la barriere invincible où expiroit leur vaſte puiſſance.

Mais hélas ! lorſque ce feu tomboit ſur des ames perfides, accoutumées au crime, alors la rage évoquoit les furies de l'enfer ; on méditoit les noirs complots, on aiguiſoit le fer, on préparoit les poiſons, on portoit l'embraſement de la haine & de la vengeance parmi les ténebres paiſibles de la nuit ; le chaume étoit dévoré, les palais réduits en cendre, & les monumens affreux de la jalouſie épouvantoient ceux-même qui les avoient dreſſés. O nature ! pourquoi ſecoues-tu ce flambeau ſacré ſur ces ames féroces & viles ? Elle me fit ſigne, & je vis dans le verre concave les ſerpens, les tigres, les pantheres, les inſectes gonflés de venin, les animaux les plus affreux, reproduire leurs ſemblables dans leurs horribles embraſſemens. La nature détournoit ſon auguſte viſage, & gardoit un profond ſilence.

Et cependant toutes les actions courageuſes, toutes les productions du génie, avoient pour principe ce feu vivifiant : il accéléroit les progrès de l'ame, il agrandiſſoit le cercle des idées, il faiſoit parcourir avec une rapidité ſurprenante une carriere où l'on n'auroit fait que ramper peſamment ſans ce noble aiguillon. Tous les ſacrifices qui tiennent à l'héroïſme lui étoient familiers ; toutes les entrepriſes élevées lui étoient naturelles, & dans l'univers il n'étoit point de plus beau ſpectacle qu'un cœur vertueux, échauffé de cette flamme divine. Toutes les vertus de la ſociété

naissoient de ce sentiment précieux, comme d'une source épurée. Alors elle n'avoit plus cette activité turbulente qui la rend funeste; elle étoit douce, modérée, & elle anéantissoit les peines de la vie, pour laisser régner à leur place cette satisfaction intérieure, le plus sûr gage du bonheur.

Mais ce qui me plaisoit sur-tout, c'étoit de voir cette égalité primitive des hommes reprendre dans les pays les plus civilisés ses droits antiques; les rois descendoient du trône & mettoient bas le sceptre, la couronne & le manteau royal. Les dignités de toute espece n'étoient plus regardées que comme un fardeau gênant qui nuisoit aux embrassemens de la volupté. Les tiares, les diadêmes, les mitres, les simarres, les casques, les mortiers gissoient épars, & étoient foulés aux pieds dans une impatience amoureuse; & je me disois: ils viennent tout nuds au monde, ils rentreront tout nuds dans la terre; ils quittent tout ornement étranger pour se livrer aux inspirations secrettes de la nature; & vous ne seriez pas tous égaux, ô mortels! Ah! cet appareil momentané, dont quelques-uns d'entre vous se décorent, ne sont que les livrées de la folie, qu'ils déposent sagement lorsqu'ils veulent être heureux.

Je ne concevois pas comment ils pouvoient reprendre ce masque incommode, importun, qu'ils venoient d'ôter avec tant de délices; mais l'habitude leur rendoit ce devoir indispensable; & ils étoient contraints de conserver par orgueil ce qu'ils avoient adopté dans leur premier délire. Leur injustice alloit jusqu'à accuser la Nature des entraves qu'ils s'étoient donnés eux-mêmes,

tandis

tandis qu'elle ne tendoit qu'à ſupprimer les obſtacles qui nuiſoient à leur félicité.

Alors la Volupté au viſage riant, à la démarche aiſée, s'avança vers la Nature, qui étoit ſa mere. Elle reconnut ſa fille à ſon œil chaſte, à ſon front coloré d'une vive pudeur; elle lui donna en ma préſence une coupe d'or, & lui dit: Allez parmi les hommes, qu'ils puiſent le plaiſir dans votre coupe enchantereſſe, qu'ils ſe déſalterent, mais qu'ils ne s'enivrent pas. L'orgueilleuſe ambition ſera elle-même votre eſclave, & plût au ciel qu'elle demeurât toujours enchaînée à votre char! La volupté deſcendit ſur la terre, & l'homme brava tous les maux pour ſe repoſer un inſtant dans ſes bras. Ce fut pour elle qu'il apprit à combattre, à triompher ou à mourir. Il cueillit des lauriers épineux pour obtenir un ſourire de ſes levres. Eh! qui pouvoit réſiſter aux attraits de cette aimable ſouveraine? Mais pourquoi vouloir y réſiſter? Tout étoit engourdi dans le monde, ſi par un rayon du plaiſir elle n'y portoit le mouvement & la vie. Ame des êtres animés, elle repouſſoit inceſſamment la main abſorbante de la mort; c'eſt elle qui entretenoit l'immenſe création. Le farouche miſanthrope pourſuivoit ſon image dans les rêveries de ſa noire mélancolie. Il verſoit des larmes, & blaſphémoit, en l'adorant, cette reine de l'univers. Une voix douce fit entendre ces mots dans les airs: Mortels, ne combattez point ces douces amorces; elles tiennent au ſens de l'homme, à ſon intime & profonde exiſtence. Avouez, ſages atrabilaires, avouez que ſon miel eſt doux. Ce que la nature aime eſt néceſſairement bon: le plaiſir éleve dans le cœur un ſentiment de reconnoiſſance pour l'auteur de l'univers. Les cantiques de la raiſon ſont froids;

mais lorsque le cœur les féconde & les colore, alors ils sont brûlans, ils percent la voûte des cieux, ils portent l'encens d'un digne hommage aux pieds majestueux de l'Eternel. Aimable & sublime législatrice, douce volupté! commande, mais ne sois pas tyrannique. Que tes loix gracieuses n'enfantent point l'ivresse, mais un sentiment réfléchi. Tu n'es pas descendue des cieux sur la terre pour abrutir l'homme, mais pour l'ennoblir; ne viole point ta fin glorieuse; tu te détruirois de tes mains, & tu deviendrois ton propre bourreau. Cette voix étoit celle de la Modération; elle embrassa la Volupté, & la Volupté me parut plus radieuse. Je la vis dans cette paisible & parfaite jouissance qui est sans trouble, sans inquiétude, sans emportement; le plaisir n'étoit plus ce mouvement machinal qui fatigue les sens plus qu'il ne les satisfait; il étoit aussi durable que modéré; son ivresse tranquille ne transportant point l'ame, n'empêchoit pas ses sublimes fonctions; & aucune loi n'étant violée, la nature répandoit ses largesses dans l'ame heureuse qui l'avoit respectée.

O tendre, ô soigneuse mere, m'écriai-je tout-à-coup en reculant d'horreur, quel horrible revers! que vois je? quelles sont ces flammes livides qui tombent de ton flambeau? Comment osent-elles se mêler & ternir l'éclat des flammes brillantes de la Volupté? Nature, que ta beauté est flétrie! Ciel! que de malheureux périssent en se livrant à leur ardeur! Cette flamme impure sort-elle des gouffres infernaux? Elle emporte avec elle tous les tourmens. L'homme atteint de cette vapeur empoisonnée, abhorre son existence, la perpétue avec horreur, & transmet son désespoir dans toute sa race infortunée. Il frissonne en embrassant

le plaisir, & il y cede pour son malheur. Comment oses-tu couronner son ouvrage, & donner la vie à des innocens qui un jour maudiront justement & leur pere & toi? Je vois l'adolescence dans l'âge de l'imprudence, de la fougue & du plaisir, recéler à son insu ce poison dans ses veines; il le communique innocemment à sa tendre amante; ils périssent dans la fleur de leurs beaux jours; ils meurent dans des supplices solitaires, & le poids de la honte vient aggraver celui de la douleur. Il est d'autres fléaux; mais du moins la peste s'annonce, & n'a qu'un cours passager; la famine présente quelques ressources, & n'anéantit pas l'espoir; l'incendie de la guerre s'arrête; les volcans tonnent avant de vomir leurs feux : celui-ci, plus épouvantable, semble immortel; il s'est répandu sur toute la terre sous l'appât perfide de la volupté. Feu dévorant & caché, il mine la race entiere des hommes; il l'infecte en silence d'un venin horrible; il détruit le plaisir, qui est plus que la vie; il corrompt le seul bien consolateur mêlé à la foule de nos maux; il frappe l'innocence, & dans elle les générations futures. Nous serions trop heureux, s'il ouvroit tout-à-coup les abymes de la mort. Mais non; le lait pur que tu distilles se tourne dans ton propre sein en un poison lent, & tes mamelles ne cessent d'abreuver tes enfans de ce breuvage homicide & douloureux.

Mon fils, me répondit la nature, n'insulte pas aux plaies dont je suis couverte, & dont je gémis la premiere. Dieu a permis au mal d'épancher son amertume dans mon sein, & je le sentis en même temps déchiré en plusieurs endroits par les dents aiguës de ce bourreau renaissant. J'avois caché cette peste dans des isles presqu'innaccessi-

bles; l'imprudente audace des hommes a tout franchi. Que je fus consternée, lorsque je vis l'avide Européen porter la désolation au sein de l'Amérique, & dans ce même sang innocent qu'il avoit versé par torrens, vouloir transmettre son sang barbare! Il en fut puni, & l'Amérique est vengée. Les progrès de la contagion furent aussi rapides qu'affreux. Je me crus perdue, & j'élevai mes regards vers ce séjour où la Justice sévere & la Miséricorde souriante, les bras entrelacés, soutiennent ensemble le trône de l'Eternel dans tout l'éclat de sa majesté. Il daigna faire signe à l'Espérance, & cette avant couriere du bonheur vint, me soutint dans ses bras; le baume de ses paroles entra dans mes blessures. Fille sensible de l'Eternel, me dit-elle, confie-toi entiérement en sa clémence, le plan du Créateur est vaste, & il ne t'est pas permis de tout connoître, la soumission & le courage, voilà tes devoirs & tes vertus. Si le fer brûlant de la douleur purifie ta chair, c'est l'opération d'un instant; elle se réduit à une minute imperceptible, en comparaison des siecles qui doivent s'écouler. Tu es devant Dieu, ô Nature! comme un enfant est devant sa mere; elle semble quelquefois l'abandonner un moment pour voir de quel côté il tournera la tête : mais s'il sourit, s'il étend vers elle ses foibles bras, comme vers son unique asyle, alors elle court le reprendre dans ses bras maternels; elle le presse avec plus d'amour contre son sein, elle l'appelle son cher fils, son fils bien-aimé, qui l'a reconnu, qui lui a souri tendrement & avec confiance. Encore un instant, te dis-je, & tu seras initié dans tous les secrets de l'Etre suprême, & tu liras le plan de la création dans son sein lumineux, & tu ne trouveras plus d'ombres ni de nuages, & tu

ſaiſiras Dieu lui-même. Le mal phyſique eſt le marteau qui frappe ſur l'éternité, pour en faire jaillir la ſource ſur le bien moral.....

Un bruit diſcordant & plaintif ſe fit entendre, & me réveilla tout-à-coup; il partoit de la chambre voiſine où j'avois laiſſé ces amans malheureux, dont l'aventure m'avoit ſi vivement intéreſſé la veille. J'accours. Quelle ſcene terrible & touchante! Un homme enflammé de fureur, que je reconnus pour le pere de cette jeune femme, vouloit l'étrangler de ſes mains; ſon amant le retenoit d'un bras vigoureux, & ſembloit, en le ménageant, le contenir de toute ſa force. Tour-à-tour il prioit & combattoit; il paroiſſoit à la fois & le dieu protecteur de cette femme éplorée, & un fils ſuppliant & ſoumis. Toute la maiſon étoit accourue au bruit; pluſieurs perſonnes qu'échauffoit la voix de ce pere furieux, s'efforçoient de ſe rendre maître du jeune homme, tandis que les autres ſpectateurs, émus, attendris, prenoient ſa défenſe. Cependant aux ordres d'un exempt muni d'un pouvoir redoutable & qu'il fit connoître, au front courroucé d'un pere qui réclamoit les droits qu'il avoit ſur ſa fille, tout céda; la force eut ſon effet.

On ſépara les deux amans qui ſe tenoient étroitement embraſſés. Je les vis tomber du comble du déſeſpoir dans le ſilence morne de la douleur; ils paroiſſoient anéantis, & comme deux victimes qu'on va traîner au ſupplice.

J'apperçus l'enfant nouveau né à demi éveillé par ce tumulte, & qui ſe débattoit dans ſon berceau. Encore agité de mon ſonge, & plein de l'image de la Nature, un mouvement extraordinaire m'inſpire. Tout-à-coup je prends cet enfant dans mes bras, & le préſentant à ce pere inflexible:

Monsieur, lui dis-je d'une voix ferme, voici un enfant qui a besoin d'un pere; c'est votre sang qui fait palpiter son jeune cœur, & ce cœur doit un jour bénir celui qui aura pris soin de sa foiblesse, ou détester celui qui l'aura abandonné. Voilà celui dans qui vous devez revivre, & dont la voix sera un jour ou votre gloire ou votre opprobre. Voyez cet innocent que votre barbarie veut priver de tout; voulez-vous qu'il vous maudisse? Le crime de votre fille est d'avoir cédé à un mouvement qui vous a maîtrisé vous-même plus d'une fois, & que vous n'avez pu domter. Elle a mis au monde, sans votre aveu, peut-être sans le sien, un fils qui ne doit point être coupable à vos yeux. Il ne tient qu'à vous de réparer cette faute, & de légitimer ce fils qui doit vous chérir & vous respecter. Des préjugés cruels vous feront-ils sacrifier ce que vous avez de plus cher au monde? Quant à ce jeune homme, il aime, il est aimé; il vous offre une main vertueuse; quelles richesses demandez-vous donc? Ah! le sourire de cet enfant, avouez-le, a plus de charme & de valeur qu'un triste monceau d'or. Sa mere est votre fille; c'est un cœur nouveau que vous acquérez. Quel autre titre doit porter le pere de cet enfant que celui de son époux? Il le mérite puisqu'il en a rempli les devoirs; estimez son courage & cette ame sensible & fiere, qui vous aime malgré vos rigueurs.

Ce pere, encore plus frappé de l'aspect de cet enfant que de mon discours, restoit immobile en le contemplant. Il s'étoit débarrassé d'une partie de ses langes, & soit l'effet du moment ou d'un heureux hasard, il fixoit son aïeul avec la même douceur qu'il fixoit sa mere. Il lui tendoit même en souriant deux petites mains innocentes. Je me

hasardai à le remettre dans ses bras. Voilà son asyle, m'écriai-je, il est dans le sein de la nature, il n'en sortira pas; ce sein ne se fermera point à ses pleurs. Pourroit-il le rebuter? ..... Son visage commençoit déjà à trahir l'émotion de son cœur; il s'efforçoit vainement de la déguiser. Dans ce premier trouble, il ne put s'empêcher d'approcher cet enfant de sa bouche, & de le baiser. La mere désolée, attentive à tous ses mouvemens, saisit cet instant; elle se jetta à ses pieds, & d'une main soutenant son enfant, le pressant contre le visage d'un pere, elle prit sa main de l'autre, & l'arrosa d'un torrent de larmes. Le jeune homme, quoiqu'un peu éloigné, mit lui-même un genou en terre; & moi debout, les yeux humides, les bras étendus, j'excitois ce pere, déjà ébranlé, à la pitié, à la commisération. Il ne tarda pas à porter une main à ses yeux pour en essuyer une larme, & gardant un silence qui présageoit quelque grand événement: Tu m'as vaincu, dit-il tout-à-coup à sa fille; je ne m'attendois pas à ce coup de tonnerre. Il vient du Ciel; c'est lui qui conduit tout. Qu'il soit béni à jamais. Leve-toi! Je n'ai plus de courroux, je te pardonne, & je sens que mes larmes se mêlent aux tiennes... Cet enfant... Ah! laisse moi, tu m'attendris trop... Prends ton fils, il devient le mien... Aimez-moi tous les deux. Il dit, & baisant cet enfant avec un nouveau transport, il le remit dans les bras de sa mere. Alors le jeune homme osa s'avancer, prendre sa main, & la baiser d'un air respectueux; & moi, cédant à la force du moment, je tombai à ses genoux, comme si j'eusse été son propre fils, comme s'il m'eût accordé ma grace. Il ne nous releva point; il pleura long-temps, il pleura abondamment, se cachant le visage, retournant par intervalles au

berceau de l'enfant, qu'il considéroit avec des yeux étonnés, attendris. Tous les témoins de cette scene, interdits & touchés, étoient livrés aux divers mouvemens de la surprise, de la tendresse & de la joie.

L'amour & la reconnoissance ne se manifesterent jamais par des expressions plus vives & plus touchantes ; autant la fureur éclatoit une heure auparavant, autant le triomphe de la nature victorieuse étoit paisible & attendrissant. Ce pere si dur, si inflexible, paroissoit honteux des excès où il s'étoit livré ; sa confusion entre un fils, une fille & un petit-fils, formoit un tableau qui demanderoit un autre pinceau que le mien. Ce fut ainsi que le geste innocent d'un enfant désarma la colere d'un homme irrité, que tout autre auroit tenté vainement de fléchir. O Nature ! ô Nature ! disois-je tout bas, voilà de tes coups, tu as tiré le fil secret qui unit le cœur de tous tes enfans, & tes enfans t'ont obéi. Il faut revenir à toi pour être sensible, pour être humain, pour être heureux. Le pere ne pouvoit rassasier sa vue de cet enfant chéri, qui avoit fait tomber toute sa fureur ; il revenoit vingt fois le caresser ; le cœur d'une mere jouissoit de ce spectacle, & n'en perdoit pas une circonstance. Il se promettoit déjà le plaisir de le présenter à toute sa famille. La mere essuyoit ses larmes, mais celles-ci étoient d'alégresse. Le jeune homme vint m'embrasser en silence ; & moi, satisfait de la victoire de la Nature, je partis, emportant le plaisir délicieux d'avoir vu tout changer au gré de leurs vœux & des miens (1).

---

(1) Un Comédien nommé Armand, dans une piece intitulée : *le Cri de la Nature*, s'est approprié le plan, les caracteres & les expressions de l'Auteur.

DIALOGUE

Entre un Philosophe & son Jardinier (1).

PARADOXILE.

QU'Y a-t-il de nouveau chez toi, Mathurin?

MATHURIN.

Bonnes nouvelles, monsieur. Ma femme vient d'accoucher d'un gros garçon qu'on baptisera ce soir : & de cette affaire-là, je sens qu'aujourd'hui je vais travailler de meilleur courage.

PARADOXILE.

Te voilà donc bien satisfait, Mathurin?

MATHURIN.

Eh pardi! qui ne le seroit pas à ma place? Si j'avois le tems, je danserois tout seul.

PARADOXILE.

Mais, mon ami, comment peux-tu te réjouir, lorsque ton enfant vient d'entrer dans une scene de misere & de peine?

MATHURIN.

Oh! qu'il ne soit pas plus malheureux que son pere, & tout ira bien. S'il a quelques peines, à son tour il aura du plaisir. L'un peut-il aller sans l'autre?... S'il n'est pas paresseux, s'il travaille, il ne sera pas fâché d'être venu

(1) On a voulu exposer les différens systêmes sur la génération, & en montrer tout le vuide & l'inutilité.

au monde. Je ne regrette pas, moi, de m'y trouver.

PARADOXILE.

Quoi! tu es heureux?

MATHURIN.

Et pourquoi pas? Sans doute, je ſuis heureux.

PARADOXILE.

Bon! tu t'imagines l'être.

MATHURIN.

Mais quelle raiſon! Je ſens bien ce que je ſens, peut-être. Allez-vous préſentement vouloir me faire accroire que je ſuis malheureux? Allez, je ſuis bien content, ſur-tout les jours que notre femme accouche; car je ſuis débarraſſé d'un poids... Je ne me plains pas de ce que je ne puis empêcher. J'aime mieux jouir de ce que le bon Dieu m'a accordé, que de murmurer & de gémir inutilement; & voilà pourquoi je me ſuis marié, parce que c'eſt un grand plaiſir d'avoir une femme gentille, qui nous aime & nous careſſe, & un plus grand encore d'embraſſer l'enfant qu'elle tient ſur ſes genoux & qu'elle nourrit de ſon lait.

PARADOXILE.

Eh! ſais-tu comment ton enfant eſt venu au monde.

MATHURIN.

Eh pardi! il eſt venu comme les autres; les fils des rois ne viennent pas autrement: c'eſt tout un.... Et c'eſt là, palſembleu! quand j'y ſonge, une bonne leçon pour les orgueilleux.

PARADOXILE.

Ce n'eſt pas cela que je veux te dire.... Comment penſes-tu que tu aies pu procréer un être ſemblable à toi?

MATHURIN.

Voilà une ſinguliere queſtion ! Quand je plante un arbre, je mets le germe en terre, & puis je m'en vais : tout cela croît quand le bon Dieu lui a donné ſa bénédiction. Ce ne ſont pas ceux qui font les plus beaux raiſonnemens, voyez-vous, qui font les plus beaux enfans.

PARADOXILE.

Mais, quelle idée as-tu du myſtere de la génération ?

MATHURIN.

Puiſque vous dites que c'eſt un myſtere, je n'en puis rien ſavoir. Dieu veut nous cacher ſes ſecrets, puiſqu'il les exécute ſous nos yeux ſans que nous y voyons goutte.

PARADOXILE.

Mais enfin, que ſais-tu, qu'imagines-tu là-deſſus ?

MATHURIN.

Je ne ſais rien, je n'imagine rien : je ſais ſeulement quand il faut planter un arbre, mais je ne ſais comment il vient. Il en eſt de même des enfans, je crois, après s'être aimé une belle nuit, il faut un beau matin envoyer chercher la ſage-femme, & voilà l'enfant qui crie. Comment viennent-ils au monde, ces enfans ? Ça nous paſſe; ils y viennent enfin : voilà le principal, que nous importe le reſte ?

PARADOXILE.

Comment, que nous importe ? Tu ne ſais donc pas que cette ſcience bien connue nous donneroit le moyen de perfectionner l'eſpece humaine, & qu'au lieu de tant de ſots, il n'y auroit plus ſur la terre que des gens d'eſprit & des philoſophes ?

MATHURIN.

Mais ſi tout le monde avoit de l'eſprit & de la

philoſophie, il n'y auroit plus de ſots: & alors qui eſt-ce qui admireroit les gens d'eſprit & les philoſophes? Vraiment, vraiment, ils ſeroient bien attrapés. Mais ce ſont de bonnes gens qu'il faudroit autour de nous, comme vous, mon cher maître; car, tenez, vous êtes un bon humain: &, permettez-moi de vous le dire, vos actions valent mieux que vos paroles.

PARADOXILE.

Va, ſi je ne ſuis pas meilleur, c'eſt que je ne ſuis pas encore aſſez éclairé. Mais je voudrois que tu me diſes franchement les idées que tu as ſur la génération.

MATHURIN.

Je n'en ai aucune, vous dis-je. C'eſt à vous, qui êtes un docteur, de me dire tout cela. Cependant il ſeroit mieux, entre nous, de faire un enfant que que de vous creuſer la cervelle pour ſavoir comment il vient.... Mais puiſque vous avez tant de ſcience, là, racontez-moi toute votre doctrine. Je vais toujours bécher en attendant, pour ne pas perdre de tems. Voyons. Comment arrangez-vous la fabrique des hommes? Avez-vous été dans la manufacture?

PARADOXILE.

Mais, à peu près.

MATHURIN.

Comment, diable! Que dites-vous là?

PARADOXILE.

J'ai ouvert deux ou trois cents chevres après l'accouplement, & à l'aide du ſcalpel, j'ai pourſuivi dans les ramifications des veines...

MATHURIN.

Quoi! vous avez fait ces cruelles expériences-là? Vous vous êtes fait bourreau pour devenir ſavant? Au lieu d'épargner ces pauvres bêtes,

vous en avez fait un maſſacre qui ne vous a conduit à rien du tout.... Palſembleu! j'en ſuis bien aiſe; car ce n'eſt pas en tuant que l'on découvrira ce qui nous fait vivre..

PARADOXILE.

Ton bon ſens me charme. C'eſt à regret que j'ai fait ce maſſacre philoſophique ; mais le deſir de connoître la nature....

MATHURIN.

Eh! reſtez plutôt ignorant comme moi, & ne faites mal à perſonne. Parbleu, ſi on vous laiſſoit faire, dans la curioſité qui vous pique, vous iriez peut-être juſqu'à éventrer nos... Pardonnez à ma franchiſe.... le tout pour mieux voir.

PARADOXILE.

Oh! dis toujours tout ce que tu penſes. J'aime que l'expreſſion ſoit libre comme la penſée. Je préfere ta converſation à celle de beaucoup de ſavans.

MATHURIN.

Eh bien, tenez, vous êtes un bon homme tant que vous n'êtes pas curieux... Vous ne donneriez pas une chiquenaude à un enfant ; mais quand le démon du ſavoir vous poſſede, vous êtes plus cruel à vous ſeul que tous les chaſſeurs enſemble.... On a raiſon de dire autour du village que vous êtes un peu timbré... Vous riez..... Je n'en ai rien dit à perſonne; mais je ſais, moi, les vilaines expériences que vous avez faites avec ces verres qui groſſiſſent... Fi! les opérations de la magie noire ſont moins diaboliques. Tous les ſecrets du monde ne ſont rien auprès de ces recherches honteuſes : j'en ai rougi pour vous.

PARADOXILE.

Ma foi, mon ami, je n'ai pas ſongé à rougir : j'ai vu tout cela philoſophiquement, en ſcrutateur

de la nature, & tout ce qui existe est fait pour être vu & considéré par l'homme.

MATHURIN.

Allons, allons, ce n'est pas comme cela que l'on devient savant..... Allez chercher où.... Mais vous serez puni de votre curiosité; vous ne saurez rien. Vous voilà au monde; que diable vous fait comment vous y êtes venu?

PARADOXILE.

Je voudrois découvrir l'origine d'un animal aussi singulier que l'homme. Le moment de la fonte d'une statue est celui qui lui imprime à jamais la grace & la beauté. Si nous connoissions bien le moule de l'espece humaine, nous pourrions le façonner; & l'art, qui par-tout ailleurs sert merveilleusement la nature, pourroit la seconder dans cette circonstance. Si tu savois tout ce qu'on a imaginé là-dessus, cela te paroîtroit bien curieux, & te feroit pardonner, sans doute, à toutes ces expériences dont tu te plains.

MATHURIN.

Eh bien, racontez-moi tout cela: je serai alors aussi avancé que vous, & je n'aurai rien à me reprocher.

PARADOXILE.

Voilà une distinction subtile, Monsieur Mathurin; vous voulez tout savoir & ne rien payer.

MATHURIN.

Vous faites des raisonnemens, c'est votre métier; & moi, je fais venir des choux; vous mangez de nos choux, faites-nous goûter de vos raisonnemens.

PARADOXILE.

La chose est juste..... Eh bien, mon ami, apprends donc qu'il s'en est peu fallu que toi & toute la race humaine n'aient jamais existé.

MATHURIN.

Oh! oh! c'eſt drôle, ça..... Le monde l'a donc échappé belle? Et comment cela?

PARADOXILE.

Il faut aller par ordre. Ecoute bien. Il y a des millions & milliards de germes plus innombrables que les grains de pouſſiere, qui, faits pour ſe développer, périſſent & ne parviendront jamais à la vie. Ton germe, à toi, heureuſement ou malheureuſement, je ne ſais lequel, s'eſt développé.

MATHURIN.

Je n'en ſuis pas fâché.....

PARADOXILE.

Tu as grandi; tu as pris des ſens, tandis que des millions d'autres ſont tombés dans le néant. Tout tenoit au premier homme, & l'univers lui-même n'a été, dans l'origine, qu'un germe favoriſé entre des milliers d'autres.

MATHURIN.

Quoi! le monde a grandi comme moi? Quoi! vous croyez cela?

PARADOXILE.

Oui. Le monde a pu commencer par un germe pas plus gros qu'un œuf.

MATHURIN, *riant.*

Oh, que la philoſophie eſt drôle!... Et la poule qui a fait le monde?

PARADOXILE.

Le ſoleil, la lune, la terre, la mer, les générations préſentes & futures, tout cela, te dis-je, tenoit comme toi à bien peu de choſes.

MATHURIN, *riant plus fort.*

A la poule, à la poule?

PARADOXILE.

Oui; toi, par exemple, tu étois dans ton pere; & ton pere avec toi étoient dans ton grand-pere;

& ton grand-pere & ton pere & toi étoient dans ton bisaïeul; & ton bisaïeul & tes bisaïeux & tes trisaïeux & toi étoient dans les reins de notre pere Adam, lorsqu'il se promenoit dans le jardin.

MATHURIN.

Je me promenois donc avec lui? Pardi! je ne point manqué la vocation de mon pere... je suis toujours au jardin.

PARADOXILE.

Justement. Mais à quoi tenois-tu alors, toi & la race humaine?

MATHURIN.

O ciel, j'étois si petit alors!

PARADOXILE.

Eh misérable! crois-tu être plus grand aujourd'hui? Que fait sur le globe ta figure de cinq pieds quatre pouces? A peine paroîtras-tu, que tu seras effacé. Le premier pas que fait ton fils, te pousse vers le tombeau. Point de repos dans la nature; en marchant dans la vie, tu t'achemines à la mort: c'est un cours irrésistible qui t'entraîne; tu souffres par état, & tu mourras par nécessité.

MATHURIN.

La belle consolation! Est-ce là ce que vous appellez de la philosophie? Elle n'a pas un habit couleur de rose au moins.

PARADOXILE.

Veux-tu qu'on te trompe?

MATHURIN.

Non.

PARADOXILE.

Eh bien, entends donc la vérité.

MATHURIN.

Voyons donc une fois quelle est sa physionomie.

PARADOXILE.

Tu es semblable aux fleurs que tu cultives.

MATHURIN.

Moi ?

PARADOXILE.

Oui. Tu es une plante ambulante : elles naissent, croissent, dépérissent dans ton jardin par les mêmes loix qui te font vivre.

MATHURIN.

Quoi ! je serois une plante qui marche ?

PARADOXILE.

Sans doute. Ton estomac, que tu remplis de gros alimens, représente les racines qui, en terre, pompent le suc qui les fait croître & vivre. Les fleurs respirent & transpirent comme toi, se nourrissent & se dégagent du superflu comme toi : elles s'unissent sous tes yeux, elles font l'amour.

MATHURIN.

Mes fleurs font l'amour ? Ah pardi ! en voilà bien d'un autre.

PARADOXILE.

Eh ! oui, ignorant, qui a des yeux sans voir.

MATHURIN.

En quoi donc, mon maître ?

PARADOXILE.

Pose ta beche, approche, & apprends à respecter la philosophie.

MATHURIN.

Je n'y comprends rien ; je dois respecter...

PARADOXILE.

Comtemple le calice de cette tulipe ; vois le sommet de l'étamine, ou plutôt ce fleuron mâle qui se penche amoureusement vers ce fleuron femelle & cherche à darder sa poussiere. Par-tout tu verras l'empressement du fleuron mâle à re-

chercher le fleuron de l'autre sexe : si tu veux être témoin de ce jeu, pile subitement & adroitement un fleuron mâle bien fermé, & tu en verras jaillir une fumée poudreuse qui couvrira le pistil. Les palmiers s'inclinent & s'embrassent malgré les obstacles ; ils se serrent & se compriment fortement : ainsi les fleurs viennent par le même principe que tu es venu au monde. Il y a un systême uniforme dans la génération ; & les minéraux qui sont si durs, ou plutôt qui te paroissent tels, éprouvent en eux-mêmes une action perpétuelle : tout est vivant, animé, dans cette matiere que tu crois oisive. Les pierres, les marbres, viennent exactement comme l'homme, le tout à l'aide d'une matrice, d'enveloppes, de cordon & de placenta.

MATHURIN.

Mon Dieu ! la tête me tourne de tous ces noms-là. Quoi ! ma beche est venue au monde tout comme moi ?

PARADOXILE.

Oui ; & le fer dans la mine s'est développé par les mêmes loix qui ont développé ton corps. Le feu, l'eau & la terre sont nés eux-mêmes de germe particulier. Ils sont doués comme toi de la faculté de se reproduire. Cette multitude innombrable de tourbillons, de soleils, de terres habitables, systême que je t'ai expliqué la derniere fois....

MATHURIN.

Oh ! je m'en souviens, je m'en souviens. Je n'ai rêvé toute la nuit que d'étoiles qui étoient plus grosses que tout le village.

PARADOXILE.

Souviens-toi donc de mes leçons. Tout cela, te dis-je, (non, tu ne le croiras pas encore) tout cela a pu autrefois être contenu dans un

grain dont la grosseur égaloit à peine celle d'un pois.

MATHURIN.

Eh! dites du moins une feve, mon maître.

PARADOXILE.

Non... La voix lactée que je t'ai montrée avec mon télescope, est un paquet de petits mondes, qui ne sont sortis de leur coque que depuis soixante ou quatre-vingt siecles : les astres enfantent les astres, & le plus gros globe a eu un germe comme la mouche, comme le petit insecte qui est le jouet des vents. Les vents promenent les semences universelles des êtres....

MATHURIN.

Et font tomber les abricots.

PARADOXILE.

Qu'est-ce que cela fait? Ne m'interromps point.... Il paroît un satellite : notre terre jadis a enfanté la lune ; un peuple, qu'on nomme les Egyptiens avoit le certificat de sa naissance, qui depuis s'est perdu. Mais comme la terre n'est pas encore décrépite, elle pourra fort bien procréer une seconde lune.

MATHURIN.

Qui nous tiendra lieu des lanternes qu'on vient de nous faire payer chérement. Nous rendra-t-on alors notre argent, monsieur?

PARADOXILE.

On ne rend jamais l'argent, quelque chose qui arrive, mon ami.

MATHURIN.

En ce cas, vous feriez mieux d'employer votre esprit à le redemander, que de vous creuser la tête à imaginer que les astres font des enfans....

PARADOXILE.

Quoi la grosseur d'un monde t'empêcheroit de voir & de reconnoître ce que tu apperçois tous

les jours dans les êtres qui t'environnent? Quoi! tu ne veux pas te mettre en tête que tout est développement dans la nature entiere, comme dans l'espace borné de ton jardin, que le soleil engendra des soleils, comme la graine de tes salades engendre des salades? Songe donc que la race entiere des hommes périroit, que toi tu suffirois au renouvellement des êtres.

MATHURIN.

Moi tout seul?

PARADOXILE.

Oui: je veux dire avec ta grosse femme.

MATHURIN.

A la bonne heure. Laissez-moi la de grace.

PARADOXILE.

Tu es un univers en petit, ayant tout ce qu'il faut pour le reproduire; & l'univers est un grand être vivant, asservi aux mêmes loix qui te dirigent. Dans le fond, ce n'est que plus ou moins de matiere; & ce que tu appelles petit ou grand, n'est qu'une illusion de tes yeux. Dès que tu existes, tu es grand comme ce qu'il y a de plus grand au monde. Il n'y a plus de mesure pour te calculer, tu es à la fois partie & totalité.

MATHURIN.

Diable emporte si je comprends un seul mot à tout cela.

PARADOXILE.

Ecoute toujours..... Tantôt un tourbillon est malade, se dissout, & pourrit comme la pêche que tu ramasses; tantôt il est dans la force de la jeunesse. Sa durée est de quelques millions d'années, & la tienne est de quatre-vingt ou cent ans: voilà toute la différence. Cela n'empêche pas que ce tourbillon n'ait commencé, comme je te l'ai dit, par un œuf, ainsi que toi.

MATHURIN.

J'ai commencé aussi par un œuf?

PARADOXILE.

Oui, voilà ton origine; elle est commune à tous les êtres. Qu'importe la grandeur. . . . . Il a toujours fallu commencer, qu'on soit soleil ou moucheron.

MATHURIN, *se recueillant.*

J'ai commencé par être enfermé dans une coquille. J'ai déjà entendu dire cela à quelqu'un de vos confreres, qui se promenoit avec vous. Mais je ne suis point de son avis, je vous en préviens. Je n'aime point l'idée qui m'emprisonne dans une coque. Je crains d'avoir un bec; je préfere l'avis de ceux qui cassent tous ces œufs-là, & qui me laissent avec ma face large & sans pointe.

PARADOXILE.

Pas mal raisonné. . . . . Je savois bien que nous ferions quelque chose de toi. Tu aimes donc mieux les molécules organiques?

MATHURIN.

Qu'est-ce que c'est que cela, s'il vous plaît?

PARADOXILE.

Ce sont de petits points matériels & similaires qui composent un nez, un œil, un bras, un pied, un doigt, un orteil, & qui se rassemblent par affinité.

MATHURIN.

Par affinité! Qu'est-ce à dire?. . . Je n'entends point. . . Je n'entends point.

PARADOXILE.

As-tu joué aux barres quelquefois?

MATHURIN.

Oui, quand nous allions à l'école; & depuis encore, ça nous est arrivé à la fête du village.

PARADOXILE.

Eh bien, tu ſais qu'à ce jeu les premiers venus occupent la place & délogent ceux qui viennent enſuite. Ainſi, l'œil alerte & le nez vigilant chaſſent tous les yeux lents & tous les nez pareſſeux. Ils s'arrangent merveilleuſement dans leur moule, quand ils ne ſe trouvent pas doubles & d'égale force; car alors il y a un grand combat, & il réſulte un monſtre à deux têtes & à quatre bras. Mais ordinairement ces molécules, auſſi polies que des perſonnes civiliſées, qui ne vont pas s'aſſeoir dans un fauteuil déjà rempli, ſe rangent de côté, ou ſe retirent s'il n'y a point de place; elles s'inſtallent ſous une forme pareille à celle qu'elles avoient lorſqu'elles couloient dans l'individu qui les a fournies. Elles ſe moulent ſur cet individu.

MATHURIN.

Mais ſi tous ces petits êtres ſont vivans, pourquoi vont-ils tous s'immoler pour ne plus former qu'un ſeul & même animal? S'ils ſont vivans, qu'ils gambadent tout ſeuls; s'ils ſont morts, réunis ils ne peuvent rien par eux-mêmes. D'ailleurs, mis en place, il faut que quelque choſe les uniſſe. Il faut du ciment dans les pierres qui compoſent un bâtiment. Or, quel eſt le ciment de vos molécules organiques?... J'avoue que je n'y comprends rien.

PARADOXILE.

Puiſque tu ne crois pas au produit de pluſieurs petits êtres diſtincts & ſimilaires faits pour compoſer l'homme, aimes-tu mieux que les particules primitives de la matiere aient du ſentiment & de l'intelligence? Cela ne coûte rien à ſuppoſer; & en raiſon de leur maſſe & de leur force, elles coordinent entr'elles, d'après les notions qu'elles ont eues.

MATHURIN.

C'est ici de l'hébreu pour moi, & pour vous peut-être.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu la progression successive par exaltation de la semence?

MATHURIN.

Je ne ferai pas un enfant de plus avec tous ces mots-là.

PARADOXILE.

Eh bien, aimes-tu mieux les cerveaux humains qui forment graduellement le reste de la machine?

MATHURIN.

Je m'embarrasse peu de tout ce qu'on dit là-dessus.

PARADOXILE.

Voyons, encore un autre pour te satisfaire... Eh bien, aimes-tu mieux que l'homme tout entier se trouve raccourci originairement jusqu'à une petitesse incompréhensible, & qu'en proportion de la contraction qu'il éprouve, il tende à se dilater, & se dilate en effet avec le plus grand ressort, lorsque la force comprimante cesse d'agir?

MATHURIN.

Attendez : j'entends un peu mieux ceci : mais cela n'est pas encore bien clair.

PARADOXILE.

Eh bien, contente-toi des animacules spermatiques qui sont par-tout dans l'atmosphere, que nous avalons sur-tout quand nous avons appétit, & qui sont ensuite si favorables au physique de l'amour... Tu sais bien distinguer le céleri d'une autre plante?

MATHURIN.

Quand on en vient au céleri, j'entends ce que cela veut dire... Mais je vous ferai une salade

ce soir, plutôt pour vous rafraîchir le sang; car, avec votre permission, vous êtes un peu fou, mon cher maître.

PARADOXILE.

Comment, lorsque je raisonne avec toi?

MATHURIN.

Tout ce que vous m'avez dit est sans doute pour en rire en mon particulier.... Tenez, si je savois écrire comme je sais lire, je ferois une douzaine de systêmes semblables aux vôtres.

PARADOXILE.

Toi?

MATHURIN.

Oui, moi. Ne fait-on pas dire aux cloches tout ce que l'on veut? Il en est de même de la nature; elle ne dit mot à personne, & messieurs les savans veulent la faire parler... Allez, le secret de faire périr les loirs qui mangent nos fruits, seroit plus utile cent fois que de vouloir deviner comment nous venons au monde. On n'y voit goutte tant à l'entrée qu'à la sortie. Je ne tue pas des chèvres, moi, par curiosité: je détruis le plus que je peux des chenilles, parce que ce sont-là nos vraies ennemies. Si on les laissoit faire, nous n'aurions pas une poire. Dites-moi, pourquoi les Académiciens ne s'occupent-ils pas à exterminer cette engeance, au lieu de regarder aux étoiles, qui se moquent d'eux le matin en s'enfuyant? Est-ce qu'une pêche que l'on tient, que l'on mange, ne vaut pas un monde qu'on voit à peine au bout d'une lunette? car vous m'avez mis toutes ces belles choses en tête; & nous voyons à présent des mondes là-haut, tout comme on voit des pommes en Normandie.

PARADOXILE.

Tu vois donc qu'il y a du plaisir à contempler

l'univers en grand : tu reſpires plus à ton aiſe quand tu regardes le ciel : tu dis, là-haut ſont des jardiniers tout comme moi, qui bechent la terre & qui font venir des légumes.

MATHURIN.

Parbleu ! je voudrois bien me trouver dans une planette où, dans l'été, il plut ſeulement une demi-heure par jour.... Quel plaiſir de voir tomber une petite pluie fine !... Ça feroit bien morbleu, & tout n'en iroit que mieux dans notre jardin : nous ne ſerions pas obligés d'aller puiſer inceſſamment de l'eau ; ce qui fatigue nos bras & notre tête, & nous empêche de rêver à tous vos beaux ſyſtêmes.

PARADOXILE.

Vous entamez-là une furieuſe queſtion, monſieur Mathurin. Comment ! vous vous plaignez du mal phyſique & du mal moral ?

MATHURIN.

Monſieur, qu'eſt-ce que c'eſt que cela, je vous prie ? Nous n'avons jamais eu de ces maladies-là, entendez-vous : c'eſt bon pour les libertins de la ville.

PARADOXILE.

Ta mépriſe me fait rire, quoiqu'elle ne ſoit pas déjà ſi grande.... Ah ça, mon cher Mathurin, je t'expliquerai une autre fois comme quoi tout eſt lié dans l'origine des choſes ; je te montrerai l'échelle des êtres.

MATHURIN.

L'échelle des êtres ?.... Mais ne vaudroit-il pas mieux jouir que de rêver à monter ſi haut ?... Tenez, quand j'embraſſe ma femme, je tiens une vérité charmante, je n'en veux point d'autre. Je ne voudrois ſavoir qu'une choſe, & puis une autre encore : pourquoi le ſeigneur du village

parce que quand notre femme sera relevée, nous nous entendons bien ; nous ne ferons pas l'amour, nous, comme des soleils.

PARADOXILE.

Va, ta tête pesante vaut mieux à elle seule que tous les soleils & les astres du monde, qui ne pensent point.

MATHURIN.

Ah ça, monsieur, vous l'étourdissez cette pauvre tête. Vous nous conterez cela tantôt, avant que nous allions nous coucher. Le souper va venir, & vous n'aurez pas de dessert si je ne vous quitte... Adieu.

PARADOXILE.

Songe sur-tout à mes fraises.

MATHURIN, *en s'en allant.*

Graces à Dieu, j'y pense plus qu'à tous vos mondes.

DE LA FORTUNE

ET DE LA GLOIRE,

SONGE.

Le sceptre de Morphée avoit touché mes paupieres : les noirs soucis, les inquiétudes voltigeoient loin de moi. Tout, jusques à mon amour, goûtoit avec mon cœur les charmes du repos. Tout-à-coup un peuple de fantômes vient frapper mon imagination ; mais bientôt elle démêle un systême régulier dans cette scene tumultueuse, & tel est le tableau fidele que ma mémoire en a conservé... Je me trouvois dans un temple rem-

pli d'un peuple immense; j'entendois de tous côtés ces mots : Elle va paroître... la voilà... non.... oui..... c'est-elle.... non. On alloit, on venoit, on se coudoyoit. Hommes & femmes, jeunes & vieux, magistrats & gens de guerre, artisans, citoyens, étrangers, tout étoit en mouvement comme en confusion. Tout-à-coup ce ne fut qu'un cri. Je tournai la tête, & je vis une femme nue, un bandeau sur les yeux; elle avoit un pied sur une roue qui tournoit avec une rapidité inconcevable; dessous on lisoit cette inscription : *A la Souveraine de l'univers*. Aussi-tôt toutes les bienséances furent anéanties; on se heurtoit sans ménagement, & moi-même, entraîné dans la foule, j'étois forcé d'obéir à son énorme impulsion. On crioit à mes oreilles : A moi, à moi, à votre plus fidele serviteur, à votre esclave; ô déesse, regardez-moi! je rampe, je flatte, je sers depuis dix ans... Et tous les visages m'offroient alors quelque chose d'avide, de dur, de rebutant. On fouloit aux pieds sans miséricorde ceux qui étoient tombés. Cependant des pieces d'or pleuvoient de toutes parts; il suffisoit d'en ramasser une pour être riche, elle se multiplioit dans la main de celui qui la possédoit : mais personne ne se contentoit d'une seule. Les uns se plaignoient des rigueurs de la déesse, les autres sembloient puiser une nouvelle fureur, dès qu'ils avoient obtenu quelque bienfait; mais elle, sans s'embarrasser ni de leurs éloges, ni de leurs reproches, ni de leurs clameurs, distribuoit toujours en tournant, les dons divers qu'elle avoit à faire à cette foule empressée. La plupart étoient trompeurs. Celui-ci croit ramasser un trésor, il ne ramasse que le goût des chimeres & de la prodigalité; celui-là, en se bâtissant un palais, se prépare le poison que lui destine son

avide héritier. Dans le flux & reflux continuel qui me pressoit, je n'avois rien de plus précieux à desirer que de sauver ma fragile existence. Tandis qu'une joie folle éclatoit à ma droite, des larmes de rage couloient à ma gauche. Ni la beauté, ni les mœurs, ni l'esprit, n'attiroient l'attention de l'aveugle déesse. Le plus fort, le plus adroit, ou, pour mieux dire, le plus fourbe, ravissoit ses présens. Chacun levoit en l'air un morceau de papier qui contenoit ses demandes; c'étoient autant de placets. J'en lus plusieurs. Le premier portoit: O déesse, je n'ai que cent mille livres de rente, comment voulez-vous que je vive? Je dépense cela en porcelaines & en magots; ô vous, qui faites les heureux du siecle, permettez seulement que j'affame une province, & mes affaires iront bien! Un autre disoit: O déesse! Un homme de ma naissance & de mon rang devroit-il se trouver dans cette bagarre? Ne seroit-ce point à vous à venir au-devant de moi? Et à quoi servent les loix, si ce n'est à m'assurer en paix l'oisive opulence qu'il est de ma grandeur de prodiguer à ceux qui sauront flatter mes caprices? Celui d'une jeune fille s'énonçoit ainsi: O déesse! un amant, quand même il ne devroit pas être mon mari; ou un mari, quand même il ne devroit pas être mon amant. Celui d'un poëte: Vous qui tenez le dieu Plutus assis sur vos genoux, & qui le caressez familiérement, je ne demande point que vous lui disiez quelque chose en ma faveur; faites seulement marcher la persuasion, votre compagne fidelle, & ce petit amour ailé qui ne vous abandonne point: que je trouve grace devant les Histrions & les Laïs, dont l'insolente ignorance n'a plus de bornes, que ma piece soit jouée & applaudie, afin que seulement deux ou trois de

mes confreres en crevent de dépit. O Fortune! vous présidez plus que tout autre déesse aux représentations nouvelles; faites luire sur ma tête, dans ce jour terrible, la bénigne influence de votre étoile.

Un autre: Je suis arrivé, ô déesse! des rives de la Garonne, dans la ville du monde la plus florissante, celle où l'on s'intrigue le plus, où l'on s'agite davantage, où l'on emploie toutes sortes de moyens pour s'avancer & s'enrichir, où regnent les vices les plus éclatans, & ce qui est plus aimable encore, l'art de les faire chérir ou estimer. J'ai eu toute l'effronterie possible; j'ai menti comme on ne ment pas; j'ai incessamment relevé mon frêle mérite avec toute l'adresse imaginable; hélas! je n'ai point réussi. O déesse! n'est-il plus de sots, n'est-il plus de dupes dans cette ville immense? & s'il y a quelques gens sensés qui devinent les fripons au premier coup d'œil, par quelle fatalité les ai-je rencontrés? Je serai donc le premier de ma race & de mon pays, à qui l'impudence n'aura servi de rien.

Un autre encore: Mon protecteur me promene & me joue depuis quinze ans, ô sourde déesse! Je le méprise: mais je ne manque pas une seule audience où je le loue en face; je me charge des commissions les plus affligeantes & les plus onéreuses; je lui dédie mes livres, je mange à sa table tant qu'il y a un couvert de reste, je me fais aussi petit qu'il s'imagine être grand, que faire donc! Je n'ai ni femme, ni fille, ni sœur, ni niece, ni cousine: ô déesse! tire une parente de ma côte, & que le barbare s'attendrisse.

Le dernier disoit: Je voudrois échanger mon honneur, mon nom & ma probité, contre un

peu d'argent ; & je ne trouve perſonne pour m'en débarraſſer. Ma foi, ſi cela continue, je ſerai obligé de garder mon nom, mon honneur & ma probité.

Tous ces placets, que ſoulevoient tant de mains ſuppliantes, étoient tous auſſi fous, auſſi bas, auſſi extravagans ; ils contenoient des plaintes outrées, des vœux chimériques, des projets bizarres. Tout-à-coup un homme, ſurchargé de dorure, dit en ſe retirant de la foule : Meſſieurs les mal-adroits ; écoutez ; j'ai fait mes affaires, ſuivez-moi, ſoyez mes humbles complaiſans. Je tiens table ouverte, parce que cela m'amuſe ; quiconque voudra venir manger ſera bien venu, ſoit qu'il m'amuſe, ſoit même qu'il ne m'amuſe pas ; entendez-vous ? Auſſi-tôt le perſonnage fut entouré ; curieux, je ſuivis la foule, & nous entrâmes chez Mirmon. C'étoit un palais où le goût le diſputoit à la magnificence, le travail des ameublemens étoit exquis, & le luxe y étoit recherché. D'un côté, le génie déployoit ſur la toile ce qu'il y a de plus majeſtueux & de plus tendre ; de l'autre, le groteſque étaloit ſes bambochades & ſes autres inventions modernes. Le nombre des eſclaves égaloit les caprices du maître : pour lui, enivré de ſon opulence, il ſe regardoit comme un des premiers citoyens ; il rappelloit ſouvent l'obſcurité de ſon origine ; mais, qui le croiroit ! par un ſentiment d'orgueil. Quel chemin j'ai fait ! diſoit-il ; cela n'arrive qu'à ceux qui, comme moi, ont le talent de s'élever. Les ſots demeurent l'œil étonné, la bouche béante, l'homme qui connoît le local, perce & rompt toutes les digues. On l'envie, & c'eſt un hommage qu'on rend à ſon adreſſe.

Un flatteur parasite lui répondoit : Dans tous les lieux on ne vante que votre bon goût, l'arrangement de votre maison, la délicatesse de votre table ; tout le monde applaudit aux talents supérieurs qui vous distinguent du reste des mortels ; & c'est à vous de jouir de cette fortune qui, en soulevant le coin de son bandeau, vous a apperçu dans la foule, & a récompensé votre prodigieux mérite.

A table, enflé des louanges qu'il recevoit, il parloit de tout, & se piquoit, non seulement d'aimer passionnément les beaux-arts, mais encore de s'y connoître. J'y aurois infailliblement excellé, si je m'y étois appliqué, disoit-il d'un ton presque convaincant ; mais j'ai choisi le parti solide, & je n'ai point lieu de m'en repentir. Actuellement je puis m'ouvrir une autre carriere ; quand on a su prendre les voies les plus fines, les plus ingénieuses pour s'enrichir, on n'est pas, je crois, mal-habile à trouver les routes du Parnasse. D'une voix unanime, chacun lui protestoit qu'il ne tenoit qu'à lui d'être poëte, musicien, peintre, graveur, architecte, traducteur, comédien, enfin tout ce qu'il voudroit être, aussi parfaitement qu'il avoit été excellent monopoleur.

Je sortis, & guidé une seconde fois par une invincible curiosité, je rentrai dans le temple ; mais je m'arrêtai sous le portique, ne voulant observer que de loin le tumulte effroyable que faisoient les intéressés. J'apperçus un homme d'un extérieur simple, d'un port noble & ouvert ; il ne songeoit pas à se mêler parmi la foule : au contraire, appuyé sur une colonne, il regardoit d'un œil triste ces combats odieux ; il disoit en soupirant, & par intervalles : Quelle race méprisable ! quelle multitude dévouée au plus vil.

esclavage! Ces malheureux ne connoissent d'autre divinité que la Fortune. Voyez cet empressement, ces passions furieuses; elles n'ont jamais été si vives pour la gloire ou pour la vertu. On voit jusqu'aux ministres des autels abandonner leurs demeures tranquilles, & les philosophes les hautes spéculations de leur cabinet; on n'a que du mépris pour la sagesse; on préfere les richesses au mérite & aux talens. Tout décroît, tout s'efface, tout annonce une ruine prochaine. Les ames n'ont ni force, ni assiete, ni vigueur; la vie morale des états dépérit & s'éteint. Le pontife du temple de la Fortune, le front orné de sa tiare, qui se promenoit alors, entendit ces mots. Il étoit superbement vêtu, ses doigts étoient chargés de bagues, ses habits étoient couverts de diamans. Il répondit à l'inconnu avec ce ton léger qui convenoit à son extérieur: C'est bien dommage, monsieur le frondeur, mais cela est ainsi; les hommes sont ridicules, extravagans, foibles, malheureux; ils sont nés tels. Considérez l'homme en détail; son entendement est obscurci par mille erreurs; il commence à se tromper dès qu'il commence à penser; pourquoi? Parce qu'il a trouvé l'ordre naturel des choses renversé. Le gage de tous les biens s'est trouvé fixé dans un métal jaune; il le poursuit avidement comme l'échange de tous les plaisirs; l'homme veut être absolument heureux; il ne sait point, selon vous, en quoi consiste le bonheur: d'accord; il l'a bonnement placé à embellir sa retraire, à y répandre l'abondance & toutes les commodités de la vie, à jouir de toutes les sensations que lui apporte en foule la nature obéissante au pouvoir de l'or. Il est déraisonnable de penser ainsi, je l'avoue; il a tort

d'être sensible & d'aimer la volupté : plaignons-le de ce goût infortuné. — Quoi ! reprit l'autre, peu de chose lui suffira; ses besoins seront bornés, il n'aura qu'un estomac & qu'un instant à vivre, & il ne pourra connoître la modération, la tempérance, l'équité; il obéira à toutes les sensations capricieuses que lui dicteront les saillies d'une imagination enflammée; il sacrifiera, s'il le faut, l'univers entier pour le chatouillement agréable d'une fibre? Non, une injustice si criante & si cruelle ne peut être autorisée que par ceux qui en sont les complices. Si mon bras ne peut abattre ces colosses d'orgueil & d'inhumanité, ma voix les maudira. Misérable Fortune, sois maudite à jamais. — Elle est au-dessus du murmure des hommes, répondit paisiblement le pontife; il faut que le ressort qui fait mouvoir le monde moral, ait tout le jeu d'où dépendent sa force, sa durée & son éclat. Il faut que la société, qui n'est qu'une fermentation perpétuelle, pour ne pas tomber dans un état d'inertie, éprouve cette secousse vive qui se communique à ses membres & leur procure la chaleur & la vie. Cette inégalité, qui vous semble monstrueuse, est le principe actif des êtres; ce sont les plus viles passions qui fécondent le riche tableau de l'univers. Parmi les combinaisons infinies d'êtres qui existent, il en doit exister de toutes les sortes. L'animal hideux, boursoufflé d'un venin livide, occupe sa place, & dans la fange ne sauroit être l'aigle fier qui s'éleve dans la pure région des airs. — Vous ne me prouverez jamais qu'il faille que des millions d'hommes rampent dans l'obscure misere, pour nourrir le luxe scandaleux des favoris de votre indigne déesse. Cœurs barbares & aveuglés, qui ne jouissent pas même de ce qu'ils ravissent à l'indigence, ces hommes

cruels ne se réconcilieront jamais avec l'auguste morale, avec cette morale touchante, éternelle, qui dans tous les temps les condamnera, & vengera les torts faits à la foiblesse par ces tyrans, qui demain vont rentrer dans la poudre & dans l'ignominie. Mais, si l'or & l'argent sont en effet la source du bonheur, pourquoi ne sont-ils pas la récompense du bon esprit, de la vertu, de l'honneur, de la probité? Pourquoi la pauvreté & l'obscurité sont-elles le partage des gens de bien & de mérite? — Eh! d'après votre aveu, n'ont-ils pas reçu des dons plus précieux? peuvent-ils, doivent-ils tout avoir? Et dans l'état actuel des choses, n'êtes-vous pas heureux que des hommes avides courent les mers & s'exposent à des périls sans nombre, pour enrichir la patrie des trésors d'un nouveau monde? Ne jouissez-vous pas vous-même d'une portion de ces biens, n'en jouissez-vous pas autant qu'eux? Ils ont des monceaux d'or; mais avez-vous compté toutes les peines qu'ils ont essuyées? Sans un aveuglement surnaturel, auroient-ils fait un pas, se seroient-ils fatigués dans l'espoir incertain de se reposer?

Un Criton se charge de l'approvisionnement de nos magasins en tems de guerre; ils se dévoue volontairement à l'indignation publique, pour le plaisir d'élever un palais. L'autre se rend monopoleur, prend en main tous les deniers publics, s'en rend dépositaire, au risque de voir le glaive de Thémis s'appésantir un jour sur sa tête, & tous ces soins, ces embarras sont pour se procurer une opulence enviée, méprisée, & trop souvent dangereuse. Je crois qu'un philosophe devroit encore les remercier : car enfin, dans une situation extrême, l'état a eu grand besoin de leur activité; l'état étoit perdu, sans doute, s'il n'y

avoit eu alors que des gens paisibles & modérés. Otez les moyens de fortune, le patriotisme est un mot vuide de sens; l'émulation & l'industrie cesseront entiérement. L'opulence entre donc dans l'ordre politique, qui lui-même est une nuance de l'ordre universel. La carriere est ouverte à tous, & les efforts hardis sont presque toujours couronnés. Ces excès seront condamnables dans la théorie d'un empire parfaitement policé : mais où existe-t-il? Remue-t-on la matiere morte sans lévier? Les nations n'ont-elles pas besoin d'un levain qui, poison par lui-même, étend leur sphere, sert à la circulation, leur donne une sorte de vie & de mouvement? Et si le bien qu'il produit est mêlangé de mal, quel est l'ordre des choses où ces élémens opposés ne se rencontrent pas? Au figuré comme au physique rien ne prépare plus la corruption des choses que cet état paisible qu'on nomme égalité, & qui annonce la mort de la république.—Vous avez des idées & des raisons de gouvernement & de police que je n'ai pas, mais je connois quelque chose d'antérieur aux gouvernemens; c'est la justice, l'honneur, la probité : car, vous l'avouerez, la cupidité rompt aisément les liens que ces vertus imposent aux hommes, & l'exemple de ceux qui se plongent dans le luxe, sera contagieux. Que deviendront alors ces appuis sacrés du genre humain? —Ces vertus brilleront d'un nouvel éclat; & quand il n'y auroit que la foule des mécontens pour les admirer? —L'inhumaine avarice plaisante quelquefois, mais toujours bassement. S'il est permis de se procurer le nécessaire, autant est-on vil & coupable en recherchant le superflu, si ce n'est pour le répandre aussi-tôt. En causant la misere des peuples, on se rend digne

de leur mépris. Il ne faut qu'écouter la voix de la nation, pour entendre son arrêt. Le premier devoir de l'homme est de reconnoître les bornes qu'il doit assigner à ses desirs. —Les impulsions du cœur humain sont comme celles de la nature: elles sont fortes & rapides; & pour mieux frapper le but, elle le passe quelquefois. Foible & risible vertu, raison encore plus foible! vous n'avez jamais eu la force de résister à l'appas séduisant des richesses: à leur approche votre faste tombe, les desirs reprennent leur cours avec plus de véhémence: ils avoient été suspendus, parce que rien ne déterminoit leur pente; mais il étoit contre leur nature de remonter vers leur source: d'ailleurs, la cupidité réciproque des hommes leur sert mutuellement de poids & d'équilibre; & s'il est rompu, il ne tarde guere à se réparer. Tous les mortels sont égaux aux yeux de la Fortune; voilà pourquoi elle distribue au hasard ses bienfaits. De deux hommes courageux, l'un monte sur le trône, l'autre sur l'échafaud: elle les voit du même œil régner ou mourir dans les tortures. Si les hommes vertueux, si les hommes de génie la recherchoient, elle récompenseroit sans doute leur assiduité; mais il faut toujours un peu mériter la fortune, & il est plus doux de s'emporter contre elle, que de ployer sous cette déesse qui, reine du genre humain, a le droit de le traiter à son gré. —Quoi! vous ne connoissez pas même la fierté attachée à la vertu? Sachez qu'elle ne sait rien demander; que solliciter avec éclat est un avilissement qui l'outrage. Contente de sa médiocrité, elle ne vient point grossir une cour profane; son bonheur est dans l'accomplissement de ses devoirs; ils lui sont plus chers que toutes les richesses qu'elle pourroit ac-

quérir; elle connoît cette paix qui accompagne la modération des desirs; elle sait jouir, mais elle sait aussi supporter la privation sans murmurer. Si les récompenses que la Fortune accorde étoient proportionnées au tems qu'on a employé, aux soins qu'on s'est donnés, & sur-tout aux vrais services rendus à la patrie, alors je serois le premier à fléchir le genou devant cette divinité juste.—Je vois que des idées d'une perfection chimérique vous dominent: la nature, je le répete, nous donne des desirs sans bornes.—C'est à nous, il est vrai, de rectifier les désordres de la nature.—Eh! le pouvons-nous?—Je le crois.—Mais, du moins, la fortune n'est-elle pas un moyen pour obliger, & à ce seul titre ne devroit-elle pas être chere au philosophe?—Celui qui ne sait obliger qu'avec de l'or, n'obligera jamais: les mortels les plus indigens sont ceux qui rendent à leurs semblables les plus grands services. Le cœur s'endurcit dès qu'il se voit indépendant des calamités générales; c'est un homme dans le port, qui contemple un vaisseau battu par l'orage; ce n'est pour lui qu'un spectacle. Je veux être pauvre par goût, pour conserver plus sûrement ma sensibilité & ma vertu.—Je vois que nous ne nous entendrons pas.—Je le vois avec douleur. Insensés mortels! reprit le sage d'un ton élevé, est-il possible que vous ne puissiez rien tirer de votre propre fond, rien trouver dans votre pensée, dans la fermeté de votre ame, dans votre amour pour la vertu, de quoi vous rendre heureux? Le bonheur est en nous, dans des actions bonnes, légitimes, que notre cœur avoue avec complaisance. Faut-il que vous vous adressiez sans cesse à cette déesse volage, changeante, capricieuse, qui gouverne en despote aveugle, & qui

ne vous careſſe que pour vous précipiter dans les abymes de la folie & de l'imprudence ! . . . A ces mots, le pontife ſourit, & lui prenant la main, il voulut lui mettre au doigt un diamant d'un prix très-conſidérable. Le ſage retira ſa main ſans courroux, & ſouriant à ſon tour, il dit : Que prétendez-vous faire ? C'eſt pour les enfans que ces bagatelles ſont faites : amuſez-les avec des diamans, des pierres bigarrées, des rubans de diverſes couleurs ; il faut les diſtraire pour les empêcher de jeter un œil ſérieux ſur cette valeur imaginaire qui les éblouit & les trompe. C'eſt bien de l'or & de l'argent dont j'ai beſoin ! Vertus fieres ! courage d'eſprit inébranlable ! étude profonde qui tranſportez la vie de l'homme dans la penſée ! venez à moi, rempliſſez mon ame ; que je mette à profit cet inſtant qui m'eſt donné, & qui s'écoule dans la profondeur de l'éternité ! Qu'il ne ſoit pas perdu pour moi, que je vive tout entier, que je me plonge dans ces idées juſtes, élevées, propres à fortifier l'ame contre les malheurs inévitables de la vie ! Tels ſont les tréſors qui ſeuls ont quelque prix, & que je brûle d'acquérir. Cependant, pour reconnoître le bien que vous me vouliez, marchez ſur mes pas, & que je vous montre à mon tour le ſéjour où je préſide.

Je le ſuivis tout ému. Le ton, la démarche, le courroux noble de ce ſage m'avoient frappé ; il nous introduiſit dans un temple majeſtueux, tout éclatant de lumiere. On n'y voyoit point de foule ; le marbre vivifié préſentoit de toutes parts les ſtatues de pluſieurs grands hommes ; elles portoient le caractere & le feu de leurs ames. L'expreſſion étoit inimitable ; le ciſeau avoit donné

le mouvement ; ils avoient été peu connus pendant leur vie, à leur mort le cri de l'admiration avoit fait voler leur nom sous ces voûtes augustes ; une multitude de lampes descendoit de ce nouvel empirée, & la clarté qu'elles répandent ne doit jamais finir. Au milieu, je vis un corps immense, formé d'une substance purement aérienne ; c'étoit l'image de la postérité reconnoissante. Elle étoit à genoux devant un diadême, un bâton de commandant & un livre. C'étoit la couronne de Henri, le sceptre de Turenne, & l'Esprit des loix. A sa droite étoit le buste de Socrate, en face celui de Richardson. Là, se promenoient les Solon, les Epaminondas, les deux Brutus, avec les Fabius, les Scipion, les Caton, les Antonin. Là, sont les héros qui ont eu la véritable grandeur d'ame ; les écrivains illustres, les sages de tous les tems ; leur extérieur simple & leur air modeste annonçoient la simplicité & la candeur de leurs ames ; ils disoient à la Postérité : Déesse, nous n'avons jamais cherché vos louanges, nous n'avons jamais desiré vos présens. La plus pure récompense de nos actions a été dans le plaisir que nous avons goûté à les faire. Pour suivre la vertu, l'on n'a besoin que de l'amour de la vertu même.

La Postérité répondoit : Vous vivrez éternellement, vous, mes vrais amis ; je veux que tous les humains vous connoissent & vous respectent. Mon plus grand plaisir sera de divulguer vos vertus : arrachés pour toujours au sommeil léthargique de la mort, les filles de mémoire célébreront vos grandes actions. Aussi-tôt une céleste harmonie se fit entendre ; elle s'éleva lentement dans les airs, & par une gradation bien ménagée, elle frappa la voûte sonore du temple, & de-là

se répandit dans l'univers. Il n'est point d'oreille qui ne soit enchantée d'un si beau concert. Je sentis l'ivresse délicieuse que les muses font couler dans les cœurs sensibles. Ah ! je suis dans le temple de la Gloire, m'écriai-je ; je ne vois ici ni conquérans, ni ambitieux, ni tous ces fléaux de la guerre, que la crainte a déifiés ; je vois les vertus éminentes, les talens extraordinaires, qui font le charme & la consolation du genre humain. Qu'elles sont viles les inclinations de ceux qui méprisent la gloire.

Plus ces grands hommes avoient été maltraités de la fortune, plus ils répandoient d'éclat. Le Tasse & Milton, couronnés des mêmes lauriers, rioient des coups impuissans que leur avoit porté le sort ; ils fouloient aux pieds la face ignoble de leurs Zoïles. Le pontife du temple de la Fortune baissoit un œil confus. Ces fronts rayonnans avoient sur les cœurs une autorité si douce, si naturelle & si puissante, ils attiroient tellement le respect & l'amour, que les cœurs les plus vicieux redoutoient leur mépris. Le sage éleva sa voix qui retentissoit avec majesté sous ces voûtes élevées, & dit : La gloire ne naît point de l'orgueil, de l'ambition, du faste, de la puissance ou de l'intrigue ; si l'on se prosterne devant l'idole du pouvoir, les démonstrations de ce respect sont passageres & forcées ; il faut des vertus distinguées, il faut des talens reconnus, pour obtenir ce suffrage public, qui récompense dignement ; c'est lui qui acquitte la dette que l'homme ne peut plus payer. La gloire ne consiste point à éterniser des syllabes, mais à laisser un grand exemple. Elle se dérobe aux poursuites empressées, & elle se plaît à couronner l'homme simple & modeste, qui chaque jour a développé ses vertus avec la

chaîne de ses devoirs. Vous retrouvez ici ce brave & généreux Phocion qui, après avoir commandé des armées nombreuses, vit la vieillesse & l'indigence le saisir sous ses lauriers. Il mourut pauvre, il mourut abandonné : quelle fin plus glorieuse ! Vous voyez encore cet Aristide, cet homme juste par excellence ; il suivit constamment ses devoirs, il fut banni ; il ne se prêta point aux caprices du peuple, aux séductions des magistrats. Le sort réservé à la vertu l'attendoit. Contemplez Catina, son heroïsme guerrier, sa philosophie tranquille ; il disoit dans sa retraite : j'ai servi ma patrie avec zele & courage ; dès qu'elle a jugé que mes services lui étoient inutiles, j'ai commencé à vivre pour moi-même ; les vœux les plus ardens de mon cœur seront toujours pour elle. Ce grand homme, dans sa disgrace inespérée, n'avoit rien à se reprocher. Ses ennemis, qui ne savoient agir que par des voies détournées, triomphoient de son obscurité ; il leur opposoit sa vertu, & cette égalité d'ame que la vertu seule peut inspirer. Plus bas, vous voyez ce Fénélon, qui dans le séjour de la haine, dans le tourbillon des passions fougueuses, regagna par la modération cette paix que la fureur jalouse voulut lui faire perdre. Tels sont les hommes qui méritent l'admiration des siecles. On voudra leur ressembler : ils serviront de modele, ils formeront de grandes ames qui ne sont pas encore nées.

Maintenant, que les Lucullus, que les Crassus, que les monopoleurs jouissent de leur fortune ; qu'ils rassemblent autour d'eux toutes les voluptés sensuelles que procurent les richesses ; que la foule des plaisirs ne les abandonne jamais ; qu'ils aient l'aisance, l'agréable, & même le superflu : j'y consens, tel est leur lot. Personne de bien né

n'enviera, je crois, leur coupable opulence. Mais aussi qu'une barriere éternelle les sépare de ceux qui ont eu l'honneur pour perspective, pour aliment & pour but de leurs travaux; qu'ils ne se trouvent jamais sur la même ligne avec le magistrat qui veille à la conservation des loix, avec le Guerrier dont le moindre effort est de braver la mort, avec l'écrivain illustre qui ajoute aux pensées de son siecle & à celles du genre humain. Eh! quelle seroit la récompense des vertus désintéressées, patriotiques, si la même monnoie payoit l'homme vénal & le héros? Que la tache imprimée sur les mains qui levent les impôts publics, ne puisse être effacée par des fleuves d'or; que les distinctions honorables ne leur appartiennent jamais; qu'elles jouissent de tout, excepté de l'apanage des grands hommes.

Le pontife de la Fortune, humilié, vaincu, sentoit dans ces paroles une force à laquelle il ne pouvoit répondre. — Quels sont donc les plaisirs attachés à cette Gloire que vous vantez tant? — C'est le secret des grandes ames, répondit le pontife du temple de la Gloire, ceux qui l'adorent sont heureux par elle: la Fortune s'épuise & s'affoiblit en se partageant, la gloire est un patrimoine aussi étendu qu'il est inépuisable: la couronne d'un vainqueur ne fait aucun tort aux palmes que moissonne un autre vainqueur. Il est sur la terre des hommes dont le nom flatte mon oreille: je les attends ici, pour les recevoir, les embrasser, & étendre avec eux l'empire de la pensée, de la raison, de la vertu. A ces mots, un feu divin s'alluma dans ses yeux: je le fixai plus attentivement: quel étrange contraste m'offrirent ces deux personnages si opposés! Le pontife du temple de la Fortune étoit Bourvalais: celui du temple de la Gloire étoit Corneille.

ANATOMIE.

ENTRONS sans frémir dans cet amphithéatre, où l'homme, avant de descendre au tombeau, paie un dernier tribut à l'admiration, & satisfait encore à la gloire du Créateur. L'homme n'est plus, & sa beauté subsiste encore. La flamme pure & sacrée qui anima ce corps, maintenant immobile, y a laissé l'empreinte de son essence divine. Les insectes dévorans attendent que l'arrêt de la destruction soit répété ; & l'intervalle qui regne entre la mort & la corruption, atteste avec quel regret la nature décompose son plus magnifique ouvrage.

Eloigne-toi, pâle fossoyeur, plus avide que tes tombeaux ! Pour oser t'emparer de ta proie, attends que tous les traits du chef-d'œuvre soient effacés. Que ta main grossiere ne cache point dans le sein de la terre ce que l'œil étonné peut découvrir avec ravissement dans ce dédale immense, où chaque pas doit lui montrer un prodige.

Entrons, mes amis, entrons sans crainte, puisque la mort est un repos, & que l'ame, en s'élançant vers l'immortalité, sourit la premiere sur sa dépouille. Le cœur qui embrasse la puissance & la bonté de l'Etre suprême, bénit la mort comme la vie ; & sous sa main étendue & puissante, qu'importe où agit le principe pensant, indestructible comme son Auteur ? Il est grand, il est bon ; la terreur l'outrage ; elle n'appartient qu'au vil esclave.

Et toi, jeune beauté, à qui je consacre cet

article, c'eſt pour toi que je colore ces funebres objets! Tu ne pourrois ſoutenir la vue de ce corps froid & inanimé que par la magie du pinceau. Je trace à ton imagination ce que ton œil délicat refuſeroit de voir. Approche; c'eſt un jeune homme étendu ſur ce marbre noir. Approche; il n'eſt plus redoutable. Son œil, qui ſaiſiſſoit à ton paſſage l'aſſemblage de tes graces, eſt fermé. Son oreille n'entendra plus ta voix touchante. Ce cœur, que tu as déchiré peut-être, a trouvé un rempart contre tes charmes. Si ta beauté te rend toujours inflexible, ſois moins orgueilleuſe en ce moment. La mort, tu le vois, le ſauve de tes traits, & domte l'amour. Ah! vous avez vu, mes amis, la ſoupleſſe libre de tous ſes mouvemens, lorſqu'il ſe jouoit ſur la ſurface de la terre qu'il ne touchoit que légérement du pied; vous auriez frémi d'offenſer le tiſſu délicat de ſa peau; une goutte de ſang échappée de ſes veines vous auroit fait pâlir d'effroi. Maintenant, abattu & couché, l'extérieur liſſe & poli de ce corps eſt le moindre objet fait pour attacher. L'inſenſibilité du marbre eſt répandue dans ce corps, dont toutes les fibres répondoient au plaiſir ou à la douleur. La douleur n'exiſte plus pour lui; approche jeune artiſte, ſurmonte une horreur ſecrete, prends le ſcalpel, je tiens le flambeau. Que l'homme vivant s'étudie dans l'homme mort. Raffermis ta main, fais tomber l'enveloppe qui voile les admirables reſſorts de la machine humaine; que mon œil curieux ſe plonge dans ce méchaniſme merveilleux. D'autres iront prier dans des enclos vaſtes & ſombres, bâtis en pierres par la main des hommes; moi; c'eſt devant le ſanctuaire où a habité le ſouffle pur de la Divinité, que je me proſterne & que j'adore.

L'œil n'eſt embarraſſé que du choix. Par où commencerai-je l'examen de cette ſurprenante machine ? Elle eſt ouverte, & je vois cet alambic, principe de la ſanté & de la force. C'eſt là que les alimens ſe diſſolvent, ſe décompoſent, ſe métamorphoſent en une liqueur nutritive qui a la blancheur du lait. Elle paſſe par différens canaux, où elle ſubit encore une nouvelle métamorphoſe. Toutes les liqueurs dont le corps eſt abreuvé reçoivent dans ces différens laboratoires leur degré de perfection ; car c'eſt là que ſe forme, s'épure & ſe ſubtiliſe cette humeur nervale, ce baume précieux qui imbibe les nerfs & les tient dans ce degré de flexibilité d'où réſulte cette ſenſibilité admirable, motrice de toutes les opérations de l'âme.

Mais, montons à la partie la plus noble, où ſiege l'entendement. Sous une voûte impénétrable, eſt une ſubſtance moëlleuſe, que traverſent d'innombrables vaiſſeaux preſqu'imperceptibles. C'eſt un labyrinthe compoſé de filets qui ſe croiſent à l'infini. Le ſéjour de l'ame eſt inexplicable comme ſon eſſence ; & comme c'eſt dans ce dédale que les penſées ſe forment & que les idées ſe conſervent, le caractere de l'homme, preſque toujours inexplicable, ſemble tenir de la nature du lieu où gît la profondeur de ſa réflexion. Le phyſique eſt auſſi compoſé que le moral.

Tous les nerfs, en qui ſeuls réſide le principe de ſenſibilité, ſe réuniſſent à cette ſubſtance qui ſe prolonge dans les vertebres, d'où elle ſe diviſe en une multitude de branches entrelacées : elle forme l'origine de ce tiſſu admirable, répandu dans tout l'animal ; de ſorte que le moindre ébranlement qu'éprouve une partie, ſe communique à l'enſemble.

L'ame qui a besoin d'être perpétuellement avertie, a tout à côté d'elle deux surveillans prompts & fideles, la vue & l'ouie. Le globe de l'œil mobile se tourne en tous sens, sous six muscles qui facilitent ses mouvemens. C'est un vrai télescope : la lumiere se rassemble au centre qui réunit ses rayons. Ils traversent un crystal lenticulaire, & vont dessiner l'objet sur une espece de rézeau très-délié. L'ame apperçoit & juge le tableau. Trois humeurs différentes humectent cet organe précieux, qui, sans elles, s'échaufferoit & s'useroit par les frottemens multipliés qu'exige la conservation de l'individu, obligé qu'il est d'interroger à chaque instant tous les objets qui l'environnent.

L'oreille, entonnoir cartilagineux, reçoit l'air ébranlé, & le porte, par la sinuosité d'une coquille ressemblant à celle du limaçon, sur une membrane justement appellée tambour. Dessous, un petit nerf, d'une exquise sensibilité, donne à la membrane plus ou moins de tension. C'est là que la mélodie de Gluck & l'harmonie de Piccini vont se rendre pour enchanter l'ame; le nerf auditif lui transmet tous ces sons échappés du sein des instrumens, & qui se perdroient infructueusement dans les airs.

Il est des plaisirs moins parfaits, mais voluptueux encore. Quand la fleur s'épanouit, quand elle exhale ses parfums, ils passent par deux conduits que sépare une cloison vers un os percé de mille trous, où aboutissent des lames cartilagineuses, tournées en spirale. Heureux qui, au pied des Alpes ou des Pyrénées, aspire l'odeur des plantes aromatiques que le sol des montagnes nourrit de sa suave énergie !

Vous qui aimez de préférence les plaisirs de

la

la table ; plaisirs qu'aucune crainte ne corrompt & qui se renouvellent tous les jours ; considérez cet organe obéissant, source de vos délices. Dix muscles font mouvoir la langue de tous les mouvemens possibles. Jamais elle n'est ni lente, ni rebelle. Elle s'empare de l'aliment, en exprime le jus le plus subtil ; ses mouvemens accélérés sont insensibles & forts ; elle porte sous la dent ce qui doit être broyé ; elle presse contre le palais ce qui n'a besoin que d'être légérement froissé ; elle atteint les finesses que la main savante du cuisinier a semées ; elle démêle les mêlanges, & en sent les rapports ; elle n'inonde qu'autant qu'il le faut le suc pénétrant des mets. Ce suc, qui interroge toutes les houppes nerveuses, & ces petits mamelons ; ces glandes, ces points salivaires, mis en action, fournissent le savon qui fond l'aliment, le réduit en pâte liquide, & permet que le plaisir se propage pendant une assez longue durée. Souvent l'estomac a dit, *assez*, que la langue se ménage, par la simple succion, des jouissances qui pourroient la faire nommer infatigable.

La poche qui reçoit les alimens est attachée par des ligamens forts. Elle en a souvent besoin pour résister aux excès de l'intempérance. Elle est garnie intérieurement de petites glandes ou éponges, d'où sort une liqueur dissolvante. Là s'opere, par la fermentation & la trituration, la métamorphose étonnante qui, de tant de substances mêlangées, n'en forme plus qu'une seule. La sanguification se fait dans les poumons. Porté dans le cœur, le sang s'épure ; porté dans le cerveau, il s'y subtilise encore ; & par une derniere dépuration plus merveilleuse, il forme enfin cette matiere incompréhensible qui reproduit l'homme. Ce sont les parties subtiles des alimens qui com-

posent ces différentes liqueurs : mais l'œil, armé du microscope, croit en vain surprendre les secrets de la nature, il n'y voit que des apparences trompeuses, toujours détruites par des observations nouvelles.

Pour faciliter dans tous ses conduits l'écoulement des matieres plus ou moins élaborées, le foie convertit en bile une partie de nos alimens; la bile sert à vernisser les intestins, & sert encore à la derniere coction, en même tems qu'elle fait glisser tout ce qui doit appartenir aux différentes sécrétions.

Les intestins forment un méandre, & dans leur contour étalent une longueur prodigieuse : ils sont contenus dans leurs positions par le mésentere. Doués d'une multitude de veines, de vaisseaux, de nerfs, de fibres aspirantes, ils pompent encore beaucoup de chyle avant de faire descendre le dernier marc.

Que notre fausse délicatesse ne rougisse point de voir le méchanisme de l'opération qui expulse du corps une matiere qui, plus long-tems retenue, troubleroit l'économie animale, & porteroit le ravage en séjournant dans les conduits où elle couloit naguere, douce balsamique & bienfaisante. Admirons tous les objets de la nature : il n'en est point de vil à ses yeux; aucun n'est plus noble que l'autre; elle a employé le même degré d'intelligence & d'attention pour ce qui compose le corps humain. Tout est également nécessaire, si ce n'est à la vie, du moins à la force & à la santé, sans lesquelles la vie n'est qu'un tourment; & quand on voit la masse entiere des intestins, après mille circuits, aboutir à ce débouché plissé comme l'ouverture d'une bourse, qui s'ouvre & qui se resserre à l'aide de

muscles qui font l'effet des cordons, on est surpris de l'attention de la nature & de la prodigalité magnifique qu'elle déploie dans des objets que notre ignorance ne distingue pas, ou qu'elle frappe d'un mépris, enfant de nos petites & frivoles idées.

Il est des objets interdits & inaccessibles à mes pinceaux. Si je pouvois tout peindre, j'analyserois ce sixieme sens, si distinct des autres. Je dévoilerois le trône où siege ce plaisir vif & passager auquel l'homme suffit à peine : mais la volupté de l'être sensible, la volupté réelle, est dans le cœur, & l'émotion purement physique, séparée des transports du sentiment, est trop peu de chose, ou avilit trop l'homme pour être ici comptée.

Parlons du sens universel qui supplée si fréquemment aux autres, du toucher. Répandu sur toutes les parties du corps, son empire est universel. Mais quel est le véhicule de cette sensibilité exquise ? C'est un tissu de petits filamens qui servent de cordages, & qui, traversant les chairs en tout sens, produisent l'ensemble de toutes les parties dans les mouvemens. L'une n'est jamais impunément ébranlée, car outre le tissu de la peau qui couvre toutes les chairs de la tête aux pieds, il est recouvert lui-même d'un autre tissu beaucoup plus délié, & l'épiderme a un tact encore plus fin, formé qu'il est de petits canaux creux, perpétuellement abreuvés de la liqueur qui leur est propre. Quand la main serre mollement la main de l'objet aimé, ce sont les petites houppes nerveuses qui frémissent sous ce toucher doux & voluptueux, & l'ame aimante conçoit alors, sans peine, que c'est dans l'embrassement que réside l'entiere volupté.

Mais ; ce qu'il y a de plus admirable, c'est que dans les interstices de ces tissus sont plantés une multitude innombrable de petits oignons semblables à ceux des fleurs. C'est la tige de ces oignons que l'on nomme poil. Les uns, plus humides deviennent plus longs, comme les cheveux. Ce sont de véritables végétaux, qui ont des racines creuses pour pomper l'humidité ; la seve circule dans ces petits tuyaux : & quelle finesse doivent avoir ces tubes nourriciers d'un poil follet !

La peau elle-même n'est qu'un double crible, qui d'un côté admet l'air & se prête aux couleurs des objets environnans, & de l'autre à des voies de décharge pour le sang & les humeurs étrangeres. De-là le torrent de la transpiration qui s'écoule & qui ne cesse point un seul instant. Interrompue, elle cause toutes les maladies, & la santé ne renaît que quand ce flot successif est parfaitement rétabli. Ainsi, outre la poche membraneuse qui reçoit la lessive du sang, le sang se fait jour à travers la peau dans les agitations violentes, & ce que nous appellons sueur n'est que les parties aqueuses & séreuses de l'humeur rouge qui coule avec tant de rapidité dans nos veines.

Un jeu continuel qui s'exerce par le mouvement du cœur, muscle doué d'une force prodigieuse, fait circuler les liqueurs de la tête aux pieds, au moins soixante fois par minute. La mort seule anéantit ce mouvement, qui met en action tout le méchanisme entier de la machine. La plus légere lésion faite à cet organe éteint la vie, & c'est en contemplant la fragilité de ces vaisseaux qui aspirent & repompent, que la vie paroît un miracle, & que l'imagination a peine à se figurer que cent années d'existence appartiennent encore

à un être aussi frêle, qui porte en lui-même les principes de sa dissolution encore plus que ceux de sa régénération. C'est néanmoins cet être foible, incessamment suspendu sur le bord du tombeau, qui arrache avec violence le fer de la mine, pour abréger encore d'une maniere insensée la durée de sa vie, qui a pêtri le salpêtre pour donner des ailes au trépas, & des pointes plus aiguës à la douleur.

La douleur! ah, qu'elle agit vivement sur ce centre nerveux, sur ce *plexus*, siege de la sensibilité! Comme toutes les émotions de l'ame répondent à ces rayons musculeux qu'on appelle le diaphragme, quand la crainte & l'inquiétude l'agitent! Ah, combien le moindre mot va frapper ces fibres tendineuses, susceptibles de toutes émotions que l'ame éprouve! C'est de là, sans doute, que partent & la rougeur subite qui enflamme le visage, & la paleur effrayante qui le couvre. C'est-là que naissent ces larmes douces ou ameres, abondantes ou rares; ces pleurs attendrissans ou cruels, qui dilatent ou compriment, flattent ou dévorent. Quand l'homme jaloux ou outragé leve, en frémissant, le fer de la vengeance, c'est de là que part la tempête orageuse qui le pousse au crime: mais, par un effort contraire, la pitié, la commisération arrêtent le bras levé, & c'est dans ces mouvemens opposés & douloureux que l'homme souffre, & que quelquefois il expire.

Mais quelle est cette substance spongieuse, si étroitement unie au diaphragme? Elle reçoit l'air extérieur, l'échauffe, s'il est trop froid, & rafraîchit sans cesse le sang enflammé par la rapidité de son cours, en y mêlant un air nouveau: cette substance reçoit incessamment l'air par une

espece de soupape qui est au fond de la bouche. Soixante-cinq muscles servent à dilater & à resserrer l'organe qui aspire & distribue l'air. Les tons sont produits par le raccourcissement ou l'alongement des fibres de la glotte; & Ferrein a démontré que la voix étoit le résultat d'un instrument à vent & à corde. Cet organe est spécialement affecté à l'homme, le distingue, & l'animal ne partage point son privilege; il semble lui appartenir comme à l'être pensant, exclusivement doué de la parole. Le trépas ne détruit encore qu'imparfaitement le jeu de cet organe, car un soufflet introduit par la trachée-artere, rend les soupirs, les gémissemens, les sons de voix du mort.

Ne frémissez pas, mes amis, ce corps ne lui appartient plus, il est étranger. Il a tout reçu de la nature, il lui a tout rendu. Ainsi nous ferons un jour. Point d'humiliantes terreurs, jouissons de notre intelligence & de nos sens. Poursuivons l'examen de notre machine merveilleuse. Parcourons cet univers, où des routes infinies & inconnues à nous-mêmes, attestent avec quel appareil majestueux son être fut composé. Un tel assemblage de prodiges pour un rôle qui paroît aussi court, annonce que cette vie passagere n'est point encore le spectacle, & que nous ne voyons que le rideau. Déchirons le voile autant qu'il nous est possible, tout ce qui est sous l'œil de l'homme appartient à son profond examen. En vain la nature travaille avec le plus grand soin des objets infiniment petits, comme pour les dérober à l'attention la plus scrupuleuse. Nous lui avons déjà surpris bien des secrets, & il viendra un tems où des mains plus habiles, des yeux plus exercés & plus fins, une attention plus laborieuse, & sur-

tout le hasard, ameneront la lumière des découvertes nouvelles. En nous anatomisant tour-à-tour, nous apprendrons à nous connoître. Notre corps n'aura plus une fibre qui ne soit apperçue. Nous léguerons à nos descendans notre science, & ils nous surpasseront encore, ainsi que nous avons surpassé nos peres. Poursuis, jeune artiste, & pour gage de mon amour pour un art utile, songe que dès ce moment je légue mon corps à ton amphitéatre.

Comme l'anatomiste palpite d'admiration, comme il tressaille de joie, quand il suit la ramification de tous ces vaisseaux qui se correspondent! Le moindre petit nerf, non encore apperçu, lui cause le même ravissement que la comette enflammée qui se découvre dans les plaines de l'éther à l'oeil avide de l'astronome. Que chacun creuse de son côté, l'un avec le scalpel, l'autre avec le télescope. Que chacun cherche à agrandir le domaine du Créateur. Où s'arrête cette profondeur immense? Que sommes-nous, & quel univers! Ma vue se fatigue, mon imagination est accablée, ma tête se perd, & je suis obligé de revenir à des objets moins vastes, moins fatigans pour la mesure de mon attention.

Je visite la charpente osseuse, qui est la base où portent toutes les parties de la machine humaine; cette charpente est creuse, & la seve qui circule est une émanation du cerveau. La moëlle en descend, & forme une huile qui sert à entretenir & la souplesse & la solidité. Cette circulation particuliere paroît jalouse de retenir ses propres liqueurs : elle ne peut franchir certaines bornes, car une membrane, qu'on nomme *périoste*, ne laisse pas la moindre lacune. Cette membrane environne étroitement les os; c'est un tissu serré

qui ne laiſſe rien échapper de la ſubſtance médullaire. Elle paroît nourrir les os, recevoir d'eux ſa nourriture, & quand le malheureux ſouffre de l'amputation, c'eſt lorſqu'on vient à cette membrane ſenſible, que la douleur lui arrache des cris.

Vous avez admiré quelquefois à combien d'attitudes ſe prête la ſoupleſſe du corps humain : vous avez contemplé le jarret de ces danſeurs de corde, la force incroyable de leurs ſauts, & la grace effrayante de leurs mouvemens, l'équilibre étonnant qu'ils gardent ſur un point étroit & fixe ; voyez comme s'accompliſſent ces tours de force, c'eſt à l'aide de ces charnieres, les unes fixes, les autres mobiles, propres à tourner en tout ſens, c'eſt à l'aide des muſcles, véritables léviers, de forme, longueur & groſſeur différentes ; le corps ſe baiſſe, ſe plie, s'étend. Ces rondeurs ſont des poulies, ces points d'appui ſont des chevilles. La main de l'éternel Géometre eſt empreinte dans la longueur plus ou moins grande d'un tendon ; alongez-le, raccourciſſez-le, placez-le à la plus légere diſtance, une ligne plus bas, & la grace & le mouvement, & la force diſparoiſſent, tant la préciſion eſt exacte & étonnante. Il eſt dit que la tête ne formera qu'un demi-cercle, que pouvant ſe baiſſer à tel degré, elle pourra ſe renverſer en arriere au même point. Je vois les ligamens qui permettent tel effort, qui ſe refuſent ſagement à tel autre, & ces hardis ſauteurs, en déployant tout le jeu des vertebres, me donnent le ſpectacle d'une anatomie vivifiée ; tous les reſſorts ſont ſaillans à mon œil, mais quelqu'étonné que je ſois, je ſais en même temps l'attitude qu'ils ne ſauroient franchir.

Tous les vuides de cette charpente ſont remplis d'une matiere molle, ſoutenue elle-même

par une multitude innombrable de charnieres animées, qui, sous le nom de tendons & de muscles, contribuent à donner à chaque partie un mouvement & une direction particuliere, en même tems qu'ils servent aux mouvemens géneraux. La circulation propre à chaque objet, quoique distincte, répond à la circulation universelle, & le nombre des veines & des arteres, par leur entrelacement & leur variété, surpasse l'imagination. Une simple tunique couvre les veines, une double tunique enveloppe les arteres, & dans ces canaux roulent le sang & la lymphe, substance distincte, quoique perpétuellement mêlangée. Les fibres, qui souvent n'égalent pas la grosseur d'un cheveu, sont les cordages tendus de toutes parts, & qui, à la moindre volonté obéissent & font obéir la partie qui leur est confiée.

Qui ne trembleroit à la vue de l'extrême petitesse & délicatesse de cette multitude de fibres & de vaisseaux imperceptibles! & ils sont doués encore d'une prodigieuse élasticité. Voyez ce porte-faix, dont le cou & la tête sont comprimés par un fardeau quatre fois plus considérable que ne pese son corps. Il marche, & accomplit les loix de l'équilibre; il résiste long-temps à cette pression effrayante, & l'intempérance & les excès causent plus de ravages dans la machine que les efforts réitérés qui domtent les résistances physiques.

Organisations vraiment étonnantes! La sagacité d'un Winslow, pendant une vie entiere d'homme, n'a pu en découvrir la dixieme partie; ce corps est sous la main glacée du trépas, & sa structure remplit l'anatomiste de surprise & d'admiration. Qu'est-ce donc que ce même corps, lorsqu'il est animé d'un souffle de vie, lorsqu'un fluide subtil & inconnu donne à toutes ses parties un jeu qui

en fait saillir tous les rapports, lorsque son oeil brille d'une douce flamme, que la grace accompagne son mouvement, que le sourire amene l'ame sur les levres, lorsqu'enflammé d'amour, il se reproduit au sein de la profonde volupté?

Mais tandis que, surmontant l'effroi qu'offre l'image du trépas, j'ai commandé à ma plume de tracer ce tableau & d'en écarter les couleurs livides, les heures de la nuit s'envolent avec le son du timbre, tout est calme, tout repose autour de moi; les étoiles brillent au firmament, la terre exhale un encens suave. O nature! si d'une main tu détruis, tu repares de l'autre. La vie & la mort forment les deux bouts de la chaîne dont tu embrasses tous les êtres. L'individu meurt, dit ton historien, & l'espece subsiste immortelle. En ce moment, le chaste hymen & le tendre amour tiennent assujettis les cœurs sensibles. Je me réjouis des plaisirs que goûtent mes semblables. Les transports de la jeune amante, l'extase de son époux heureux, donnent un aspéct riant à cet univers, & effacent les traces pâles sur lesquelles mon œil s'est trop reposé.

Amour réparateur, répands la joie & la vie, le sentiment & la félicité, perpétue la race bienfaisante & glorieuse de ces ames qui font l'honneur & les plaisirs de l'homme. En ce moment peut-être, un nouveau Pergolese est conçu dans les flancs d'une vive Italienne; un nouveau Newton sortira du sein d'une chaste Angloise; un Rubens devra le jour à une modeste Flamande, & la Fontaine & Fénélon renaîtront à Paris pour nous enchanter par une nouvelle langue. O nature! après le génie, n'oublie pas la beauté, rends-nous une Héloïse, le modele des amantes; rends-nous un objet non moins rare, cette Ninon, qui fut

ôter à l'amour ses épines, & rétablir la nuance délicate & fine qui peut exister entre des loix sauvages & l'oubli de la décence. O nature! acheve ces êtres précieux que le plaisir ébauche. Ne laisse échapper que de pareilles ames: & si dans quelque coin du Nord, au milieu de rudes & âpres climats, quelque Prince guerrier enfantoit un Charles XII, un nouvel Attila, moissonnez-les dans leur fleur, qu'ils tombent, que ces fils de rois, avec leurs passions brutales, ne viennent point troubler l'harmonie & la paix que les sciences & les beaux-arts commencent à répandre sur la face de la terre. Au lieu de grandir pour le malheur de l'humanité, qu'enfermés comme embrion dans un bocal, ils repaissent les regards de la curiosité. J'aime mieux les voir ainsi, que d'appercevoir leurs tombeaux chargés de ces trophées, instrumens homicides que révèrent la foiblesse & la démence.

CONTRE L'HOMERE

Traduit en François.

Il me semble que les contes modernes de fées valent bien les contes anciens, & ceux d'Homere en particulier; que ces divinités de l'Iliade qui glissent au lieu de marcher, qui montent & descendent sur des nuages, qui dans les batailles combattent d'une maniere invisible sur la tête des guerriers & n'en attrapent pas moins quelques coups de lances qui font couler leur sang vermeil & divin, ne sont pas de meilleure condition que ces êtres puissans qui, la baguette en

main, se promenent dans l'immensité des airs encore plus prestement que tous les célestes habitans de l'Olympe.

S'il s'agit du merveilleux & des prodiges d'imagination, la gloire assurément doit demeurer aux contes des fées. Homere fait marcher des trépieds d'or au conseil des dieux, fait parler des chevaux, &c.... Bagatelles! On a mieux imaginé que tout cela. Qui a pu lire le *serpentin verd* sans admirer son adresse & son éloquence comparable à celle d'Ulisse? Il ne faudroit plus au monde qu'une académie, pour commenter emphatiquement les beautés de ce conte; il pourroit figurer à côté d'Homere, & cette assertion n'auroit plus alors l'air d'un paradoxe: car on est convenu d'appeller de ce nom toute vérité nouvelle qui n'a pas encore eu son passe-port.

On parle de la morale de l'Iliade: mais il faut avoir les yeux pénétrans d'Horace pour la bien voir; car son Jupiter, sa Junon, sa Vénus, son Mercure, ainsi que ses autres dieux toujours en discorde, sont le plus souvent injustes, mal-faisans, licencieux. Les enchanteurs de nos contes ont sans contredit plus de dignité dans leur courroux, de fermeté dans les revers, & de grandeur dans leurs bienfaits.

De tels blasphêmes feront dresser les cheveux à tous les maniaques adorateurs de l'antiquité. Curieux de rassembler, de lire, & de comparer une bonne fois les traductions de cette superbe Iliade, si pronée, nous avons eu le malheur de trouver ce poëme sans plan, sans ensemble, sans liaison, dénué d'unité & d'intérêt plein de descriptions verbeuses, absolument monotone dans le tour des harangues & dans le récit des combats; & ces dieux qui toujours pérorent dans la même

forme, & tous ces héros s'envoyant de longs discours avant d'en venir aux coups, & ces répétitions éternelles pour dire ou qu'il fait jour ou qu'il fait nuit, & l'anatomie minutieuse des différents genres de blessures; tout ce déluge fastidieux nous a fait reléguer ce poëme parmi les romans médiocres.

On ne voit pas même la prise de Troye, dont il est tojours question; & l'utilité réelle de ce long ouvrage échappe à la spéculation, à moins qu'il ne s'agisse de prouver que la discorde des rois entraîne des suites fâcheuses : vérité que les peuples sentent sans le secours des poëtes.

Nous possédons vingt romans dans notre langue, mieux faits, plus intéressans, plus remplis de moeurs, de vérités & de détails vrais & touchans, ou du moins qui ont parlé plus éloquemment à notre ame.

C'est la faute sans doute des traducteurs. Dans la langue grecque, l'Iliade à coup sûr est un poëme admirable, étonnant, divin; nous n'en doutons pas. Il est sublime, anciennement parlant : eh bien, que les anciens reviennent l'admirer avec tous ceux qui se naturalisent grecs; pour nous, il nous a prodigieusement ennuyés en françois & en latin, & nous n'avons été soutenus dans cette lecture que par la curiosité de contempler les mœurs de ces tems éloignés. Sous ce point de vue, on lit une relation étrangere qui attache & qui a son prix comme tableau antique. Un tableau de Zeuxis qu'on découvriroit (s'il avoit pu être conservé) seroit une chose très-curieuse; mais au fond il pourroit pâlir devant la palette des Rubens & de le Sueur.

Pendant cette lecture, il nous est venu plusieurs idées que l'on appréciera comme on le jugera à

propos. Nous ne nous persuaderons jamais que la même tête ait composé l'Iliade en entier. Cela nous paroît même impossible, & par l'exécution du poëme, & par l'historique du tems. On aura probablement rassemblé des *rapsodies*, faites dans des tems divers. Un *rapsode* plus heureux ou plus habile, semblable à un de nos jongleurs, aura gratifié Homere des chants composés par plusieurs; chants épars qu'il aura réunis & retouchés à son gré. Le lieu de la naissance d'Homere est incertain, le siecle où il vécut l'est aussi. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après sa mort qu'on recueille ses poésies. On n'en avoit que des lambeaux. Lycurgue, dit Plutarque, les rassembla le premier en Asie. Qui sait ce qui s'est passé dans ce laps de tems, tems à demi barbares! On dit qu'Homere alloit chantant ses vers à peu près comme faisoient nos *bardes*. Quelle apparence qu'il eût composé un poëme aussi étendu, pour n'en réciter dans ses courses que des lambeaux? Chantoit-il l'Iliade d'une haleine, ou traînoit-il après lui une foule de chantres subalternes pour la détailler aux passans? Voilà une contradiction qui saute aux yeux.

Nous pensons qu'il y a deux époques bien caractérisées dans ce poëme, & qu'il n'a pu être composé dans le même tems. Le bouclier d'Achille nous offre la perfection des arts & des sciences, & pour ainsi dire le résultat des connoissances d'un peuple extrêmement civilisé. Les discours grossiers, les actions sanguinaires & brutales des héros de l'Iliade, leur table, leur marmite & leur cuisine, leur âpreté indigente pour le moindre gain, tout nous montre d'un autre côté l'enfance des sociétés. Nous croyons y voir, tantôt le ton d'un poëte inculte & sauvage, tantôt l'ac-

cent d'un poëte versé dans les arts même les plus raffinés. Les chars superbes aux roues d'or, les vases magnifiques, les tapis de pourpre font contraste avec des princesses qui font la lessive & des héros qui font tourner la broche. Il nous peint le vieux Nestor comme le modele des sages & le plus respectable des héros; & ce sage n'a d'autres ressources dans son éloquence si vantée, que de dire à ses soldats : *Mes amis, je pense bien qu'aucun de vous ne voudroit retourner dans sa patrie, sans avoir couché auparavant avec la femme de quelque Troyen.* Ce motif honteux est dans la bouche d'un vieillard inspiré par Minerve, la plus chaste des déesses. Cet Achille, dont le courroux majestueux punit les héros Grecs en laissant reposer son bras, après avoir pardonné aux cheveux blancs de Priam & s'être attendri sur ce pere malheureux, en songeant qu'il a aussi un pere âgé, vend, pour ainsi dire, à ce vieillard qui baisoit ses mains homicides, le corps de son fils Hector, en acceptant lâchement les présens qui lui sont apportés. Ce fils de Thétis, ce demi-dieu, dont la noble valeur a dédaigné de répandre un sang vulgaire, égorge froidement douze Troyens sur la tombe de Patrocle, & l'on n'ose approfondir le principe de sa douleur & de son amitié. Il ne sert enfin la patrie que pour venger la mort de Patrocle. Agamemnon, aussi féroce, tue de sa propre main Adraste qui s'étoit rendu à Ménélas ; & celui-ci ayant voulu l'épargner, essuie les reproches de ce chef superbe, que l'on représente comme le modele de l'héroïsme. Des choses aussi disparates n'ont pu sortir de la même tête.

Comment concilier ensuite tel moment où Homere adore de bonne foi ses dieux, & tel autre où il les raille? Croyoit-il à la Junon qu'il en-

flamme d'une jalouse & céleste colere, où Jupiter qui ébranle l'Olympe du mouvement de ses sourcils, tandis qu'il se moque de Vulcain le boiteux. Ce dieu malencontreux a reçu de son pere brutal & inhumain un si terrible coup de pied dans la hanche, qu'il en est demeuré estropié pour le reste de ses jours éternels. Ainsi Homere tour-à-tour adore & méprise ses dieux; & au lieu d'élever l'imagination de l'homme, dont il étoit le maître par son art, il suit les plus hautes extravagances du paganisme, s'il n'en est pas toutefois le principal instituteur.

N'avoit-il reçu cette dose de génie & le rare talent des vers, que pour consacrer le ridicule des opinions vulgaires? Un grand homme ne s'occupe-t-il pas plutôt à détruire l'erreur? A-t-il créé cette mythologie burlesque, ou étoit-il lui-même dans l'illusion? Son ton en général nous paroît grave & sérieux; & dans cet amas de folies, l'on s'étonne de la maniere dont il ravale l'idée sublime de la divinité, dans un tems où Orphée a tracé cette belle hymne, dont nous admirons encore les fragmens. Aussi Platon dit-il formellement qu'Homere étoit dans le Tartare pour avoir mal parlé des dieux.

Quoi, ce prétendu génie, devant lequel tous les siecles se sont prosternés, fut dans l'impuissance de s'élever à quelque chose de plus noble, de plus parfait que les fictions reçues! Il a encore ajouté au ridicule de celles qui étoient en vogue. Le majestueux Jupiter bat sa femme & la caresse, & le tissu grossier des fables les plus impertinentes n'étale dans le superbe Olympe que des passions viles & désordonnées. Homere a abusé probablement de la mythologie payenne, & quand il l'auroit suivie à la lettre, il seroit encore coupable,

coupable, parce que l'homme vraiment fait pour parler aux nations, doit dissiper les ténebres trop épaisses, & dresser son poëme sur un plan philosophique, ordinairement adopté du genre humain. Il suit le flambeau lumineux qui fait disparoître les mensonges, dès qu'il est offert par les mains du génie : mais le chantre ou le fabricateur de ces extravagans mensonges n'a pu seul les imaginer & attribuer à ses dieux tant de contradictions manifestes. Il a fallu plusieurs têtes humaines pour le complément de tant de sottises, pour achever l'édifice de ce systême confus, dans lequel il est impossible de ne pas découvrir les traces & le mélange de plusieurs cultes.

On s'accorde assez généralement à reconnoître plusieurs chantres de la guerre de Troye, entreprise pour l'enlévement d'une femme, & les femmes néanmoins, dans ce temps-là, étoient des esclaves toujours sacrifiées à l'intérêt public : témoin Iphigénie, immolée, quoique fille du général. Comme on ne tenoit pas registre de tous les chantres, & que le Journal des savans n'existoit pas alors, le nom d'un seul chantre ou poëte aura englouti les autres, à peu près comme le nom d'Hercule prévalut, lorsqu'on lui attribua les travaux des grands hommes ses devanciers & ses contemporains. Ce poëme ayant passé par l'épreuve de plusieurs siecles, aura reçu des modifications qui nous paroissent palpables, & qui attestent visiblement plusieurs mains. Tantôt il est vif, rapide, comme dans le quatrieme livre, tantôt long, diffus, traînant. Ici le même refrein se fait sentir, là c'est une autre chûte uniforme. Il y a des vers répétés, qui attestent les jointures du rédacteur.

L'enlévement d'Hélene prouve d'ailleurs quels étoient ces rois de la guerre de Troye, ainsi que

l'espece de la garde du roi des Molosses. Le bon Priam n'étoit, selon toute apparence, qu'une espece de baron, & depuis l'imagination en a fait un roi opulent & superbe. Mais ce qui est très-important à remarquer, c'est que les mœurs du poëme contredisent à chaque vers le génie descripteur du poëte, & que les arts sont perpétuellement opposés aux usages. Croira-t-on jamais que ce beau bouclier d'Achille, d'un travail exquis, où le systême astronomique se trouvoit si merveilleusement gravé, ait été en butte à l'atteinte des fleches? Qui ne voit ici un cadre formé tout exprès pour y enchasser les découvertes récentes? & qui n'est tenté de regarder ce morceau comme une interpolation? Nous croyons y appercevoir distinctement ce qu'on voit encore parmi nous, un poëte venu après les autres, qui prenant le premier venu pour son héros (Théfée, par exemple), le couvrira d'or & d'argent (comme a fait notre Racine, tailleur à la françoise de tous les rois anciens), tandis que Théfée n'étoit au fond qu'un pauvre chevalier errant, lequel n'avoit reçu de son pere qu'une épée & une paire de souliers cachés sous une grosse pierre qu'il devoit, préalablement, soulever avant d'avoir ce précieux héritage, & qui se servoit de cette épée, en guise de couteau, pour découper les viandes, c'est-à-dire, un gros bœuf proprement mis en quatre, premier & dernier service.

Ainsi, tous ces ornemens prodigués dans l'Iliade, & qui attestent une espece de traduction, font voir un mélange d'images postérieures, unies à des images antiques. Le fonds n'est pas déguisé. On y reconnoît l'empreinte du caractere & des coutumes sous les couches, pour ainsi dire étrangeres, qui n'ont pu anéantir les vestiges d'une précédente génération.

Ce poëme aura donc été composé en totalité, ou en partie, dans les temps obscurs & grossiers où vivoit Thésée : depuis, il aura été remanié ou plutôt refait dans les temps de la Grece éclairée. Cela est plausible. Thésée & Gédéon étoient presque contemporains. Tout étoit divisé alors en petites peuplades, en petits rois, en petits états. Tout nous peint l'homme, à cette époque, presque dans l'état de nature, & rien ne nous montre cette splendeur du royaume de Priam, cette majesté d'Agamemnon, roi des rois, ces flottes superbes, ces richesses accumulées, ces palais de marbre, ces arts enfin qui n'existoient pas, &c. Eschine cite des vers grecs d'Homere, comme tirés de l'Iliade, & ces vers ne se trouvent plus dans le texte que nous possédons : preuve certaine que le texte a été changé, mutilé, altéré, corrigé. Ajoutez la diversité des dialectes, reconnue de tous ceux qui entendent la langue.

Le Xante, dans Homere, est un fleuve rapide qui entraîne dans ses eaux majestueuses & les casques, & les cuirasses, & les armures des héros. Faites le voyage : vous trouverez un petit ruisseau desséché, que vous enjamberez comme fit César en le cherchant : ainsi que l'a si bien exprimé un poëte moderne :

Et sans l'appercevoir, il a passé le Xante.

Le palais de Priam étoit sans doute à l'unisson de ce fleuve si vanté, & la description de ces arts somptueux est visiblement empruntée ou d'un peuple voisin qui est demeuré inconnu pour nous, ou des temps postérieurs, ce qui est plus vraisemblable encore.

Il y a sans doute quelques images grandes, fortes & majestueuses dans ce poëme : mais les

dieux gâtent tout ; la bravoure & le courage s'éclipsent sous la présence inutile & fatigante de ces perpétuels moteurs, semblables aux machines de nos opéras. Les héros ne sont plus que des automates guerriers, qui n'ont ni bras ni volonté. Hector fuit à pied devant Achille, au moins pendant trois lieues, pressé qu'il est par l'ascendant d'une divinité ennemie, il se retourne comme une marionette, lorsque par la protection d'une autre déesse il se voit deux contre un. La colere d'Achille est une colere oisive, impuissante & déraisonnable ; il boude neuf ans dans sa tente : voilà ses armes. Neuf ans d'oisiveté à cause de l'enlévement de Briseïs, c'est bien employer son temps, pour un héros issu d'une déesse ! Sa vengeance muette n'entreprend rien, & c'est encore plus son opiniâtreté que sa valeur qu'on a voulu célébrer.

Enfin aucun modele de vertus dans ce long roman. Des combats, & puis encore des combats. Des assemblées de Dieu qui ne terminent rien, & puis encore des assemblées. Une supputation de toutes les plaies, une longue liste des morts & des blessés, une fidele nomenclature de généalogies, une indifférence caractérisée pour l'effusion du sang humain, & des divinités animant & contemplant le carnage : voilà ce qui domine ; le pardon généreux, l'humanité, la bienfaisance désintéressée y sont des qualités entiérement méconnues. On voit des bras souples, nerveux, robustes, soulevant des quartiers de rochers, & des ames étroites, dures, sanguinaires, qui ne savent réprimer ni la vengeance, ni l'orgueil, ni l'avidité, se disputant un misérable butin, comme le faisoit les compagnons de guerre de Clovis. Quand la fleche a sifflé, a percé le bouclier & la cuirasse,

un autre arc se détend, sifle à son tour, & une divinité ne manque pas de voler avec le javelot, & de l'émousser ou de l'aiguiser d'une main céleste, selon le besoin.

Tous les peuples de la terre d'ailleurs ont eu de ces images ; elles appartiennent encore plus aux peuples barbares qu'aux peuples policés. La poésie des hommes du nord a le plus grand rapport avec le fond de cette poésie d'Homere, qui ébranle tout le ciel à l'occasion des mouvemens d'un simple mortel. On a fait d'Homere un génie géant ; & s'il ne s'agit que d'entasser des figures hyperboliques & de faire danser la terre & les cieux à chaque coup de lance que se donnent des combattans, nous conviendrons que cela parle beaucoup à l'imagination enfantine des hommes.

Les combats sont du ressort des héros ; mais c'est le poëte qui en fait des harangueurs impitoyables, & qui fait descendre à propos de rien tous les dieux de l'Olympe. Dans les poésies erses, on ne voit aussi que des dieux qui peuplent les arbres, les rochers & le desert des rivages. Toutes les comparaisons sont tirées du pin sourcilleux, de la couleur verdâtre des mers, des nuages qui flottent, &c. Mais il n'y a pas, dans tout Homere, une seule harangue aussi sublime que celle de ce Logan, chef d'une horde sauvage de l'Amérique. Nos maîtres peut-être en éloquence, sans goût, sans dictionnaire & sans académie, sont encore cachés dans les forêts du Nouveau-Monde.

Résumons. Cet amas de fables qui pouvoient convenir aux Grecs, cette mythologie impénétrable dont ils sentoient apparemment toutes les finesses, n'est point faite pour produire parmi nous le même enthousiasme. Tous ces prôneurs

fanatiques ont été des charlatans, ou dupes de leurs propres prestiges, ou qui ont voulu relever le frêle mérite d'entendre une langue morte & presqu'inutile, ou qui voulant toujours admirer, n'ont jamais su comparer entr'eux les écrivains. Que le Tasse est bien plus égal, plus touchant & plus varié, & avec quel art il sait graduer l'intérêt, mêlanger ses couleurs & unir le merveilleux de son tems aux vérités augustes de sa religion!

On nous dira: Mais voyez la foule des admirateurs. Mais qui ne sait qu'à raison de son antiquité, un tel livre obtient plus ou moins de ferveur? Les commentateurs & les traducteurs surviennent, s'assimilent à l'auteur original, & par un sentiment d'orgueil, dont les exemples sont si risibles & si nombreux, croient partager les honneurs rendus à l'ouvrage qu'ils ont défiguré.

Parlez de l'illustre Moliere devant son commentateur: vous verrez celui-ci baisser les yeux & rougir de modestie. La superstition littéraire, assez semblable à un autre, admire sans choix & sans mesure ce que dans l'enfance on lui a dit d'admirer; elle est plus commune aujourd'hui que l'on ne pense.

On a vu les excès de Mde. Dacier dans le dernier siecle, & sa pédantesque fureur contre le bon sens philosophique de ses adversaires. Elle pleuroit encore, il y a cent ans, la mort de Pindare, & elle n'entendoit ni Pindare ni Homere: témoin sa prolixe traduction, où tout feu poétique est éteint. Enfin on a vu un *Serenus Sammonicus*, médecin & précepteur du jeune *Gordien*, tellement enthousiaste d'Homere, qu'il donnoit publiquement, pour la guérison de la fievre quarte, l'application sur la tête du qua-

trieme livre de l'Iliade, attendu la chaleur de l'action qui regne dans ce livre, & qui étoit capable, disoit-il, de guérir en fondant les humeurs. On rira de Serenus; mais ne faut-il pas rire de même de celui qui trouve dans Homere l'assemblage du politique, du naturaliste, du moraliste, à peu près comme d'autres enthousiastes ont voulu trouver la trinité dans Platon? L'histoire des préjugés littéraires ne feroit ni moins amusante, ni moins étendue, ni moins curieuse que celle des erreurs politiques; & la liste des admirateurs sur parole est immense, car elle est tout aussi nombreuse que celle des sots.

Quant à l'Odyssée, où l'on voit une nature plus douce, des peintures naïves, une conduite plus simple & ménagée avec plus d'intérêt, jamais le touchant auteur de ce poëme n'a été celui de la bruyante Iliade. C'est comme si l'on rassembloit un jour Ossian & Gessner, & qu'on vînt nous dire alors que ce fut le même homme.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve aussi dans l'Odyssée de ces contes à dormir debout, qui appartiennent à tous les tems barbares, soit que ce soient d'anciennes traditions défigurées, ou de nouvelles créations émanées d'imaginations bizarres. Toutes ces fables grotesques échappent à la fange des siecles pour circuler jusques chez les nations policées; parce que le génie poétique s'amuse quelquefois, en riant, à les décorer, soit pour plaire au peuple, soit par la nécessité de suivre les rites anciens & consacrés. Telle fable prospere, telle autre s'anéantit, à peu près comme tel beau sujet de tragédie qui n'a pas encore été traité parmi nous, tandis que d'autres moins heureux ont trouvé un Racine pour les faire voguer encore quelques siecles sous la livrée natio-

nale. Nous pourrions mettre en parallele Poliphême & la Barbe-bleue, Circé & Mélusine, Ajax & Pierre de Provence, &c. Mais nous gardons pour nous cette grave dissertation. Il y auroit de l'irréligion à ne point se prosterner devant un poëme admiré depuis trois mille ans, que cent soixante personnes environ dans l'Europe savent lire dans sa langue, & que tant de professeurs montés dans leurs chaires & vêtus de leur robe doctorale ont déclaré sublime par-devant leurs écoliers.

Seulement nous interrogerons ici la conscience de ceux qui nous liront, & nous leur demanderons d'abord s'ils ont lu Homere en original, s'ils l'ont lu tout entier, s'ils l'ont lu sans ennui, s'ils l'ont lu avec beaucoup de plaisir : & ceux qui seront de bonne foi avoueront, à ce que nous imaginons, qu'Homere n'a que quelques morceaux isolés, que ses sommeils sont longs & fréquens, & que malgré ses quinze cents commentateurs & traducteurs, il est monotone, verbeux & descripteur jusqu'à la satiété.

Quand nous faisons cette interrogation à la conscience intime de nos lecteurs, c'est que beaucoup de gens ressemblent à ce gentilhomme Napolitain, qui tira quatorze fois l'épée pour prouver que l'Arioste étoit le premier poëte du monde, & qui convint, en mourant d'un coup d'épée, ne l'avoir jamais lu.

Dans trente siecles peut-être, après la destruction de nos arts, de nos livres & du Journal de Bouillon, tel roman de nos jours, peu lu ou dédaigné, échappant à la ruine universelle, obtiendra les honneurs de la sublimité ; & le peuple de commentateurs, bouche béante, y trouvera toutes les beautés possibles : le premier savant ap-

pliquera l'ouvrage au nom qui aura surnagé, & l'on écrira peut-être en plusieurs volumes la vie d'un pauvre auteur qui aura eu peine à obtenir quelques pages dans le nécrologe moderne. Qui sait même si l'on n'ira pas jusqu'à confondre le commentateur & l'auteur, & si l'on n'attribuera pas, par exemple, à M. Bret les comédies de Moliere ? Car enfin son nom se trouve lié à jamais aux œuvres de l'auteur du *Misantrope.* Le quiproquo pourroit fort bien arriver. Dans telle académie future, située dans un coin de l'Amérique septentrionale, quelqu'académicien érudit, s'il en fut, affirmera peut-être, en langue qu'assurément nous ne devinons point, que M. Bret a fait dans le dix-huitieme siecle le *Tartuffe* & la gazette de France.

En attendant, admire qui voudra, ou qui pourra, les personnages de l'Iliade. Comme les traductions nous ont fait bâiller, & qu'on ne dispute point contre l'ennui, nous sommes autorisés à prononcer pour nous, que nous ne sentons rien d'agréable quand nous lisons Homere traduit. Le sentiment de chaque homme est à lui & indépendant. Ce divin Homere nous ennuie. Nous sentons des ouvrages modernes comme les juges par excellence du beau & du parfait sentent l'Iliade. Nous ne sommes pas juges des plaisirs d'autrui : mais notre Homere à nous sera Richardson ; notre Théocrite, Gessner ; notre Théophraste, Fielding ; & nous gémirons de voir des académies puériles, des admirateurs par écho, des commentateurs énergumenes proclamer aveuglément cette langue grecque, qui possede un si petit nombre d'ouvrages, encore inutiles pour la plupart ; tandis qu'au milieu de cette impuissante & stérile curiosité nous oublions les images, les tableaux, les idées vrai-

ment utiles & grandes, les livres moraux & politiques qui nous environnent, & qui faits pour nous parler éloquemment, nous trouvent presqu'insensibles, à mesure qu'il nous importeroit davantage de les approfondir & de les connoître.

Qu'il vienne du moins un traducteur propre à nous faire goûter l'Iliade. L'Homere anglois, de Pope, de l'aveu de bien des gens, est supérieur à l'Homere grec; parce que Pope a fait, pour ainsi dire, un poëme neuf, par les tournures originales qu'il a données aux détails, en corrigeant leur excessive longueur, & par une multitude d'allusions fines & délicates qu'il a su créer; graces à l'énergie, la liberté & la souplesse audacieuse de sa langue.

Roman pour roman, j'aime donc mieux lire un roman moderne que le vieux roman de l'Iliade, qui me paroît fastidieux. Il peut être admirable dans sa langue, d'accord; mais en françois, soit en prose, soit en vers, il m'a beaucoup déplu.

Tout poëme épique doit commencer, comme on le sait, par ces mots, *Je chante.* Un conte ressemble fort à un poëme épique; or voici le commencement d'un conte qui me revient en mémoire.

Il étoit une fois un roi & une reine; le roi s'appelloit Pétaut, *c'étoit un fort bon homme, un peu brusque, d'un esprit simple, & le meilleur roi qu'il y eût au monde.* . . Ici faisons un peu le commentateur homérique. Que ce début est simple, énergique, précis, lumineux! Voilà un caractere dessiné dans les premieres lignes. Le vieux chantre lui-même n'a pas mieux dit. Comparons. *Inspirez-moi, déesse! & vous muse immortelle, chantez la colere d'Achille & cette haine inexorable qui fit périr tant de jeunes héros, & qui livra leurs*

membres déchirés à la faim des avides vautours. Il y a plus de simplicité dans le début de ce conte, il y a plus de grace & de vérité.

Pourquoi Homere se dit-il inspiré par une muse ? Qu'est-ce qu'une muse ? n'est-il pas constant que c'étoit lui-même qui travailloit ses vers; pourquoi paroître écrire sous la dictée d'un être imaginaire ? Comment cette muse est-elle immortelle ? Pourquoi chanter la colere & la haine ?

Nous pourrions poursuivre ainsi l'examen de la divine Iliade, pour peu que cela plût à quelqu'un de nos lecteurs, fatigué d'entendre parler incessamment de cet ancien poëte, & de ne pouvoir ni le lire, ni le juger.

DISCOURS

Prononcé par M. . . . pour sa Réception à l'Académie de . . . (1).

QUEL honneur pour moi, messieurs, d'être admis dans cet aréopage littéraire, qui parle peu, écrit encore moins, mais qui pense beaucoup ! Combien il est au dessus des académies de Paris, dont les productions annuelles remplissent d'énormes volumes ! Au Louvre on écrit, on réfléchit dans votre Lycée. Autrefois la province suivoit l'exemple de la capitale; mais on assure que la capitale commence à suivre celui de la province, & qu'elle a senti que la plus grande gloire d'un

(1) Ce badinage est d'un homme qui n'a voulu que rire, & non blesser aucun Académicien.

académicien est de penser dans un fauteuil deux fois la semaine après dîner. Qu'il est glorieux pour vous, messieurs, de voir ces fieres académies, qui avoient dédaigné la vôtre, la prendre aujourd'hui pour modele ! Mais à propos de modele, comment pourrai-je égaler jamais le grand homme à qui je succede ? (*Ici l'orateur s'arrêta un moment pour recevoir les justes éloges que méritoit cette heureuse transition.*) Ah ! si je ne puis l'égaler, je tâcherai du moins à m'associer à sa gloire, en vous traçant un tableau de sa vie.

Ne vous attendez point à entendre des récits de batailles. Il dédaigna la gloire des armes. Ne cherchez point dans son histoire les soins orgueilleux d'un magistrat qui veut interpréter ou changer les loix, & faire une révolution dans sa patrie. Il foula aux pieds les grandeurs de la terre; & lorsqu'on voulut le nommer officier municipal, il rejetta cette offre, non pas avec cette feinte modestie qu'affectoit César lorsqu'Antoine lui offroit la couronne, mais avec une franchise décidée & vraiment philosophique. *Je n'entends rien à toutes ces affaires-là*, dit-il. Que ce peu de mots renferment de sens ! Tout ce qu'on dit des Philosophes Grecs & Romains sur les embarras des honneurs, ne se trouve-t-il pas renfermé dans cette réponse simple & laconique ? Tous les gens de goût la préféreront sans doute à ces vers pompeux de Racine.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

N'allez pas non plus m'imposer la tâche de vous donner des analyses de ses ouvrages. Sa modestie m'en a dispensé. Il étoit bien éloigné du faste de tant d'écrivains qui publient le fruit de

leurs veilles, & dont le but est moins d'instruire l'univers que d'en être admirés. Personne ne doute, messieurs, que s'il eût voulu prendre la plume, il n'eût effacé Racine, Fénelon, Voltaire, & nos plus grands hommes. Il le disoit lui-même avec cette ingénuité que vous lui connoissiez; mais ajoutoit-il, la gloire viendroit me chercher: je suis homme, je suis foible, & quelques mouvemens d'orgueil pourroient altérer le calme de mon ame. Ecrivez, lui disoit quelqu'un; mais gardez l'anonyme. On me reconnoîtroit toujours, répondit-il, & le cri de la renommée viendroit troubler ce silence qui règne dans ma retraite. Il étoit si imperturbable dans ce systême, que lorsqu'il fut admis parmi vous, vous fûtes forcés de le dispenser du discours ordinaire; exception faite pour lui seul, & qui prouve autant votre modestie que la sienne, puisque dans ce discours il n'auroit pu s'écarter de l'usage reçu & de vous louer & de se louer lui-même. Il fut grand, parce qu'il dédaigna la grandeur. Il eut des talens, parce qu'il eut soin de les cacher. Il fut penseur profond, parce qu'il renferma toujours ses pensées en dedans de lui-même. Sa mere nous assure que, trois jours avant de lui donner l'être, elle eut trois songes où elle vit trois couronnes de laurier qui furent placées sur la tête de son enfant, par trois muses qui l'allaitoient tour-à-tour. Je sais bien que les académiciens de Paris rejeteront ce fait au rang des fables, parce que leurs meres n'ont point eu de pareils songes avant de les mettre au monde. Mais ce que le ciel ne permet pas pour des hommes vulgaires, il le permet en faveur des grands hommes.

On l'envoya de bonne heure au college. Ici l'histoire de sa vie offre des obscurités, & fait naître

un problême que je vais résoudre. Les uns prétendent qu'il brilla dans les classes, les autres, qu'il y fut toujours placé au dernier rang. Si la premiere tradition est vraie, c'est que ses talens extraordinaires se développoient déjà. Si c'est la seconde qu'il faut adopter, c'est qu'il dédaignoit la gloire scholastique, ou que la nature vouloit mûrir ce fruit avant même qu'on en soupçonnât le germe. Au reste, j'ai su qu'il avoit fait une étude profonde de la syntaxe, & qu'il avoit dédaigné les mathématiques, l'astronomie, la physique, la morale, & toutes ces sciences vagues qui forment peu l'esprit & le cœur. Au sortir du college, sa mere lui ordonna de choisir un état : aucun ne lui plut. Que veux-tu donc faire, lui dit-elle, je veux penser, répondit le jeune philosophe. Eh bien, pense, reprit cette femme illustre, le modele des meres. En effet, il pensa toute sa vie. Il lisoit peu, parce qu'il y a peu de bons livres; & lors même qu'il lisoit les meilleurs, il s'endormoit, parce qu'il sentoit combien il étoit supérieur aux auteurs même qui faisoient ses délices. Les logogriphes des journaux étoient sa lecture favorite. Combien de fois l'avez-vous vu, messieurs, nouvel Œdipe, chercher le mot d'un logogriphe avec une inquiétude inexprimable, se battre le front, s'arracher les cheveux, & donner tous les signes du désespoir lorsqu'il ne pouvoit le trouver. C'est la seule circonstance de sa vie, où son phlegme & son courage se soient démentis. Mais lorsqu'il rencontroit ce mot précieux, comme la joie rayonnoit sur son visage! Non, celle d'un roi qui vient d'être proclamé n'a rien de si grand & de si majestueux. Je dois à sa gloire de dire ici qu'un jour il me la sacrifia toute entiere. Je cherchois le mot d'un logogriphe; il

le trouva, vint me le dire à l'oreille, me permit de m'en faire honneur, & ne révêla jamais ce secret; bien différent de ces auteurs indiscrets, qui ne prêtent leur plume à leurs amis, que pour réclamer deux jours après les ouvrages qu'il leur ont donnés.

Enfin, messieurs, familier avec le peuple, il s'humanisoit avec lui, se mettoit à sa portée sans efforts, & prenoit si bien le langage du plus simple bourgeois, qu'on eût dit que ce langage lui étoit naturel. Convive agréable, l'appétit avec lequel il mangeoit en donnoit aux autres. Rappellez-vous, messieurs, ce superbe repas qu'il vous donna le jour de sa réception, cette soupe succulente, ces petits pâtés d'un goût ! ces. . . Mais je m'apperçois, messieurs, que je redouble les regrets que vous a causé sa perte, & je m'arrête avec vous pour pleurer cet homme étonnant, qui donnoit d'excellens dîners, & qui n'exigeoit pas qu'on les lui rendît. La douleur m'étouffe la voix, & je ne me sens plus la force de lire cette phrase par laquelle je finis. Je me suis proposé ce grand homme pour modele, & je sens qu'en faisant ce discours j'ai manqué à la loi qu'il s'étoit faite à lui-même de ne jamais écrire; mais c'est la seule fois que je m'écarterai de ses traces, & dans tout le reste de ma vie je vous promets, ainsi qu'au public, d'être son fidele imitateur. . . Deux mots encore, messieurs, avant de nous séparer. On n'a trouvé dans les papiers de ce grand homme que les deux premiers vers d'un madrigal; il fit le premier il y a dix ans, le second il y a quatre ans; l'impitoyable mort l'a empêché de faire les deux derniers, & de couronner son ouvrage. Voici les deux premiers vers qui nous restent :

L'amour est un enfant volage;
Dont les yeux & le badinage....

Qui de nous, messieurs, oseroit mettre la derniere main à ce chef-d'œuvre posthume. Ah! conservons-le plutôt tel qu'il est dans les archives de notre académie, & n'imitons pas les commentateurs audacieux qui ont osé remplir les lacunes que Virgile avoit laissées dans les six derniers livres de l'Enéide.

ÉPITRE A UN AMI.

. Est Deus in nobis.

VEUX-TU connoître, ami, ta force, ta grandeur,
Et de ton être enfin l'immense profondeur?
Ne sors point de toi-même, & saisis tes richesses;
La nature en notre ame a semé ses largesses.
Tous les biens sont à nous: quel est le vrai trésor?
Cours auprès de l'avare, interroge son or;
L'or est pauvre: ton cœur, mine riche & féconde,
Etend ton existence aux deux bornes du monde.
Sans lui, cet univers obscur & pâlissant
Tombe avec son soleil dans la nuit du néant;
Mais la terre & le ciel sont nos vastes domaines.
Ta raison, ta pensée, augustes souveraines,
Vont sur tous les objets porter leur pur flambleau,
Et forcer la nature à lever son bandeau.
Ah! qui donne au soleil sa chaleur salutaire,
A l'astre de la nuit sa beauté solitaire,
Aux fleurs ce coloris, aux fruits cette saveur,
Aux bocages muets leur concert enchanteur?

Ce

Ce sont tes sens, ami. Ces rois de la nature
Sont les dieux créateurs de la volupté pure.
Ton œil peint cet azur qui colore les cieux,
Ton oreille a formé ces sons mélodieux.
L'univers sans leur douce & puissante magie,
Ne seroit qu'un cahos sans couleur & sans vie.
C'est toi qui vas créer tous les traits du tableau :
L'objet est une toile, & tu tiens le pinceau.
Imagination, que tes brillans prestiges
Enchantent nos esprits d'agréables prodiges!
Que tout foyer brûlant, miroir ingénieux,
Rend nos plaisirs plus vifs & plus délicieux!
Ton magique pouvoir me transporte, m'entraîne;
D'un corps appesanti j'ai secoué la chaîne.....
O nature! je fuis tes objets ravissans,
Je dois un plus doux charme à l'erreur de mes sens.
Non ce n'est point assez dans son vol invisible,
Et de l'être existant, & de l'être possible;
Elle donne naissance à des mondes nouveaux:
Je peux les enfanter dans l'horreur des cachots.
Feu puissant, feu sacré! viens, trace ma carriere;
Les roses du bonheur ceindront ma tête altiere.
Je laisse en m'élançant vers mon superbe choix,
Aux vulgaires mortels la couronne des rois.
Agissante mémoire, ô toi dont la puissance
Aux siecles écoulés redonne l'existence,
Qui tire du néant un empire effacé,
Et redis au présent les destins du passé?
Tu roules sous mes yeux les fastes de la terre.
Et quoi! le crime heureux est armé du tonnerre!
Mon cœur gémit... La mort dévore les tyrans,
Leur rage est passagere, ils sont soumis au tems :
Le tems nous a vengés... Tout foibles que nous sommes,

Rendons graces à ses coups en chérissant les hommes.

Dans notre entendement quel pouvoir souverain!
Il condamne, il approuve; & ce creuset divin
Reçoit nos sentimens, les unit, les épure;
Et pesant nos besoins d'une balance sûre
Donne une assiete fixe à nos arts, à nos loix.
L'édifice commence & s'acheve à sa voix.
Quand tout nous abandonne, il est notre refuge,
Notre consolateur, ou plutôt notre juge.
Du choc des passions éprouvons-nous l'effort?
Son phare se rallume & nous montre le port.

Et le cœur qui connoît la pitié, la tendresse,
Ce doux besoin d'aimer, ce charme, cette ivresse,
Ces élans enchanteurs, ce trouble, ce desir,
Douces sensations au-dessus du plaisir,
Qu'il est fier lorsqu'il peut rendre heureux ce qu'il aime!
Qu'il est grand dans les bras de la volupté même!
Animant chaque objet d'un souffle précieux,
D'un œil reconnoissant il regarde les cieux.
Innocente amitié, plus touchante & plus pure,
Accours, viens adoucir, non fermer sa blessure.
Laisse-lui ses vertus, sa sensibilité,
C'est d'elles que naîtront la tendre humanité,
Les cantiques brûlans d'une ame transportée.
Le cœur qui n'aima point fut le premier Athée.

Riches de tant de biens, par un indigne choix,
Irons-nous à Plutus vendre nos plus beaux droits?
L'or perfide est semblable au despote infidelle,
Qui chaque jour impose une chaîne nouvelle.
L'opulence est souvent un fardeau dangereux,
Un funeste embonpoint qui cache un vuide affreux.
L'homme plein de santé marche d'un pas plus libre;
Le jeu de ses ressorts naît d'un juste équilibre.

Quand la digue est rompue & que l'on voit les eaux
S'élancer & franchir les bords de leurs canaux,
Les champs sont innondés, leur force est épuisée.
J'aime mieux goutte à goutte une douce rosée.
L'abeille nous instruit; ses travaux diligens
Ne pompent que le suc qui forme ses présens.
La gloire, diras-tu, la gloire! quelle est belle!
Oui; mais pour en juger, prends un prisme fidelle,
Et distingue ses traits parmi des faux brillans.
Garde-toi d'imiter ces crédules enfans
Qui, voyant du soleil la flamme vagabonde
Imprimer sa splendeur sur la face de l'onde,
S'enfoncent dans la fange en voulant le saisir.
Trop souvent un fantôme a trompé le desir.
La gloire véritable est de chérir tes freres,
Immortels comme toi, comme toi nécessaires.
La gloire est d'honorer le dernier des humains,
Puisque Dieu l'a formé de ses augustes mains.
La gloire est de dompter l'inimitié parjure;
L'effort le plus sublime est l'oubli d'une injure.
Quand l'ame, s'élançant d'un corps vil & mortel,
Sortira du bûcher immense, universel,
Sur les débris du monde on la verra sourire.
Ces palais, que la mort tiendra sous son empire,
Tomberont en cachant leurs maîtres orgueilleux.
Mais un soupir secret, offert aux malheureux,
S'élevant vers le Dieu qui prolonge la vie,
Recevra tout l'éclat qu'usurpoit le génie.
Ainsi de l'univers embrasse le tableau.
Le chêne altier décroît, tout rentre de niveau.
Que nous sommes trompés par tant d'arts si frivoles!
Et que sont en effet de stériles paroles?
Ce langage arrangé, ce discours élégant,

Ce badinage fut sont les jeux d'un enfant.
Vertu! seule beauté, reçois tous nos homages.
Le génie a causé d'effroyables ravages.
Nous perdons nos beaux jours pour domter nos rivaux.
Mais quels sont, après tout, les généreux travaux?
C'est de combattre en homme, & de sauver sa tête
De tous ces fers honteux que le sort nous apprête.
Ne nous amusons pas à quereller les vents;
Mais trompons leur fureur par nos soins renaissans.
Je dédaigne un mortel dont la voix suppliante
Va caresser des grands la bassesse insolente:
J'aime à voir Diogene, en se moquant d'eux tous,
D'une froide statue embrasser les genoux.
Je plains l'infortuné qui chérit la molesse,
Qu'un petit mal aigrit, qu'un rien tourmente & blesse,
Qui contre le malheur ne sait point se roidir,
Et seul dans l'univers ne voudroit pas souffrir.
Ce n'est pas que je veuille, en misantrope austere,
Briser des nœuds civils le lien titulaire,
Changer un patriote en stoïque orgueilleux,
Placer l'homme insensible au rang des demi-dieux.
Je connois trop les nœuds qu'a tissu la nature,
La source des plaisirs coule de sa main pure.
Je respecte ces cœurs d'un doux limon pêtris,
Aux crix de l'infortune aisément attendris.
C'est ainsi que l'on voit la tendre sensitive
Déceler les douleurs de son ame passive,
Perdre au simple toucher, ses graces, sa fraîcheur,
Et crier au méchant, toi seul n'a pas un cœur.
Dans peu de jours, hélas! la pesante vieillesse
Flétrira sous nos pas les fleurs de la jeunesse;
Nous perdrons par degrés & notre ame & nos sens.
Prévenons la langueur de ces jours pâlissans.

Le ſoleil au couchant moins vif qu'à ſon aurore,
De ces derniers rayons s'enorgueillit encore,
Je veux que, banniſſant la foibleſſe & l'effroi,
L'homme, dans tous les tems, ſache vivre avec ſoi.
Ce voyageur (1) fameux par ſon iſle déſerte,
De ces nombreux talens y fit la découverte.
Ayons ſon induſtrie, & dans cet univers,
Jugeons-nous habitans des plus profonds déſerts.
Ton ſemblable, ô mortel! eſt un être fragile.
Chéris-le; mais, crois-moi, cherche un plus ſûr aſyle.
Nous ſommes tous du ſort les jouets éternels,
Le vrai courage reſte aux généreux mortels;
Qui peut abattre l'homme alors qu'il eſt ſon maître?
Le cœur qui ſe fait vaincre eſt tout ce qu'il veut être.
Il meſure ſa gloire au poids de ſa vertu;
Il n'eſt ſoumis qu'au ciel, dont il a tout reçu.
L'ame eſt de ſon Auteur l'image la plus belle,
Tout ce qui n'eſt pas Dieu s'éclipſe devant elle.

---

(1) Robinſon.

DERNIERE LETTRE

Du Roman de Julie, ou de la Nouvelle Héloïse (1).

SAINT-PREUX A WOLMAR *après la mort de Julie.*

O Wolmar, quel coup tu viens de me porter ! Celui de la mort me sera cent fois moins horrible.... Je n'exiſte plus; je ne ſens plus rien, pas même ma douleur ! Mon cœur eſt arraché loin de moi, ou plutôt il eſt anéanti... La terre ſe dérobe ſous mes pas; tous les objets fuient ſous mes mains comme des fantômes; & mon ame ſtupide, égarée, réſide toute entière au fond de la tombe où repoſe Julie ! Divine Julie, je reſpire à tes côtés, je veille ſur ton corps froid & inanimé comme ſur un dépôt ſacré confié à mes ſoins... Je me tais; je reſpecte le ſilence dont tu t'environnes..... Je te contemple dans l'ombre de la mort; mes yeux percent ce voile redoutable qui te couvre..... O Julie ! oui, tu es toujours la même, ton ame anime encore tes yeux; le trépas n'a point glacé ton front; les inſectes dévorans n'oſent t'approcher, ils te reſpectent; ta bouche va s'ouvrir....... *Ami, remplis ton devoir*..... Quels accents ! quelle voix touchante & lugubre ! Où ſuis-je? L'illuſion fuit,

(1) La lecture du roman de Rouſſeau a fait naître l'idée de cette lettre. Elle fut écrite en 1764.

ſa langue s'eſt glacée, ſes yeux ſe ſont éteints, la mort enchaîne dans un cercueil ce corps jadis le temple de la vertu... Je voudrois fuir ; je ne puis. Cette image affreuſe & adorable nourrit & déchire mon cœur. Quoi, Julie, tu n'es plus ?..... O Wolmar, j'excuſe tes erreurs..... Eh ! quel pouvoir régit cet univers ? Femme adorée, tu n'es plus ? Où es-tu ? Ah ! ta plus belle place étoit au milieu de nous. Qui a pu te ſéparer des cœurs que tu aimois, des cœurs dont tu faiſois le bonheur ? & où eſt le tien, éloigné de ton époux, de tes enfans, de ton amie, & l'oſerai-je dire, de moi ?..... Un fier mépris m'anime, une muette indignation s'éleve dans mon ſein; en contemplant ce monde où regne un déſordre ſi bizarre, je trouve dans le fond de mon cœur, je ne ſais quel ſentiment de grandeur & de généroſité, je ne ſais quelle ſupériorité ſublime, qui me font dédaigner la vie & l'exiſtence, qui me font en même tems verſer des larmes ſur le ſort des malheureux humains, qui ne démontrent enfin qu'il ne me manque que la puiſſance pour qu'ils ſoient fortunés. Non, je ne ſuis point furieux..... Cet événement cruel m'étonne, ſurpaſſe & confond mes idées ; mon œil eſt ſec, le ſourire amer eſt ſur mes levres ; ce n'eſt point le deſtin qui a conduit ce coup effroyable, il étoit trop bien meſuré ; c'eſt... ô wolmar, acheverai-je ? Et toi, Etre incompréhenſible, trop grand pour t'irriter du vain déſeſpoir d'un mortel dont tu as percé le cœur, pardonne ; Julie eſt dans ton ſein ; je t'adore, mais.... O Dieu ! que ne nous la laiſſois-tu ? ou pourquoi, en la frappant, n'as-tu pas daigné nous frapper tous enſemble ? Un ſeul inſtant a donc confondu tous nos projets ; il n'eſt donc

pas permis à l'homme de bâtir sa félicité ; & quand la vertu commence à faire notre bonheur, la mort vient déchirer le plan heureux de notre vie. Ami, nous ne verrons plus, nous n'entendrons plus cette ame qui animoit notre ame, ce cœur aimant qui attiroit nos cœurs, cet esprit sublime, dont la force & la douceur consoloient nos maux & nous élevoient au-dessus de nous-mêmes! Je tenois tout d'elle, vertu, courage, bonheur ; je ne suis plus rien. J'ai été un homme, aujourd'hui mon cœur est devenu insensible ; j'ai tout perdu, jusqu'à l'opinion de moi-même : absorbé dans une nuit épaisse, je ne vois que l'horreur du moment présent ; le passé est un songe, & l'avenir un gouffre d'amertume où je me précipite.

O wolmar ! ta lettre dans un seul instant a répandu sur mon cœur tout ce qu'un cœur peut sentir de souffrances. Je n'ai éprouvé qu'une secousse ; mais qu'elle a été cruelle ! mon ame en est pénétrée & presqu'anéantie. Je conçois l'horreur de ma perte dans toute son étendue, mais je n'ai pas la force de sentir ma douleur. C'est vous, infortuné wolmar, c'est vous qui buvez jusqu'à la lie ce calice amer. Vous avez reçu ses derniers soupirs ; vous lui avez rendu les devoirs les plus chers & les plus tristes ; vous êtes mort mille fois ; vous vivez ! Que n'ai-je éprouvé ces tourmens desirables ! Je ne serois plus, ou je vivrois consolé.

O Julie ! je ne puis m'accoutumer à l'idée de ta mort. Ah ! puisque tu devois mourir, que ne t'ai-je vu expirante ! Mes levres auroient pressé tes mains tremblantes ; mes soins auroient retardé ce moment fatal. J'aurois recueilli tes larmes, tes soupirs, tes regrets ; je t'aurois immolé ma douleur ; j'aurois vu briller ton dernier regard, j'au-

rois emporté ton ame, & ma voix auroit consolé ta digne amie...... Aujourd'hui, plus à plaindre qu'elle, je ne puis donner de consolation, je ne puis en recevoir; rien ne peut me donner ce courage dont j'ai besoin pour remplir tes volontés dernieres; je meurs sans que je te sois utile, j'expire, & je n'ai rien fait pour toi. wolmar, homme sublime, toi qui me rendis vertueux par ta noble confiance, tu possédois le trésor où m'attachoit mon être, & je t'aimois! Je vivois près de Julie, & j'étois heureux! Si tu étois son époux, j'étois son chaste amant; ta générosité fit mon bonheur, il étoit peut-être supérieur au tien. O cher wolmar! je te gardois cet aveu pour récompense.

Mais c'est peu: comment te rendre ce que je te dois? J'ai tout perdu, & il me reste une dette immense à acquitter; je ne puis supporter la vie. & tu m'ordonnes de vivre...., Ah, cruel, quel sacrifice exiges-tu? Ne sois pas un tyran; n'abuse pas des droits que tu as sur moi. Moi revenir à la vie? revivre pour gémir, pour détester mes jours?... Non.... tu le veux, est-ce assez? La voix de Claire se mêle à la tienne; Claire qui fut l'amie de Julie, Claire que j'aimois (puisqu'il n'est qu'un mot pour exprimer de si différentes affections,) mais que j'aimois comme faisant partie de Julie, que j'aime encore comme reste précieux d'elle-même, Claire!.... ah! Wolmar, sa voix même est impuissante.

Adieu; ne me retiens plus. Je descends dans la nuit de la tombe: c'est-là mon seul asyle. Ne m'accuse point d'être un ingrat: conçois mes maux, & prononce. Tu n'aurois près de toi qu'un homme gémissant dont le cœur est mort, & dont l'esprit est égaré. Laisse-moi mourir en paix.

Tu m'attends, ô divine Julie! permets que la froide mort m'unisse à toi. Après une vie mêlée de tant d'agitations, je dormirai près de toi d'un sommeil tranquille, près de toi qui as déchiré mon cœur de mille traits, près de toi qui l'as enivré de mille plaisirs. Hélas! ce trouble qui me consumoit pendant une vie orageuse; ce moment où je te perdis, où je te vis passer dans les bras d'un autre; ce moment, dis-je, fut cent fois moins affreux que le sombre repos, que le calme horrible qui m'accompagne. Heureux le moment où une parfaite insensibilité terminera toutes mes peines!

Je vais mettre le pied dans ma tombe, ô Julie!.... Quelle terreur sacrée me pénetre? qui m'arrête? Je n'ose avancer dans ce sanctuaire redoutable.... Je me souviens que Julie étoit mere.... Elle sort du tombeau avec éclat.... O Julie! je me prosterne à tes pieds; je n'ose lever jusqu'à toi mes timides regards..... Que vois-je? Auguste & tendre mere! tu me présentes tes enfans, tu les baignes de larmes, tu les remets entre mes bras; ta voix douce & sublime s'écrie d'un ton de reproche: *Ami, remplis tes devoirs*... Oui, je les remplirai; j'honorerai ton choix & ta confiance. Tes enfants t'étoient plus chers que toi-même.... Je les aime comme toi: tu perdis la vie pour l'un d'eux!..... Viens, enfant cher & cruel, viens dans mes bras; tu déchireras à chaque instant mon cœur: n'importe, viens & rends-moi le sentiment par le sentiment de la douleur. Je suis vaincu: il faut vivre malheureux.

Oui, Julie, tu le veux & je t'obéis, lorsque je brûle du desir de me rejoindre à toi. Tu n'es point disparue; tu commandes, & j'aime à remplir tes loix. Tu vis encore, tu m'es toujours pré-

lente, je puis toujours t'aimer de ce feu pur dont je brûlois pour toi ; je puis encore te plaire, & quand tu ne ferois rien, j'adorerois ton ombre.

Venez, enfans chéris, pur sang de Julie : nos ames se connoissent : vous m'appartenez. La vertu de Julie sera notre modele ; elle veillera du haut des cieux sur nous, & la justice de nos actions sera l'hommage le plus digne d'elle. Ne l'oublions jamais, enfans chéris ! En vous pressant dans mes bras, je me rappellerai Julie : ah ! je ne veux point d'autre récompense de mes travaux.

O cher Wolmar ! je vole auprès de toi. Julie a parlé. Je consens à supporter le fardeau de la vie : je consacre mes jours à toi, à tes enfans ! heureux de les servir ! Cher Wolmar, reconnois une Intelligence suprême qui conduit tout ! elle a ses vues : soumettons-nous à ses décrets terribles, mais cachés. Un jour éclaircira ce qui nous confond. Reconnoissons un Dieu. Hélas ! si un aveugle destin régissoit le monde, aurions-nous le droit de pleurer, de nous attendrir & d'espérer ?

LETTRE

D'OVIDE exilé, à un Ami.

TU veux que j'essaie de charmer des jours misérables par les douceurs de l'étude ; tu m'exhortes à ne pas laisser périr mes talens dans l'inaction. Ami, j'approuve ton conseil ; mais la pratique n'en est pas facile. Les vers veulent de la gaieté. L'ame, pour produire, a besoin d'être en paix. Je suis loin d'en jouir. Toujours battu de la tempête, il n'est point de sort plus triste que

le mien. Exiges-tu que Priam folâtre sur le tombeau de ses enfans, & que Niobé, privée des siens, mene les danses de la joie ? Relégué & seul dans le fond de la Scythie, sont-ce des vers que je dois écrire, ou des pleurs que je dois répandre ? Quand tu me donnerois un cœur aussi dur que celui de l'accusateur de Socrate, toute ma constance s'affaisseroit sous le poids de mes maux. Mes calamités surpassent la force humaine. Le vieillard qui fut nommé sage par la voix d'Apollon, n'auroit pas le courage d'écrire, s'il éprouvoit mes malheurs. Il faudroit que j'eusse oublié ma patrie; il faudroit, ô mes amis! que je vous eusse oubliés vous-mêmes, & que j'eusse perdu tout sentiment. Encore la crainte qui m'agite ne me laisseroit jamais assez tranquille pour me livrer à mes pensées. Un peuple d'ennemis environne le lieu que j'habite, & m'y tient sans cesse assiégé. Ajoute encore que les années ont affoibli mon génie, & que cette longue inaction a consumé ses forces. C'est en vain qu'un champ est fertile de sa nature; si le soc ne le renouvelle, il ne produira que de l'herbe & des ronces. Le coursier qui est resté long-temps oisif, sera moins léger à la course, & verra ses rivaux voler devant lui dans la carriere. Le vaisseau qui long-temps reste à sec sur le rivage, tombe enfin en pourriture & se décompose; & moi, je désespere de redevenir ce que j'ai déjà été, & de retrouver mes foibles talens. Mes forces m'abandonnent, les longues souffrances tuent le génie. Souvent cependant, comme aujourd'hui, je prends mes tablettes, & j'essaie d'assujettir des mots à la mesure des vers; mais je n'ai point composé d'autres poëmes que ceux que tu vois. Ils se sentent des malheurs de leur auteur & des lieux où il est relégué. Je sais que la gloire donne des

forces au génie, & que l'amour de la réputation le féconde. Il fut un tems où j'étois moi-même attiré par l'éclat d'un nom. J'étois heureux alors : maintenant je suis trop malheureux pour m'occuper de la gloire, & je voudrois, s'il étoit possible, être ignoré du monde entier. Me diras-tu que mes premiers vers ont réussi, & que je dois poursuivre mes succès ? O muses ! pardonnez; mais vous êtes la premiere cause de mon exil. L'inventeur barbare du taureau d'airain en fit le premier le douloureux essai, & moi aussi je suis puni de mes talens. Devrois-je encore avoir quelque chose de commun avec les vers ? Quand on a fait naufrage, n'est-il pas naturel de détester les mers ? & quand même, toujours séduit par mon penchant, je me livrerois encore à un talent qui m'a été si funeste, suis-je dans des lieux propres à m'inspirer ? Je n'ai pas un seul livre ; je n'ai personne à qui je puisse me faire entendre, & qui se soucie de m'écouter. Tout est barbare, le lieu comme le langage. On n'entend sortir de la bouche du Gete que des sons effrayans & sauvages, commes les cris des bêtes féroces; je crois même avoir déjà oublié la langue des romains.

J'ai appris à articuler des mots Getes & Sarmates. A te dire vrai cependant, ma muse ne peut s'empêcher de tracer des vers. J'écris ; & quand l'ouvrage est achevé, je le jette au feu. Le fruit de mon travail est transformé en cendres légeres. Ne voulant point faire des vers, & ne pouvant pas plus m'abstenir d'en faire, je me livre à mon penchant, & j'abandonne l'ouvrage aux flammes. Ce n'est que par hasard ou par suprise que ces foibles lambeaux vous parviennent quelquefois. Ah ! plût au ciel que le feu pût détruire comme l'ouvrage le talent qui a été la cause de ma perte & de mes malheurs !

ÉCRITURE.

POUVOIR de l'écriture, tu n'attires pas encore assez l'admiration! Par quel méchanisme des mots tracés sur du papier, & dont l'influence au premier coup-d'œil paroîtroit devoir être peu considérable, font-ils des impressions si durables, si profondes? L'idée de la réalité n'est que passagere, & le tableau, par les touches vives qu'il reçoit des mots, affecte davantage. Ce pouvoir de combiner rapidement des idées à l'aide de simples figures, a vraiment quelque chose d'étonnant & de surnaturel. Des objets qui ne sont jamais tombés sous les sens, deviennent sensibles, & s'offrent réellement jusqu'à troubler & épouvanter nos esprits. Les mots frappent plus l'imagination que ne le feroit la chose même.

Il est assez difficile de concevoir comment les mots, semblables au ton de la voix, prennent un caractere d'attendrissement, de passion, de crainte, de souffrance, de mépris, d'orgueil, de dédain; comment un caractere mort, inanimé, devient un langage éloquent, expressif, qui fait répandre des larmes, qui anime, qui passionne, qui tue.

Par une sympathie prompte & rapide nous saisissons le feu allumé dans une autre imagination. Démosthene enflamme sa république, & la précipite, malgré ses vrais intérêts, dans une guerre fatale. Peut-être aussi que les mots, dans leur origine primitive, & lorsqu'ils n'ont pas encore reçu toutes les acceptions particulieres que crée une société policée, ont plus de force & d'énergie. Ces mots peignent naïvement, & ceux

qui les entendent ne songent point encore à les soumettre à la froide analyse de la critique.

Les peuples encore barbares ont sans doute une précision plus nerveuse, une chaleur plus vraie : ils tiennent de plus près à la nature. Les mots, dans l'origine d'une langue, ont plus de briéveté, & expriment plus de choses à la fois. On les décompose, on les alonge, on les subdivise, on les modifie d'après une libre fantaisie; mais dès que le peuple se polit, les mots prennent un rang comme les hommes. Il y en a de nobles, il y en a de bas; & cette inégalité est fondée, de même que l'autre sur le caprice, le hasard & le cours bizarre des événemens.

Il seroit beau de remonter à la langue primitive de chaque climat, de trouver le vocabulaire de chaque peuple dans les productions de son sol, de voir les expressions les plus répandues dans telle contrée sortir des objets physiques : de reconnoître la transmigration des mots qui ont voyagé avec les peuples conquérans; de saisir l'altération de tel idiôme qui, fort ou foible, a pris naissance dans les pays où se manifestent les bruyans phénomenes de la nature, ou dans les plaines riantes où elle repose; enfin de retourner le son, l'accent, le cri dans l'expression qui désigne chaque objet particulier. On verroit alors ce que les idées abstraites ont dénaturé, on appercevroit les liaisons primitives qui regnoient entre les êtres sensibles & nous.

Le Savant M. Court de Gebelin dit : *Demander quelle fut l'origine de la parole, c'est demander quand l'homme commença d'entendre, de voir, de marcher.* M. l'Abbé de Condillac, dans son *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, a reconnu, d'après les livres sacrés, qu'en sortant des mains de Dieu,

Adam & Eve furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir & de se communiquer leurs pensées : mais ensuite, écrivant en philosophe, il cherche comment la chose auroit pu se faire par des moyens naturels ; & l'on reconnoît alors évidemment que la parole est acquise & non donnée à l'homme, comme l'assure sans preuve M. Court de Gebelin.

Quelle différence incroyable dans le style de deux hommes nés de la même année, habitans de la même ville, parlant la même langue, voyant les mêmes objets ! Comment ne pas reconnoître que le style est l'empreinte de l'ame, & qu'il ne s'apprend point, qu'il ne s'imite point ? J'ouvre les œuvres de *****; ce sont des caracteres noirs, tracés sur du papier blanc. Je lis, je vois des tragédies en hémistiches & en rimes, des discours, des dissertations, de la prose, des vers grands, petits, &c. Mon esprit, malgré moi, est distrait, vagabond, j'oublie que je lis ; une rêverie vague s'empare de moi ; je bâille, & je laisse là l'homme de goût par excellence. J'ouvre un volume de la nouvelle Héloïse de Rousseau ; c'est encore du noir sur du papier ; mais tout-à-coup je deviens attentif, je m'anime, je m'échauffe, je m'enflamme, je suis agité de mille mouvemens divers. Je me crois dans les bosquets de Clarens ; je vois, j'entends les personnages, je lis le volume d'une haleine ; & quand j'apprends qu'il y en a six, mon cœur palpite de joie & de plaisir, & je voudrois pouvoir prolonger à l'infini cette délicieuse lecture.

ÉCRIVAINS.

TOUT écrivain eſt particuliérement lié à la juſtice d'une maniere ſolemnelle, & avant toute autre obligation. L'infraction de la juſtice eſt une injure faite au genre humain. Voilà pourquoi tout auteur digne de ce nom ſent vivement le tort que l'on fait à ſon ſemblable : il eſt le vengeur de la cauſe publique ; & l'oppreſſion qui eſt tombée ſur ſon voiſin doit lui devenir perſonnelle : il ne peut ſe diſpenſer d'élever la voix.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les écrivains, ils mépriſent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contre-balance la renommée univerſelle. La ſupériorité de leur raiſon leur montre les ſuffrages des hommes ſenſibles nés & à naître ; & ils placent la récompenſe de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

Peut-on donc trop honorer ces hommes ſupérieurs, qui étendent nos lumieres, qui établiſſent le code moral des nations, & les vertus civiles des particuliers ? Un poëme, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modelent le lecteur, ſans qu'il s'en apperçoive, ſur les perſonnages vertueux qui agiſſent ; ils l'intéreſſent, & l'auteur a perſuadé la morale ſans en parler : par l'art d'un travail caché, il nous a préſenté certaines qualités de l'ame revêtues de ces images qui les font adopter. Il nous fait aimer ces actions généreuſes ; & l'homme qui réſiſte aux réflexions, qui s'aigrit par les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf & pur qui met à profit la

ſenſibilité du cœur humain, pour lui enſeigner ce que l'intérêt perſonnel & farouche repouſſe ordinairement.

Il faut travailler avec ſoin l'intérieur de notre ame, qui eſt le ſanctuaire où réſident les images & les penſées. La ſcience n'eſt faite que pour nous conduire à la morale qui nous eſt néceſſaire, à la morale qui nous apprend à être patiens, modérés, doux, & qui en nous parlant de nos ſemblables, nous enſeigne tout ce que nous leur devons. Un philoſophe qui médite ſeul, qui ſcrute différens objets, qui les examine tranquillement ſous tous leurs rapports, eſt plus en état d'approcher de la vérité qu'une aſſemblée d'hommes qui diſcutent, déliberent, argumentent. Les écrivains ne doivent faire corps que par leurs idées.

Un homme riche ou heureux ne feroit peut-être pas bien de vouloir écrire, non pas ſeulement parce qu'il aventureroit ſon repos & ſes paiſibles jouiſſances; (1) mais parce qu'il ne ſeroit peut-être pas aſſez vivement indigné contre les méchans, c'eſt-à-dire, contre les perturbateurs de l'ordre public. Il ſe trouveroit dans une ſituation trop propre à tolérer beaucoup d'abus qui ne le toucheroient que foiblement, retranché, pour ainſi dire, dans le cercle de ſon opulence; enfin, il ſeroit trop diſpoſé à pardonner à beaucoup de monde, & à conſacrer par le raiſonnement certains vices politiques de nos gouvernemens modernes.

Comment chercheroit-il le remede aux maux qui nous preſſent, lorſqu'il ſeroit ſi éloigné de la

(1) Quand on ſe conſacre aux pénibles devoirs d'écrivain, il faut avoir ſondé d'avance la force de ſon ame; il faut pouvoir être aſſuré de ſoutenir avec fermeté les aſſauts des évènemens.

classe souffrante ? Il faut qu'un écrivain ait le malheur d'être mécontent de tout ce qui se fait de mal dans sa patrie, afin que ses écrits aient des traits mâles qui réveillent l'attention : il faut que ces traits soient fortement prononcés, puisqu'il a à frapper des oreilles superbes & endurcies. Orateur du grand nombre, c'est-à-dire, de la foule des infortunés, il faut que la mélancolie, mere de la pitié, préside à sa touche un peu sombre, & la rende plus attendrissante.

Fontenelle a dit de lui-même, qu'il ne lui étoit jamais arrivé de jeter le moindre ridicule sur la plus petite vertu. Cela est vraiment respectable ; mais il n'avoit encore rempli que la moitié de la tâche d'un homme de lettres. Il lui est de plus en plus enjoint de renfoncer sa voix contre tout ce qui blesse & avilit l'humanité, de flétrir tout despotisme, d'attaquer sans relâche la tyrannie qui revêt tant de formes, de se dévouer pour la cause commune, de posséder ce sentiment profond qui se répand à grands flots, de voir le dernier citoyen, & de devenir enfin son avocat devant l'orgueil de la puissance.

Eh ! qui défendra la multitude des coups qu'on lui porte, si ce n'est la voix éloquente de l'homme juste & sensible ? Qui environnera le pouvoir aveugle & violent de tous les reproches, de tous les cris, de tous les gémissemens, si ce n'est l'écrivain ? Il faut qu'il rende l'accent aigu & plaintif de l'opprimé ; qu'il fasse gronder sur la tête de l'oppresseur le bruit lointain & formidable du tonnerre de la postérité, & qu'il sache, malgré l'audace qu'ont affecté quelques politiques, qu'il est peu d'hommes publics qui ne craignent le jugement du public.

On appellera ce courage enthousiasme ; mais

l'enthousiasme n'est-il pas au talent ce que le coloris est à la peinture ? Sans lui, point de sacrifice à la vérité, point d'inspiration, point de cet attrait permanent & victorieux qui force l'écrivain à composer ces ouvrages qui laissent une trace profonde dans leurs siecles.

Heureux donc celui qui sent l'enthousiasme de son art ; qui, tandis que l'erreur a ses héros & des martyrs, s'enflamme pour la vérité & jouit, dans la contemplation de ses chastes attraits, des sacrifices qu'il a faits pour elle ! La vérité a ses amans qui la préferent à tout. Entendez un Anglois qui parle de la liberté : c'est d'un ton mâle qui annonce qu'il l'acheteroit aux dépens de sa vie. Lisez Fénelon, lorsqu'il parle de la vertu ; comme il l'insinue dans notre ame ! L'auteur qui s'abandonne au vrai mouvement de son ame, a donc un idiôme qui résonne, non à l'oreille, mais à l'ame du lecteur ; & voilà l'éloquence.

Si tel homme se passionne pour un conquérant, l'idolâtre & s'imagine qu'il est glorieux d'expirer sous ses drapeaux ; ah ! pardonnons à l'esprit généreux, avide de connoissances utiles, le transport qu'il éprouve en pénétrant dans le sanctuaire où se cache la vérité & en soulevant les voiles qui la couvrent.

FABLE.

Le Pere mourant & ses deux Fils.

Un bon pere, & de plus homme de très-grand sens,
Touchoit à son heure derniere ;
Il jouissoit des pleurs de ses enfans.

Et gardoit à tous deux une tendresse entiere.
En tête cependant il avoit un projet.
Il écarte l'aîné, fait venir son cadet :
Mon fils, nous sommes seuls; prends cette clef secrette ;
J'ai caché dans ce coin une riche cassette,
Où tu trouveras du comptant.
Garçon d'esprit, je te dois ce présent.
Le cadet étonné: Qu'exigez-vous, mon pere?
Mon cœur me le défend, un tel tort à mon frere!
Ah! reprit le vieillard, emporte, & ne dis mot.
De ton frere je sais quel deviendra le lot.
Va, ce n'est pas pour lui que je crains la misere;
Il réussira; c'est un sot

(*Cette fable est imitée de l'Allemand.*)

FABLE.

Le Denier & le Louis d'or.

UN denier (puisqu'il faut l'appeller par son nom)
Un double louis d'or, au front large & superbe,
Tous deux échappés du cordon,
Côte à côte gissoient sur l'herbe.
Que fais-tu près de moi, dit d'un ton orgueilleux,
Le métal arrogant à l'atôme de cuivre?
Dans le monde, où je brille, as-tu jamais su vivre,
Toi méprisé des grands, & qui n'est cher qu'aux gueux!
L'humble voisin reprit: Je suis fort peu de chose;
Mais je fus en tout tems utile aux malheureux,
Et tous les soirs l'homme laborieux
En son sang me métamorphose.
Je ne fais point de trahisons,

De crimes, ni d'achats fordides;
J'aime mieux hanter des haillons
Que des cœurs faux, des têtes vuides;
Jamais fur le tapis d'une table de jeu
Je n'ai prêté mon nom à d'avares fottifes.
Prefque toujours, en préfence de Dieu,
J'habite le tronc des églifes.
D'ailleurs, marqué du même fceau,
Et comme vous fervant la république. . .
Un paffant qui furvint empêcha la réplique;
Il ramaffa l'écu fi beau,
Sans oublier la chétive monnoie.
Mais que fit le paffant? Le dirai-je? De l'un
Il foudoya fille de joie,
Le denier fut pour le pauvre importun.

FABLE.

Le Coucou & l'Hirondelle.

Maitre coucou rencontre une hirondelle
Qui revenoit des royaumes lointains.
Eh! vous voilà, voyageufe éternelle?
Arrêtez, dites-moi quelque bonne nouvelle.
Apprenez-moi des faits certains.
J'ai des amis par-tout; car par-tout j'ai fu plaire,
Répondez-moi, ma très-chere commere,
Vous avez vu bien des pays nouveaux!
Dites, fous un autre hémifphere
Parle-t-on beaucoup des oifeaux?
La voix du roffignol eft-elle auffi brillante
Parmi les peuples du Japon,

Que parmi nous? Oh, je croirois que non.
Pardonnez-moi; tout de même elle enchante;
Il est toujours le héros du printems,
L'ame de nos rians bocages,
Le chantre ailé, dont ses accens
Plaisent le mieux sous les sombres feuillages;
—Et la fauvette? — Elle a son prix.
Sa gorge noire & son gentil corsage
Lui font un grand nombre d'amis.
On chérit encore son ramage.
—Et moi, qu'en dit-on? —Vous? on n'en dit rien du tout.
Jamais sur vous le moindre mot ne sonne.
—Ah, les ingrats! Ils me poussent à bout.
Eh bien, je parlerai toujours de ma personne.
Ainsi se venge un faquin orgueilleux,
Comme un coucou sans cesse égoïste ennuyeux.

FABLE.

L'Homme & le Buisson.

Dans un buisson de haute épine,
Un homme, un soir, guétoit un chat,
Il en vouloit à sa robe d'hermine.
Il étoit déjà pris; mais voyant sa ruine,
L'animal fit si bien, que l'homme le lâcha.
Son ame étoit doublement irritée,
Car il avoit la main ensanglantée
Par les ronces de ce buisson.
Dans son courroux, n'écoutant plus raison,
Il s'apprête à couper jusques dans ses racines
L'arbuste couronné d'épines.

Une affaire survient, & jusqu'au lendemain
Il a différé sa vengeance.
Mais la serpe éguisée est toujours sous sa main;
Et lui rappelle son offense.
Enfin il s'arme un certain jour,
Et s'en va droit signaler sa furie...
Quelle surprise, ô ciel! cette haie est fleurie;
La douce odeur qu'elle exhale à l'entour
Est le parfum de l'ambroisie,
Le champêtre encens de l'amour.
Il apperçoit des roses éclatantes,
Dont rien n'égale la fraîcheur;
En festons il les voit pendantes,
Il respire un baume enchanteur.
Il s'approche, il leur rend hommage;
Le fer est tombé de sa main.
On respecte un buisson sauvage
Comme l'honneur de son jardin.
Pour une légere piquure
N'écoutons point un sot courroux;
Peu de tems guérit la blessure.
Oublions plutôt une injure;
Tous les cœurs reviendront à nous.

FABLE.

Le Singe & l'Huitre.

Le singe d'un Gascon, Gascon comme son maître,
Vit une huîttre entr'ouverte, & s'écria : Sandis!
Chétive créature, à quoi puis-je connoître
De quel regne Dieu te fit naître?

Penses-tu? Sens-tu même? Onc tu n'y prétendis.
J'ignore encore en quel degré Leibnitz
Put placer ton espece au nombre des monades,
Moi qui dans le grand tout fus mis comme un chaînon
Entre l'instinct & la raison.
Lasse à la fin de ses bravades,
L'huitre répondit: vil bouffon,
Va-t-en chez Nicolet, enflé de ta bassesse,
Prostituer aux sots ta machinale adresse;
Tandis que, digne objet des regards d'un Buffon,
Dans mon calme apparent, sur l'aîle du génie,
Je vole aux regions de la philosophie.
Epimenide ainsi, par les sots de son tems,
Fut soupçonné de dormir quarante ans.
Abdere s'honora d'un sage
Qui des yeux corporels se refusant l'usage,
S'ensevelit tout vif au sein des monumens.
Moins les sens ont d'empire, & plus l'ame travaille.
Adieu. Pour méditer, je rentre en mon écaille.

BRIÉVETÉ DE LA VIE.

POURQUOI *faut-il que notre vie soit si courte! Que ne vivons-nous deux ou trois mille ans!* Voilà ce qu'on entend.

Presque tous les hommes se plaignent de la briéveté de leurs jours. S'il étoit en leur disposition de pousser leur carriere aussi loin qu'ils le voudroient, ceux qui se détermineroient à mourir au bout de deux ou trois mille ans, seroient peut-être plus rares que nos suicides d'aujourd'hui.

Insensés que vous êtes! avez-vous bien réflé-

chi sur ce qui résulteroit d'une vie aussi longue? Si Dieu exauçoit vos vœux indiscrets, il faudroit, ou qu'il agrandit considérablement notre globe, ou qu'il nous privât de la faculté de nous reproduire. Mais notre globe ne sauroit recevoir une plus grande étendue, sans qu'il s'ensuivit le bouleversement de notre systême planétaire & notre ruine.

Les corps qu'on entasse après une bataille, dans les fosses larges & profondes, ne sont qu'une foible image de la confusion où nous serions sur cette triste planette, si personne ne mouroit d'ici à quinze cents ans seulement, ou que la vie commune de l'homme fut de ce nombre d'années, & qu'il conservât la faculté d'engendrer pendant les sept huitiemes de cette longue vie, comme cela se voit communément dans la vie présente. Ceci va être mis en évidence par le calcul.

La circonférence d'un des grands cercles de notre sphere étant de 7,200 lieues marines de 2,850 toises & de 20 au dégré, son diametre sera de 2,291 $\frac{19}{71}$ lieues; sa surface de 16,501,183 $\frac{7}{71}$ lieues, lesquelles réduites en pieds quarrés, donneront 4,825,110,926,148,450. Si l'on en ôte seulement la moitié, qu'on suppose occupée par la mer, les lacs & les rivieres, il en restera 2,412,555,462,574,225.

Supposons maintenant que cette moitié soit habitée par un milliart d'hommes. Si ce nombre venoit à augmenter tous les ans d'un centieme seulement, il seroit si grand au bout de 1,476 ans, qu'il rempliroit à peu de chose près toute la surface habitable de la terre, en n'accordant à chaque homme qu'un espace d'un pied quarré; car

$\frac{101}{100}$ élevé à sa 1476^{e} puissance, & multiplié par 1,000,000,000, produit le nombre de 2,389,936,508,196,722. Si l'on ajoute à ce grand nombre le produit d'une année de plus, il donnera alors 2,413,835,873,278,689, lequel surpasse celui des pieds quarrés, que contient la partie habitable de notre globe.

Si, au lieu d'un centieme, on suppose que le nombre des hommes s'accroisse d'un vingt-cinquieme, ce qui ne feroit pas exhorbitant dans la supposition d'une vie aussi longue, fût-elle même beaucoup plus courte, au bout de 374 ans, ce milliart d'hommes s'élevera à 2,346,681,621,621,621, nombre presqu'égal à celui des pieds quarrés que contient la partie habitable de la terre. Si l'on ajoute une année de plus d'un pareil accroissement, alors on aura 2,440,548,886,486,485, nombre supérieur à celui des pieds quarrés que les eaux laissent à découvert sur la surface du globe.

Ce nombre, tout grand qu'il est, n'est rien en comparaison de celui que produiroit une pareille augmentation continuée pendant 1500 ans; l'imagination en est effrayée. C'est alors que les hommes seroient entassés les uns sur les autres, ne fussent-ils pas plus gros que des cirons. En voici le nombre calculé par les logarithmes à huit décimales : 35,481,257,359,813,084,135,514,018,691,588,785, nombre plus de deux cents fois plus grand que celui de 162,628,999,125.937,863,623,442,432,000,000, qui exprime celui des points cubiques de matiere que contient la masse entiere de notre globe. Il faut observer qu'un pouce cube contient 2,985,984 de ces points.

Que faut-il conclure de là ? Que tout est arrangé sagement; que toutes choses, même celles dont

nous avons le plus d'horreur, la mort, par exemple, sont ordonnées pour notre bien; que Dieu, pour nous mettre au large, & nous laisser les coudées franches, a voulu qu'il y eût des maladies, des médecins, des militaires, des bourreaux, & mille autres moyens destructifs, dont nous avons la sottise de nous plaindre, sans faire attention que tout cela sert à élaguer le grand arbre du genre humain, à lui donner de l'air, à ménager sa seve en retranchant ses branches superflues, qui bientôt le feroient périr sans cette précaution.

(*Cet article est de M. l'Abbé Pasquet.*)

ABDICATION.

La grandeur suprême a-t-elle des plaisirs secrets que nous ne connoissons pas? Chacun y monte en idée, & gémit de n'être point assis sur un trône. Est-ce une illusion de l'esprit? y a-t-il des voluptés réelles attachées à l'exercice de la royauté? Je vois les monarques ne pouvoir reposer sur le trône & ne pouvoir en descendre; malheureux en regnant, malheureux plus souvent de se voir trop obéis, & craignant toujours de ne l'être point assez. Qu'y a-t-il donc de si suave dans une couronne? Pourquoi la vie privée paroît-elle si effroyable à celui qui a essayé de la royauté?

Il faut que le plaisir de commander, de diriger de vastes opérations, tienne l'ame à une certaine hauteur & la flatte dans toute sa profondeur. Ajoutez qu'un roi fait tout ce qu'il veut savoir, qu'il peut satisfaire son inépuisable curiosité, que

tous les arts sont à son commandement, qu'il donne à la justice une force qui la rend l'image de la justice éternelle. Que ces prérogatives sont glorieuses! que l'homme ainsi est grand au milieu de ses semblables! Les autres hommes ne peuvent former, pour le bien public, que des vœux impuissans; & le monarque, quand il le veut, frappe l'abus aux deux extrêmités de son royaume, & l'enleve à ses vieilles racines.

Je conçois donc que ces fonctions politiques qui embrassent de grands objets, toujours intéressants, remplissent l'ame, la nourrissent, l'accoutument à des points de vue profonds & majestueux, & la satisfont conséquemment d'une volupté qui nous est inconnue, à nous petits & sans pouvoir.

Charles-Quint, après avoir abdiqué la couronne avec toutes les formalités requises, s'étonne & s'afflige en arrivant à Burgos, de ne plus voir cette cour empressée & nombreuse qui l'environnoit lorsqu'il tenoit le sceptre. Le monarque connoissoit peu les hommes & son rang; il s'étoit persuadé peut-être, que tous ces honneurs s'adressoient à sa personne au moins autant qu'au roi.

Le trône devint insupportable à Charles-Quint, à Christine, à Philippe V, à Victor-Amédée; ils voulurent en descendre, ils s'en repentirent, ils ne purent être ni rois, ni sujets.

Dans quelle condition de la vie humaine veut-on représenter jusqu'à la fin de sa vie? Le guerrier, le magistrat, le négociant, l'écrivain même sortent de la carriere & vont chercher le repos; mais si la nature condamnoit un roi à vivre cent années & au-delà, il lui faudroit donc à cent dix ans régner sur une sixieme génération. Tout homme peut se déplacer, changer de soins &

d'occupations; les rois sont condamnés à rester enchaînés dans le cercle uniforme des respects & des hommages.

Appartenir invinciblement à un point fixe & central, & ne pouvoir jamais sortir de sa place, me paroît un des plus grands inconvéniens de la royauté. Si une foule de jouissances appartiennent aux rois, combien d'autres leur sont interdites! Il faut une tête forte pour soutenir cette élévation, ouvrage de la politique & non de la nature, jusques dans un âge avancé.

Mais si les peines des rois sont grandes, s'ils sont éternellement liés au cours des événemens publics, que leurs travaux, en récompense, peuvent leur procurer de délices! Des occupations graves deviennent des plaisirs pour les ames qui ont le sentiment de l'ordre & de l'harmonie.

Quand on songe qu'ils peuvent répandre la douceur sur la vie entiere d'un homme, d'une famille, d'un peuple, que chaque trait émané de leur plume peut être un acte de bienfaisance universel, sur-tout dans ce siecle où l'autorité des souverains est affermie, où leur personne est en sûreté, où ils se trouvent, sans contradiction, dépositaires de la force publique, alors il faut avouer que les rois touchent ce qu'il y a de plus délicieux dans l'existence d'un être pensant : ce pouvoir de réprimer le méchant & de relever le foible, d'éteindre jusqu'à une partie des maux que nous imposa la nature, & de sourire ensuite à leur ouvrage, a quelque chose qui inspire un respect religieux. Quelle autre occupation offre tout à la fois & cette utilité, & cette récompense?

Les monarques, aidés de la philosophie, peuvent être aujourd'hui des dieux au milieu des humains; & nous, foibles particuliers, dépour-

vus de force & de puiſſance, nous ne pouvons qu'à grand'peine être des hommes.

C'eſt Socrate qui a dit le premier que la philoſophie devoit diriger les rois : il faut toujours venir à cet homme-là ; il a deviné le nœud de la politique. *Tant que les philoſophes ne ſeront pas rois, ou que les rois ne ſeront pas philoſophes ; tant que la philoſophie & le ſceptre, au lieu d'agir de concert ſe trouveront ſéparés, la félicité publique ne ſaura avoir lieu.*

CONVERSATION.

Il y a des hommes qui dans la converſation s'animent, & produiſent les plus heureuſes penſées ; penſées quelquefois plus fines & plus applicables aux circonſtances & aux événemens que celles qui ſont imprimées. Le moment, l'à-propos frappent l'expreſſion, & la rendent plus originale & plus conciſe. Veulent-ils écrire ? ils manquent abſolument d'art & de méthode, & ils prouvent au grand étonnement de ceux qui les connoiſſent, qu'ils ne ſavent que parler. Au contraire, tel auteur fameux eſt ſec, triſte, ou embarraſſé dans la converſation. Tel étoit Corneille, tel étoit Richardſon, tel étoit la Fontaine ; & plus d'un homme de génie a fait dire, après qu'on l'eut entendu : Quoi, c'eſt là lui ?

Les dons ſont partagés ; il eſt bien rare de les réunir au même degré. Ecrire & parler ſont deux talens très-diſtincts, & ce double avantage peut fort bien ne pas appartenir au même homme.

Les auteurs qui ont fait des ouvrages lus, eſtimés, ſont certainement des gens d'eſprit : mais

est-il démontré manifestement qu'ils soient les hommes qui aient effectivement le plus d'esprit & d'éloquence? On rencontre quelquefois de ces hommes inattendus, qui étonnent d'autant plus qu'ils sont loin des idées courantes : ils ont l'air d'appartenir à un autre monde ; leur maniere de voir les objets, leur diction ne ressemble à rien de ce qu'on connoît : ce n'est plus le style des gens de lettres, c'est le leur : il attache, il émeut, il fait rêver : on se demande comment on est remué par un homme agreste, dont la parole est inculte, ils ne se servent ni des mots, ni des tours de phrases usités. Son idiôme est neuf, il vous pénetre.

Tyrannisés par l'habitude, nous revenons le lendemain au pli accoutumé, au goût factice, à la lisiere de l'usage, à la routine, ou bien à notre auteur favori que nous avons loué une fois & que nous louerons toujours pour ne pas paroître inconséquens.

Nous en croyons plus le livre que le sentiment de notre propre admiration : nous ne savons pas la conserver, la mûrir, la propager : nous oublions les idées les plus fortes, les plus neuves, les plus vraies, parce que nous n'avons pas le talent de les saisir & de les coucher en nous, comme dit Montaigne. Tel a été miraculeux au monde, auquel sa femme & son valet n'ont rien vu de remarquable, dit encore le bon Montaigne. Il n'y a qu'un homme qui pense, qui sache distinguer le grand homme de l'homme ordinaire.

Ce qui servira à développer cette réflexion, c'est qu'un homme d'esprit est toujours entendu, & que tel homme de génie est mort sans l'avoir été. Il se compose quelquefois un langage qui le rend inintelligible pour ceux qui ne savent point

l'étudier

l'étudier : alors deux ou trois hommes entrent dans ſes idées, & le reſte mépriſe ce qu'il n'eſt pas en état de comprendre.

Je crois qu'il eſt des gens qui ont l'intelligence ſi profonde & ſi vive, que, rebutés de ne pouvoir ſe faire entendre, ils converſent avec eux-mêmes, attendant celui avec lequel ils puiſſent communiquer.

La converſation d'un homme inſtruit vaut mieux qu'un livre, en ce que le livre ne répond point à une objection.

On reconnoîtra aiſément un écrivain qui a le ſtyle de la converſation, de celui qui dans la retraite n'a connu que la lecture calme & ſolitaire.

On apprend bien mieux dans la converſation, quand elle eſt franche & ouverte.

L'eſprit de parti n'a plus lieu dans les diſputes. Il faut ſavoir dire aujourd'hui : *Je me ſuis trompé.*

MILTON.

MILTON a peint un monde idéal. Il ſemble vous dire : Voulez-vous entrer avec moi dans le monde que j'ai créé ? Si vous y conſentez, abandonnez-vous à moi, & vous verrez le ſpectacle le plus merveilleux ; mais ſi vous armez votre foible raiſon contre ma poéſie, ne vous placez pas ſur le char qui doit vous tranſporter dans une région inconnue ; reſtez où vous êtes.

STYLE LACONIQUE.

PHILIPPE, roi de Macédoine, écrivit aux Laconiens, que s'il entroit une fois dans la Laconie, il saccageroit leur pays. Les Laconiens, en réponse à cette lettre, écrivirent seulement ce mot : *si*.

LA TRAGEDIE

DE BRUTUS.

JE sors de la représentation du *Brutus* de Voltaire. Dans cette piece on s'intéresse pour le fils de Brutus; mais ce fils méditoit un parricide en faisant remonter Tarquin sur le trône : car on devoit commencer par égorger les deux consuls. Pourquoi donc M. de Voltaire a-t-il voulu intéresser pour deux fils dénaturés, pour deux mauvais citoyens, qui préféroient un tyran à la liberté.

BATAILLES.

JE n'ai jamais assisté à aucune bataille; mais d'après l'histoire, lue attentivement, je vois de mon cabinet les campagnes des plus fameux généraux. Je lis les détails des combats, & je tire une induction secrette de ces terreurs paniques & fréquentes, où souvent l'on fuit des deux côtés.

Quand l'homme apperçoit la mort distinctement, il cesse d'être soldat; il faut qu'il soit distrait, classé, encouragé, environné, entraîné, emporté par l'exemple.

Tout guerrier avoue que dans le fort du combat on ne songe point à la mort. Elle a beau courir de rang en rang, on voit sans voir; l'ame entiere est attachée à un objet étranger; un lievre qui court dans les rangs fait rire dix mille hommes exposés au feu du canon.

Mais dès qu'une voix s'éleve & crie : *Nous sommes perdus, nous sommes coupés, nous sommes trahis!* alors, malgré la discipline, la bravoure des chefs & le regard des rois, tout se débande en un instant; l'œil du soldat s'est fixé sur le spectre du trépas, & ces hommes dont le métier est de le braver, n'ont pu soutenir sa vue distincte : ils fuient honteusement. Pour les faire vaincre, il faut les amuser & cacher le but où ils doivent tendre.

On connoît le mot naïf de ce Muphti qui, voyant les troupes Ottomanes battues & fugitives, proféra ces belles paroles : *Puisque les soldats du sublime sultan ne veulent plus combattre, il faut bien faire la paix!*

Celui qui connoît le génie & les ressorts des gouvernemens anciens, doit beaucoup s'étonner lorsqu'il voit dans nos gouvernemens modernes des recrues forcées. On croit faire un soldat d'un homme à qui l'on a mis un fusil sur l'épaule; mais sans les flammes du patriotisme, & peut-être le sentiment profond d'une guerre juste, le prince aura des armées & point de guerriers. Ces masses n'auront point d'ame, point de ressorts, & seront des forces purement méchaniques.

Ce sont les soldats d'une nation libre qui vont

eux-mêmes à la guerre, qui n'abandonnent point leurs drapeaux, & qui décident la victoire. Il faut aimer sa patrie pour lui donner son sang; il faut sentir les avantages du gouvernement où l'on vit, pour vaincre pour lui.

Qui précipitoit les anciens dans des conquêtes? Un intérêt visible & national. Les guerriers s'élançoient dans les combats, dédaignant la mort, & ne voyant que l'honneur: le soldat blessé soulageoit les soldats mourans, ils s'embrassoient; ils suçoient mutuellement leurs plaies. Les peres ne pleuroient pas leurs enfans; les meres elles-mêmes donnoient des signes de joie: heureuses d'avoir enfanté des soldats à la patrie.

On faisoit autrefois de grandes choses avec des poignées d'hommes; aujourd'hui des armées innombrables se fondent, périssent, se dispersent; parce qu'il y manque cet ardent patriotisme qui seul opere des prodiges. Notre tactique, nos généraux, notre discipline ne font des armées que des masses qui, comme des especes de rochers, demeurent immobiles après qu'on les a lancées.

Les débats des Européens n'ont rien changé à la face de l'Europe; pas un roi captif ou détrôné, pas un royaume renversé, ou débordant ses limites; point de ces secousses de couronne dont le fracas merveilleux tiendroit nos esprits éveillés & dans un grand étonnement. L'uniformité des batailles donne à nos gazettes une couleur monotone, il n'y a que les noms de changés. La paix & la guerre ont presque la même physionomie; les états, après ces luttes sanglantes & terribles, ont conservé leur assiette; pourquoi donc des batailles; puisqu'il n'y a plus de révolutions?

On dit: Ruinons notre voisin; pourvu que j'aie un écu de six livres au dessus de lui, je m'estime-

rai vainqueur. Oh, la belle victoire! C'eſt comme ſi l'on dépouilloit quelqu'un pour avoir le plaiſir de reſter en chemiſe en le voyant tout nu.

Quand lirons-nous dans les gazettes des événemens nouveaux & capables d'intéreſſer la curioſité? Avec quel plaiſir j'apprendrois la découverte de quelque peuple policé, caché dans l'Amérique ſeptentrionale, & qui offriroit ſubitement à nos regards étonnés des arts qu'il auroit découverts auſſi de ſon côté!

Quel étonnement pour nous autres Européens qui nous croyons les plus avancés dans les ſciences & les arts, ſi nous allions trouver des peuples civiliſés qui nous ſurpaſſeroient en bonheur comme en connoiſſances, des peuples faits pour changer ſubitement nos idées, & le plus fortement imprimées dans notre cerveau! Les voyages dans la mer du Sud ont déjà fait rêver les moraliſtes! Que d'objets de comparaiſon! Quelle foule d'inſtructions & de lumieres!

L'hiſtoire de ce peuple iſolé feroit plus propre à être obſervée que celle de tous les peuples connus, anciens & modernes. Abſolument ſéparé du reſte de l'univers, tout chez lui nous parleroit. Mais il n'y a que le tems qui donne la réalité aux conjectures, & qui amene les découvertes tranſcendantes.

DU DUEL.

EST-IL bien vrai que les anciens aient pratiqué le duel? Qu'eſt-ce qu'un duel dans nos idées? Je crois pouvoir le définir, un combat prémédité entre concitoyens, ou même entre des étrangers

qui ne feroient pas en état de guerre. Les combats finguliers, livrés entre les guerriers des différentes nations, tels que ceux de David & de Goliath, d'Hector & d'Achille, d'Enée & de Turnus, des Horaces & des Curiaces, &c. ne font pas proprement des duels ; je reconnois des hommes publics, avoués de leur nation, & chargés des intérêts des deux peuples qu'ils repréfentoient.

Pour trouver un exemple du duel entre concitoyens, il faut remonter prefqu'au temps fabuleux, au duel d'Etéocle & de Polynice, ce qui ne fait point un fondement hiftorique. Les héros de l'Iliade, entre ceux du même parti, s'infultent & ne fe battent point. Ajax même ne conçut le deffein d'attaquer Ulyffe que lorfqu'il fut devenu fou.

Peut-être n'eft-il pas inutile à la morale de bien conftater que dans les tems vraiment héroïques on ne connoiffoit pas la fureur des duels.

C'eft une frénéfie moderne, fondée fur ce miférable point d'honneur que perfonne n'a jamais pu expliquer ni définir, qui fait de l'homme un égoïfte féroce, & lui apprend à fe fubftituer à la raifon & à la majefté des loix.

S'il s'agit de venger une injure, quelle injure peut autorifer l'effufion du fang, & quelle injure véritable les loix ne répriment-elles pas ? Quant à ces affronts chimériques, fi étrangers au véritable honneur, l'extravagance feule peut mettre dans une même balance la vie & une futile opinion.

Mais s'il s'agit de cette rivalité qu'allume la jaloufie entre deux hommes épris de la même beauté, alors il faut fe référer à la décifion que la raifon naturelle dicte à *Arlequin Sauvage*. Plus on la médite, & plus on voit qu'elle répond à tout.

Le plus profond Philosophe n'auroit pas mieux dit.

LIVRES ÉLÉMENTAIRES.

LES avantages solides de chaque science sont, dans leurs élémens, ordinairement simples & faciles. Voulez-vous aller au delà ? l'utilité décroit dès que l'intérêt curieux se manifeste.

Il faut établir par-tout des maîtres qui enseignent à lire, à écrire, à chiffrer ; & voilà tout ce qu'il faut aux classes inférieures du peuple.

Il faut que tout homme aujourd'hui sache lire, écrire & compter, afin de pouvoir communiquer avec le siecle ; s'il ne sait pas lire, il est trop foible parmi la génération actuelle ; il deviendra méchant, il sera dangereux.

Tout livre élémentaire est utile, & il n'est pas toujours facile de tracer des notions claires, à la portée des esprits ordinaires. On ne parle dans les académies, que d'esprit, de génie, d'imagination, & le bon-sens, le bon-sens, le vrai partage de l'homme, & qui doit être l'ame de ses actions, on n'en dit rien : il est cependant plus rare que l'esprit.

C'est le bon-sens qui a fait les livres utiles sur la pratique journaliere des arts & métiers, sur les travaux des manufactures, sur la grammaire, la géographie, la physique usuelle, sur ce qu'il importe à tous de savoir. L'esprit auroit pu détruire une foule d'ouvrages populaires en voulant faire mieux.

Le bon-sens, avec le bâton d'aveugle, ne fait qu'un pas après l'autre, mais ce pas est sûr,

Le bon-ſens attend que l'expérience ait généraliſé & confirmé la regle : il ne propoſe que des choſes praticables, il s'arrête aux moyens univerſellement adoptés ; il eſt aiſé, avec la langue ou la plume, de perfectionner les arts & les hommes ; mais guérir aujourd'hui ce qu'on peut guérir, appliquer un remede prompt au lieu de créer une ſpéculation éloignée, voilà ce que le bon-ſens preſcrit : il va plus doucement, il répare plutôt qu'il n'enfante.

Le génie, emporté par ſa chaleur naturelle, tout en répandant la clarté la plus vive, s'environne de fumée ; c'eſt après l'apparition de l'homme de génie que la naiſſance de l'eſprit juſte devient néceſſaire pour rectifier les erreurs qui ont un certain éclat quand elles ſont mêlées à un vaſte ſyſtême.

On ne ſauroit trop répéter les vérités anciennes, afin de les lier aux vérités nouvelles : une idée abſolument neuve ſeroit ſans doute pour le genre humain une idée abſolument intelligible ; que ſaurions-nous ſans les livres élémentaires qui nous ont ouvert la porte des ſciences ? Nous dédaignons aujourd'hui la clef, & la clef eſt tout.

Quand nos deſcendans rebâtiront un jour l'édifice des connoiſſances humaines, une phyſique inconnue de nos jours, une politique nouvelle, une morale amalgamée à cette politique, auront détruit ces livres où nous croyons trouver des vérités tranſcendantes ; & il ne reſtera peut-être, de tant de volumes mis à l'écart, que ces livres élémentaires qui, s'appuyant ſur une baſe ſolide, mériteront de porter les ſuperbes colonnes du temple reconſtruit.

On prétend que chez les Chinois, des livres

remplis de maximes morales, politiques, économiques, sont dans toutes les mains, & contribuent autant que les loix à la tranquillité de l'état.

Il seroit à desirer qu'il y eût en France de pareils livres pour la multitude; les uns sont trop fins, les autres trop académiques; ceux-ci ne sont pas assez épurés; d'autres sont d'une prolixité décourageante.

Nos beaux génies n'ont pas encore su faire un bon *livre élémentaire*; ils n'y ont seulement pas songé. Quoi osera tracer un cours de morale unie au sentiment, à l'usage de ce bon peuple, qui ne mérite pas le dédain du philosophe? & pourquoi n'auroit-on pas la louable ambition d'être enfin lu & entendu du plus grand nombre, ainsi que faisoient les orateurs & les philosophes anciens? Ces applaudissemens ne vaudroient-ils pas bien ceux que l'on reçoit dans une salle académique, devant quelques personnes disposées à admirer d'avance la couleur & le ton de l'école?

Le secret de l'idiôme universel seroit-il donc plus difficile à saisir que le secret de l'idiôme académique qui plaît au petit nombre?

Qu'est-ce que l'homme? C'est un être dont la nature est d'être foible, & le devoir de ne pas tomber. Ainsi commence *le Catéchisme de l'homme social*, par M. l'abbé Duval-Pyrau, imprimé de nos jours, avec approbation des censeurs & privilege du roi.

ETRIERS.

QUI croiroit qu'une invention aussi facile que celle des étriers n'a pas été connue des Romains, & qu'ils ont monté six cens ans à cheval sans imaginer une chose aussi simple ? Caïus Gracchus, qui manifesta un génie amoureux du bien public, avoit fait placer sur les chemins, des pierres de distance en distance, qui donnoient aux voyageurs la facilité de remonter à cheval. Personne ne soupçonnoit qu'on pût faire autrement. Un génie inventeur est donc rare, même dans les petits objets ; & nous devons garder nos hommages pour cette faculté inventive, si extraordinaire parmi la foule d'hommes imitateurs.

Le premier qui tailla une tête de bois, semblable peut-être par la grossiéreté à celles dont se servent nos perruquiers, fit un coup de génie plus étonnant peut-être que les chefs-d'œuvres de nos modernes sculpteurs. Rien n'est si rare que l'invention, & l'invention seule constitue le génie.

Nous avons perdu le nom de celui qui inventa une roue. Il fit une machine compliquée qui nous paroît aujourd'hui très-simple ; mais il falloit trouver l'axe. Toutes les machines dont nous nous servons ne sont que des assemblages de roues.

PUDEUR.

QU'Y a-t-il de plus respectable & de plus sacré que la véritable pudeur? Qui osera faire monter la rougeur au front d'une beauté pudique, encore dans l'ignorance des mysteres qu'elle ne soupçonne pas? Qui osera flétrir le doux incarnat d'un visage chaste & d'une ame pure, briser ce cachet des vertus, & corrompre un cœur paisible que n'a point encore ému la honte? Non, l'homme dépravé sent mourir ses projets; il retient les mouvemens de sa langue empoisonnée & de sa main hardie. Il est désarmé par un regard où brille la modeste assurance. Il se retire, ainsi que l'homme le plus féroce détourne la roue de sa voiture, lorsqu'elle menace d'écraser un jeune enfant étendu sur la route. Manilius donne un baiser trop tendre à sa femme, en présence de leur fille, & Caton le censeur exerce justement sa censure contre Manilius.

Peintres & poëtes, apprêtez vos couleurs! Albane & Gessner, laissez-moi un instant vos pinceaux! Soyez heureux du bonheur de l'innocence, vous qui me lirez. Ressaisissez tout-à-coup vos adolescentes années, retrouvez ce cœur neuf & sensible que vous croyiez perdu. Regardez ce jeune homme qui, d'un œil modeste & enflammé, contemple la jeune beauté qui a blessé son cœur; sa tête se penche modérément, & prend l'air de l'extase. Ses paupieres sont humides & rapprochées; ses yeux roulent doucement, & parcourent des pieds à la tête l'objet enchanteur; il admire le pan de sa robe presqu'à l'égal de son visage; sa bouche est entr'ouverte, il respire len-

tement & laiſſe échapper un ſoupir qui s'entend à peine; tous les mouvemens de celle qu'il adore, déterminent les ſiens. Il eſt mu comme par une main divine; tout ce qu'il fait eſt gracieux, rapide, animé.

Quand il repoſe à ſes côtés, ſes mains pendent négligemment; il eſt comme anéanti, & ſon ame eſt toute dans ſon regard. Je ne ſais quelle ſenſation intérieure d'attendriſſement & de langueur ſe manifeſte juſques dans ſon ſilence. Son ſilence eſt plus éloquent que ce qu'il dit; il ſent que la langue humaine eſt trop imparfaite pour ce qu'il a à peindre; il veut qu'on le devine.

On croiroit ſa ſenſibilité parvenue au plus haut degré; mais elle reçoit un accroiſſement qui ſuit le degré de complaiſance de l'objet adoré. Quand ſon amante lui jette un regard, l'amant devient encore un nouvel homme, il a quelque choſe alors de céleſte. Il ne toucheroit plus à la race mortelle, s'il ne ſembloit déſirer encore. Il eſt tout-à-la-fois enivré & tendre, véhément & ſoumis, fier & ſouple; & quelque touchante que ſoit la beauté de l'amante, malgré le triomphe & la joie qu'inſpire à ſes regards l'orgueil de ſe voir adorer, le jeune homme qui ſoupire à ſes pieds eſt encore plus beau qu'elle; mais ce qu'il y a de plus raviſſant c'eſt que la pudeur la plus auſtere peut contempler le tableau de leurs chaſtes amours.

TACITE.

Ce que la plume peut faire en burinant des idées, nous est encore inconnu. Tel homme fait dix volumes, & ne dit rien à la pensée d'assez profond pour que l'on soit tenté de le relire. Tacite trace deux lignes, & ces deux lignes vous font rêver plusieurs jours.

Imaginez un Tacite qui pendant trois siecles écriroit sur différens objets, avec son génie fait pour saisir les rapports les plus éloignés, & voyez fuir les bibliotheques dont les livres ne se distingueroient plus des murailles. La plume semblable à la sienne, qui ne traceroit un mot que pour éveiller plusieurs idées, feroit disparoître une foule de volumes que notre vue courte interroge encore.

L'écrivain qui nous a fait concevoir l'empire qu'un seul homme pourroit avoir sur tous, n'est plus. Savoir le lire aujourd'hui, est un mérite non moins rare peut-être que celui de savoir écrire.

Le méchanisme du style de Tacite est vraiment original. L'ellipse chez lui est très-fréquente. Comme il s'élance d'un objet à l'autre, il ne touche guere que les points dominans ; il sous-entend avec finesse, il supprime les idées intermédiaires ; c'est une ame profonde qui semble avoir à la fois plusieurs points de sensibitité.

Il est constant que le mouvement de l'ame d'un écrivain détermine le mouvement de sa phrase. La marche & la mesure de l'expression sont, pour ainsi dire, le geste qui décele le sentiment plus ou moins vif.

Tacite, dans sa précision hardie, observe l'ordre immuable des idées. On a cru son style perpétuellement coupé, & c'est faute de l'avoir bien considéré : à l'aide des conjonctions il ordonne de grandes masses, & comme il apperçoit beaucoup de rapports, il enchaîne, par des liaisons grammaticales, ses phrases toutes dépendantes l'une de l'autre, quoique dominées par l'idée primitive. Ses constructions sont de la portée la plus hardie; lorsqu'il sonde les replis du cœur des tyrans, il imite les sinuosités de leur caractere, & sa plume pénétrante va jusqu'au foyer caché où se voile le crime.

Le style de ce grand écrivain ne paroît compliqué que parce qu'il est riche, rapide, véhément, qu'il rend à la fois les mouvemens physiques & moraux, qu'il expose les fibres motrices des actions humaines. Quand on l'anatomise, on voit qu'il est doué constamment d'une rapidité énergique & facile. Comme son désordre est naturel! Comme sa finesse est naïve! La langue se ploie à ses conceptions vigoureuses, & l'on diroit qu'il emprunte le voile de la politique, lorsque l'écrivain, pour dernier coup de pinceau, laisse au lecteur le soin de créer ou d'achever une réflexion.

Je n'examinerai point ici s'il donne à la conduite des Empereurs la finesse de ses propres perceptions, & si, monté sur le trône, il n'eût pas été, s'il l'eût voulu, plus dissimulé encore que Tibere. Il veut que toute action ait une cause directe; il n'accorde presque rien à l'instinct; il en résulteroit qu'il faut beaucoup d'esprit pour être un méchant empereur.

Il a bien vu dans les abymes du cœur humain; mais il tourne tout en politique, il attribue incessamment la profondeur de son génie à des per-

sonnages qui ne pouvoient avoir des vues aussi recherchées : on diroit qu'il compte pour rien la nature & la fortune, tant il abandonne l'idée de leur pouvoir. Transformant des actions simples & ordinaires en marches compliquées & subtiles, il oublie que le caractere a des droits sur nos actions, & que dans tous les mouvemens des têtes couronnées il entre quelque chose de leur tempérament. Mais il paroîtra toujours dangereux qu'un Prince lise, entende & comprenne parfaitement Tacite ; c'est à un particulier qu'il appartient de creuser cet auteur & de saisir ses profondes conceptions.

EMPEREURS ROMAINS.

QUELS furent ces mortels privilégiés, auxquels l'univers consentit à remettre cette immensité de pouvoir! Comment après les Brutus & les Caton, un seul homme se rencontra-t-il dominateur absolu du genre humain.

Ces empereurs n'avoient *que deux bras comme un autre*, ainsi que le dit Corneille, & ils atteignoient au bout du monde : toutes les forces leur appartenoient, & ils en abuserent paisiblement.

Mais comment a-t-on obéi plus de huit jours à Caligula, à Néron, à Domitien, à tous ces monstres qui se jouoient de la vie & de l'existence des hommes? Les bourreaux n'étoient-ils pas frappés à leur tour par d'autres bourreaux ? Le sang qu'ils versoient ne devoit-il pas les avertir de la facilité qu'il y auroit à répandre le leur ? Y avoit-il dans cette formidable puissance une force magique qui altéroit les cerveaux humains?

Et comment ce pouvoir énorme se consolida-t-il par ses excès?

Une puissance, une autorité sans bornes irritent les passions de l'homme, déjà si actives; elles montent à un tel degré de fureur, de folie & de prodigalité, qu'un homme devient, à la lettre, le mangeur de son espece.

Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est que ces empereurs furent loués de leur vivant. Dès qu'un peuple est tout-à-fait corrompu, l'adulation qu'il offre au trône devient souple, ingénieuse & fine. On n'a jamais si bien flatté, jamais la louange n'a été si délicate, si bien apprêtée.

Les empereurs qui ont établi l'impôt *pro haustu aeris*, faisoient bien de le percevoir, puisqu'on avoit la complaisance de leur payer. Il est un terme où l'esclave est plus coupable que le despote.

Ces empereurs se sont précipités dans des abominations qui prouvent à quel degré de dépravation monte le despotisme, quand la lâcheté des hommes lui a concédé tout pouvoir. Ils forment à la vérité une exception parmi les souverains, & doivent être relégués, en morale & en politique, dans les même classes où l'on relegue les monstres en physique. Mais que les fauteurs du despotisme contemplent les peintures vivantes de ces affreux caracteres, dont la nature humaine fut épouvantée.

COMMERCE.

Si le commerce n'entretenoit pas des guerres inévitables, longues & destructives, causées par la jalousie des états, il faudroit le bénir; il seroit alors le bienfaiteur de l'univers.

C'est lui qui accumule autour de l'homme les jouissances dont il est si avide & qu'on ne peut condamner quand on songe qu'il a un cœur qui demande à sentir, une imagination qui vole au devant des jouissances, une ame qui sait apprécier les nuances de la volupté & en connoître le prix.

Toutes les productions de la nature appartiennent en effet à l'homme, le plaisir est son essence; aucun être n'a été mieux organisé pour recevoir des sensations fines & multipliées : il n'est point fait pour les privations, il devient dur & farouche par elles; il est plus tendre, plus humain, plus enjoué, lorsqu'il jouit d'une existence plus agréable.

L'homme ne brave les périls, les fatigues & la mort, que pour reposer un instant dans les bras de la volupté : elle sympathise trop avec son être pour qu'il puisse jamais s'en détacher : ses facultés n'ont presque pas de bornes pour ses jouissances : il seroit donc inhumain de lui interdire les fruits que le soleil a mûris sur tous les coins du globe.

Mais en même temps, lorsque le philosophe voit des maux sans nombre qui précedent ces courtes jouissances, le prix infini qu'elles coûtent, puisqu'elles sont achetées du sang des hommes, & les motifs de discorde qui subsistent & qui s'accroissent, alors il voudroit fermer ces climats étrangers, sources de tant de divisions sanglantes; il voudroit réduire l'homme à regarder ces richesses comme des fruits empoisonnés; il croiroit ajouter à son bonheur en lui enlevant des besoins qui, tous délicieux qu'ils sont à satisfaire, peuvent être rangés parmi les besoins factices, puisqu'il n'étoit point malheureux avant de les connoître, & qu'il ne le sera pas davantage en les perdant de vue.

On a agité quelquefois ſi l'on devoit honorer le commerce. Il lui faut des encouragemens, de la protection ; mais il faut garder les honneurs pour des profeſſions plus diſtinguées. La gloire eſt pour les artiſtes, & le profit pour les marchands. Il faut que le commerçant ſoit payé de ſes peines, récompenſé de ſes travaux, eſtimé quand il s'eſt rendu eſtimable ; mais l'honneur n'eſt pas ſon patrimoine.

Cette eſpece de gloire qui forme un ſupplément, eſt faite pour récompenſer le guerrier, le magiſtrat, l'écrivain, l'artiſte inventeur, parce que leurs ſalaires ſont bornés, & que ſi l'on attribuoit la gloire à un négociant, lorſqu'il eſt déjà favoriſé des dons de la fortune, les autres états n'auroient aucun aiguillon pour les efforts déſintéreſſés dont ils ont beſoin dans la carriere orageuſe qu'ils parcourent.

OFFICIERS.

Le ſoldat n'expoſe-t-il pas ſa vie comme le premier officier ? ne ſe bat-il pas avec le même courage ? Eſt-il connu, eſt-il honoré ? Non : il n'a riſqué que ſa vie, l'officier a riſqué & ſa vie & ſa fortune : la gloire l'attend, ſavez-vous pourquoi ? A raiſon du ſecond ſacrifice.

Un Officier eſt quelquefois pédant comme un régent du college : il fait un étalage des termes de ſon art, comme celui-ci du nom de ſes auteurs, il eſt permis d'avoir la couleur de ſon état, mais l'affiche en ſera toujours faſtidieuſe.

Voilà cent mille hommes en marche. Il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas parmi eux un Turenne ;

mais cet homme, jeté hors des routes qui conduisent aux grades supérieurs, reste dans l'obscurité.

Quoique la tactique nouvelle soit toute différente de la tactique ancienne, le militaire ne sauroit trop lire l'histoire, & y étudier les manœuvres savantes des anciens capitaines. Ils apprendront l'art de connoître le prix du tems, des lieux, des occasions, & ils jugeront l'homme avant tout, car il faut encore plus étudier le génie de son adversaire que la nature du terrein.

C'est un malheur pour l'état qui a tellement subdivisé les emplois, qu'un militaire aujourd'hui ne peut plus que tuer, & que les soins de l'administration d'une campagne, soins importans & journaliers, sont au-dessous de lui.

Chez les anciens, le guerrier ne rougissoit point de fournir aux besoins de la vie de ceux qui alloient combattre. Le métier de la guerre n'étoit pas seulement celui de la dévastation; il embrassoit toutes les parties qui pouvoient conserver les légions, épargner l'effusion du sang. Ces habiles généraux prenoient soin du soldat tout entier.

La discipline est nécessaire, mais trop austere elle décourage, elle fait du soldat une marionnette qui sait mieux obéir que combattre. Il ne fuira pas, mais saura-t-il attaquer?

A toutes ces grandes masses mouvantes il faut une ame: si elle est éternellement passive, que deviendra-t-elle un jour de bataille, où le soldat a besoin de forces surnaturelles?

C'est la liberté qui donne de l'énergie, qui inspire de la vigueur, & qui fait faire au militaire plus qu'on ne lui a demandé. Quand un homme risque sa vie, laissez-lui du moins l'honneur de la

perdre à son gré; ne le condamnez point à être tué là précisément, laissez-le mourir un peu plus loin; le soldat mourra sans se plaindre, & le général s'en trouvera mieux.

Qui a emporté les villes d'assaut? Qui a forcé les phalanges victorieuses? Qui a affronté une artillerie foudroyante? C'est un noble désespoir, une fougue indépendante, un moment où l'on a bravé les regles, les combinaisons, & les ordres du général. Le tout est de vaincre.

Pourquoi les jeunes officiers sont-ils ceux qui mettent le plus de dureté dans le commandement? C'est qu'ils n'ont pas encore l'expérience qui enseigne que le soldat obéit sans murmure à celui qui commande sans humeur, & que le moyen le plus sûr de façonner à l'obéissance les caracteres les plus indociles, est de ne rien exiger qu'au nom de la loi; par ce moyen l'officier ne fait point haïr l'autorité.

Le grand art du général est de bien connoître le génie de la nation qu'il conduit, pour en régler l'usage. Le François bouillant, impétueux, est capable d'exécuter ce que le courage tranquille d'un peuple phlegmatique ne peut entreprendre sans témérité. Voici un exemple tiré de la vie du brave Chevert.

Le siege de Prague est résolu. Tandis que Chevret prépare en silence tout ce qui est nécessaire pour assurer le succès de l'escalade, Maurice couvre son dessein en donnanr deux fausses attaques. On avoit besoin d'un soldat assez intrépide pour ne pas raisonner sur le péril & s'élaneer le premier sur le rempart. M. de Chevert, qui savoit parler à chacun sa langue, adresse cette bizarre & persuasive instruction au grenadier qu'il choisit pour être l'exécuteur de son dessein.

« Ecoute-moi bien (lui dit-il avec un ton » d'assurance) ; quand tu seras sur le rempart, » tu t'avanceras vers la sentinelle; elle criera, » *qui va là*? Point de réponse. Elle criera une » seconde fois, garde-toi bien encore de répon- » dre ; elle fera feu sur toi, elle te manquera ; » alors tu t'élanceras sur elle, tu la poignarderas ; » moi, je serai là pour te soutenir. »

Qu'auroit fait un autre en pareille occasion? Une des maximes favorites des grands, est que tout est possible avec l'argent, quoiqu'ils ne tentent rien sans éprouver le contraire. Ils ne connoissent que ce moyen pour mouvoir les hommes. Comme ils ne feroient rien sans argent, ils ne conçoivent rien au-dessus de l'argent. Le militaire que nous supposons à la place de M. de Chevret, n'eût donc pas manqué de prendre, dans une compagnie de grenadiers, un homme de bonne volonté, à qui il eût promis & donné une bourse. Le soldat alloit fermer les yeux sur le danger ; l'officier imprudent l'eût découvert par la récompense promise ; & l'homme qui n'en voit jamais qu'il puisse mettre en équilibre avec sa vie, ou manquoit, ou hasardoit le succès par la crainte ou la précipitation que produit nécessairement un péril évident.

Il nous manque encore un plan de constitution militaire national, c'est-à-dire, un plan calculé sur les moyens, le génie & la puissance de la nation. Qui n'a senti la nécessité de conduire un peuple d'après son caractere. Ceux qui ne reconnoissent point cette importante vérité, ne risquent-ils pas de mener par tous les degrés du désespoir la partie de la nation dont l'état est de s'honorer, & celle de toutes les nations de l'Europe, qu'avec ces deux seuls moyens, l'honneur

& la confiance, il est si facile d'élever à tous les genres des prodiges.

CURÉS DE CAMPAGNE.

LE clergé en France a pour chefs des prélats distingués par la naissance, & qui, environnés de la pompe du luxe, jouissent paisiblement de leur opulence: ils fixent les regards; mais qui s'occupe de l'humble curé de paroisse, du pauvre pasteur de campagne, chargé de tous les travaux apostoliques? Jettons les yeux sur ces hommes ignorés, dont la fonction perpétuelle est de diriger les ames du peuple, & qui, par leur position, sont capables de seconder en tout tems les vues bienfaisantes de l'administration.

Le curé de paroisse dans les villes n'a qu'un revenu modique, & celui de village possede à peine le nécessaire; il est une charge de plus pour les pauvres paysans dont il est appellé à être le pere. Ne seroit-il pas de la politique de leur accorder un peu plus d'aisance? Le superflu d'un curé se répand toujours sur ce qui l'environne. Appellé par son ministere à des actes de charité, il résulteroit un double avantage de le mettre en état de soulager lui même ses paroissiens; & leur reconnoissance, jointe à la vénération qu'on porte à son caractere, donneroit plus de poids à l'autorité pastorale.

L'état en salariant davantage les fonctions de curés de campagne, seroit en droit d'exiger d'eux des travaux qui s'accorderoient parfaitement avec le loisir dont ils jouissent. Instruits, ils instruiroient les autres. Ils sont lettrés parmi des hommes igno-

rans & grossiers, eux seuls parlent au peuple assemblé, ils possedent le genre de l'éloquence convenable : quels autres organes le gouvernement pourroit-il choisir pour répandre quelqu'idée nouvelle, & faire adopter un projet qui auroit besoin d'être appuyé sur la base de la confiance? Qui peut mieux préparer les esprits & les réconcilier avec l'administration qui de loin paroît toujours effrayante, détruire enfin ces bruits populaires dont on ne connoît ni l'origine ni le but, & qui souvent s'oppose à toute amélioration.

Enseigner la saine morale, combattre la superstition & le fanatisme, ruiner de vieux préjugés, expliquer quelques-uns de ces phénomenes qui effraient l'ignorant & malheureux villageois, donner quelques notions d'histoire naturelle & d'agriculture; quel bien peut faire un bon curé de campagne, s'il réunit un esprit juste à un cœur honnête! Il fera chérir le gouvernement, il répandra des lumieres utiles, il formera des sujets fideles & de bons agriculteurs.

Dans ce tems où l'on appelle de toute part les lumieres les plus favorables, où l'on tend généralement au plus grand bien, les curés de campagne doivent être considérés comme les consolateurs nés du peuple, ils peuvent lui faire aimer son état. Si le gouvernement est un pilote attentif aux moindres orages, ne lui faut-il pas des mains promptes & habiles, pour ployer au besoin les voiles & manier les cordages ? Or, les curés qui commandent par la parole aux classes laborieuses de la société, assimilés à l'esprit du bien public, peuvent contribuer, dans plus d'une occasion, à l'exécution des ordres les plus sages. Mais, je le répete, il faudroit que ces conducteurs spirituels fussent mieux récompensés de leurs fonctions jour-

nalieres, & qu'un revenu plus ample les mît au dessus de toute dépendance de leurs ouailles.

Je connois plusieurs de ces bons curés de campagne qui, malgré l'extrême médiocrité de leur prébende, trouvent le moyen de faire infiniment plus de bien que des millionnaires même généreux: leur charité active, industrieuse, sait créer mille simples ressources. Les uns savent préparer des remedes aux malades qu'ils consolent, & s'opposent aux prestiges des charlatans; les autres livrés aux travaux de l'agriculture, la perfectionnent par leur exemple.

En général, leur vie est innocente & leurs mœurs sont honnêtes; il y a peu de scandale parmi eux, parce qu'ils ont besoin de l'estime de leur troupeau; ces hommes respectables vivent loin du bruit & des regards du monde : inconnus, oubliés, & contens de leur obscurité, leur vie s'écoule dans la pratique des devoirs prescrits par l'évangile.

Oh ! qu'il m'est doux de rendre publiquement justice à cette portion d'hommes que j'honore, & que le gouvernement pourroit choisir comme les canaux des idées les plus saines. Toutes leurs fonctions sont paternelles & pourroient embrasser encore plus d'objets; ils n'agissent que par la voie de la persuasion; quel organe plus heureux & plus prompt entre l'autorité & le peuple.

Fin du Tome premier.

TABLE.

AVANT-PROPOS. Page 3
Océan. 5
Jugement dernier. 9
Feu. 11
Sommeil. 12
Economie. 13
Horace. Ibid.
Conſcience. 14
Hymne au Printemps. 15
Baleine. 18
Matelot. 19
Oiſeau. 20
Globe. 21
Firmament. 24
L'Optimiſme. Songe. 26
Crainte de Dieu. 46
Ruines. 48
Pape. 50
Amitié. 51
De la Guerre. Songe. 54

Suicide. 72
Imprimerie. 74
De l'Amour. Songe. 78
Dialogue entre un Philosophe & son Jardinier, 109
De la Fortune & de la Gloire. Songe. 128
Anatomie. 145
Contre l'Homere traduit en françois. 159
Discours prononcé par M... pour sa réception à l'Académie de ... 175
Epitre à un Ami. 180
Derniere Lettre du Roman de Julie, ou de la nouvelle Héloïse. 186
Lettre d'Ovide exilé, à un ami. 191
Ecriture. 194
Ecrivains. 197
FABLES. *Le pere mourant & ses deux Fils.* 200
Le Denier & le Louis d'or. 201
Le Coucou & l'Hirondelle. 202
L'Homme & le Buisson. 203
Le Singe & l'Huître. 204
Briéveté de la vie. 205
Abdication. 208
Conversation. 211

Milton. 212
Style laconique. 214
La tragédie de Brutus. ibid.
Batailles. ibid.
Du Duel. 217
Livres élémentaires. 219
Etriers. 222
Pudeur. 223
Tacite. 225
Empereurs Romains. 227
Commerce. 228
Officiers. 230
Curés de Campagne. 234

Fin de la Table.

MON BONNET DE NUIT,

Par M. Mercier.

TOME SECOND.

A NEUFCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXIV.

MON BONNET DE NUIT.

OREILLER.

QUAND la lumiere eſt éteinte, que la tête eſt ſur l'oreiller, & qu'en ſe regardant au fond de l'ame, on n'y découvre rien qui puiſſe offenſer nos ſemblables, comme alors un baume délicieux ſe répand dans tout notre être! Le ſommeil eſt preſqu'un rêve céleſte.

Il n'eſt jamais plus doux, plus tranquille qu'après un jour où l'on a fait quelque bien, ou lorſqu'on peut s'avouer à ſoi-même qu'on l'a employé à des occupations graves & ſolides.

Le moment où la tête ſe place ſur l'oreiller eſt celui où la conſcience rend ſes arrêts : la tête qui a conçu quelque mauvais deſſein, paroît enveloppée d'épines; l'édredon le plus doux ſe durcit ſous la tête inquiete du méchant. Pour être heureux, il faut être bien avec ſon oreiller; car tous les ſoirs il peut nous faire des reproches que nous entendrons.

L'entretien de l'oreiller avec l'homme en place, l'homme du monde, l'intrigant, l'auteur ſatyrique, auroit quelque choſe de piquant. Que de ré-

vélations secrettes! & que ne nous diroient pas l'oreiller des rois & celui des ministres!

C'est le moment où la vérité nous parle; car notre conscience, quand nous voulons bien l'écouter, nous dit à peu près ce que nous sommes.

Le pere de Néron disoit : *Je connois Agrippine, je me connois; il est impossible que l'enfant qu'elle mettra au monde ne soit pas un monstre.*

On est heureux ou malheureux le soir par souvenir. La mémoire nous rappelle nos fautes & nos negligences : ce qui doit nous faire penser à les éviter, car elles ne nous perdront point de vue; elles écarteront le sommeil, elles passeront jusques dans nos rêves, elles les rendront fatigants, afin de nous enseigner qu'il n'y a de repos & de bonheur que dans l'harmonie d'une sage conduite & dans l'exercice d'une tendre charité.

Les autres nous devinent; mais c'est nous qui nous voyons : nous savons qui nous sommes. *Ne vous tenez pas à la sentence des hommes*, dit Montaigne, *tenez-vous à la vôtre.*

C'est l'oreiller qui nous avertit de ce que nous devons faire le lendemain : celui qui saura bien interroger son oreiller en recevra de sages réponses. S'il repousse notre tête, avertissement charitable; mais s'il la reçoit en paix dans ses moëlleux contours, on peut achever le dessein que l'on a conçu.

Heureux qui peut se dire, la tête sur l'oreiller : Personne n'a à me reprocher son affliction, ni son malheur; ni sa captivité; je n'ai fait de blessure à la renommée de qui que ce soit; j'ai respecté la propriété, gage du repos des familles, & le salaire de l'ouvrier n'est point resté chez moi le soleil couché, selon l'expression de l'Ecriture. Ces témoignages de la conscience, ces jouissances intimes de l'ame procurent un sommeil délicieux, & un réveil plus doux encore.

Il n'eſt pas à dédaigner, l'ouvrage que l'on peut relire ſoi-même, la tête ſur le chevet, & long-tems après l'avoir compoſé. L'ame ſe retrouve dans la ſituation où elle étoit en écrivant; mais elle ſe voit beaucoup mieux, elle ſe juge elle-même.

Si l'on a reſpiré la paix, la concorde, l'ordre, on aime à ſe reconnoître; ce qu'a dicté la paſſion du moment, paroît puérile & miſérable : mais ſi l'on a été aſſez heureux pour avoir ſacrifié la vengeance, l'écrit conſole, fortifie; on ſe pardonne toutes les fautes dont on n'a à rougir que devant les muſes. L'auteur qui a été bon tel jour, ſe trouve bon encore; il ne ſent point ce trouble qui attend l'auteur dont l'œuvre hériſſée des pointes de la malignité, a déchiré ſon adverſaire par l'arme du ridicule.

Le ſatirique & le miſantrope ne reliront jamais leurs productions, même triomphantes, applaudies, avec la même volupté que goûtera l'auteur honnête, en reportant la vue ſur des écrits où la critique trouvera ſans doute beaucoup à reprendre, mais que la ſaine morale pourra avouer.

Minuit ſonne, heure ſolemnelle! La nuit faiſant diſparoître la terre de mes regards, ſemble me mettre en poſſeſſion des cieux. Ces millions de ſoleils & de mondes que l'Eternel a ſemés avec tant de profuſion, donnent à l'homme le loiſir d'obſerver les loix immuables auxquelles ils ſont aſſujettis.

C'eſt à la nuit que les Caſſini & les Galilée ſont redevables de leurs plus belles découvertes. Et toi, infatigable Meſſier, la comete qui alloit paſſer devant un monde aſſoupi, rencontre ton œil vigilant. Sentinelle attentive des merveilles céleſtes, tu es là pour la reconnoître, l'annoncer, la claſſer

parmi les grands corps qui flottent dans l'éther.

Tous les êtres privilégiés qui cultivent leur raison, veillent plus ou moins ; le silence & la tranquillité de la nuit favorisent les méditations, & tiennent lieu de ces ténebres volontaires auxquelles des sages de la Grece se condamnoient autrefois, pour ne voir que la vérité.

La nuit est la bienfaitrice commune de tout ce qui respire : c'est pendant son regne qu'il y a une plus grande somme de bonheur répandue sur la terre : les passions violentes sont interrompues, les travaux écrasans ne fatiguent plus l'espece humaine ; le prisonnier chargé des fers du despotisme, plane loin de son cachot, & accuse son tyran devant les mondes assemblés. L'odieuse inégalité qui est entre les hommes, a cessé, pour ainsi dire ; la volupté enivre de ses charmes les jeunes époux, & répare les crimes de la guerre.

O nuit ! alonge encore pour moi tes heures silencieuses ; favorise mes paisibles travaux, & laisse-moi verser sur le papier les sentimens & les idées qui plaisent à mon ame recueillie !

ATTENDRISSEMENT.

C'EST le sentiment le plus heureux dont l'ame humaine soit susceptible ; ce sentiment délectable est mixte : point de plus grande volupté que de s'attendrir. Un attendrissement perpétuel feroit l'état le plus délicieux pour l'homme.

Qui sait goûter les traits sublimes des poëtes & des Orateurs ? Celui qui s'attendrit en voyant les magnifiques objets de la nature, qui pleure de joie à la renaissance de l'aurore, ou dans un temple

où la voix religieuse des adorateurs va frapper la voûte simple & rustique.

L'attendrissement est la situation de l'ame qui dispose le plus aux vertus ; il n'y a point de volupté comparable à celle de se sentir les yeux humides, après avoir soulagé l'infortune : c'est le doux attendrissement enfin qui approfondit le bonheur.

L'attendrissement est loin de tout être dégénéré, il est méconnu du libertin ; mais comme l'univers s'embellit pour celui qui, étranger à la froide ironie, à la méchanceté insultante, s'abandonne aux images douces, aux idées nobles & intéressantes !

Prenez telle idée que vous voudrez. Quand vous l'aurez bien analisée, raffinée, quintessenciée, il faudra la réduire en sentiment, si vous voulez qu'elle soit connue & adoptée. Elle aura beau être claire, vive & nette ; si elle ne touche pas le cœur de l'homme, elle restera sans effet.

La poésie descriptive, par exemple, n'est rien près de celle de sentiment. Ovide, au commencement du second livre des Métamorphoses, fait une description pompeuse du palais du soleil, qui éblouit l'œil de l'imagination ; mais tout magnifique, tout étincelant qu'est le séjour que nous décrit le poëte, on traverseroit bientôt cette éclatante & superbe demeure pour en sortir, si tout-à-coup on n'entendoit les craintes, les alarmes du pere de Phaëton, sur la demande indiscrete de son fils. C'est sa tendresse, la force du sentiment qui l'anime, quand il prodigue ses conseils au jeune téméraire qui fait pâlir l'éclat du palais, & qui fixe toute notre attention sur la douleur d'un pere qui gémit en apprenant le danger que va courir le tendre objet de ses inquiétudes.

Dans cette multitude de morts dont l'Iliade est

remplis, la chûte de ces hommes qui soulevent des rocs, qui manient des lances pesantes, qui font trembler de leur voix le rivage des mers, n'excite point la compassion.

Mais quand on voit Simoïsius, dans la fleur de la jeunesse, enlevé par l'amour de la gloire à une mere tremblante, à un pere alarmé; quand on voit ce jeune époux qui à peine a essayé des plaisirs de l'amour, forcé de s'arracher aux embrassemens d'une épouse déjà accoutumée à ses caresses; lorsqu'on se figure ce jeune homme qui n'a pas encore vu les combats, & qui va s'exposer à un trépas prématuré; que bientôt on le voit rougir ses armes de son sang, & trompé par la fougue imprudente de son âge, mourir de sa propre valeur; alors nous plaignons le sort des guerriers, nous détestons les batailles, nous pleurons sur les victimes des combats.

L'homme est doué d'une sympathie qui le fait entrer dans les intérêts de ses semblables. C'est par cette passion généreuse qu'il est touché de ce qui les frappe, & qu'il ne peut rester spectateur indifférent de leur peine : il en est récompensé, car le plaisir le plus doux accompagne fidélement la pitié. Comme ce n'est pas un raisonnement, mais un instinct, don sacré de la main bienfaisante du Créateur, il pénetre intimement l'ame, il la touche profondément; & comme il veut être senti, il échappe ici à la discussion.

La fibre maligne du cœur humain, est bien plus profondément cachée que la fibre sensible. Heureux qui s'attache à pincer celle-ci! Un oncle en mourant fit écrire ces paroles sur son testament : *Je laisse à mon neveu onze assiettes d'argent; il sait bien pourquoi je ne lui legue pas la douzieme.* Ce trait fera rire l'homme malin, mais il attendrira

le cœur honnête & indulgent. Quelle douce réprimande, quel caractere de bonté dans ce reproche ingénieux ! Pourquoi n'y voir que la faute du neveu ?

Le genre mélancolique au théatre fait une impression plus profonde sur l'imagination, que l'agréable ; c'est que nous redoutons encore plus la douleur que nous n'aimons le plaisir. Quand la douleur n'est qu'en tableau, nous avons l'avantage d'être émus sans sentir pour nous-mêmes & pour les autres les angoisses pénibles de la crainte ; nous exerçons puissamment la pitié, ce sentiment exquis de la nature humaine, & qui en fait l'excellence. Nous l'exerçons ce tact délicat & profond avec une certaine volupté qui nous dit à nous-mêmes que dans cet instant nous sommes bons & sensibles.

On a reproché à quelques auteurs dramatiques d'avoir tracé des tableaux dont les couleurs étoient sombres. Ceux qui leur ont fait ces reproches, ne connoissoient ni l'art théatral, ni la structure du cœur humain. Les douleurs d'illusion nous plaisent, parce que nous repliant sur nous-mêmes, nous appercevons aisément l'illusion, & que nous goûtons la volupté des larmes, tout en nous disant que cette grande calamité est imaginaire ou passée.

Quand l'ame se fond d'attendrissement, alors s'ouvre le fleuve des pures délices ; sa source est dans le cœur de l'homme ; une pierre froide & dure quelquefois l'environne. Poëtes, percez cette enveloppe ; & vous ferez mieux que d'interroger la fibre maligne du cœur humain.

LA PENSÉE.

LA pensée voit tout & ne se voit pas : elle embrasse le monde entier, & elle échappe à elle-même. Quel phénomene que notre propre existence ! Comment ne s'étonne-t-on pas vingt fois le jour d'exister ? Comment l'habitude nous familiarise-t-elle avec ce sentiment que nous avons reçu involontairement & qui nous échappera de même ?

Les idées abstraites existent comme les idées physiques. J'ai nettement en moi la perception de telle chose que je sens & que je ne connois pas : je ne me borne point à écouter mes sens qui me trompent si fréquemment ; je descends dans le fond de mon être, j'apperçois une faculté qui me découvre des choses certaines & inconcevables : l'espace, la durée, la force créatrice, ont beau être enveloppés d'obscurité : je ne puis les mettre en doute : plus je creuse en moi, plus je me représente plusieurs idées qui n'ont aucun rapport avec cet univers matériel, & la profondeur de ma raison va toucher des objers dont mes sens ne m'offrent aucune image.

La distance n'arrête point ma pensée ; il y a un rapport entre notre planette & celle de Saturne, puisque je m'y transporte ; j'existe dans le passé, j'existe même dans l'avenir : tout est un, puisque j'embrasse ce tout par la pensée.

Il y a eu un plan initial, je le sens : le coup qui a fondu la masse de l'univers, & qui lui a imprimé l'ordre & la vie, part d'une intelligence unique : tous les phénomenes physiques ont été

produits par un seul & même acte. Les périodes de la vie humaine ne sont que des développemens; & quand, dans le plan général, tout est lié, quand la projection des astres n'est point un pur caprice, croira-t-on que le moral ait été livré au hasard?

L'éternité: quel mot terrible & magnifique! J'existe, j'ai commencé; il est donc un principe de mon existence: ce principe doit être éternel, car il faut que je cherche dans l'infini une source premiere de tout ce qui est, & je suis réduit à nier mon existence, ou à croire un principe qui n'a jamais commencé.

Si l'homme est foible lorsqu'il raisonne sur les matieres, il est sublime lorsqu'il les sent: son esprit est étroit, mais son cœur est sans bornes.

Oui, je conçois mieux l'univers sans un Dieu, qu'un Dieu qui ordonneroit au néant de nous saisir tous au sortir de la vie. La connoissance d'un Etre Suprême, ne seroit alors que notre désespoir; sa grandeur seroit sans justice, sa sagesse sans bonté, & la vertu ne seroit plus qu'une belle chimere à qui l'homme imprudent auroit fait d'inutiles sacrifices.

MONDE.

On pourroit définir ainsi le monde: C'est un vaste théâtre dont les hommes sont les comédiens; le hasard compose la piece; la fortune distribue les rôles; les femmes accordent des rafraîchissemens aux acteurs, & les malheureux font rouler les décorations, portent & mouchent les chandelles.

Le monde polit plus qu'il n'instruit: il ne faut point être dans le tourbillon du monde pour être

ſpectateur ; il faut être à une certaine diſtance : c'eſt ainſi que, pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

Avec un peu d'eſprit & beaucoup de monde, vous brillez plus qu'un homme de beaucoup d'eſprit ſans monde : pour l'acquérir cet uſage du monde, il faut une certaine aiſance ; ſans elle, vous ſerez hors d'état de cultiver ces ſociétés où ſe rencontre l'élite des différentes conditions.

Sans fortune, quelque mérite qu'on ait d'ailleurs, on ſera privé des moyens de percer dans le grand monde, d'en connoître les mœurs, d'en prendre le ſtyle ; enfin, de voir par ſoi-même les hommes d'un certain rang, leurs vertus, leurs vices, leurs ridicules.

La richeſſe met de bonne heure un jeune homme dans le monde : par elle il ſera en état de développer ſes talens, de briller dans tous les exercices, d'apprendre les langues, de voyager, de jouir enfin du loiſir néceſſaire pour ſe livrer entiérement à telle ſcience ou à tel art.

Mais les hommes du monde exagerent l'éloge qu'ils font du ton répandu parmi eux : ils diroient volontiers qu'il n'y a du tact, de la pénétration & de l'eſprit, que dans leurs cercles. D'après ces prétentions excluſives, ils s'imaginent pouvoir deviner d'avance la carriere de tout homme qui a paru au milieu d'eux.

Tel qui expire ſur l'échafaud, n'a pas commis tant de déſordres dans la ſociété, que tel qui vit dans le grand monde. Celui-ci eſt un débauché, un calomniateur, un fourbe. Il a tous les vices ſur leſquels les loix n'ont aucune priſe. Il n'aſſaſſine pas ſur le grand chemin ; mais il diſtille dans toutes les maiſons les poiſons d'une langue enve-

nimée; il flétrit toute réputation; il ridiculise toute vertu; il seme la discorde entre freres, époux, amis. Chassé d'un quartier, il va dans un autre porter le même esprit. Sa méchanceté est réfléchie, & il en fait une étude. Il ne peut être puni que par le mépris; & le mépris, dans une grande ville, est comme l'air infect qu'on y respire: on s'y fait.

INSECTES.

La magnificence du Créateur se manifeste surtout à mesure que l'être est plus petit; elle redouble dans les insectes: ils ont reçu en partage plus de sens; ils possedent des instrumens plus fins, plus incroyables, plus merveilleux; les métamorphoses successives qu'ils éprouvent, annoncent en eux un principe composé qui opere & varie ces formes étonnantes.

Tous les miracles de l'intelligence reposent sous la mousse; nous les foulons aux pieds, & ils nous auroient été inconnus sans le microscope.

Charles Bonnet a suivi un travail peu connu dans notre Capitale occupée d'ariettes; ce travail est digne de nos hommages. *Qu'est-ce que Dieu?* Il peut répondre à cette question de catéchisme: C'est le créateur des insectes. Et nous orgueilleux humains, que sommes-nous de plus devant lui?

Si tout-à-coup la nature, soulevant le voile dont elle s'enveloppe, nous laissoit voir à nu le jeu de ses ressorts, les rouages de sa machine immense, sa structure intime, sans nous priver du plaisir de considérer à loisir les moyens dont elle use, & le but vers lequel elle tend; quel changement

subit dans toutes nos idées ! Quel renversement de tous nos systêmes ! Où en seroit notre pauvre science ? Elle seroit plus risible que l'ignorance même.

Ce qui rend les systématiques si hardis à prononcer, à publier leurs idées, c'est qu'ils savent bien que la nature sera toujours voilée, & qu'elle ne donnera jamais un démenti formel à toutes leurs assertions.

Mais pour cela doit-on abandonner son étude ? Non. Plusieurs efforts de l'homme ont du moins été récompensés. De curieuses & utiles découvertes nous ont prouvé qu'elle laisse de tems en tems échapper quelques secrets ; & ce qu'un siecle ne saisit pas, le siecle suivant l'apperçoit.

Telle expérience nous semble oisive & morte, liée à une autre, jetera un trait de lumiere. Il ne faut ni désespérer de notre impuissance, ni concevoir l'orgueil d'embrasser une trop vaste étendue.

Il y a de l'audace sans doute à intituler un livre, *Systême de l'Univers* ; il y a de la sagesse à suivre pas à pas le flambeau de l'expérience, & à ne pas s'en écarter. Celui qui nous annonce une *Théorie universelle*, comme s'il avoit assisté au jour de la création, croit parler à des enfans crédules, & toute son éloquence ne lui ôte pas je ne sais quelle physionomie voisine du charlatanisme.

Que le systême soit hardi, qu'il soit élevé, j'en admirerai le plan ; mais vouloir débrouiller ce chaos en quelques pages, vouloir endoctriner le siecle présent & le siecle futur avec le rêve de l'imagination, c'est s'exposer au reproche de tout homme né avec du bon sens, à qui les mots n'en imposent pas.

Tout est beau dans l'univers, & tout nous

instruit, l'étoile & l'insecte, le météore embrasé & la fleur printanniere. Ces rochers pendans en précipices, ces cimes désertes, ces gouffres ouverts où se perdent les torrens écumeux, ces carrieres bizarrement figurées excitent l'intérêt & fixent l'œil de l'imagination.

Ta beauté, ta richesse, ô nature! épuise le sens de l'homme. Pourquoi sont ils bornés, lorsque tes attraits sont inépuisables? Ton souffle pur reproduit le plaisir accordé à la vive curiosité; qu'ils sont courts les momens que tu laisses à nos études! Nature! être ravissant & mystérieux, quelle langue saura t'interroger? quelle plume saura te décrire?

Tu critiques le plan de l'univers, foible & audacieux mortel! Gémis si tu souffres, mais n'éleve pas ton imbécille raison contre un aussi sublime ouvrage; parle avec timidité de ce qui est au-dessus de toi. As-tu une idée intuitive du monde? Peux-tu embrasser ce qui est? Attends que ton être se développe, se perfectionne, & qu'il passe par tous les degrés nécessaires pour le former à l'état auquel il peut prétendre.

SENS INTÉRIEURS.

Nous avons un sens ou des sens intérieurs bien distincts des sens extérieurs. Ce qui le prouve, c'est que la folie loge souvent dans le sens intérieur; & l'on ne peut la guérir, tandis que les sens extérieurs restent dans la plus parfaite intégrité.

Quelquefois les sens externes sont malades sans que le sens intérieur en soit affecté. Le naturaliste Bonnet, privé de la vue, médite ses ouvrages, puis les dicte avec clarté, précision, & sans y

changer un mot. Les années ôtent à l'homme de lettres l'usage de ses sens, & son ame conserve encore son exquise sensibilité.

La différence des caracteres vient peut-être de l'inégalité des rapports qui se trouvent entre les sens externes & les sens internes.

Le grand vice de l'organisation, fait les insensés; les légers défauts font les caprices.

Il paroît que dans le corps humain, chaque partie influe sur le tout, & le tout sur chaque partie.

Comment un homme seroit-il somnambule, sans l'énergie & la présence des sens internes qui le guident, & avec lesquels il voit, il entend, il marche, il écrit, il lit?

Qui ne sent pas qu'il y a en nous l'homme extérieur & l'homme intérieur? L'image frappe les sens externes, & le principe interne se détermine alors.

Voilà pourquoi l'instinct trompe moins que la pensée, parce que toute pensée peut être une image imparfaite, & que l'instinct est un sentiment vif.

Il n'y a personne qui n'ait éprouvé dans un évanouissement, une tranquillité d'esprit ineffable & incompréhensible: des noyés, des apoplectiques, rappellés à la vie, ont manifesté des plaintes ameres, parce qu'on les avoit arrachés d'un état paisible & délicieux. Le moment de la mort pourroit être une espece d'extase; & plusieurs naturalistes qui ont observé les mourans dans les hôpitaux, sont fondés à croire que l'ame dans l'agonie, en perdant toute communication avec les choses de ce monde, se plonge dans des délices inconnues. Il semble que ce soit un avant-goût de son état futur. Le sens intérieur, plus libre, dégagé d'une partie de ses liens, jouit

d'un plein exercice. Je ne puis croire que la nature, mere tendre, nous abandonne dans cette crise; elle doit redoubler ses bienfaits à l'instant où nous nous séparons d'elle.

Pourquoi telle sensation dans le corps produit-elle telle émotion dans l'esprit? Je ne le conçois point, & j'aurai plutôt fait d'en admirer l'effet, que d'en vouloir pénétrer la cause.

Il n'est pas donné à notre capacité d'embrasser cette grande suite de causes qui, enchaînées les unes aux autres, remontent à la premiere.

L'histoire & la marche des sensations humaines n'ont point encore été tracées. Qui a pu découvrir la premiere image qui nous a vivement affectés, & qui a déterminé en conséquence la série de nos goûts? Dans le printems de nos jours il est des plaisirs qui, par leur nouveauté, ont un charme impérieux; il est des actions pour lesquelles on sent un dégoût inexprimable; le tems, en émoussant nos fibres, n'efface pas entiérement la sensation, elle se prolonge jusques dans les années reculées de la vieillesse.

D'où naissent les antipathies qu'on ne peut définir & que la raison ne peut corriger, si ce n'est de l'impulsion primitive, fortement empreinte dans nos sens?

Une montagne escarpée paroît plus épouvantable à l'un qu'à l'autre, parce que le premier a failli rouler dans les abymes: l'eau fait frissonner celui qui a été sur le point de se noyer; le feu fait frémir celui qui a échappé à l'embrasement d'une maison; il redoute l'étincelle qui échappe d'un flambeau: les rois ne connoissent pas de plus grands criminels que les séditieux.

Les sensations premieres déterminent la suite de nos actions, & notre mémoire a oublié l'é-

vénement sinistre, que notre instinct en garde un profond souvenir.

FLEUVES.

Les fleuves sont les peres nourriciers des états. Ils étalent la fertilité sur leurs bords ; ils engraissent les terres ; ils servent le commerce ; ils abreuvent les bestiaux ; ils donnent du poisson ; ils facilitent les voyages. Sans eux il n'est guere de villes riches & peuplées. Il est très-facile d'étendre les bienfaits qu'ils peuvent rendre, & d'empêcher les maux qu'ils peuvent causer, maux bien foibles en comparaison des biens qu'ils répandent. Le Nil domté créa l'abondance & fit la gloire de la superbe Egypte. Le Pô, le Rhône, la Loire & la Garonne composeroient à eux seuls quatre royaumes opulens, si l'art venoit à perfectionner ces magnifiques dons de la nature.

MAIN.

C'est à la main de l'homme que l'univers est redevable de la foule des arts, depuis le toucher savant des instrumens de musique, jusqu'au frappement du marteau. Nécessité, agrément, tout est dû à cet organe étonnant qui distingue l'homme : par lui il a pénétré dans les entrailles de la terre, il a mis les montagnes de niveau avec les collines, il a creusé un lit à la mer, lui a opposé des digues ; par lui enfin il regne sur le globe assujetti.

L'écriture, tracée de la main de l'homme, ſurvit au renverſement des empires, & par cet uſage devient quelque choſe de divin. L'intelligence de l'homme ne périt pas; elle s'accroît au contraire; l'ame d'un ſage va embraſer de ſon feu patriotique celui qui doit venir au monde mille ans après lui.

Anaxagore l'a dit: c'eſt la main qui fait la ſageſſe de l'homme; ſans elle, ſon ame lui ſeroit inutile.

Le mouvement de la main eſt auſſi éloquent que celui des yeux; c'eſt l'idiome commun à tous les peuples, la langue univerſelle. La main appelle, renvoie, promet, menace, craint, interroge, nie, doute, flatte, déteſte, déſigne les nombres, exprime les caracteres de la joie, de la triſteſſe, du repentir; les mains enfin parlent, quand la langue ne peut rien dire.

La main de l'homme l'emporte encore ſur la trompe de l'éléphant.

C'eſt le ſceptre enſuite qui eſt le véritable ſceptre avec lequel il commande à la nature. Heureux s'il ne l'eût pas tourné contre lui-même?

Ils avoient bien raiſon ces habitans du Nouveau-Monde, lorſqu'ils ont donné la préférence au fer, en livrant une grande quantité d'or pour un inſtrument auſſi précieux qu'une ſerpe, une beche, un hoyau.

C'eſt le fer qui entame la pierre, la rend ſouple & obéiſſante comme la cire, qui creuſe la mine, éleve l'édifice, lie les parties du vaiſſeau qui fend les mers; c'eſt le fer qui fertiliſe les guérets, coupe les moiſſons, & fait les opérations ſalutaires ſur le corps humain.

Tandis que nous admirons les merveilles de l'horlogerie, le ſauvage reſte en extaſe devant

l'invention ſimple & utile d'un clou. Avec ce métal dur & tenace, que l'homme tourne comme il veut, l'aſſujettiſſant d'abord pour le faire agir ſur les corps les plus rebelles, il a opéré des travaux qui ont occaſionné des changemens ſur notre globe : il a applani des montagnes, élevé des vallons, enchaîné l'océan, percé des iſthmes, fait diſparoître des forêts, creuſé des lacs, changé le cours des fleuves & celui des vents.

Qui n'a pas été curieux de voir, dans une affinerie, une maſſe de fer énorme qu'on tourne en tout ſens, poſée ſous un épouvantable marteau qui peſe plus de huit cents livres, & dont les coups s'entendent à plus d'une lieue de diſtance ? L'homme ſemble ſe jouer, à l'aide d'un courant d'eau, de ces maſſes de fer ; il les domte, les aſſouplit : il fait paſſer la barre par des filieres, & la métamorphoſe en un fil qui approche de la ténuitédes cheveux.

MARIAGE.

LA jeune vierge voit en perſpective l'état d'épouſe & de mere : ſon cœur lui repréſente un jeune homme aimable à qui elle s'unira, & avec lequel elle remplira ces devoirs qui ne l'effraient point. Elle ſe promet bien de payer ſa tendreſſe du plus complet retour : car elle ne doute pas que l'amour ſeul ne détermine le choix de l'homme qui jetera les yeux ſur elle.

Cependant elle eſt renfermée dans un couvent, ſous le prétexte de lui donner une éducation convenable : l'autorité paternelle attend que les circonſtances favoriſent ſa cupidité ou ſon ambition : le

le mariage de la jeune personne eſt une affaire ; le pere négocie loin d'elle, & ſans qu'elle en ſache rien, la vie entiere & la deſtinée de ſa fille. Au lieu d'un amant qui auroit peu à peu captivé ſon cœur, on lui préſente un inconnu, un homme indifférent ; on lui ordonne de paſſer dans ſes bras, & de ſe donner à lui ſans réſerve. La timide jeune fille n'a que trois jours pour accoutumer ſa tête à ce changement étrange. La voilà livrée à un mari dont elle n'avoit jamais entendu prononcer le nom ; elle fait le ſerment de l'aimer toujours, & elle ne le connoît pas : il l'emmene, ſon contrat à la main.

Elle entre dans une famille étrangere : il faut qu'elle vive avec des êtres qui ont entr'eux des intelligences ſuivies, tandis qu'elle ſera ſeule avec ſa candeur, ſa naïveté, ſon cœur aimant & ſenſible.

Ainſi, une union dont dépend la félicité de la vie entiere, & qui ne devroit être fondée que ſur le rapport intime des caracteres, eſt abandonnée au haſard. Des conſidérations d'intérêt paſſent avant tout ; & ce marché, quoique fait au nom des loix & de la religion, a quelque choſe de dur & de bizarre.

On crie contre la corruption des mœurs, & l'on ne voit pas qu'il faut que l'homme ait une bonté naturelle au-deſſus de toutes les mauvaiſes inſtitutions, puiſque l'ordre exiſte encore après tant d'atteintes. On blâme les femmes, & l'on devroit ſeulement louer celles qui, contre le choix de leur cœur, reſpectent leurs liens, & ſont fidelles au ſerment qu'un pouvoir irréſiſtible leur a fait prononcer.

La loi qui dans les mariages fait reſpecter les degrés de parenté, eſt une loi auſſi ſage qu'elle

eſt antique & générale. On la retrouve chez toutes les nations policées ; elle eſt le premier lien de la ſociété, dont le but a été d'empêcher chaque famille de ſe ſuffire à elle-même, & de mêler les races afin qu'elles ne fuſſent pas étrangeres l'une à l'autre, & que fondues enſemble, elles formaſſent l'état ſocial, aſſemblage d'individus faits pour ſe ſervir & ſe protéger mutuellement.

Par ce moyen, les fortunes, au lieu d'être ſtagnantes, circulent, portent la vie dans les rameaux deſſéchés, & l'intérêt perſonnel perd l'activité qui le rendoit dangereux. Les intérêts ſe rapprochent, & les mœurs y gagnent. Elles deviennent plus douces, on n'eſt plus étranger à une famille dans laquelle on peut entrer : l'inégalité des rangs ſe fait moins ſentir, & les racines de la ſociabilité s'étendent. Il n'y a plus de haine entre les citoyens, dès que les barrieres qui ſéparent les races, tombent, & qu'on peut s'allier à des hommes qui, diſtingués par leur rang, attendent les careſſes de la fortune, ou qui, favoriſés de la fortune, veulent faire un échange avec les avantages de la gloire & de la renommée.

La dot des filles de Scipion, ne fut payée qu'en monnoie de cuivre.

SATIRIQUE.

VOYEZ-VOUS cet insecte aîlé qui tourbillonne autour d'un flambeau ? C'est l'image d'un satirique qui fait cent tours ; & qui finit par être écrasé d'un coup de mouchette.

J'ai lu dans un journal ces petits vers adressés à un satirique : ils m'ont paru devoir être conservés.

Langue maudite ;
Plume proscrite,
Vis donc de fiel
Faute de miel.
Dans ton délire
Perce & déchire
Nos doux agneaux ;
Mais sur ton dos
Crains les vestiges
Des jeunes tiges
De nos ormeaux.
De tes égaux
C'est le partage ;
Quand ils font rage
Dans nos troupeaux.
Mépris les sauve
Quelques momens ;
Mais bête fauve
Vit peu de tems.

Le satirique, en un clin-d'œil, devient adulateur : c'est le rôle habituel de ces misérables écrivains qui usurpent le titre d'hommes de lettres.

Qui ne rougit pour l'auteur, en lisant ces vers louangeurs qui tapissent les journaux, & qu'on prendroit pour une ironie sanglante, si le génie mendiant du poëte ne perçoit pas à travers ces strophes platement pompeuses ?

Les versificateurs flattent ou déchirent par habitude. Tantôt ils déménagent l'olympe pour parer de tous les attributs célestes le buste d'un homme en place ; tantôt ils rassemblent les traits les plus mordans contre le ministre qui leur refuse une pension.

Quoi de plus insipide & de plus honteux que tous ces vers qui vont caresser la vanité, l'amour-propre & l'orgueil, & qui attribuent de l'élévation, de grandes vues, de nobles sentimens à ceux-là même qui n'ont eu que des idées foibles & bornées, de petits intérêts, des opinions communes, des inclinations vulgaires ?

De même que le vautour évente une charogne, ainsi l'adulateur sent de loin un homme en faveur ; il s'attache à ses pas, le flatte, le trompe & le caresse encore. Croyez que ce sycophante touche de très-près au métier infame de satirique.

Des journalistes ont irrité bêtement des gens de lettres. Ils ne sentoient pas que des écrivains lus avidement, n'avoient besoin que de tailler une plume, laquelle iroit les percer d'un trait profond, apperçu de tous les témoins de leur honte. Que l'orgueil est foible & sot, quand il ose se jouer au génie !

TALION.

CHEZ plusieurs peuples anciens, la loi du talion a été regardée comme une loi sacrée. Elle est l'ouvrage de l'instinct, & la raison la confirme à plusieurs égards. Quoi de plus naturel qu'une punition égale à l'offense ?

Cette loi perd de sa majesté, quand elle demande un œil pour un œil, un bras pour un bras. Cette justice diminutive est grossiere & barbare ; mais la peine de mort décernée contre l'assassin, me paroît de toute équité.

Cette loi a été combattue par des écrivains qui ont mis peut-être la foiblesse à la place de la vraie sensibilité. Un malheureux qui tombe sous les coups d'un assassin, n'appelle-t-il pas alors tout le genre humain à son secours ? Ne se dit-il pas : C'est de la main d'un homme que je reçois ces coups cruels ; tous les hommes doivent me venger ; c'est l'ennemi de l'espece ; il a méconnu en moi son semblable ; il est plus affreux que le loup, le tigre, la panthere ; & malgré mes cris, mes plaintes, mes prieres, mes gémissemens, il s'est acharné sur sa victime.

Ne seroit-ce pas une fausse pitié dans le législateur, que d'avoir quelques graces en réserve pour celui qui a outragé l'humanité en se rendant coupable d'un homicide volontaire ? Quoi ! il n'a point respecté sur le front de l'homme l'empreinte fraternelle qu'y a mis la main du Créateur ? La pitié n'a rien dit à son ame ? Un retour sur lui-même ne l'a pas averti qu'il déchiroit un être sensible ?

La pitié qui respecteroit la vie d'un assassin, ne seroit-elle pas une cruauté contre les foibles, exposés à la férocité de l'homicide ? Pour sauver un particulier, on exposeroit la société à des malheurs renaissans.

Cet homme assassiné n'avoit-il pas un pere, un frere, un ami, une mere ? N'ont-ils pas reçu le contre-coup de la douleur, plus affreux peut-être que le trait qui a déchiré son flanc ? Et on laisseroit respirer l'assassin qu'ils peuvent rencontrer, & dont la seule vue rouvriroit les blessures les plus sensibles au cœur humain ? Non : quiconque a trempé sa main dans le sang de l'homme, n'est plus digne d'habiter parmi les hommes ; le jour qui les éclaire n'est plus fait pour lui. Le talion est la grande loi de la nature ; il faut que l'homicide soit contenu par la crainte de souffrir lui-même ce qu'il a fait souffrir à autrui.

Appliquez au vol la loi du talion, & vous sentirez combien elle étoit sage & humaine. Elle maintenoit la proportion entre la peine & le délit ; proportion que la législation moderne a rompue.

Sous l'Empereur Adrien, lorsqu'on étoit sur le point de prononcer quelque peine contre un coupable, on comptoit combien il avoit d'enfans, & selon le nombre on relâchoit de la rigueur du châtiment ; on songeoit à l'homme qui avoit servi l'état en les procréant, & qui peut-être avoit été entraîné à un trop grand amour de l'argent, par la nécessité de pourvoir aux besoins de sa famille. Cette distinction vraiment politique & humaine, me paroît émanée de l'esprit qui dicta la loi du talion ; elle manque à notre code.

BULLETINS.

LORSQUE les Romains faisoient la guerre à Carthage, à Mithridate, aux Gaulois, ils n'avoient pas à Rome tous les huit jours des bulletins pour leur enseigner que l'armée avoit tourné à droite ou à gauche, qu'elle occupoit une plaine ou un monticule. Crassus & César n'envoyoient pas au sénat des couriers à toute bride ; les nouvellistes pressés ne s'assembloient point dans un café pour annoncer qu'on avoit changé quelques piquets.

Le peuple attendoit tranquillement l'issue de la guerre, sans ces jugemens précipités qui donnent chaque jour au général éloigné une physionomie différente. Le chef à qui l'on avoit confié les intérêts de la patrie, chargé de ce dépôt honorable, ne revenoit que pour demander le triomphe.

Les tailleurs & les aubergistes de Rome n'entroient pas dans une échoppe pour y lire, à raison d'un sol, *l'histoire générale des événemens politiques*. Ils disoient : Nous examinerons la physionomie du général, quand il exposera sa conduite, & nous verrons si, porté dans le char triomphal, revêtu d'une robe de pourpre brochée en or, il tiendra une branche de laurier à la main droite.

On ne faisoit pas la guerre aux souverains pour leur enlever une petite portion de leur domaine, ou pour piller quelques meubles inutiles de leurs palais ; il s'agissoit d'être traînés, eux & leurs enfans, au char du vainqueur, & la tête découronnée, de repaître les avides regards de la populace Romaine ; car Rome n'apprenoit l'issue d'une guerre que par la défaite complete ou la

victoire. Le général ne rentroit dans ses murs, que pour la honte ou pour la gloire. Plusieurs se précipiterent sur leurs épées, plutôt que de montrer à l'œil du sénat un front malheureux.

Les soldats n'étoient pas rejetés dans la foule après avoir fixé la victoire : ils accompagnoient par cohortes ou compagnies le général triomphateur : portans aussi en mains des branches de laurier.

C'étoit ce général triomphateur qui pouvoit rendre compte des plaisirs que donne la gloire, lorsqu'il traînoit à sa suite les armes du monarque détrôné, & qu'il s'avançoit aux acclamations de son armée chantant les louanges du vainqueur. Quel jour, quelle gloire pour un mortel ! Les sarcasmes injurieux d'un vil satirique, rehaussoient encore le laurier qui ombrageoit sa tête.

Point de gazettes chez le peuple Romain. *Il est vainqueur, il est vaincu*, voilà à quoi se réduisoient les nouvelles politiques. Point de ces phrases tortueuses, mensongeres, insignifiantes, qui obscurcissent pendant six mois la vérité, & qui enlevent au guerrier la réprobation & l'estime.

Rome recevoit la fatale nouvelle, & n'en devenoit que plus fiere, ou bien elle étoit témoin, pendant trois jours consécutifs, du triomphe accordé au général : elle voyoit passer les dépouilles du monarque qu'on étoit allé vaincre aux extrémités de l'univers. Ses tableaux, ses statues, ses vases, son argent, son or monnoyé, tout défiloit en détail sous les regards du peuple-roi ; & l'on vit au triomphe de Paul-Emile, après les tapis, les bronzes, les coupes & le buffet d'or de Persée, ce malheureux monarque marcher lui-même environné de ses enfans, & couvert d'un manteau noir. Pour comble d'humi-

liation, l'on voyoit ſon bandeau royal ſur un char vuide, & qu'il avoit monté autrefois, couronner ſes armes nues & flétries.

Le triomphe, chez les Romains, n'étoit pas une ſeche repréſentation. Cent vingt taureaux gras, aux cornes dorées, ornés de guirlandes & de rubans, tomboient en ſacrifice, & les ſoldats en partageoient les tranches, ainſi qu'ils partageoient l'argent monnoyé, les urnes, les cuvettes & les flacons du monarque dépoſſédé.

La guerre alors étoit une choſe ſérieuſe; il s'agiſſoit de vaincre, ou d'être captif. Le terrible Mithridate céda lui-même au génie de Rome.

Aujourd'hui nous ne connoiſſons plus les triomphes; mais nous avons les bulletins; on enrégiſtre un *vent arriere*, un *calme plat*, un ruiſſeau franchi, un village occupé; & tous les cinq jours on rend compte à l'univers, en ſtyle prolixe, de ces graves événemens qui n'inſtruiſent perſonne, & que le peuple reçoit en outrageant le bon ſens, & en défigurant la géographie.

POUDRE A CANON.

COMME la chaîne des événemens eſt imperceptible à toute prévoyance humaine! Un moine, en cherchant des médicamens, trouve par haſard la compoſition de cette fatale poudre. Cette découverte change les deſtinées de pluſieurs royaumes, cauſe la mort de pluſieurs millions d'hommes, aſſure la conquête d'un Nouveau-Monde. Quelle chaîne immenſe de calamités publiques & particulieres émanent de cette cauſe fortuite! Eſt-ce le haſard qui a tout fait, & qui a mis entre les

mains des hommes, ou le salpêtre meurtrier, ou la pomme de terre salubre, ainsi qu'il écrit sur les billets de la vie humaine *tiare* ou *mandille*, *roi* ou *mendiant*.

Un philosophe devroit, tous les ans à certain jour marqué, faire des imprécations solemnelles contre l'inventeur de la poudre à canon; il devroit maudire, au nom de l'humanité, l'homme qui a apporté sur la terre ce fléau destructeur. Il a tué la valeur, en lui ôtant l'espoir de trouver un asyle invincible. Il n'y en a plus devant ce nouveau tonnerre, tantôt tombant des cieux, tantôt s'élançant d'un abyme caché. Les remparts où se réfugioient l'héroïsme & la liberté, tomberont en poudre, & ouvriront une large voie à la tyrannie opulente qui pourra faire tirer cent mille boulets de canon contre les murailles d'une ville. La liberté de l'homme est donc devenue une chimere, tant qu'une étincelle pourra mettre en feu tous les arsenaux de l'Europe.

Lorsque l'homme combattoit avec le fer, l'audace, le courage, la force du bras, l'amour de la liberté, pouvoient opérer des prodiges; mais que faire contre du canon pointé par des géomêtres? Qui possede une fois ce tonnerre, le possédera long-tems. L'attirail qui accompagne ces machines meurtrieres, est trop vaste, trop compliqué, pour pouvoir être remis à l'impétuosité d'un peuple qui se souleve & se venge. Quelle différence, d'avoir du canon à foudre, ou de tirer subitement l'épée du fourreau.

Les plaies les plus légeres des armes à feu, sont affreuses. Elles impriment sur le tissu sensible de la peau déchirée en tous sens, de longues & cuisantes douleurs. Le brave voit son bras emporté par un boulet qu'un canonnier lui a envoyé à deux

lieues de distance ; une file de guerriers tombe à la fois sous une direction accidentelle ; un régiment entier est enseveli vivant par le jeu d'une mine.

Sans la poudre à canon, le Nouveau-Monde n'eût pas été conquis & ravagé, ses habitans auroient repoussé leurs barbares conquérans. Depuis, la ligue formidable de plusiers souverains ne se seroit point établie, & ils n'auroient pas dédaigné le fer, entre les mains de ceux qu'ils opprimoient, comme une défense inutile.

Cette invention détestable a encore été perfectionnée de nos jours par des hommes qui ont calculé de sang-froid les moyens d'écraser subitement une ville à l'aide d'une machine infernale.

Mais tous ces efforts deviendront à la fin inutiles : on saura combien chaque souverain peut avoir de bouches à feu ; on calculera d'avance le résultat de telle guerre ; & le monarque qui a le moins de canons, conviendra qu'il a perdu la partie à ce jeu bizarre & cruel ; il en sera quitte pour la payer de l'argent de ses sujets.

Le citoyen paisible voit des magasins à poudre s'embraser tout-à-coup, & détruire les fondemens de la ville qu'il habite. Tandis que la foudre du ciel, en traversant notre athmosphere, prend rarement plus d'une victime ; & nous fait voir des jeux plus capricieux que meurtriers, un traître, avec quelques grains de cette poudre fatale, enleve avec fracas une assemblée qui danse à six pouces du foyer artistement préparé.

Avec la poudre à canon l'homme est plus cruel, parce qu'il est plus de sang-froid. Les anciens faisoient tout avec leurs bras ; la résistance pouvoit allumer la fureur : le bras qui avoit soulevé la baliste & la catapulte, laquelle lançoit des pierres de quatre cens livres, & des fleches grosses comme

déchira; je sentis un vuide insupportable; mon imagination perçoit les murs du temple, & loin de sa triste enceinte alloit choisir l'objet qu'elle se plaisoit à orner de toutes les perfections. Mes devoirs me parurent austeres. Environnée des hommages de la patrie, j'ambitionnois la liberté obscure de la derniere citoyenne. Je ne vis plus enfin dans ce feu inextinguible, placé sur l'autel de Vesta, que l'emblême de la flamme inutile qui brûloit mon cœur.

LE FAQUIR.

Vous étiez du moins plus éclairée que moi. Je fus dupe le premier de toutes ces extravagances dont je devins la victime. Je fus martyr de bonne foi, ce qui est assez rare. Mais parlez-moi de votre amant... Le nom de ce sacrilege...... il m'intéresse.

LA VESTALE.

Il s'appelloit Valerius. Je le vis un jour au temple, attentif à me considérer; il me sembla qu'un trait de flamme passoit dans mon cœur; je surpris un regard, & je fus comme éclairée d'un jour nouveau, comme environnée d'une nouvelle existence. La nature me parut embellie, je respirai pour la premiere fois l'avant-goût du bonheur. Dès que je soupçonnois mon amant dans l'enclos du temple, je marchois avec plus de graces & de fierté; caché dans la foule, il me contemploit; souvent des acclamations s'éleverent autour de moi dans ces jours de solemnité, & cette foule profane ignoroit pour quel œil je me plaisois à développer la noblesse de mes pas, & à ajouter à la pompe du culte dont mon amant étoit le dieu secret. Mais quand la foule étoit écoulée, que le temple se fermoit, tout s'obscurcissoit autour de moi, je

n'avois plus une ame que pour sentir les frissons de la mélancolie & les traits du désespoir. Je frappois de mes cris étouffés ces murailles solitaires. J'aime, me disois-je ; & Valerius au sein de Rome, environné de beautés faciles & séduisantes, dédaignera un triomphe qui doit lui coûter; il n'aura pas le courage d'affronter pour moi la mort : les charmes de toutes les Romaines lui sont offerts ; elles se le disputent, elles l'entraînent tour-à-tour. Faut-il donc ignorer s'il m'aime, & suis-je condamnée à vivre dans cette cruelle incertitude ?

LE FAQUIR.

Votre amant en disoit peut-être autant de son côté.

LA VESTALE.

Il m'avoit deviné, & dès ce moment il fut digne de moi... Au premier jour de fête il se rendit au temple ; mes compagnes & moi rangées en ordre, nous portions les vases sacrés, & parcourions l'enceinte du sanctuaire à pas lents ; un voile léger nous permettoit de voir sans être absolument vues. Valerius s'étoit placé à la premiere file des rangs serrés de la foule : arrivée devant lui, je lui jetai un regard à moitié éteint sous le voile ; pour réponse il porta la main sur son cœur, & dans un instant indivisible, je vis ses yeux briller comme l'éclair, & devenir humides de larmes ; les miens se couvrirent de ténebres. Je serrois, défaillante, le vase qui faillit échapper de ma main ; mais la joie & l'espérance remplirent mon cœur : orgueilleuse & satisfaite, je m'avançai d'un pas plus ferme jusqu'aux marches de l'autel, & je ne doutai plus qu'il n'osât tout entreprendre.

LE FAQUIR.

Vous m'intéressez, prêtresse. Moi qui n'ai point

voulu parler d'amour pendant ma vie, vous m'en faites écouter les peintures après ma mort. Je sens que c'est toujours quelque chose : allons, racontez-moi la fin de l'aventure.

LA VESTALE.

La nuit suivante, j'étois de garde dans le temple : on y passoit la nuit entiere en présence du feu sacré, pour lui fournir son aliment. Cette flamme unique & trèmblante éclairoit cet enclos majestueux : quand la flamme pâlissoit, les voûtes plus profondes inspiroient un effroi religieux; mais dans cette imposante solitude, il me sembloit voir l'image de mon amant errer & se multiplier autour de moi : je tendois les bras vers le ciel, poussant quelques cris inarticulés, n'osant lui offrir mes coupables vœux; &, par un sentiment contraire, embrassant la statue de Vesta, je lui criois : O déesse ! si je t'offense, fais que les glaces de ce marbre que je presse passent dans mon être. Je brûle & j'appartiens à un autre dieu. Que t'importe que le feu sacré soit alimenté constamment par la main d'une vierge ? Pourquoi mes hommages deviendroient-ils moins purs en partageant mon cœur entre ton culte & l'amour ?.... En prononçant ces mots, j'entendis un certain bruit dans les voûtes du temple ; je tournai la tête, & à l'une des travées qui s'ouvrent, j'apperçus un homme prêt à franchir l'élévation qui nous séparoit. Je veux crier ; ma voix s'arrête ; il glisse le long d'une corde, & tombe de tout le poids de son corps sur ses genoux. Je frémis ; je crois qu'il vient d'ensanglanter le pavé du temple. Je cours à lui, je le releve ; il ne pouvoit parler. Pendant quelque tems il s'appuya la tête & les mains sur une colonne : mon cœur étoit déchiré ; mais bientôt revenu à lui, nous errons, les mains entrelacées, dans les vastes dé-

tours de cette solitude : nos paroles, nos bouches, nos cœurs se confondent; l'ivresse & le délire de l'amour m'ôtent l'idée & des lieux où je suis, & du dépôt qui m'est confié. Egarée dans des transports nouveaux, enivrée de ma joie, & plus encore de celle de mon amant, les heures fuient; l'avenir & le passé, tout disparoît. Valerius est le dieu du temple; & toute entiere à lui, je n'apperçois pas que les ténebres m'environnent de toutes parts, qu'elles augmentent, qu'elles vont couvrir l'étendue du lieu sacré : la flamme incertaine jette un dernier éclat, j'apperçois le danger, je m'arrache des bras de mon amant, je cours; la flamme pâlit, vacille, semble renaître un instant; mais son rayon expire comme j'arrive à l'autel. Une légere fumée qui s'exhale, m'annonce le supplice & la mort. Je cache mon trouble. Valérius arrive sur mes pas; il prend ma main déjà froide & glacée, il me soutient mourante. J'implorois Vesta, j'implorois l'amour.... Valerius d'un souffle hardi interroge le foyer éteint. Dieux! il n'étoit donc pas criminel, puisque tout-à-coup je vis le feu sacré se rallumer, briller & renaître de sa cendre.

LE FAQUIR.

Combien vous remerciâtes Vesta!

LA VESTALE.

Combien je remerciai l'amour! Valerius me parut plus adorable; le danger que j'avois couru, me le rendoit plus cher encore; je le pressai dans mes bras, & les larmes de la reconnoissance, pour la premiere fois, égalerent celles de l'amour.

LE FAQUIR.

Vous ne fûtes pas ingrate, à ce qu'il me paroît?

LA VESTALE.

Hélas! au milieu des témoignages de la plus vive tendresse, mes plaisirs étoient altérés; je sentois déjà l'horreur de la séparation. L'aurore alloit paroître, & j'eus besoin d'un courage surnaturel pour le chasser du temple. Le septieme jour ramenoit mes fonctions de prêtresse....

LE FAQUIR.

Qui vous étoient devenues cheres?....

LA VESTALE.

Je lui assignai le même lieu, la même heure; il étoit bien sûr du même amour: comme j'aurois voulu pouvoir anéantir l'intervalle qui plaçoit ces heures lentes & cruelles entre des momens si courts & si délicieux!

LE FAQUIR.

Vous m'avez fait frémir au moment du danger, lorsque la flamme vacilloit, & comment osâtes-vous affronter de nouveau le péril sept jours après?

LA VESTALE.

Ah! Faquir, tu n'as jamais aimé, je le vois; tu n'as vu les Houris que par l'élan de ton imagination. Apprends donc ce que tu n'as jamais conçu, apprends que le desir, la jeunesse, la nouveauté des objets avoient pu me séduire, m'engager au premier pas; mais l'amour fit le second; l'amour avoit pris dans mon ame un caractere d'impatience & de fureur auquel je m'abandonnois. J'étois fiere d'aimer: un sentiment si nouveau rendoit tous les objets qui avoient quelque rapport à mon bonheur, comme remplis eux-mêmes du feu dont j'étois pénétrée. J'appellois

le septieme jour ; je regardois le soleil, accusant sa lenteur : j'aurois voulu le précipiter au couchant, & lui faire accomplir, dans un seul jour, la révolution de ces jours longs & mortels. Ah ! Faquir, il m'est permis, sans doute, d'exposer toute l'étendue d'une foiblesse que j'ai si cruellement expiée.

LE FAQUIR.

Je ne cesse d'admirer, madame, combien vous fûtes une anti-vestale.

LA VESTALE.

Place-moi loin de ce temple affreux, & je suis amante, & je suis épouse, & je suis mere .....

LE FAQUIR.

C'est bien dit. Et moi, qui me suis fessé pendant quarante-cinq ans, quel bien cela a-t-il fait au monde ? J'ai cru pieusement que c'étoit-là de la vertu. On étoit donc à Rome aussi fou que dans mon pays ; cela console du moins, & je m'imagine que l'épidémie doit être universelle.... Enfin, Valérius revint-il le septieme jour ?

LA VESTALE.

Hélas ! oui, pour son malheur & pour le mien.

LE FAQUIR.

Comment ?

LA VESTALE.

On avoit eu des soupçons, on avoit épié ses traces.

LE FAQUIR.

Ah ! je tremble pour lui ; c'est bien pis que le feu éteint.

LA VESTALE.

Vesta fut vengée, Faquir.

LE FAQUIR.

Voilà une cruelle déesse.... Pourquoi aussi s'en forger de semblables ?

LA VESTALE.

Elle régnoit avant moi, & en venant au monde je lui fus soumise. Ah ! Faquir, plains-moi. Je m'abandonnois aux ravissemens qui suivent l'amour heureux & satisfait. L'effroi, la douleur, la crainte étoient loin de mes esprits. Calme & fortunée, je reposois dans ce silence attendrissant, où la volupté moins vive & plus douce semble nous identifier à l'objet qu'on adore. Nos ames, à l'unisson, se retrouvoient les mêmes pensées & les mêmes sentimens. Ah ! comment vous peindre l'horreur qui vint succéder à notre état ! Des cris lugubres & prolongés font retentir la profondeur du temple ; des satellites armés de flambeaux, en chassent les ténebres ; des prêtres courroucés....

LE FAQUIR.

Des prêtres : Ah ! c'est fait de vous. Je vous vois dans le caveau fatal.

LA VESTALE.

L'abattement de mes désolées compagnes, leurs reproches écrits sur leur front, l'indignation dans tous les regards, & plus que tout cela, mon amant enchaîné, se débattant en vain, me jetant le dernier regard : considérez tous ces objets : ils assiégerent à la fois mes yeux, mon oreille, mon cœur ; je vis toute la consternation qui, des limites étroites de ce temple, alloit s'étendre sur Rome & sur l'empire ; on eût dit qu'il touchoit à sa ruine. On me dépouille de mes ornemens de prêtresse ; on ne les touche plus qu'avec horreur ; tous les ordres de l'état n'envisagent que les plus

effroyables désastres ; toutes les affaires, tant publiques que particulieres, sont suspendues; on eût dit que Valérius, en m'assujettissant à ses loix, avoit rompu le talisman qui soutenoit l'empire & l'univers.

LE FAQUIR.

Il étoit bien singulier, pour un peuple aussi grave, d'avoir choisi un pareil talisman.

LA VESTALE.

Bientôt l'arrêt de mort est prononcé par la voix de tous les pontifes qui me condamnent à descendre vivante dans une espece de caveau, où, par une pitié cruelle, on déposoit du pain, de l'eau, du lait, & une lampe funebre, comme pour faire goûter à la victime les apprêts de sa mort, & la prolongation de son supplice. Conduite au lieu de ma sépulture, la foule n'osoit se trouver sur mon passage; tout m'abandonna, amis, parens : je ne me trouvai environnée que de prêtres, de juges, de bourreaux qui, mornes & silencieux, baissoient à terre leurs regards. Le grand-pontife, sur le point de me faire descendre l'échelle fatale qui devoit me séparer des vivans, voulut m'exhorter & me parler de ses dieux ; je lui imposai silence. « Barbare, arrête, lui dis-je ; ne me touche » pas : je descendrai sans ton secours dans les en- » trailles de la terre : là, je n'entendrai plus parler » de tes rites sanguinaires. Est-ce à toi d'oser » juger l'amour ? Je meurs, puisque Valerius doit » mourir. J'ai transgressé les loix de Vesta, mais » celles de la nature sont plus anciennes & plus » sacrées. Si dans l'âge & l'inexpérience j'ai porté » aveuglément les chaînes de la superstition, j'ai » pu les briser dans l'âge de la raison & du sen- » timent. Allez, le feu que vous entretenez, mourra

» sur les autels de Vesta ; mais l'amour ne s'éteindra
» jamais, parce qu'il est allumé par la main du
» grand Auteur de la nature. Voilà le feu que j'ai
» chéri, que j'ai conservé avec soin, qui ne m'a-
» bandonnera qu'en mourant, ou plutôt qui sur-
» vivra à ma cendre. «

LE FAQUIR.

Ce discours ne toucha point les prêtres ?

LA VESTALE.

Non. Je descendis dans la fosse qui m'attendoit : on combla l'ouverture. Jugez de ce que j'éprouvai en voyant la terre s'ébouler autour de moi, & m'ensevelir dans un caveau étroit, près d'une lampe qui ne devoit s'éteindre qu'avec ma vie. Ce qui me reste à vous dire, ne peut s'exprimer. Mourir lentement, souffrir mille fois le trépas, passer du désespoir à l'anéantissement, & de l'anéantissement au désespoir, souffrir ainsi pour le crime d'avoir aimé ; quels momens ! Mais dans les longs accès de cette douleur, je n'ai jamais maudit l'amour : l'amour étoit dans mon cœur, & sembloit calmer mes horribles souffrances. Je murmurois le nom de Valerius, & mon plus grand tourment étoit d'ignorer son sort. Mon remords étoit d'avoir fait son malheur ; je me pardonnois le mien, & je ne cessai de m'occuper de Valerius, qu'en cessant d'exister.

LE FAQUIR.

Il faut oublier le passé, puisqu'il est assez égal à présent d'avoir été là-haut heureux ou malheureux. La vie n'est plus pour nous qu'un songe à moitié effacé. Qu'aucun souvenir fâcheux ne trouble la paix dont nous jouissons. Laissez cette misérable Rome & ses prêtres pour ce qu'ils sont. Croyez-vous qu'il y ait encore là-haut des Vestales ?

LA VESTALE.

Pensez-vous qu'il existe encore des Faquirs ?

LE FAQUIR.

Oui. Adieu, prêtresse.

SCIENCE.

LA science est nécessaire à l'homme pour vaincre sa foiblesse, sa misere, & contrebalancer les maux dont la nature l'a rendu tributaire. La science est un recueil d'observations & d'expériences utiles : la science n'est point le luxe de l'esprit, encore moins cette oisive curiosité qui s'attache à de petites choses. La science a un caractere grave, réfléchi, & veille aux besoins de l'humanité : elle a formé le premier instrument du labourage, ainsi que le nouveau télescope.

D'où vient l'imperfection des loix ? De l'ignorance. D'où vient le despotisme des princes ? De l'ignorance. D'où viennent les maux de la superstition ? De l'ignorance. D'où vient la médecine systématique & meurtriere, qui empoisonne en abrégé nos jours ? De l'ignorance. Elle est donc notre véritable ennemie : elle fait de l'homme le plus stupide, le plus malheureux des êtres : car l'instinct des animaux est préférable à cette raison non perfectionnée qu'environnent les nuages de l'erreur & du préjugé.

L'homme est un être susceptible du plus haut degré de perfectibilité ; c'est ce qui le distingue. Qu'on ouvre l'histoire des peuples ignorans, que d'idées folles & malheureuses ! Voyez tous ces sacrifices de victimes humaines ; voyez les sauvages dévorer la chair du capitaine Cook.

Si les peuples qui cultivent les ſciences, ne ſont pas exempts de certains déſaſtres, c'eſt que les ſciences ne ſont pas encore aſſez répandues, que la partie qui gouverne, n'eſt pas aſſez éclairée, & garde encore l'empreinte des ſiecles barbares.

La ſcience eſt utile aux mœurs, c'eſt-à-dire, à l'art de vivre avec ſes ſemblables. La probité fine & délicate exige la connoiſſance d'une multitude de devoirs.

Le bien qui a été fait, eſt dû à la ſcience dont nous appercevons l'aurore : le mal qui ſubſiſte eſt dû à l'ignorance.

Qu'eſt-ce que l'exiſtence d'un Samoyede, d'un Lapon ? Ces peuples, par leur miſere exceſſive, touchent à leur deſtruction, & leur chétive nourriture n'eſt que la ſuite d'un combat cruel & journalier.

L'ignorance, non-ſeulement déshonore, mais encore affoiblit des empires qui, n'ayant qu'une demi-légiſlation, n'ont qu'une moitié de proſpérité & de puiſſance. La Turquie, la Perſe, l'Inde, tous ces vaſtes & beaux climats renferment des ames ſans lumieres & ſans élévation, & la tyrannie anarchique erre, le glaive en main, au milieu de ces champs favoriſés par la nature, fait couler à ſon gré le ſang d'une multitude d'eſclaves qui végetent comme des moutons, en attendant l'heure d'être égorgés.

La France, l'Allemagne, la Suiſſe, la Hollande, l'Italie, l'Angleterre, éprouvent des ſecouſſes politiques : mais les habitans de ces contrées ſont infiniment plus tranquilles, plus libres, plus heureux que dans le reſte du globe. Le philoſophe néanmoins eſt toujours prêt à les appeller des demi-barbares, parce qu'ils n'ont pas encore perfectionné, autant qu'ils le pouvoient, l'art de vivre en ſociété ; mais

il espere que les lumieres ameneront une plus grande somme de bonheur.

Devant les lumieres répandues dans une nation, on voit disparoître la cruauté ; & l'autorité la plus fiere se tait, lorsqu'elle est dépourvue de raison. Le peuple le plus ignorant & le plus superstitieux, est encore le plus méchant & le plus cruel.

LES LARMES

DE MILTON,

SUR LA PERTE DE SA VUE.

Imitation du troisieme chant du Paradis perdu.

MA bouche te salue, ô lumiere sacrée,
Divine effusion de l'essence incréée,
Sublime intelligence, ineffable clarté,
Qui d'un Etre infini contiens l'immensité !
Fleuve majestueux, qui nommera ta source ?
Tu devançois les tems, les soleils & leur course.
Lorsqu'à la voix d'un Dieu l'on vit fuir le chaos,
Quand l'univers sortit du gouffre de ses eaux,
C'est toi qui couronnois ce trône inaccessible
D'où tonnoit, en créant, cette voix invisible.
Je sors du noir abyme, & je monte vers toi :
Je fuis ces lieux obscurs, ces lieux remplis d'effroi.
Long-tems enseveli dans une nuit profonde,
Je redresse mon vol aux limites du monde.
Je sens ton doux aspect, ô soleil bienfaisant,
Image du Très-Haut, astre vivifiant !
Mais hélas ! la splendeur de ta vive lumiere

Se cache pour jamais à ma triste paupiere.
Des mortels fortunés tu seras le flambeau,
Mes yeux seront couverts d'un éternel bandeau.
Emporté par le feu d'une ivresse sublime,
Je cherche ces vallons dont tu dores la cime.
O muses! guidez-moi dans ces bois toujours verds,
Où repose ce chantre aimé de l'univers.
Aveugle comme moi, dans une nuit obscure,
L'esprit reproduisoit les traits de la nature;
Malheureux comme lui, puissé-je dans mes chants,
Pour partager sa gloire, égaler ses accents!
Mais, que dis-je! ô Sion! ô céleste montagne!
Redis-moi ces accords que la harpe accompagne.
Tes prophetes sacrés, remplis d'un feu divin,
Y puisoient un génie au-dessus de l'humain.
La sombre nuit s'envole & fait place à l'aurore;
Le regne des frimats cede au regne de Flore.
Après l'affreux hiver renaît le doux printems;
Mais ce n'est plus pour moi qu'il renaît tous les ans.
Mon œil ne jouit plus de la douce verdure,
De nos prés émaillés séduisante parure.
Ces nuages d'argent qui flottent dans les airs,
Ce coloris brillant dont se peint l'univers,
Cette blancheur des lis, ce vif éclat des roses,
Et ces fleurs sous mes pas nouvellement écloses,
Ne m'offrent plus d'attraits, ne charment plus mes yeux;
Je nage dans le sein d'un néant ténébreux.
O regrets! du Très-Haut le chef-d'œuvre & l'image,
L'homme, son temple auguste & son plus cher ouvrage,
Me dérobe ce front serein, majestueux,
Où son ame se peint, noble fille des cieux.
Pompe de l'univers, riche magnificence,
Livre heureux, où l'esprit va puiser la science,

Nature,

Nature, œuvre du Dieu qui prouva sa grandeur!
Tes trésors variés sont pour moi sans couleur.
Mortels, vous me fuyez! Privé de la lumiere,
Je ressemble à ces morts que couvre la poussiere;
Sous un nuage épais l'univers éclipsé
Est un tableau brillant pour moi seul effacé.
Oh! comment enfanter de sublimes images?
L'éternel artisan me voile ses ouvrages.
Quand mes yeux sont plongés dans cette obscurité;
Daigne verser en moi l'immortelle clarté,
O céleste lumiere! ô pure & sainte flâme!
Eclaire mes esprits, illumine mon ame;
Et, soutenant mon vol au séjour éternel,
Dis-moi ce que jamais ne vit l'œil d'un mortel.

DE LA ROYAUTÉ

ET DE LA TYRANNIE.

SONGE.

JE rêvois que j'étois errant, fugitif, déguisé, sous de vils habits, manquant d'asyle & presque de pain. Je traversois tantôt des villes superbes, tantôt des villages ruinés; je ne tendois point une main suppliante, je conservois ma fierté; le pain dont je me nourrissois, étoit le fruit de mes travaux, & je le mangeois avec le secret contentement de sentir que je me suffisois à moi-même. Dans cet état d'humiliation, & non de bassesse, je méditois sur les devoirs des souverains, sur les moyens de rendre un peuple heureux. Au sein du malheur, mes pensées étoient plus élevées, plus

droites & plus pures. Souffrant, j'appercevois mieux ce que l'homme doit à l'homme; je contemplois le riche, & je disois en moi-même : O malheureux, l'or t'a fait une ame métallique! De quelle foule de sentimens te prive ta triste opulence! Chaque jour tu t'endurcis, & moi, les larmes que je répands, sont chaque jour plus délicieuses; dévore lâchement la subsistance commune, tandis que l'utile exercice de mes bras affermit la santé de mon corps, & celle de mon ame. Si jamais tu es doué du don de sentir, alors tu rougiras en ma présence.

Las, fatigué, j'entrai sous le toit d'un laboureur, où quelques indigens, de mœurs simples & pures, m'offrirent une natte pour y reposer. Je me formai, sur ce misérable lit, une douce image d'un véritable roi, rendant ses peuples heureux, maître de lui-même, & chéri de tous ses sujets; c'est le malheureux qui songe le plus fréquemment au pere de la patrie. Cette aimable chimere me faisoit oublier mes maux.

Je partis, après avoir remercié mes hôtes, & le lendemain je me trouvai dans une espece de forêt fort rude à traverser; je m'égarai. J'errois dans le plus chaud du jour, lorsque j'apperçus, sur une éminence, quelques chênes pressés qui formoient un petit bois touffu. J'y portai mes pas pour tâcher de découvrir de ce lieu quelque route. J'y vis une femme d'un âge avancé, mais d'une santé ferme & vigoureuse : elle étoit assise sur une colonne rompue; son front couvert de cicatrices, n'en étoit pas moins fier, moins redoutable; quelques cheveux blancs épars flottoient sur ses épaules, & ses rides imprimoient le respect. Je marchai vers elle, & j'allois lui adresser la parole, lorsqu'elle me dit : Je t'attendois, toi qui connois le courage

toi qui as combattu l'adversité ; ces mains endurcies au travail me plaisent ; ce n'est point à des mains efféminées que je dois remettre un pénible emploi ; la force de l'ame tient à un corps robuste. Tu vois auprès de moi l'héritier d'un vaste empire ; il doit être souverain d'un riche pays, commander à un peuple docile, vaillant & fidele. Quels pieges pour son orgueil ! Mais il peut aujourd'hui connoître la vérité, & je lui dois un grand exemple. C'est toi que les dieux ont choisi pour le conduire au sommet de cette montagne escarpée que tu découvres d'ici. C'est là qu'un tableau fidele doit se présenter à ses regards. A ton approche, tous les obstacles tomberont : il verra comme il doit régner ; & s'il méprisoit cette leçon vivante..... Mais il ne la méprisera point.

A ces mots, je pris le jeune prince par la main ; il me la tendit lui-même d'un air doux & affable. L'orgueil ne me fit point accepter ce noble emploi ; mais je me disois : Ah ! je puis enfin montrer la vérité à ce prince que j'aime : qui sait si mes paroles ne germeront point dans son cœur, s'il ne les opposera pas un jour au langage empoisonné des courtisans ? Qui sait si je ne pourrai pas sauver mes malheureux compatriotes des horreurs de la misere qui m'environne aujourd'hui ? Un seul homme peut opérer le bonheur de vingt millions d'hommes. O touchante perspective ! La physionomie du jeune prince étoit noble, intéressante ; son front portoit une certaine empreinte de mélancolie douce qui, à son âge, annonçoit une ame forte, peut-être déjà épouvantée de l'étendue de ses devoirs. Il jeta sur moi un regard de bonté & me dit : Ami que les dieux daignent me donner, tu te rends l'interprete du peuple ; je dois t'écouter favorablement ! Tu soupires ? Tu me plains,

ſans doute, d'être un jour deſtiné à régner. Je veux, de ce moment, rechercher le commerce des ſages; je veux puiſer dans leurs leçons la force de commander aux autres & à moi-même: que leur expérience m'inſtruiſe. Apprends-moi de bonne heure à mépriſer la molleſſe, à ſévir contre la flatterie, à la reconnoître, quelque déguiſée qu'elle ſoit. Si je me trouve entraîné malgré moi vers cette pente facile & malheureuſe, où tombent tant de ſouverains, que j'aie le bonheur de trouver un homme ferme & ſenſible, dont l'ame vraiment libre oſe me tirer de mon aſſoupiſſement; qu'il produiſe à mon oreille l'accent vainqueur de la vérité; qu'il ne craigne point de me déplaire: je chérirai ſa franchiſe....

Prince, lui répondis-je, lorſque vous ſerez aſſis ſur le trône, il ne ſera plus tems d'entendre cette vérité que vous cherchez; elle ſe voilera ſous le vêtement de l'éloquence même: elle ne ſera plus qu'un vain ſon, qu'un inutile appareil.... Profitez des momens que les dieux vous accordent, & ſongez qu'ils ne reviendront jamais. Qu'eſt-ce que ma foible voix? Eh! lorſque vous percez les flots d'un peuple attentif à lire ſur votre viſage quelques indices de ſes futures deſtinées, conſidérez les regards avides qui fondent ſur vous de toute part: ils vous parlent hautement, ils vous parlent éloquemment, ils vous crient: O toi, qui ſeras le dépoſitaire de notre bonheur, daigne étudier tes devoirs pour les remplir un jour. En ce moment, l'homme vertueux vous contemple & voudroit faire paſſer dans votre ame le feu généreux qui l'anime. L'homme inſtruit voudroit vous donner toutes ſes connoiſſances, le philoſophe ſa modération & ſes lumieres, le ſage ſon héroïſme & la ſimplicité de ſes mœurs,

& le malheureux dit tout bas : O ciel ! donne-lui mon cœur & l'heureuſe facilité de répandre des larmes. Sentez de bonne heure le prix de ces regards ; écoutez cette voix de la multitude ; elle doit augmenter, dans tout cœur bien né, l'amour de la gloire & la crainte de la honte.

Le jeune prince me ſerra la main ſans me répondre. Nous marchâmes quelque tems, & nous nous trouvâmes au haut d'une montagne élevée : d'un côté, elle étoit bordée de précipices affreux, & ſous nos pieds, un fleuve mugiſſant ſe perdoit avec un bruit horrible dans un abyme ouvert, & retentiſſant au loin d'un fracas formidable.

Cette montagne portoit ſon front dans la nue, de ſorte qu'en la conſidérant d'en bas, on n'y diſtinguoit qu'un ſommet ; mais du même pied s'élevoit une double cime, dont l'une étoit ſéparée de l'autre par une fort grande diſtance. D'un côté étoit le ſéjour de la Royauté, de l'autre celui de la Tyrannie. Chacune de ces cimes avoit un ſentier par lequel on y montoit : l'un étoit sûr, ſans péril ; les acclamations du peuple accompagnoient les pas de ceux que le ciel avoit choiſis pour le franchir. L'autre étoit pénible, difficile, ſanglant ; l'audace, l'imprudence, ſource des plus affreux revers, étoient les ſeuls guides des ambitieux qui, pour leur malheur, oſoient y mettre un pied téméraire.

Ces deux cimes paroiſſoient réunies à l'œil qui les contemploit de loin ; mais de près la différence ſe faiſoit ſentir ; elles paroiſſoient extrêmement éloignées. Celle de la Royauté s'élevoit dans un air pur, au-deſſus des nuées, des orages & des tempêtes. L'autre ſe trouvoit dans la région des tonneres, plongée entiérement dans l'épaiſſeur des nuages ténébreux que perçoient les feux terribles de la foudre.

Je dis au jeune prince que je conduisois par la main : Le ciel permet que vous apperceviez des différences cachées aux monarques imprudens ; approchez, voyez cette femme d'une taille majestueuse & d'une figure charmante, assise sur ce trône éclatant, vêtue d'une robe blanche ; son sceptre est un caducée de paix. De même que le soleil vivifie la terre, ainsi ses regards protegent les empires, y portent la félicité & l'abondance ; elle est adorée des gens de bien ; elle leur inspire la confiance, & les méchans sont les seuls qui la haïssent.

A sa vue, le respect fit rougir le jeune prince. Il lui rendit ses hommages, tels qu'un fils bien né les doit à une mere vénérable ; elle étoit pleine de graces & de majesté ; son visage ne changeoit jamais. La colere ou la vengeance n'en défiguroit point les traits sacrés ; son regne étoit celui du siecle d'or, la clémence étoit sa vertu distinctive : elle étoit satisfaite d'occuper un trône, parce que c'étoit la plus belle place dans l'univers pour faire le plus de bien possible. Elle aimoit les ames libres, aussi avoit-elle des héros pour sujets. L'honneur, le mérite, la vertu, tels étoient ses courtisans. Près d'elle on voyoit la gloire & le repos ; le fort lion reposoit à ses pieds ; des monceaux d'or & d'argent environnoient son trône ; la déesse en formoit un fleuve d'un cours libre, qui, également distribué, arrosoit les parties les plus éloignées de son royaume ; mais elle étoit moins touchée de ces métaux que des beaux fruits de la terre, qu'elle cueilloit avec une joie ouverte ; elle les considéroit comme les seules & véritables richesses ; & tandis que les monumens pompeux des arts s'offroient en foule à ses regards, elle les arrêtoit avec bien plus

de complaisance sur un citoyen qui, appuyé sur le soc de la charrue, traçoit dans les champs un sillon fertile. Ses sujets formoient un rempart impénétrable autour de sa personne, & les armées ennemies fuyoient devant eux, comme les corbeaux fuient devant le roi des airs.

Le jeune prince me demanda ensuite quelles étoient les femmes dont la Royauté étoit entourée. Qu'elles sont belles! s'écria-t-il, qu'elles ont de douceur & de noblesse! Celle qui est assise à droite, lui dis-je, dont le regard annonce tant de candeur & de fermeté, c'est la Justice. Voyez avec quel zele & quelle promptitude elle secourt cet homme foible contre les attentats de cet homme robuste: voyez comme elle punit ce dernier sans courroux & sans haine. Considérez à ses côtés cette femme si noblement vêtue, à l'air ouvert, au sourire gracieux; c'est la Paix, l'aimable Paix. Assise sur un faisceau de lances brisées, elle présente un miroir à la Fureur sanglante, qui frémit en contemplant ses propres traits. Plus loin, cet homme dont les bras sont si nerveux, dont le corps paroît plein de force & de courage, qui porte des cheveux blancs, s'appelle *Nomos*; tout plois sous son sceptre, grand & petit, riche & pauvre. Inflexible en son équité, il traîne au supplice ce satrape exacteur; il fait tomber cette tête odieuse qui n'avoit roulé que des projets sanguinaires. Il veille sans cesse, & son œil ne peut se fermer, qu'aussi-tôt la confusion & le trouble ne prennent la place de l'harmonie. C'est le seul ministre de la Royauté, elle ne peut en avoir de plus fidele; c'est le seul conseil qu'elle écoute, elle ne peut en écouter de plus sage. La déesse éclairée s'appuie sur son bras, & n'ose rien entreprendre ni rien résoudre sans lui. Ses oreilles s'ouvrent à la

plainte, elle considere moins l'éclat du rang, que l'importance du dépôt, & sa couronne n'a de majesté qu'autant qu'elle sert au bien de l'état.

Le jeune prince contemploit toutes ces choses avec la plus grande attention. Je le laissai se remplir de ce spectacle, content de voir qu'il imprimoit avec plaisir dans sa mémoire ce qui pourroit servir un jour à la félicité d'un peuple entier. Au fort de ses réflexions, je le saisis précipitamment par le bras. Descendons, lui dis-je; venez voir cette autre déesse pour laquelle tant d'hommes sont si follement passionnés, qu'ils commettent mille forfaits sans remords, qu'ils s'égorgent misérablement les uns les autres, qu'ils se dressent toutes sortes de piéges, les fils contre leurs peres, les peres contre leurs enfans, les freres contre leurs freres. Insensés! ils desirent comme un bonheur le plus grand des maux, ce pouvoir arbitraire, source de tous les égaremens & de tous les malheurs.

D'abord le chemin nous parut bien ouvert; mais à mesure qu'on avançoit, les abymes s'ouvroient à nos côtés; nous nous engageâmes dans des routes tortueuses, qui toutes aboutissoient à d'affreux précipices; les ronces & les épines retardoient nôtre marche. Bientôt les sentiers se montrerent arrosés de sang & couverts d'hommes égorgés. Le jeune prince voulut reculer: Jamais, dit-il, je ne passerai par ce chemin horrible; mon cœur se souleve.... Les dieux le veulent, lui répondis-je, vous n'y passerez que pour le contempler, & l'émotion terible & salutaire qu'il vous causera, vous sera à jamais utile.

Nous parvinmes au sommet: nous trouvâmes la tyrannie assise sur un trône qu'elle avoit affecté ridiculement d'exhausser. Elle composoit son visage & son geste, & faisoit tous ses efforts pour

ressembler à la Royauté. Elle s'imaginoit que son diadême étoit plus riche & plus respectable, parce qu'il étoit surchargé d'or, de diamans, & peint de mille couleurs: elle croyoit son trône superbement affermi sur des colonnes de marbre & d'ivoire, mais sa base peu solide étoit mobile & chancelante; elle s'enorgueillissoit puérilement de sa pourpre, de son sceptre, de sa couronne; elle ne voyoit que cet appareil extérieur qui enfloit son cœur, comme un enfant qui, étant paré, s'estime plus grand.

Tout ressentoit autour d'elle l'orgueil, l'ostentation, la mollesse, la prodigalité, le luxe insolent. Elle tenoit un faisceau de sceptres, mais avec un effort qui lui donnoit un air de gêne & de contrainte ridicule. Elle voulut nous sourire gracieusement, mais son sourire forcé nous découvrit son ame fausse, petite & cruelle; son geste n'avoit rien de noble; tout en elle, malgré ses fastueux habillemens, annonçoit quelque chose de bas; la terreur se peignoit dans son regard effaré. Elle ne faisoit rien avec assurance, rien avec dignité; elle affectoit de traiter avec hauteur & mépris ceux qui l'approchoient, croyant que tel étoit le caractere de la grandeur; mais elle se rendoit encore plus odieuse que redoutable.

Nous la considérâmes long-tems; elle ne restoit pas un instant tranquillement assise. Tantôt elle se levoit, le front pâle, & croyant déjà sentir le fer vengeur pénétrer dans son cœur; tantôt ses yeux étinceloient d'une rage secrete, & elle frémissoit elle-même des crimes qu'elle alloit ordonner. Elle accumuloit bassement l'or dans son sein, puis le répandoit avec profusion sur les plus viles créatures, complices & ministres de ses attentats. Le lendemain, elle se précipitoit en brigand

sur une troupe indigente ; elle extorquoit la plus vile monnoie, l'enlevant sans remords, quelque mince que fût la somme.

Sa cour étoit celle des furies. Nous vîmes la Cruauté, la Violence, l'Injustice & le Fanatisme secouant sa torche ardente. Ce dernier la favorisoit pour augmenter sa propre autorité ; & cette autorité une fois établie, il menaçoit la Tyrannie elle-même, & lui disputoit le sang des peuples. Toute cette troupe conjurée contre elle, en se déchirant de leurs mains impies, cherchoit à lui faire sentir tous les maux dont elle devoit être la victime. La crainte, l'inquiétude, la défiance, la fureur, écartoient de ses yeux les pavots du sommeil ; elle sacrifioit ses esclaves à sa famille ; les finances à ses fantaisies ; l'état & sa cour à sa personne. Une tête de Meduse couvroit sa poitrine ; la moindre association la faisoit trembler ; & dès que deux citoyens se parloient à l'oreille, elle les séparoit. La flatterie, toujours debout, lui parloit à l'oreille & lui insinuoit son poison actif. Plus il étoit grossier, plus il paroissoit fait pour plaire à cette vile déesse. J'apperçus Machiavel caché derrière son trône, & qui lui parloit tout bas.

Elle frappoit des coups redoublés sur une multitude enchaînée & gémissante. Ces malheureux se débattoient toujours, sur le point de trancher leurs liens avec le fer.

Prince, m'écriai-je, voyez laquelle des deux déesses vous semble préférable. Ah ! la première, me répondit-il, me charme & m'enchante ; elle attire avec complaisance le regard des dieux ; elle mérite les hommages des mortels : mais celle-ci me fait horreur, & sa scélératesse m'inspire une indignation si forte, que si votre bras veut seconder

mes foibles mains, nous allons la précipiter du haut de ce rocher ... O noble transport ! vertueux héroïsme ! Prince, attendez encore, attendez, & la justice des dieux ne tardera pas à se manifester. Hélas ! quelquefois la vertu nous égare. Nous voulons hâter ce que le ciel conduit avec une sage lenteur; il fait descendre la tyrannie sur la terre pour en châtier les crimes. Mais il n'est plus d'Hercule, à qui l'empire de l'univers soit confié. Ce demi-dieu, protecteur du genre humain, parcouroit le globe, non pour y exterminer des animaux cruels (car la férocité des lions, des tigres, des pantheres, des hiennes, n'est rien auprès de l'exécrable abus du pouvoir), mais il voyageoit pour terrasser les tyrans assis sur les trônes, pour frapper ces monstres couronnés qui corrompent les doux bienfaits de la nature, qui font gémir des milliers d'hommes sous la voûte éclatante du firmament, au milieu des trésors de la terre, & parmi les miracles de la création. Par-tout où il trouva la royauté, il l'honora, il la combla de louanges; il apprit aux hommes à la chérir comme la protectrice aimable & souveraine des états, comme la rémunératrice de la vertu; comme l'effroi du crime. C'est par-là qu'Alcide mérita les respects du monde entier; c'est par-là qu'il est digne de servir de modele à celui que le ciel favorisera du bonheur de pouvoir l'imiter.

En descendant, je fis remarquer au jeune héros que la côte de la montagne où étoit assise la pâle Tyrannie, étoit escarpée tout autour, & creusée en dessous jusques sous le trône. Tout-à-coup nous entendîmes de grands cris, & nous vîmes cette partie peu à peu s'ébranler, se détacher & fondre avec un bruit horrible dans les abymes

qui l'environnoient, comme un rocher énorme, élevé ſur l'Océan, tombe & perce en un clin-d'œil la vaſte profondeur des mers. La Tyrannie & ſes filles abominables furent écraſées dans cette chûte ſoudaine & rapide. Mille acclamations d'allegreſſe & de joie, élancées vers les cieux, annoncerent la délivrance de la terre.

Cette route nous avoit beaucoup fatigués. Le jeune prince me dit : Mon eſtomac eſt à jeun ; je voudrois pouvoir appaiſer ma faim, je ne vois que des rochers. Je lui montrai quelques cabanes lointaines. Marchons, lui dis-je, de ce côté ; nous pourrons y trouver ce que nous deſirons. La déeſſe m'avoit fait ma leçon, & j'avois mes vues. Je fis entrer le prince dans la premiere cabane qui ſe préſenta. Il apperçut trois enfans en bas âge & demi-nus, qui ſuçoient à l'envi l'un de l'autre, une pomme ſauvage. Avez-vous du pain à nous donner ? leur demandai-je. Pour toute réponſe, ces enfans répandirent des larmes. Eh quoi ! pourſuivit le prince étonné, interdit, effrayé, point de pain ici ! D'où vient cette affreuſe miſere ? Alors une voix languiſſante ſortit du fond ténébreux de cette chaumiere, & dit : Nous ſavons bien labourer la terre, en faire ſortir les moiſſons ; nous ſavons ſupporter les travaux les plus rudes & qui renaiſſent avec chaque ſoleil ; nous entaſſons le bled dans les greniers publics : mais nous ne mangeons point de pain, ou ſi nous en mangeons, il eſt noir, mal pêtri, & formé de cette partie groſſiere qu'on deſtine aux plus vils animaux.

Eh quoi ! dit le jeune prince, ces campagnes ſont abondamment fertiles, le courroux du ciel n'eſt point deſcendu ſur la terre, aucun orage deſtructeur n'a renverſé les épis nourriciers ; je vois des pyramides de bled répandues dans ces

vastes plaines.... Des hommes, reprit la voix gémissante, plus cruels que l'intempérie des saisons, nous voient le front pâle, les membres exténués, sans songer à nos besoins, & ils nous parlent encore de leurs besoins imaginaires, enfans de leur dure & misérable vanité. Plus nous sommes malheureux, plus nous sommes loin d'eux; ils ne redoutent ni les accès de notre désespoir, ni l'instant du trépas qui finira nos peines & nos services, bien sûrs de retrouver dans la foule nombreuse des indigens, beaucoup plus d'esclaves qu'ils n'en sauroient perdre. C'est à force de nous surcharger de travaux, & de diminuer notre nourriture, que ces grands composent leur opulence dont ils jouissent sans remords, & qu'ils consument dans une amere dérision sur notre état.

O ciel! s'écria le jeune prince en pleurant, & il se jeta dans mes bras. Où m'as-tu conduit? Sans doute c'est parmi les malfaiteurs qui expient les crimes contre la société. Non, ce ne peut être ici que le séjour des criminels.... Ils ne sont point coupables, repris-je; mais l'indigence est regardée du même œil que le crime. Voyez cette chaumiere ouverte à tous les vents, ces vils meubles échappés à des mains barbares, ce triste foyer où fument quelques feuilles desséchées; approchez, & touchez de vos mains cette paille humide & à demi-pourrie..... Vous frissonnez. Là repose une mere qui a nourri de son lait ces mêmes enfans qui un jour verseront tout leur sang pour vous..... Arrête; je t'entends, s'écria le jeune prince, en se cachant le visage des deux mains. O ciel! accorde-moi les moyens de réparer d'aussi funestes désastres.

Le ciel, repris-je, favorise les desseins généreux,

il leur prête une force victorieuse; & le monarque qui possede les qualités d'un souverain, est presque assuré de voir ses projets heureusement couronnés. Un jour vous serez assis sur le trône; on vous fatiguera les oreilles de mille maximes politiques; souvenez-vous alors que vous avez eu faim, & que vous avez trouvé des malheureux hors d'état de vous présenter de quoi l'appaiser. Etablissez l'impôt sur le luxe, & non sur les besoins de la vie; qu'il frappe directement la tête dure du riche, & non la tête sensible du pauvre; que votre objet soit de faire jouir chaque particulier de la richesse de l'état, & que cette richesse ne soit point assise sur la misere commune. Les moyens s'offrent en foule; la gloire, la grandeur, la puissance d'un royaume, vains mots qui disparoissent auprès des noms sacrés de liberté, d'aisance, de bonheur des sujets. La duplicité cherchera des raisons spécieuses pour plâtrer la vérité; elle est ici, elle vous parle entre cette femme mourante & ces innocens qui languissent. Que cette image, aussi forte qu'elle est vraie, ne sorte jamais de votre mémoire; opposez-là sans cesse à ces détours subtils & recherchés, qui ne sont que l'invention du fourbe & celle du méchant. Dites, en voyant une table fastueuse: Il est des hommes qui souffrent la faim; dites, avant de reposer votre tête sur le duvet: Il est des hommes qui n'ont que la terre pour lit, & ces hommes m'ont rendu dépositaire de leur bonheur. Alors, le trait actif & pur de ce sentiment généreux qui naît dans les grands cœurs, embrasera vôtre ame toute entiere; alors, la félicité des peuples coulera de votre bouche, avec vos paroles vivifiantes, & vous sentirez la joie de relever une famille obscure qui vit à deux cents lieues de vous, qui ne vous a jamais vu, & qui

vous bénira comme elle bénit l'Etre suprême, sur les seuls témoignages de sa bienfaisance. Songez que vous serez un grand roi, & que vous en aurez accompli tous les devoirs, lorsque votre œil aura percé sous le chaume obscur, où vit l'homme laborieux, & que vous aurez répandu autour de lui la subsistance qui lui est bien due, après avoir assuré celle de vos sujets. Cent batailles gagnées, tous les monumens pompeux des arts, toutes les productions du génie ne vaudront pas, aux yeux de Dieu & des hommes, cette gloire facile, simple & pure. Voilà la gloire véritable, & toute autre est fausse, illusoire & passagere. Que vous dirai-je de plus? L'état est une chaîne immense dont vous formez le premier anneau; si vous ne voulez pas qu'elle soit rompue, que votre anneau soit uni fortement au dernier; alors nulle puissance ne pourra briser cette étroite alliance; elle triomphera du tems, parce que les générations qui succéderont à la génération présente, hériteront de son amour, de son respect & de son dévouement, seuls gages de votre félicité: une égale & mutuelle confiance du souverain & du peuple, telle est la base éternelle des empires.

J'achevois ces mots, lorsqu'une ombre perça la terre, & parut devant nous. Cette ombre étoit voilée; mais elle portoit un diadême. Elle dit à ce jeune héros, d'un ton majestueux & qui n'avoit rien d'effrayant: O vous qui devez occuper le trône que j'ai occupé, écoutez les avis d'un monarque & d'un pere. J'avois de la fermeté dans le caractere, de la hauteur dans l'esprit, de la grandeur dans les projets: j'étois naturellement fier, passionné pour la gloire; mais je n'en avois pas des idées parfaitement justes; j'ai pris pour

la gloire ce qui n'en étoit que le fantôme ; j'ai travaillé pour la ſplendeur de la nation : je l'ai reconnu trop tard, j'ai moins fait pour ſon bonheur. Que n'ai-je préféré l'utilité ? Cette ambition qui ſéduit tous les rois, m'a aveuglé. Il me manquoit ces principes de gouvernement que l'orgueil n'a jamais trouvés, & qui ne ſe découvrent qu'à ceux qui ne ſont point nés pour le trône. Que ne ſuis je né du moins dans le ſiecle éclairé où vous devez régner ! Je n'aurois eu qu'à appliquer au ſyſtême du gouvernement ces principes féconds, tous détaillés, tous préſentés avec cet éclat que ne ſoupçonnoit pas même le ſiecle où je vivois : j'aurois moins erré ſur le choix des moyens ; j'aurois donné moins d'attention à ce qui ne méritoit que le mépris ; j'aurois ſenti ma force véritable. Je l'ai ignorée, & cependant j'ai été long-tems vainqueur & redoutable. Les revers m'ont appris ce que les hommes m'avoient caché ; j'ai découvert dans l'adverſité ce que ſoixante années n'avoient pu m'apprendre. J'ai vu qu'il falloit au trône une baſe raiſonnée : il étoit trop tard, la mort vint déchirer mon diadême. Si les dieux renouoient le fil de mes jours, au lieu de porter le nom de grand, j'ambitionnerois celui de ſage : je connoîtrois qu'il eſt un art de régner, que cette étude profonde ne ſe puiſe point dans les cours, mais dans les penſées des hommes qui aiment le genre humain & qui ont plaidé ſa cauſe à la face de l'univers. Vous devez être un jour à la tête du plus heureux gouvernement, vous aurez à conduire un peuple actif & docile, quelquefois fier, jamais intraitable, brave, fidele, toujours bon, adorant ſes rois, même avant de les connoître : c'eſt à vos regards à féconder ſes talens & ſes vertus. Un coup-d'œil du maître ſuffira pour les enflammer d'un feu nou-

veau,

veau, vous n'aurez qu'à vouloir, & vous remuerez tous les cœurs....

Le jeune prince s'inclina pour embrasser cette ombre sacrée; mais aussi-tôt elle rentra dans le sein la terre. Tout ému, il se rejeta dans mes bras, comme pour recevoir quelque consolation de l'immense fardeau déposé entre ses mains. Je lui dis : Prince, l'histoire fidele de ce grand roi, bien méditée, est un phare lumineux pour tous ses successeurs; ses fautes sont éloquentes. Que puis-je y ajouter? Vous êtes dans un champ où la raison a fait croître de grandes vérités; les grandes vérités une fois connues, excitent dans les cœurs bien nés une certaine chaleur mêlée d'admiration & d'amour. En les adoptant, vous aurez préparé à la législation la route la plus sûre & la plus facile. Qui est-ce qui parle avec force au peuple? Qui est-ce qui le fait obéir? Qui lui rend la soumission chere, & lui en fait un devoir sacré? Qui l'oblige à faire sans effort les sacrifices les plus rares? C'est la raison publique; c'est elle qui parle & qui persuade. Voilà le maître absolu qui doit monter sur la tribune; chaque citoyen saisira pour lors avec avidité ce qui sera relatif aux intérêts de la patrie, & les esprits seront éclairés, les cœurs puissamment remués, & les volontés entraînées par une puissance d'autant plus forte, qu'elle n'aura rien d'arbitraire.

Consultez cette volonté générale; faites sentir moins votre pouvoir que celui de la loi. Les lumieres sont généralement répandues, & vous devez vous en féliciter. Rien de si facile à bien gouverner qu'un peuple qui pense; il a des principes, il connoît ses devoirs : il est une barriere qu'il ne rompt jamais. Vous êtes maître d'exalter en lui le sentiment vif de l'honneur, & de le porter aux

plus grandes choses ; pour cet effet, que vos regards distinguent les talens avant les richesses, les vertus avant la naissance, le commerce & l'industrie avant les arts frivoles. Respectez dans chaque citoyen le courage, l'intégrité, & cet enthousiasme que lui inspire l'amour du bien public ; qu'aucun état ne soit avili, afin que chaque homme soit content. Vous n'aurez gueres de tristes préjugés à combattre ; vous êtes dans un tems où vous pourrez beaucoup oser sans porter de préjudice à la vaste machine de l'état. Le siecle a cette maturité où, pour cueillir, on n'a besoin que de porter la main au fruit. Votre raison se joignant à la raison publique, aura sur-tout une force extraordinaire. Des tyrans ont adopté cette maxime, *divise pour régner* ; adoptez celle-ci, plus juste & plus vraie, *anoblissez vos sujets, pour qu'ils vous aiment davantage, & que vous soyez plus forts par eux.*

Le génie de chaque siecle, dans tous les tems, a maîtrisé jusqu'aux souverains. Prince, connoissez le vôtre : il est aujourd'hui deux maîtres de l'univers, *le pouvoir & le génie* ; vous tenez le premier ; l'autre se présente à vous pour vous servir : daignez le faire asseoir à vos côtés ; ayez alors ce despotisme vertueux qui agit avec fierté, & sans reculer d'un pas, lorsqu'il est question des intérêts de l'humanité, qu'il faut souvent servir malgré elle. Je ne vous parle point de récompense, il n'en est point d'assez digne sur la terre pour l'homme qui fait le bonheur des hommes.... Je m'éveillai en prononçant ces paroles, & dans l'espérance de voir mon songe se réaliser un jour. (1)

---

(1) J'ai publié ce songe en 1768.

IDYLLE.

C'est une jeune fille qui parle.

L'ASTRE du jour renaît : & vainqueur de la nuit,
Dans les airs épurés déjà son char reluit.
Il dore de ses feux le sommet des montagnes,
Et la cime des pins qui peuplent les campagnes.
Ces flots précipités qui roulent en torrens,
Réfléchissent l'éclat de ses rayons naissans.
Acheve, ô lente nuit, de replier tes voiles !
Soleil, que ta splendeur dissipe ces étoiles !
Feux follets, qui trompez l'incertain voyageur,
Plongez dans les étangs votre éclat séducteur !
O soleil, dieu des cieux ! dont la vive lumiere
Enfante les beautés de la nature entiere,
Qui répands dans les airs une douce chaleur,
Qui sur sa tige heureuse épanouis la fleur,
Reçois le pur encens de mon premier hommage;
L'aurore d'un beau jour est ton plus bel ouvrage.
Soleil, hâte ta course, & presse ce moment
Où tes traits radieux m'annoncent mon amant.
Auprès des malheureux la piété l'enchaîne.
Voici, voici l'instant qui vers moi le ramene.
Fleurs, dont la froide nuit condense les vapeurs,
Exhalez devant lui vos plus douces odeurs.
Brillez à ses regards du feu qui vous colore;
Courbez vous sous les pas du mortel que j'adore.
Je ne sais, mais, ô dieux ! l'heureuse volupté,
Qui de son rayon pur amollit ma fierté,
De son soutire aimable embellit la nature.

Ce bocage est plus verd, & cette onde est plus pure.
De plus riches attraits ces champs sont couronnés,
Tendre amour, que tout plaît à mes sens étonnés!
Cet air délicieux qu'à longs traits je respire,
M'apporte les parfums de Flore & de Zéphire.
Ah! c'est sans doute ici, c'est dans de si beaux lieux,
Que le bonheur vanté descend du haut des cieux....
Mais quel tourment secret & quel trouble m'agite?
Quel poison inquiet dans mon ame s'irrite?
L'espoir de mes beaux jours seroit-il donc trompé?
La nature pâlit.... le charme est dissipé.
Douce félicité, tu n'es que passagere;
Tu fuis comme un zéphir sur une aîle légere:
Mon attente est trahie.... insupportable effroi!
Il ne vient point.... Qui donc le retient loin de moi?
Quel devoir plus sacré que de voir une amante,
Que d'apporter la paix à son ame tremblante,
Que de calmer l'ennui d'un trop sensible cœur?
Fuyez, soupçons jaloux, vous perdez le bonheur.
Ces sentimens honteux étouffent la tendresse.
Tel on voit le lierre, il rampe avec bassesse;
S'il embrasse le chêne, il monte autour de lui,
Et desseche le tronc qui faisoit son appui.
Je connois mon amant, son cœur tendre & fidele,
Loin du faste des cours, où le luxe étincele,
Il a cherché la paix en cet asyle heureux,
Où nos deux cœurs unis brûlent des mêmes feux.
C'est ce front ingénu, le tableau de mon ame,
Ou plutôt c'est mon cœur qui le touche & l'enflâme.
Ma superbe rivale, en volant sur ses pas,
Etale vainement l'orgueil de ses appas:
La volupté l'anime, & non pas la tendresse.
Il fuit des faux plaisirs la coupe enchanteresse,

Eh ! feroit-il féduit par cet art impofteur
Qui détruit l'incarnat de la tendre pudeur ?
Que fais-je, il feint peut-être, & confommant fon crime ;
De ce piege odieux je deviens la victime.
Hélas ; puis-je ignorer les préjugés cruels
Dont, pour mieux nous tromper, fe fervent les mortels ?
Ils n'ont que du mépris pour un fexe timide.
Dans leurs plus vifs transports l'impofture les guide.
S'ils baiffent devant nous leurs fronts humiliés,
Si dans leurs vains fermens ils tombent à nos pieds,
C'eft pour mieux fignaler leur tardive vengeance,
Contens de voir couler les pleurs de l'innocence.
Hélas ! n'ont-ils pas mis dans le rang des vertus
Le courage féroce & fes cruels abus,
Et la gloire fanglante, & l'ardent fanatifme,
Et la foif des combats qu'ils nomment héroïfme ?
Qui d'eux, en s'érigeant une divinité,
A dreffé des autels à la fidélité ?
S'ils aiment, les ingrats, dans leur fubtile adreffe ;
Ils cherchent à furprendre un moment de foibleffe.
Leur vanité triomphe .... Injufte que je fuis !
Où mon efprit s'égare & cherche des ennuis !
En ce vallon paifible il va bientôt fe rendre :
S'il eft poffible, hélas ! je le verrai plus tendre.
Enfin, je le verrai.... J'éprouvai mille fois
Qu'auffi-tôt qu'il approche & que je l'apperçois,
Un doux calme renaît dans mon ame agitée ;
J'efface toute plainte, & d'amour transportée,
J'oublie & mes douleurs & mon reffentiment ;
Je ne fais qu'être heureufe auprès de mon amant.
Cependant fi, tandis que mon amour l'excufe,
Il trahiffoit un cœur qu'un tendre efpoir abufe ;
Si dans les bras d'une autre.... arme-toi, ciel vengeur ;

Que l'univers entier respire ma fureur!
Qu'il périsse! ... Que dis-je! arrête-toi, vengeance;
Que ces vœux effrayans meurent dans le silence.
O terre, n'ouvre point tes gouffres sous ses pas!
Laisse ce monstre en paix .... & qu'il ne meure pas.
Qu'il vive, qu'il commette encor de nouveaux crimes!
Qu'il arrache des pleurs aux crédules victimes,
Si le ciel irrité sur lui lance ses feux,
Qu'une autre infortunée enfante de tels vœux,
Mais mon œil l'apperçoit ..... D'une course légere
Il franchit le sommet de ce mont solitaire.
Ses regards inquiets tombent de toute part;
Il me voit ... il sourit .... Ah! j'entends son regard.
Aux transports les plus doux quand mon ame est en proie,
Dieux, ranimez mes sens .... Je succombe à ma joie.

BONS ROIS.

UN homme du seizieme siecle avoit mis dans la rondeur d'un denier les noms de tous les bons princes anciens & modernes: il y avoit encore de la place.

Je voudrois que l'on renouvellât de nos jours cette imagination plaisante qui a du sel, & qu'on fît de ce beau denier une monnoie courante.

Le résultat de l'histoire ancienne & moderne tiendroit, pour ainsi dire, dans cet étroit espace. Quel laconisme philosophique!

O denier couvert du nom des bons rois, tu effacerois à mes yeux les plus beaux quadruples, & je te porterois à ma boutonniere!

Mettons-nous tous ensemble à composer ce rare

denier. Récapitulons, & voyons les noms qui seront admis, & ceux qui seront rejetés. Cet ouvrage ne sera pas volumineux ; mais combien il demande un esprit juste, éclairé.

J'aime ces belles paroles de Montesquieu : *La clémence est la qualité distinctive des monarques ; les monarques ont tant à gagner par la clémence, elle est suivie de tant d'amour, ils en tirent tant de gloire, que c'est presque toujours un bonheur pour eux d'avoir occasion de l'exercer.*

Ne tardons pas, mes amis, à frapper notre rond denier ; qu'il devienne la médaille de la postérité, qu'il nous tienne lieu de ces bronzes que l'antiquaire oisif accumule, & qui offrent les physionomies dures de ces rois méchans dont le genre humain ne fut soulagé que par la bienfaisante faulx de la mort.

HOSPITALITÉ.

CHEZ les anciens Romains, on entroit dans une maison comme on entre dans un temple ; on alloit s'asseoir à la table, on y mangeoit : le maître se levoit pour vous recevoir. Dès-lors on étoit dans un asyle sacré ; l'hôte vous auroit reconnu pour son plus cruel ennemi, qu'il n'eût point violé la loi de l'hospitalité. Chez les Indiens on voit à peu près la même chose. Cette coutume a je ne sais quoi de noble & d'attendrissant, qui rend l'enfance des sociétés bien plus touchante que leur âge mur. Quel usage plus simple & plus auguste des biens qu'a dispensé le Créateur ? Et que représentent nos auberges semées sur les routes, en comparaison de ces institutions pieuses

qui étoient, pour ainsi dire, sous l'œil des dieux ?

Je trouve encore chez les anciens une chose admirable & que je ne vois nulle part ; c'est la *couronne civique*, donnée à celui qui sauvoit la vie à un citoyen. Quoiqu'on soit assez heureux de faire une pareille action, & qu'elle porte sa récompense avec soi, c'étoit une belle couronne à porter que celle-là.

GEORGE DANDIN.

J'AI vu aujourd'hui la représentation de *George Dandin* par les comédiens ordinaires du roi. Cette comédie pouvoit n'être pas licencieuse du tems de Moliere ; mais aujourd'hui (j'en appelle au commentaire public du parterre & des loges) c'est bien la piece la plus indécente, la plus scandaleuse que la corruption raffinée puisse offrir pour enhardir le crime d'adultere, & ridiculiser l'honnête homme trompé.

Don Japhet d'Arménie, vieille scaronade, du moins scandalise ; mais ici, tout le partere complice applaudit à la perfidie ingénieuse de l'épouse, & semble être de moitié dans ses stratagêmes pour rire & se moquer de l'époux.

George Dandin me paroît une des pieces à proscrire du théâtre, si l'on ne veut pas que l'adultere soit regardé publiquement comme une gentillesse, puisqu'on ose en donner des leçons aussi peu équivoques sur la scene françoise qu'on dit épurée, & que le *Mercure* la proclame comme une école de mœurs.

Moliere cesse souvent d'être philosophe, pour mettre les rieurs de son côté : il fait alors tomber

la plaisanterie sur des choses sérieuses ; mais il n'y a rien de si sacré qu'on ne puisse tourner en ridicule. Il n'y a de rire doux & profond que le rire qui la morale avoue ; &, que ce mot ici n'effarouche point, la morale est gaie, & susceptible d'être revêtue des plus brillantes couleurs : elles seront toujours plus durables que celles dont on pare le vice.

Heureux donc Moliere, heureux ce grand homme, si toutes ses pieces ressembloient au *Tartuffe*, à l'*Avare*, au *Malade imaginaire* ; si à la peinture vivante & agréable des caracteres il avoit su unir plus constamment le talent d'enflammer notre amour naturel pour la vertu, & d'augmenter notre horreur pour le vice ; si au bon-sens & à la profondeur de ses observations, il avoit su joindre l'art de perfectionner la science des mœurs !

Après la représentation de *George Dandin*, l'on a annoncé *Phedre* pour le lendemain. Je ne saurois m'accoutumer à la passion incestueuse de Phedre, revêtue des plus brillantes couleurs. Cette déclaration d'amour faite à son beau-fils, doit enflammer les joues de la pudeur, & faire rougir toute personne de son sexe. Ses fureurs, lorsqu'elle apprend l'arrivée de son époux, révoltent le sens moral. Je ne sais à quoi peut servir le tableau de cette passion effrénée, exposée sans ménagement sous le regard de tous les âges. A peine les tribunaux admettroient-ils de pareilles images, & on les offre en plein théâtre. *Phedre* est encore une de ces pieces dont la représentation devroit être interdite, parce que les détails du poëte donne l'idée d'un déréglement qu'il seroit mieux de couvrir d'un voile.

Que ne feroit-on pas de la poésie dramatique,

si le législateur, plus attentif au choix des sujets, savoit l'employer à propos, s'il livroit au poëte ses loix, en lui disant : colores ces saintes effigies de la raison publique, & fais que tout le monde les adopte de cœur & d'esprit; emploie l'énergie de ton art pour imprimer la dignité à tout ce que doit respecter & chérir un peuple.

Alors le poëte, élevé par ce grand objet, enflammé par la beauté du sujet, rencontreroit les images propres à animer les décisions de la patrie; &, revêtue de tous les charmes de l'éloquence, la loi utile seroit bientôt gravée dans tous les cœurs.

Alors la poésie théatrale prenant un ton grave & solemnel, s'éloigneroit de ses formes vicieuses, & rejeteroit une imitation puérile.

Ces personnages antiques & rebattus qui reviennent pour nous entretenir d'incestes & de parricides, feroient place à d'autres qui nous inspireroient les idées dont nous avons besoin. La poésie, d'accord avec la législation, feroit naître certaines maximes fondamentales, certaines notions directrices, qui épureroient le code des loix & les mœurs nationales.

Le propre des beaux-arts n'est-il pas de donner à nos idées une tournure plus noble, & à notre esprit un caractere plus relevé? La poésie dramatique n'est-elle pas faite pour développer en nous les idées de l'utile, du beau, de l'agréable, dont nous portons tous le germe? Voilà un emploi digne d'un écrivain.

PHYSIONOMIE.

O Visage de l'homme! ô miroir plus vrai, plus expressif que son geste, son discours & même son accent, tu peux te déguiser quelquefois; mais tu ne peux éteindre ce rapide éclair qui part de l'ame: il a un cours involontaire, il brille dans les yeux du fourbe même, il le sent, & tire le rideau: il voudroit commander à son ame, mais elle s'est échappée, elle a percé ses enveloppes, elle s'est laissé voir à nu.

Le poëte doit croire à la physionomie: tout considéré, elle est moins fautive que toute autre apparence. On forme son langage, ses manieres, son ton, son attitude, son style; mais la physionomie, moulée, pour ainsi dire, par le caractere intérieur, est indestructible comme lui.

L'ame imprime à la figure un caractere qu'elle modele à sa façon. Qui ne sait distinguer dans le feu des yeux & la finesse du sourire, un homme d'esprit d'un sot? Celui-ci n'a-t-il pas presque toujours un masque épais qui le fait deviner au premier coup-d'oeil? Souvent une charmante figure ne fait point pardonner & la maladresse & la pauvreté de l'esprit. Madame de Sévigné admiroit, dans une société, un beau garçon qui ne disoit encore mot: il vint à ouvrir la bouche, & lâcha deux ou trois sottises. *Je crus lui voir pousser des cornes au front*, s'écrie dans son style animé la spirituelle femme que je viens de citer.

Quelle est la structure intime & délicate qui fait monter le rouge de la pudeur, l'allume & lui donne une autre nuance que celle de la colere,

qui nous fait pâlir de joie & de frayeur ; qui donne un pleurer doux, un rire amer ? Quels sont les admirables ressorts de ces mouvemens ?

Le physionomiste Campanella a fait des observations exactes sur les visages humains. Quand il vouloit pénétrer l'intention de ceux à qui il avoit à faire, il composoit l'habitude de son corps aussi exactement qu'il le pouvoit sur celle de la personne.

En copiant leur geste & leur air de tête, il observoit quel tour d'esprit prenoit alors sa pensée : sa pensée, à ce qu'il prétend, lui représentoit la passion qui animoit ceux dont il imitoit l'extérieur. Sans doute, cela ne pouvoit manquer d'être très-fautif ; mais il est sûr qu'il y a un rapport entre le geste du corps & la passion qui le domine.

AMOUR.

PASSION définie dans tous les tems, peinte de diverses couleurs, & encore inconnue, malgré le tableau des plus grands maîtres.

Instinct violent qui rompt les plus puissantes barrieres ; passion exclusive, qui méconnoît elle-même sa fougue & son audace.

C'est ce qu'il y a de plus fort dans la nature, c'est le lévier qui porte le cœur humain à toutes les extrêmités.

La force & l'activité de cette puissance productrice ne consultent guere nos loix & nos institutions. La nature lui a confié le dépôt & la garde des générations futures ; elle marche à l'accomplissement de ses loix souveraines, & les

digues qu'on oppose à son cours, ne font que changer l'instinct en fureur, au lieu de le détruire.

L'amour imprime à l'ame un nouveau caractere; elle reçoit par lui une trempe de douceur & d'humanité. Il est toujours farouche ou dur, l'homme qui s'écarte de ses plaisirs. Son cœur qui s'échauffe, se durcit; il n'est plus disposé à la compassion; il est inaccessible à la pitié. Voulez-vous voir le dernier terme de l'avilissement? considérez, dans les sérails, ces êtres dégradés; leur ame est mutilée comme leur corps; de tous les esclaves ce sont les plus vils & les plus cruels; de tous les sentimens morts dans leurs cœurs, il n'y reste que la bassesse & une rage sourde qui fermente & s'accroît: ils ne jouissent plus qu'autant que les cris & les larmes des victimes sympathisent avec l'affreuse jalousie qui les ronge: ils ont soif des douleurs d'autrui pour adoucir les leurs: il faut qu'ils voyent des malheureux pour cesser un moment de l'être; ils triomphent, lorsqu'ils écrasent un objet sensible, sous ce même despotisme qui leur a été si funeste.

L'amour produit le plus grand plaisir qui puisse interroger les sens. Il est vif chez presque tous les hommes, chez quelques-uns d'entr'eux il monte jusqu'au ravissement, jusqu'à l'extase, jusqu'à la fureur, si ce mot peut s'employer pour peindre les transports de la volupté suprême.

L'amour est le roi de l'empire qu'occupe l'imagination; c'est là qu'il regne, qu'il crée ou détruit les objets, qu'il produit des effets extraordinaires. Sans l'imagination qui divinise la beauté, l'émotion sensuelle, mise dans la balance, se réduiroit à bien peu de chose.

Le foyer de l'amour est au centre de l'homme

passionné ; mais si ce feu qui doit se partager entre deux êtres, & se jouer entre leur surface ; si ce feu reste dans le sein d'une des deux victimes, il brûle, il dévore.

C'est le premier mouvement d'une ame tendre & pure : tandis que les autres passions concentrent l'homme en lui-même, l'amour le fait vivre dans un autre, éteint le farouche intérêt personnel pour lui réveler les jouissances que donne le plaisir de servir ce qu'on aime.

La débauche est née de l'ennui, du vuide de l'ame, de l'égoïsme, de l'impossibilité de s'occuper, de concevoir de grandes idées & des sentimens nobles. L'amour, qui est son contre-poison, est compagnon de la force, du courage, des grandes entreprises, & l'on compte peu d'hommes de génie qui n'aient laissé dans leurs écrits quelque trace de la douce flamme qui les a soutenus dans leur carriere.

Cette sensibilité précieuse, ce besoin d'aimer, qui anime & vivifie tous les êtres, est une vertu ; car en nous détachant de nous-mêmes, elle nous accoutume à nous attacher davantage aux autres : affoiblit l'orgueil & adoucit la férocité. Le bien constant que cette passion procure, fait excuser les accidens qu'elle cause. Peut-être qu'au moment de sa plus grande activité elle remplit l'ame toute entiere : mais ce moment de vertige ne dure pas ; l'amour ne peut ni endurcir les cœurs, ni détruire les vertus civiles ; l'amant devient époux, pere, & conséquemment se lie davantage au titre de citoyen.

L'amour communique son sentiment aimable & généreux à tout ce qui le touche ; il inspire des pensées vastes & élevées, & l'on reconnoît jusques dans les écrits qui survivent au trépas, si leur

auteur a su aimer ; il s'exhale de ses productions une chaleur douce & pénétrante.

L'amour féconde plus souvent nos vertus que nos vices ; le cœur échauffé s'améliore. Après un court instant de délire, il est formé. L'homme devient plus sensible, plus sage ; il conserve sa bonté, & n'a perdu que quelques momens abandonnés au plaisir.

Le véritable amour n'habite point dans les ames basses & rétrécies, ou il les change bientôt ; mais le plus beau triomphe qu'il remporte, c'est de terrasser la débauche, ce monstre qui prend son masque pour avilir notre ame, & obscurcir nos meilleures qualités.

Ce qu'il y a ensuite de meilleur dans l'amour que se portent deux êtres, c'est l'amitié, qui nécessairement y demeure comprise. L'amour n'est respectable & puissant que par elle : par la loi de nature on aime le premier objet dont la vue nous frappe ; mais c'est la réflexion, le sentiment, l'amitié, la confiance enfin, qui nous lient à cet objet. Tout se réunit dans un seul & même foyer : sans cette affection sentimentale, le feu de la passion physique s'évapore & fait même place au dégoût. De-là vient que la beauté est quelquefois délaissée, & que toute femme, même la plus laide, peut inspirer un sentiment tendre & durable.

VIEILLESSE.

QU'UN financier concussionnaire vieillisse & perde tout le feu de son âpre génie, il n'y a pas du mal à cela : mais figurez-vous Newton retombant en enfance, & n'ayant plus la moindre

idée des vérités ſublimes qu'il a découvertes ; quelle humiliation pour la nature humaine !

La vieilleſſe ôtant aux organes leur force & leur reſſort, change du moins en mort douce & tranquille, ces morts douloureuſes & violentes où la vie lutte avec effort contre la deſtruction, où la convulſion naît de ce combat terrible. Il n'en eſt plus ici : c'eſt un flambeau dont la lumiere tremble, vacille, s'évapore & s'éteint.

La nature, à notre inſu, ſait nous réſigner, & nous facilite ce paſſage par des gradations lentes & imperceptibles. L'habitude de vivre éloigne l'idée de la fin de ſa carriere ; on y touche, & l'on croit avoir encore un long eſpace à parcourir. L'eſpérance même devient plus vive à meſure que le terme avance. Un vieillard de quatre-vingt-quinze ans ouvre la gazette, & y lit qu'un homme a vécu cent dix-huit ans ; il ſe flatte d'un ſemblable privilege, & il ſe confirme dans cette idée, en liſant, porte cloſe, l'*Almanach des centenaires*.

Cependant, ſans la mort qui, douce & charitable, vient délivrer le vieillard de la progreſſion inévitable des loix du mouvement, il ſe trouveroit enſeveli dans ſon propre corps : les canaux qui s'obſtruent, les fluides qui s'épaiſſiſſent, les cartilages qui s'oſſifient, les muſcles qui ſe roidiſſent, le ſang qui ſe deſſeche, tout métamorphoſeroit en ſtatue ce corps autrefois ſi ſouple, ſi flexible ; & ſon ame rendue captive par le principe terreux de la vieilleſſe, ſoupireroit dans une froide maſſe, & crieroit après ſa délivrance.

Nous ſommes conduits à la vieilleſſe par une pente inſenſible ; nous perdons nos goûts, nous oublions nos beſoins ; avec la faculté de les ſatisfaire. Ce qu'on eût regardé dans la jeuneſſe

comme

comme des privations, n'en ſont plus alors: le cœur qui deſiroit beaucoup, deſire peu; il ſe fait un nouveau monde de l'eſpace étroit qu'il occupe; cet eſpace lui ſuffit. Il lui falloit de vaſtes projets: aujourd'hui une robe-de-chambre, le caquet d'une voiſine racontant les nouvelles du quartier, remplacent les deſſeins ambitieux.

Ce que la vieilleſſe a de fatal, c'eſt qu'elle fait entrer dans notre cerveau les idées dont nous étions le plus éloignés; c'eſt qu'elle éteint en nous le ſentiment, l'amour des nôtres; c'eſt, diſons le mot terrible, qu'elle nous ôte les vertus qui tiennent à la ſenſibilité.

Quand tu as vu quelque tour du rouage de l'Univers, tu as tout vu, dit Montaigne, *la nature ne fait plus que recommencer.* Je ne ſais, il y a dans ces mots un arrêt tout-à-la-fois plaiſant & ſolemnel.

La philoſophie que l'on dédaigne dans les années brillantes de la vie, vient offrir ſes ſecours à la vieilleſſe; elle eſt ſeule & délaiſſée. Heureux alors le ſage qui a cultivé ſon eſprit! Il retrouve autour de lui ces jouiſſances que les années n'ôtent point. Pourquoi la plupart des vieillards ſont-ils chagrins & de mauvaiſe humeur? C'eſt qu'ils n'ont jamais appris à vivre avec eux-mêmes; ils ne ſe ſont point créé des reſſources pour cet âge rigoureux; ils ont cru, en amaſſant une grande fortune, avoir pourvu à tout; ils n'ont travaillé que pour des héritiers avides & ingrats.

L'homme qui a ſu orner ſon eſprit, jouit dans ſa vieilleſſe, des fruits de l'étude: preſque tous les gens de lettres terminent leur carriere par des ouvrages gais & plaiſans. Le ſecret de la vie humaine leur eſt, pour ainſi dire, dévoilé: ils ſourient du paſſé, & de ces paſſions qui les agitoient; leur tête, éclairée par pluſieurs faits, devient un

creuſet où tout s'eſt épuré ; ils lancent la ſaillie ſur ces mêmes objets qui leur avoient paru ſi graves, ſi importans ; ils ſemblent avoir trouvé la véritable proportion des choſes.

Autant le vieillard qui n'a ſongé qu'à l'or, paroît ſtupide & déjà enfoncé dans la nuit du tombeau, autant le vieillard inſtruit brille au milieu de ſes nouveaux contemporains : ſon ame, perfectionnée par l'expérience d'une longue vie, ſemble recéler plus de lumiere lorſqu'elle n'a plus qu'un pas à faire pour entrer dans le ſéjour de la vérité. Il compare deux ou trois générations, il rapproche des époques éloignées, & s'il manie encore la plume, la piquante ironie a pris la place de l'aigreur. La critique du jeune homme eſt ordinairement dure, altiere, emportée ; celle du vieillard eſt enjouée & légere.

Si l'on étoit ſûr de mourir jeune, on pourroit ſe diſpenſer du ſoin de cultiver les lettres ; mais comme on peut vieillir, il eſt important de ſe créer de loin cette inépuiſable reſſource, lorſque le monde nous abandonnera & que nous nous trouverons ſeuls au milieu d'une nouvelle génération.

Que deviennent à ſoixante ans la jolie femme & l'homme à la mode ? L'ennui les tue. Entendez cette cenſure amere du préſent, qui cache les regrets du paſſé, & qui accuſe l'emploi d'une vie frivole.

On les fuit, on n'a pas tort. Comment eſtimer un vieillard dont la tête eſt encore vuide après tant d'années ; qui n'a ſu rien voir, rien retenir, lorſque le ſpectacle de la nature s'eſt tant de fois renouvellé ſous ſes regards, qui ne peut pas parler à la génération naiſſante, ni diſtribuer les leçons de l'expérience ? On détourne les regards de cet être malheureux, parce qu'il n'a pas ſu mettre à

profit cette foule d'événemens, qui ont paſſé ſur ſa tête avec une indifférence honteuſe.

Préparons-nous de bonne heure à la vieilleſſe : que les lettres conſolatrices, les arts, la gaiété, l'amitié, embelliſſent l'hiver de notre vie. Douce amitié, c'eſt dans cet age qu'on ſent ton prix ineſtimable ! Heureux qui termine ſa carriere dans les bras de ſon ancien ami !

Si nous avons perdu ce tréſor, créons-nous du moins quelques occupations utiles. La Fontaine repréſente un octogénaire plantant des arbres. Comme cette image eſt touchante !

Mes arriere-neveux me devront cet ombrage.
Eh quoi ! défendez-vous au ſage
De ſe donner des ſoins pour le plaiſir d'autrui ?
Cela même eſt un fruit que je goûte aujourd'hui.
J'en puis jouir demain, & quelques jours encore . . . :

DE LA CAMPAGNE.

IL n'y a que le charme puiſſant & ſecret de la campagne, qui ait un empire conſtant & univerſel ſur le cœur de l'homme ; vainement les créations du luxe voudroient uſurper ce pouvoir ; pénibles & apprêtées, imparfaites dans leurs effets, brillantes & froides, elles laiſſent un vuide qui fait encore ſoupirer à la ſuite des efforts, des recherches & des combinaiſons des artiſtes. La campagne ſimple & magnifique a un attrait inépuiſable ; ſes traits rians ſe reproduiſent à meſure que l'œil les détaille : ſes avantages ſe multiplient à meſure que l'on apprend à les connoître, & le

cœur que n'a pu remplir le faste des cours, le tumulte des fêtes, les décorations artificielles, repose délicieusement dans les belles & solitaires retraites de la nature.

C'est là que l'homme peut se contempler en silence, jouir de lui même, apprécier le tems & l'existence, rendre pleins des jours que l'on dépense ailleurs avec une folle prodigalité. Débarrassé du poids importun des affaires, loin de la gêne & de la sollicitude des sociétés, il n'a plus cette inquiétude secrete qui ronge l'ambitieux, poursuivant le fantôme de la fortune dans l'air empoisonné des villes; il éprouve ce calme, ce répos égal & profond qu'enfante le sentiment de la liberté; c'est par elle qu'il trouve la richesse dans l'aisance, la sagesse dans la modération, le trésor du temps dans son emploi, les jouissances enfin sans repentir

Malheureux l'homme qui, corrompu par le tumulte des villes, trouve la campagne silentieuse & morte! A coup sûr, le germe du bien est étouffé en lui. La campagne est éloquente pour l'ame saine; elle est animée pour le cœur sensible; elle entretient la paix de l'ame, & la rétablit même quand elle est troublée; elle écarte les passions orgueilleuses & petites, tourment des hommes livrés au tourbillon du monde; elle calme ces convulsions orageuses que la cupidité fait naître. La campagne est mere des sentimens honnêtes; & indépendamment des avantages physiques qu'elle procure, tels que les alimens sains, la tranquillité, la pureté de l'air, qui restituent ou entretiennent les forces de la santé, elle a des avantages moraux très-remarquables: les vices honteux s'écartent d'eux-mêmes de ces asyles où les bois, la verdure, les prés, les haies fleuries semblent en-

fermer les goûts ſimples & les vertus paiſibles.

La campagne ! Les poëtes l'ont chantée ; les peintres l'ont tranſmiſe ſur la toile, les philoſophes l'ont préconiſée ; plus heureux celui qui, amant de ſes attraits, la contemple, ſait jouir de ſes tréſors divers, & conſerve ſes mœurs pures, en reſpirant l'air balſamique des fleurs, & en foulant chaque matin les plantes odoriférantes !

Qui n'a ſenti les beſoins de la viſiter, du moins à la renaiſſance des beaux jours, quand le verd tendre des gazons, le premier chant des oiſeaux, les rayons plus actifs du ſoleil, hâtant la végétation, appellent l'être le plus indifférent pour admirer la main agiſſante & cachée qui étend l'herbe touffue, développe les germes, pare les ſommités des arbres de boutons déjà impatiens de s'ouvrir, & qui vont jeter bientôt à travers le feuillage les fleurs & les fruits !

O tableau enchanteur ! ô ſpectacle plus intéreſſant que tous ceux que l'art pourroit offrir ! Qu'il eſt doux d'aller cueillir le premier bouquet de violettes le long du ruiſſeau ſerpentant ſur la pelouſe, & d'appercevoir, le pied mouillé par la roſée fraîche & brillante, dans cette aurore d'un beau jour de printems, la ſuite des beaux jours qui doivent naître encore & perpétuer les plaiſirs innocens de l'homme !

C'eſt à la campagne que les écrivains acquierent plus de nobleſſe & d'élévation dans les idées, deviennent plus forts & plus touchans ; c'eſt là que ſe compoſent les ouvrages généreux, c'eſt-à-dire, ceux qui embraſſent le plan de la félicité publique. A la campagne, on ſonge néceſſairement à la plus nombreuſe portion du genre humain : on la voit, on l'a ſous les yeux, on l'apperçoit courbée ſous le travail & exerçant les arts de

premiere néceſſité, ces arts primitifs qui réveillent & rappellent toujours des idées ſimples, génératrices des grandes idées, tandis que dans les villes, les arts, trop raffinés peut-être de nos jours, tombent dans les formes minutieuſes, & n'ont d'autre but que de récréer un inſtant l'œil dédaigneux des riches.

Dans les cités populeuſes, on écrira les romans voluptueux, les petits vers élégans & légers, les comédies maniérées; mais, l'*Hiſtoire naturelle*, l'*Emile*, l'*Hiſtoire du commerce des deux Indes*, toutes ces grandes compoſitions qui honorent notre ſiecle, ſemblent avoir été tracées ſous le point de vue des hameaux & de la cime vacillante des forêts ſéculaires.

Les villes offriront-elles jamais dans leur uniforme enceinte ces ſcenes raviſſantes qui prêtent tant au pinceau du poëte, & non moins à la méditation du philoſophe, lorſque les nuages colorés ſe fondent & ſe marient avec la tête arrondie & ſuperbe des arbres les plus élevés, lorſque les rayons qui s'échappent en traits étincelans, étalent, par leur prodigieuſe réfrangibilité, ce que l'aſtre du jour a de plus pompeux & de plus éblouiſſant; quand la lumiere, devenue plus ardente, transforme tout-à-coup un payſage en un autre payſage, tant ſa teinte eſt chaude & vigoureuſe; quand les lieux, en ces trop rapides inſtants, ſont métamorphoſés à l'œil même du propriétaire qui s'en étonne & ne reconnoît plus l'endroit qu'éclairoit, le matin, le doux & paiſible rayon de l'aurore, tant la magie des couleurs eſt vive & frappante, tant elle imprime aux mêmes objets une diverſité magnifique & non moins admirable!

Et le ſoir, quand le lac paiſible répete le front de la lune; ſa lumiere argentée & le brillant des

étoiles ; quand les nuages légers qui l'environnent, passent en mobiles images dans le miroir des eaux, sous les pieds du contemplateur ; qu'il entend dans le lointain le cri prolongé de quelque oiseau nocturne ; qu'il voit le flot tremblotant, mais uni, reproduire le paysage frais d'alentour ; dans quel lieu rencontreroit-il un repos plus absolu, une paix plus douce ? où éprouvera-t-il mieux le sentiment voluptueux d'une rêverie indéterminée ?

Et le matin, quand l'athmosphere s'épure, que les nuages, qui s'argentent, sont épars sur l'horison, comme des flocons de laine, qu'il voit le laboureur déjà dans les champs, peser sur le soc, briser la mousse & diriger le sillon droit & profond, d'où sortiront les épis dorés, ne sourit-il pas de joie devant les germes de la fécondité, confiés au sein maternel de la terre ?

Aveuglement insensé ! Ce cultivateur qui, par un travail journalier & renaissant, fait sur la nature les plus nobles conquêtes, qui, créant les objets de premier besoin, contribue plus qu'un autre citoyen à la splendeur, à la prospérité, à la force, à la vie de l'état, humilié par l'arrogance oisive & insolente, voit ses mains laborieuses, qui conduisent le soc de la charrue, & manient la beche nourriciere, avilies & reléguées dans la derniere classe de la société. Et sans ces mains couvertes de durillons, la disette, la pauvreté, la famine & la douleur dévoreroient jusqu'aux grands dans leurs palais de marbre. Mais telle est l'incroyable injustice, ou plutôt l'extravagance de l'homme, qu'il suffit de lui être utile, pour démériter à ses regards.

Le travail manuel, premier exercice de l'homme, occupation sacrée des anciens patriarches,

ordonné par Dieu même, le travail, (1) seule puissance sur la terre qui remue & vivifie la matiere oisive, est regardé, de nos jours coupables, comme un emploi avilissant : tandis que le financier tortionnaire, le guerrier cruel, le citadin indolent, osent prendre le pas sur l'homme qui, donnant à la seve son premier mouvement, a dans sa tête plus d'observations justes, & dans son cœur plus de vertus hospitalieres, que ceux qui le regardent avec dédain : dédain qui ne peut être ici payé que par le mépris ; car ce dédain doit être considéré, avec juste raison, comme le dernier terme de la démence humaine. Le cultivateur, qui réclame seulement l'égalité, ne va point mendier un emploi à la porte d'une vile courtisanne, ni s'exposer au rire insultant d'un commis, insidieux distributeur des graces qu'il fait acheter par une entiere dégradation ; il sait que la terre le nourrira, & il s'attache à ses mamelles. Eh ! qu'opposeront les êtres superbes & vains, qui, parés des livrées du luxe & leurs éternels esclaves, osent se croire au-dessus de lui, qu'opposeront-ils hélas ? On ne le sait que trop par l'expérience : des inutilités, des vices & des crimes.

Les écrivains philosophes n'ont point partagé ce dédain arrogant, crime de l'opulence ; ils ont tous dit d'une voix unanime, *honneur immortel à la sainte agriculture* ! Ils l'ont vénérée constamment dans leurs écrits ; la charrue fut pour eux un objet sacré. Ils ont félicité les rois de la toucher avec pompe & solemnité dans telle fête annuelle. Virgile, à la cour d'Auguste, a décrit la herse, le

---

(1) *Ne oderis laboriosa opera & rusticationem creatam ab Altissimo.* Ecclesiast. chap. VII. ℣. 16.

hoyau, la beche, le rateau & les orillons du ſoc qui rangent également la terre des deux côtés; & & tous les écrivains que j'ai appellés *généreux*, ont préféré, dans leurs chants, les inſtrumens de la ruſtique ſimplicité à tous ces ornemens du luxe & de la faveur, que la corruption des mœurs & des arts pourroit offrir.

A meſure que la race humaine ſera plus éclairée, ils ſeront plus eſtimés, ces interprêtes ſenſés de la voix publique; eux qui oſent célébrer de tout leur pouvoir les travaux des agriculteurs; eux qui ont reſtitué la nobleſſe à l'homme aux cheveux blancs, qui, pendant ſoixante années, a procuré à ſes ſemblables le vêtement & la ſubſiſtance, & qui, pour ſurcroît de bienfait, a donné à la patrie, dans ſes propres enfans, des ſoldats robuſtes & dociles. Comment, après tant de ſacrifices, de travaux & de fatigues, cet homme de la campagne ne repréſenteroit-il pas aux yeux du philoſophe le véritable Atlas, ſoutenant tout le fardeau du globe ſur ſes épaules de payſan?

Triſtement enchaîné dans la capitale, où le ſort, hélas! m'a fait naître, je ſalue de loin la campagne: mais je demande à mon imagination les jouiſſances que le deſtin m'a refuſées; je me dédommage de ſes rigueurs, en me rendant propriétaire, à ma fantaiſie, des lieux que je fréquente. Lorſque je m'échappe de l'athmoſphere qui m'environne à Paris, une fois ſorti de ſes triſtes barrieres, je goûte plus vivementle plaiſir après lequel j'ai long-tems ſoupiré. Les princes me cedent alors leurs domaines & leurs héritages. Les bois, les routes, les forêts m'appartiennent; les eaux limpides du riant Chantilly (1) coulent, écument,

---

(1) Lieu que j'ai viſité tous les ans pendant plus de vingt-cinq ans.

jaillissent sous ma loi; je parcours le *Hameau* (1): tant que ma vue peut s'étendre, je jouis, je recule les limites de mes possessions; elles ne sont point imaginaires: j'en use autant & plus que le fier possesseur. J'aspire tout l'air qui m'environne; je foule tous les gazons, je mesure de loin la hauteur de tous les arbres, je salue toutes les fontaines; & quand je vois passer la biche légere & le dain fugitif, je me dis: ils sont à moi; mais je veux les laisser errer librement sous les portiques verds de leurs paisibles habitations, sans les déchirer par la morsure des chiens féroces, ou les percer de balles meurtrieres.

Egaré sur le soir, un livre en main, qui connoît le plaisir de grimper sur un côteau, en cueillant quelques fleurs aromatiques, &, si ce n'est pas assez, d'escalader une petite & rude montagne; parvenu là, d'aller s'asseoir sous un bouquet de vieux chênes qui imitent un parasol, d'y respirer un air pur comme la pensée que forme l'innocence, de sentir le charme de se trouver seul, & de laisser ensuite errer ses regards sur les prairies, les ruisseaux, les chaumieres & les clochers qui forment un tableau varié? Un vent modéré

(1) Jolie création, pleine de graces, de détails piquans & négligés; c'est une féerie champêtre; on y sourit au goût, & l'on est touché en même temps de l'art qui a si bien senti & respecté la nature. Quand le *Hameau* est illuminé le soir d'un beau jour d'été, rien n'est plus pur, plus brillant. J'y ai vu des fêtes enchantées; & la présence rare de quelques personnages qui se promenoient loin de leurs trônes, ajoutoit encore à la magie du spectacle. Il m'est arrivé plus d'une fois de passer un jour entier dans ce séjour frais, & d'y rêver au doux bruit des eaux. Dans un petit espace, ce jardin renferme une foule de beautés riantes & pittoresques. Je remercie bien le prince qui l'a bâti pour moi.

souleve vos cheveux, & incline l'herbe touffue; vous vous couchez avec délices sur un tendre gazon; le soleil est à demi voilé, & sortant de dessous un nuage, il jette des traits de lumiere sur une partie éloignée. Quel coup-d'œil! Il semble en ce moment que l'univers ne roule que pour la paisible contemplation du philosophe. Il oublie & l'injustice & l'indifférence des hommes. Il est loin d'eux; il lie dans sa pensée le brin d'herbe qu'il arrache & qu'il suce, & le soleil qui, penchant sur son déclin, ajoute à la majesté de ce tranquille horizon. Il est ému de la moindre plante, comme du point le plus magnifique de la création; tout lui paroît marcher de niveau, & ce n'est qu'en descendant de la montagne, lorsque les ombres grandissent & comblent les vallons, ce n'est qu'en rentrant à pas tardifs sous la chaumiere où travaille & gémit l'indigence exténuée, qu'il apperçoit l'inégalité du monde moral, & qu'il éprouve cette mélancolie triste & douce, qui n'est que la suite du ravissement qu'il vient d'éprouver au sommet de la colline.

Il entre une autre fois dans une forêt solitaire; & si le cri barbare de la chasse ne résonne point pour réveiller en lui des images douloureuses de meurtre & de carnage, l'inspiration auguste le saisit. Cette forêt a quelque chose de majestueux, parce que la nature ne paroît là travailler que pour elle-même, & que rien n'y annonce la main de l'art; la terre est loin de son maître, & en paroît plus belle; les arbres s'élevent, se dessinent fiérement, jettent leurs bras immenses dans les airs, au gré de leur libre indépendance. Elle se caractérise de toute part avec cette force créatrice que la nature conserve à toutes ses productions, quand l'homme n'y a point porté son ciseau, *instrument de dommage*, comme le dit mon cher la Fontaine.

cette longue avenue, où je croyois tenir la sortie du bois, je ne trouvai qu'un petit espace vuide, qui m'offroit une barriere impénétrable de bois encore plus ténébreux. Que de pleurs je versai dans cette nuit longue! L'espérance & le courage ranimerent cependant mon cœur, & la patience & le tems firent luire enfin sur ma tête l'aurore du jour de ma délivrance. Je sortis de cette forêt sombre, où tout m'avoit effrayé, mais pour rentrer dans un autre séjour où tout m'étonna.

J'apperçois de vastes plaines enrichies des dons de la féconde nature; jamais un aspect aussi ravissant n'avoit frappé mes regards. J'étois las, j'avois faim; les arbres étoient chargés des plus beaux fruits, & la vigne s'élevant à la faveur de leurs branches, y attachoit ses grappes dorées qui pendoient en festons. Je courus: transporté de joie, pour étancher ma soif, en remerciant dans le fond de mon cœur le Dieu créateur de tous ces biens, lorsqu'un homme singuliérement vêtu opposa un bras de fer à mon passage. Innocent, me dit-il, je vois bien que tu sors de l'enfance, & que tu ignores les usages de ce monde; lis sur ce portique de pierre; ses loix y sont gravées; il faut s'y soumettre ou mourir.

Je lus avec un étonnement inexprimable que tout ce vaste & beau pays étoit ou loué ou vendu; qu'il ne m'étoit pas permis d'y boire, d'y manger, d'y marcher, même d'y reposer ma tête, sans la permission expresse du maître. Il étoit possesseur exclusif de tous ces fruits que mon estomac à jeun convoitoit vainement; & dans toute l'étendue de ce globe, je n'avois pas un point pour asyle, pas une pomme en propriété; tout étoit envahi avant mon arrivée.

J'allois mourir de faim, faute de certaines petites

boules de vif-argent, fort ſubtiles à ſe perdre, que me demandoit cet homme dur pour troquer contre les fruits nourriciers que produiſoit la terre. Je diſois en moi-même : cet homme n'a pas plus de droit que moi ſur ce terrein ; voilà un tyran aſſurément ; mais je ſuis le plus foible, il faut ſe ſoumettre.

J'appris que pour avoir quelques-unes de ces petites boules fugitives, il falloit ſe mettre une groſſe chaîne de fer autour du corps, au bout de laquelle pendoit encore un boulet de plomb, plus peſant au centuple que toutes les petites boules qu'on pouvoit jamais recevoir. En effet, je remarquai que l'homme qui m'avoit arrêté étoit ſuivant l'ordre. Il vit l'embarras où j'étois, & me dit d'un ton charitablement impérieux : Si tu veux manger, tiens, moi, je ſuis bon, approche ; mets-toi au col un anneau de cette groſſe chaîne, en attendant que tu y prennes goût. Je mourois de faim ; je ne balançai point.

En me préſentant de quoi manger, il accompagna ce don d'une rude chiquenaude ſur le bout du nez. Je murmurai beaucoup, & je mangeai de même. Je grondois encore entre mes dents, lorſque je fus fort ſurpris de voir un autre homme encore plus chargé de chaînes que le premier, appliquer à celui-ci un large ſoufflet qu'il reçut humblement en baiſant la main qui l'avoit frappé. Il eſt vrai qu'en même tems il recevoit beaucoup de ces petites boules de vif-argent, qu'il ſembloit idolâtrer.

Oubliant alors mon reſſentiment, je ne pus m'empêcher de dire à celui auquel j'étois attaché : Comment, vous ſouffrez un pareil affront ? Pourquoi cet homme a-t-il l'inſolence de vous outrager ? Il me regarda en ricanant, & me dit :

Tu as l'air bien neuf, mon ami : apprends que telle eſt la mode du pays : tout homme en place qui donne, ſatisfait toujours & au même inſtant ſon orgueil ou ſa dureté aux dépens de celui qui reçoit ; mais c'eſt, comme on dit, un prêté rendu. Quoique j'enrage du ſoufflet que je viens de recevoir, je ne fais ſemblant de rien, par la raiſon que celui qui me l'a donné, en a reçu bien d'autres, & que j'eſpere moi-même en diſtribuer un jour à tout mon loiſir. Mais, malheureux que je ſuis ! à peine ai-je pu juſqu'ici donner par-ci-par-là quelques miſérables chiquenaudes. Quoi ! ce langage te rend ſtupéfait ? pauvre jeune homme ! il n'eſt pas tems encore de t'étonner : Oh ! tu en veras bien d'autres. Allons, ſuis-moi.

Je le ſuivis. Vois-tu, me dit-il, dans le lointain ces montagnes eſcarpées. L'un de leurs ſommets eſt élevé preſque dans la nue ; eh bien ! là réſide l'objet éternel des deſirs de tous les hommes ; là jaillit, d'entre les rochers, une fontaine abondante de cet argent ſubtil, dont je n'ai, hélas ! que quelques gouttes. Viens avec moi ; franchiſſons les obſtables, combattons ; ſupporte la moitié des chaînes dont je vais me charger ; plus elles ſeront peſantes, & plutôt nous parviendrons. Oh ! ſi je peux jamais puiſer à ſouhait à cette heureuſe fontaine, je te jure que je t'en ferai part.

La curioſité, encore plus que la néceſſité fatale où j'étois, m'entraîna ſur ſes pas. Dieu, quel chemin de fer ! quelle cohue ! que d'affronts & de peines ! Je cachois la rougeur de mon viſage ſous le poids de mes chaînes. Mon conducteur affectoit une mine riante ; mais je le ſurprenois quelquefois ſe mordant les levres juſqu'au ſang, & ſe déſeſpérant à voix baſſe, tandis qu'il me crioit tout haut, *courage, ami, cela va bien.* L'avidité lui donnoit des forces ſurnaturelles ;

naturelles; & comme ma chaîne étoit liée à la sienne, il me traînoit après lui. Nous arrivâmes au pied de la montagne. C'étoit bien un autre tumulte. Les vallons étoient couverts d'une multitude d'hommes qui s'agitoient avec leurs fers, & qui s'arrachoient, avec toute la civilité possible, quelques gouttes de ce vif-argent qui s'écouloit de la fontaine.

Il ne me paroissoit guere possible de traverser cette foule impénétrable, lorsque mon conducteur, avec une audace téméraire, se mit à violer le droit des gens. Il frappa à droite & à gauche avec toute la violence de la cupidité; il foula inhumainement aux pieds ceux qu'il avoit renversés. Je sentis, en frémissant, que je marchois sur les entrailles palpitantes de ces malheureux. Je voulois reculer; mais il n'étoit plus tems, j'étois entraîné malgré moi. Nous étions couverts de sang; l'horreur de leurs cris plaintifs & de leurs malédictions me glaçoit d'effroi. Nous parvînmes de cette horrible maniere sur une petite colline; il me regarda d'un œil de complaisance. Nous prospérons, me dit-il; le premier pas est fait, le reste ne doit pas nous effrayer. Vois-tu comme nous les avons fait rouler les uns sur les autres? Ici, c'est autre chose; nous sommes près de la fontaine: il ne faut plus aller si fort; il faut, avec une finesse adroite, étudiée, savoir donner le coup de coude à propos, toujours sans quartier; on n'en abyme pas moins son homme: mais ce qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est le scandale. Tel est l'art du courtisan.

J'avois le cœur trop serré pour lui répondre un seul mot. J'étois stupéfait de me voir attaché à lui: je redoutois à chaque moment qu'il ne voulût me prouver qu'il avoit raison d'en agir ainsi;

car il avoit beaucoup d'exemples qui lui sembloient favorables. Quel spectacle ! quel tumulte ! que de scenes diversement affreuses ! Toutes les passions venoient marchander tous les crimes. On n'avoit des vertus que pour les vendre, & sans ce trafic elles passoient pour ridicules. Un fantôme noir avoit pris le masque de la justice, & remplissoit sa balance sacrée de poids mercenaires. Des hommes encore couverts de la boue d'où ils sortoient, étoient honorés, & insultoient à la misere publique.

D'autres se frottoient le corps avec ces boules de vif-argent, & marchoient la tête levée, l'orgueil dans les yeux, la débauche dans le cœur. Ils s'estimoient supérieurs aux autres hommes, & méprisoient quiconque n'étoit pas blanchi comme eux. S'ils ne donnoient pas toujours des soufflets à ceux qu'ils rencontroient, leur geste étoit une offense, leur sourire un outrage : mais souvent ce vif-argent s'usoit; & ces mêmes hommes si fiers, si durs, redevenoient bas, soumis, rampans. On leur rendoit alors avec usure le dédain dont ils avoient fait parade ; la rage les transportoit secrétement, & les iniquités ne leur coûtoient rien pour remonter à leur premier état. Il faut avouer aussi que ce vif-argent si funeste leur avoit monté à la tête, de sorte qu'ils en avoient perdu la raison. J'en vis un qui étoit descendu du sommet. Opprimé sous le poids qui l'étouffoit, immobile & comme en extase, il contemploit son corps argenté, & ne vouloit ni boire ni manger. Je voulus l'aider à se relever, il crut que je venois pour le voler, il m'opposa un poing fermé pour défendre son vif-argent, & en même-tems il me tendit une main suppliante d'un air piteux, me priant de l'assister d'une petite boule, & qu'il mourroit content.

Un peu plus haut, quarante hommes insatiables,

à l'œil avide, emportoient dans des tonneaux une quantité prodigieuse de ce métal. Il n'avoit pas été puisé à la source ; il avoit été arraché des mains foibles des femmes, des enfans, des vieillards, des cultivateurs, des pauvres ; il étoit teint de leur sang & arrosé de leurs larmes. Ces exacteurs avoient à leur solde une armée qui exerçoit le brigandage en détail, & pilloit les foyers de l'indigence. Je remarquai que ceux qui possédoient abondamment de cette matiere, n'en étoient jamais rassasiés ; plus ils en avoient, plus ils étoient durs & intraitables.

Cependant mon conducteur ne voyoit, dans ces objets, que des motifs d'émulation. Allons, allons, me dit-il, tu rêves, je crois, avec ton œil fixe & observateur ; avançons. Vois-tu à travers ces rochers quel objet ravissant ? Vois-tu couler à grands flots cette source éblouissante ? Elle se précipite en cascades. Que de monde se la dispute ! Mais en même tems prenons garde à nous, nous n'y sommes pas encore ; les derniers pas sont les plus dangereux. Combien, faute de prudence, sont tombés du faîte dans l'abyme ! En y renversant les autres, garantissons-nous d'une chûte horrible ; il faut profiter habilement des malheurs d'autrui. Viens, j'ai découvert un chemin qui nous conduira plus sûrement au terme desiré.

En me parlant ainsi, il me conduisit par un petit sentier que peu de personnes osoient suivre, c'étoit une espece d'escalier tortueux, étroit, percé dans le roc, & couvert en voûte. Nous avançâmes quelque tems ; mais bientôt le chemin se trouva barré par trois figures du plus beau marbre blanc. Il n'y avoit que leur blancheur éclatante qui pût détourner l'esprit de l'idée de chair, tant

elle étoit exprimée avec vérité & avec grace. Ces trois figures se tenoient les bras entrelacés, & unies entr'elles comme pour fermer le passage aux mortels imprudens. Elles représentoient la Religion, l'Humanité, la Probité. Au bas étoit écrit : *Ces figures sont le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; les originaux en sont dans les cieux. O mortels ! respectez ces images ; qu'elles soient sacrées pour vous, puisqu'elles sont faites pour vous arrêter dans le chemin perfide qui conduit aux abymes. Malheur à qui ne sera touché, & maudit soit à jamais le sacrilege qui osera les endommager !*

Je sentis, à cette vue une émotion respectueuse, mêlée d'amour. Je regardai mon conducteur ; il me parut un instant aussi troublé qu'indécis ; mais ayant entendu des cris sur une nouvelle éruption de la fontaine, son visage se colora d'un rouge noir ; il saisit une pierre qu'il détacha du roc. En vain je cherchois à l'arrêter ; il brisa ce monument sacré avec une fureur impie, & passa outre sur ses débris. Mes efforts redoublés & contraires aux siens, briserent enfin la chaîne odieuse qui m'attachoit à ce monstre. Va, lui dis-je dans mon indignation, homme effréné, va, cours satisfaire ta cupidité ; la foudre de la justice divine est prête.... Il ne m'entendoit déjà plus ; je le suivis des yeux : le malheureux, égaré par son forfait, en voulant puiser trop avidement dans cette fontaine funeste, s'y précipita en aveugle. Emporté par le torrent dont il avoit fait son dieu, il fut brisé sur les pointes des rochers, & son sang en rougit pour quelques momens l'éclatante blancheur.

Et moi, saisi, tremblant, je contemplois ces débris adorables, épars sur la terre, craignant de les fouler, n'osant faire un pas. Des larmes d'af-

fliction ruisseloient de mes yeux; je regardois le ciel, les mains jointes, le cœur navré de douleur, lorsqu'un pouvoir divin les rassembla tout-à-coup, aussi belles, aussi majestueuses, aussi touchantes qu'auparavant. Je me prosternai devant ces effigies sacrées. Pompeuses, inébranlables, elles ne seront jamais détruites par la main du sacrilége & de l'impie.

GESTE.

Le geste, qui est la voix du corps entier, a une expression que l'accent n'a point. Le geste parle avec une précipitation & une énergie qui rendent quelquefois le langage un moyen foible & inutile. Le geste de la colere, le geste de la frayeur, le geste du suppliant terrassent l'ame, tant ils la pénetrent. L'animal est saisi d'effroi à un geste menaçant; & ce que la parole n'a jamais su faire, un geste l'exécute en un clin-d'œil: c'est la langue universelle, qui frappe également tous les habitans de la terre.

Le geste est net, jamais équivoque; il ne ment point. Il peut être fin, subtil, ingénieux. Les anciens, qui connoissoient son pouvoir, ont excité, au moyen de leurs pantomimes, les mouvemens les plus extraordinaires. Les acteurs pantomimes, si on les laisse faire, finiront à Paris, comme chez les Romains, par chasser du théâtre, tous acteurs parlans & déclamans.

ASTRONOMIE.

Il faut beaucoup raiſonner pour vaincre ce témoignage des ſens, qui ſemble nous aſſurer que la terre eſt immobile, & que le ſoleil tourne. Ce ſyſtême nous rend bien petits à nos yeux, & nous l'avons adopté, malgré notre orgueil : il faut que nous n'ayons pas pu faire autrement.

Il étoit ſi beau de ſe regarder comme habitant du premier globe, comme l'unique objet de la création, que je m'étonne que nous ayons conſenti à nous rejeter dans un coin de l'univers, avec tant d'autres planettes.

Et ce ſoleil immuable & fixe au centre du firmament, entraînant toutes les planetes qui l'environnent, n'eſt lui-même qu'un point lumineux du vaſte ſyſtême de l'univers.

Que l'imagination s'élance vers l'étoile la plus élevée ; que de-là elle contemple : elle appercevra encore une voûte plus ſéduiſante & plus profonde. Un nouveau firmament s'étendra juſques dans l'infini : il ne reſtera au contemplateur que la ſurpriſe & l'effroi qui ſuivent cette admiration.

DE L'INÉGALITÉ

DES TÊTES HUMAINES.

Non, mon cher Helvetius, non, les hommes ne naiſſent point égaux en génie. Comment peut-on avancer que les hommes ont tous les mêmes diſ-

positions, & que l'inégalité extrême des talens ne dépend que des circonstances, lorsqu'on voit les influences les plus extraordinaires sortir d'une seule tête, lorsqu'un seul homme entraîne des millions d'hommes, lorsque la destinée d'un empire dépend de l'impulsion que lui donne sa main? Il s'éleve, il s'abaisse, selon que le grand homme se montre ou qu'il disparoît; il donne à sa nation une supériorité incontestable, ou la fait tomber dans l'obscurité.

Quoi! il n'y auroit point eu de différence essentielle entre le cerveau d'un Licurgue, d'un Cromwel, d'un Pitt, & le cerveau de tant d'administrateurs ineptes?

Les tribunaux, les légions, les hommes sont les mêmes: le chef change, & avec lui la fortune de l'état. La gloire ou la honte des nations est subordonnée visiblement au génie qui leur donne ses opinions, ses idées; qui leur inspire sa haine, son amour, ou ses préjugés; qui les entraîne rapidement dans l'abyme, ou les éleve au faîte de la gloire.

Il ne faut qu'ouvrir l'histoire pour être saisi de cette grande vérité, qu'un seul homme influe également sur l'univers & sur les siecles; qu'il détermine le bonheur ou le malheur des peuples, qu'il est l'origine des révolutions les plus extraordinaires.

Qui forme l'esprit national? Quelquefois un seul homme. Un peuple est calme, tranquille; il est présidé par des hommes sages & timides; une tête audacieuse s'élance, allume la torche de la guerre civile, & son génie se montre de niveau à son audace. Voyez les Guises bouleverser la France presqu'à leur gré: voyez Voltaire donner à sa nation un langage & un ton dérisoire

qu'elle applique à tout indifféremment & aux objets jusqu'alors les plus respectés.

Les grands hommes font-ils les grands événemens, ou les grands événemens font-ils les grands hommes? Ils ne sont jamais séparés; mais je crois que c'est le caractere qui est le premier ferment des plus étonnantes révolutions. Voyez ce qu'a fait derniérement Franklin: quatre ou cinq têtes fortes ont préparé & décidé l'insurrection générale.

Dans les arts, l'inégalité des têtes humaines est encore mieux empreinte. Voyez le poëte, le peintre, le statuaire médiocres, qui fatiguent une vie entiere dans les arides combinaisons que leur dicte un esprit froid & rampant : jamais ils ne peuvent s'élancer au-delà du cercle étroit que leur traça leur nature ingrate. Avez-vous vu un auteur né sans imagination, en acquérir ? Le sentiment qui vivifie les pieces de théatre a-t-il pu naître dans le sein du poëte qui accumule les tragédies, lorsqu'il est dépourvu de ce tact sensible & profond. L'on a remarqué, avec raison, que les esprits médiocres montroient, en paroissant, cette espece de perfection froide qui pose à jamais la borne de leur génie. Ce feu sacré qui manque aux écrits de tant d'académiciens, l'ont-ils reçu sous les voûtes du Louvre, en remplissant les fauteuils où siégeoient Corneille, la Fontaine & Voltaire ? L'esprit d'un écrivain a-t-il jamais changé de forme, même par la plus étroite association ? Les confreres de Montesquieu ont-ils même su le lire & l'entendre ? Quel écrivain ne s'est point annoncé à-peu-près ce qu'il est aujourd'hui, ce qu'il sera dans vingt années ?

Celui qui a du génie, à la premiere brochure, au premier coup de pinceau, en maniant, en dé-

trempant l'argile, annonce qu'il est né pour donner la vie à toutes ses productions.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace.

La nature fait tout; elle nous donne le germe que nous sommes réduits à développer; & jamais nos travaux, nos efforts ne franchiront les limites réelles qu'elle nous a assignées.

Les épreuves d'une estampe, qui sont les mêmes, & qui néanmoins ont chacune leur variété distincte, sont l'image de la quantité illimitée des copies qui émanent d'un type commun, d'un principe individuel, essence de la nature, & dont le secret ne peut se montrer à nos foibles yeux.

Il ne faudroit qu'un homme d'un génie nouveau, pour donner peut-être une toute autre direction aux sciences humaines: il iroit chercher au fond de l'abyme où nos yeux ne pénetrent pas; il iroit enlever une idée mere, absolument neuve, qui nous découvriroit un monde inconnu. Attendons ce philosophe: entrevoir sa possibilité est une espece de prédiction qui semble tracée près de l'événement.

Qui sait les révolutions que doivent subir nos opinions si flottantes, si incertaines, tantôt dormant, des siecles, dans une inertie stupide, tantôt changeant du soir au lendemain? Cette mobilité annonce que la base vraiment solide n'est pas encore trouvée.

Le coup-d'œil observateur est parti comme un rayon qui se détache du globe lumineux, & qui va se briser par sa réfrangibilité sous toutes les couleurs possibles.

Un homme pense, & la foule des raisonneurs

ſaiſit ſa penſée, la travaille, la pêtrit, la tourmente, à-peu-près comme un lingot d'or qu'une main ouvriere diviſe & fait paſſer par tous les trous d'une filiere. Hippocrate, Ariſtote, Bacon, Monteſquieu, n'ont-ils pas donné leurs idées au genre humain, & ſans eux ces idées ne ſeroient-elles pas encore à naître?

L'homme de génie ne ſe diſtingue-t-il pas au premier bond? Sa phyſionomie le caractériſe. Il eſt des hommes en qui l'ame ardente deſſeche & ruine le corps : leur ſang qui bouillonne, tient leurs fibres extrêmement tendues, & il faut que le reſſort des vaiſſeaux cede à cette activité; elle éteint la vie ou la raiſon : ainſi le génie touche plus à l'imbécillité, c'eſt-à-dire, à la ceſſation totale de ſes fonctions, que l'eſprit vulgaire de l'homme qui traîne ſes années avec les lumieres communes.

On paie ordinairement cher ce préſent des cieux; & ſi ce n'eſt la nature, c'eſt la tyrannie & l'orgueil des hommes, qui en exigent l'intérêt.

L'homme de génie eſt tellement le fils privilégié de la nature, & non des circonſtances, que le feu qui le tourmente eſt un deſpote : il commande & ne veut point être ſervi à demi; il veut toutes les heures; il a ſemblé dire à certains écrivains : Je ne me contente pas du tems que vous croyez avoir de reſte; vous n'aurez que celui que je vous laiſſerai. Alors il fait diſparoître la reſſemblance ordinaire qui ſe trouve entre les hommes; il fait d'un écrivain un être à part; le tems ſemble avoir pour lui ſeul des reſſources extraordinaires : il brille dans un court eſpace de la vie; il n'exiſte qu'un inſtant, & il éclaire des ſiecles.

On prononce ſoi-même & fréquemment contre

le syſtême de l'égalité des esprits. En rencontrant cette eſpece d'hommes que l'indifférence & l'oiſiveté condamnent à une éternelle enfance, le philoſophe, occupé de l'idée univerſelle & utile, n'eſt-il pas tenté de dire : Eſt-ce là mon prochain ? Que de fois il a occaſion de répéter ce mot tout bas ! On le ſuſpecteroit orgueilleux. Non : c'eſt une penſée involontaire, que la force de la ſituation lui arrache.

L'inégalité des eſprits, viſiblement empreinte dans l'exercice de tous les arts, prouve qu'il n'y a point de regle dans aucun art ; car s'il n'étoit pas aſſervi au coup-d'œil du genie qui ſubordonne tout, un ouvrage ne feroit plus qu'une opération méchanique, dont les effets ſeroient toujours certains. La page des exceptions eſt toujours infiniment plus ample que celle des regles. C'eſt un tact fin & profond, qui découvre l'exécution dans le plan.

Il y a des ouvrages ingénieux, bien écrits, mais nulle élévation, rien de mâle, rien de penſé : l'auteur plaît à l'eſprit, & ne dit rien à l'ame. Mais lorſque vous liſez tel auteur moins poli & plus animé, vous dites auſſi-tôt il eſt vivant. Vous voyez ſon front, vous entendez ſon accent ; ſon élocution vous pénetre : il marche, il vous entraîne, vous ne le quittez point, & vous devenez enthouſiaſte, parce qu'il vous a appris à penſer comme lui.

Le ſyſtême de l'égalité des eſprits a été imaginé dans un ſiecle de Sybarites, où la converſation donnant une couleur preſque égale à tous les hommes, on avoit intérêt de détrôner le génie. Comme on ne veut point des paſſions extrêmes, on n'a pas voulu reconnoître les touches fortes & prononcées : on a préféré un coloris menteur à la phyſionomie des choſes. On a créé le mot

goût qui n'eſt que l'art de parer les petits objets; mais on a proſcrit la nature, parce que c'eſt un mot qui ne doit pas être entendu. Tous les grands traits ont dû paroître exagérés; mais celui qui juge ſon ſiecle, comme il juge l'inſtant qui s'écoule, décidera que le ſyſtême de l'inégalité des eſprits ne pouvoit être adopté que par une claſſe d'hommes qui, payant des maîtres de toute eſpece, & livrés à un intariſſable babil, ont penſé que l'argent & une bonne table pouvoient naturaliſer en eux toutes les idées. On s'eſt réjeté commodément ſur la faute des circonſtances, & l'amour-propre a dit: J'aurois été un Turenne, un Michel-Ange, un Corneille, un Sully, ſi le ſort m'avoit mis à ma place. Que ce ſyſtême eſt conſolant!

MAL PHYSIQUE.

SOIXANTE mille hommes ſont écraſés ſous les ruines de leur ville par un tremblement de terre. Ce tableau fait frémir: mais lorſque nous avons payé le tribut de la pitié aux infortunés qui ont péri, en examinant de plus près cet horrible déſaſtre, nous appercevons qu'il ne differe des calamités ordinaires de la vie que par le nombre. La mort n'eſt pas plus horrible à chacun en particulier, que celle qui ſurprend un homme ſeul frappé ſubitement par un accident imprévu.

Périr avec le globe, ou périr ſeul dans une fête publique, c'eſt tout égal pour celui qui expire.

Chaque être ne porte exactement que le fardeau de ſa douleur: il n'a pas été plus cruel pour tous de périr enſemble, que s'ils fuſſent morts les uns après les autres. Ils devoient expirer dans le cours

de quelques années, ils sont morts le même jour, voilà la différence.

Tel qui s'est vu languir dans un lit douloureux, au milieu de sa famille, a plus souffert que celui qu'un instant fatal a privé de la vie.

Il a plu à la providence de hâter & de joindre plusieurs trépas: mais ce n'est toujours, dans ce tableau vaste & désastreux, qu'un homme qui expire.

Voilà les réflexions que la raison suggere; mais l'instinct repousse cette froide consolation, & multiplie ses douleurs d'après le nombre des victimes & le genre affreux de leur trépas.

LIBÉRALITÉ.

IL y auroit un beau livre à faire sur l'emploi de la libéralité.

La libéralité n'est pas une vertu absolument rare; car tous les hommes opulens dissipent leurs richesses, & plusieurs les prodiguent. Les uns bâtissent des édifices; les autres donnent des fêtes; ceux-ci décorent des villes: mais au milieu de ce somptueux étalage, les habitans languissent & sont mal à leur aise. La libéralité judicieuse, éclairée, voilà ce qui est rare.

La libéralité, quand elle est bien exercée, donne un air de véritable grandeur à celui en qui elle se trouve. On doit l'honorer comme un arbre qui donne ses fruits, ou comme ces fleuves qui répandent par-tout le principe de la vie & de la fertilité.

Quand Tibere accordoit une gratification à un homme, il lui faisoit compter la somme en sa présence.

Un Archevêque arrive à minuit auprès de Bor-

deaux : il veut traverser la Garonne ; point de bateliers sur ses bords. On crie, on appelle ; l'un d'eux accourt nu en chemise, & manifeste son zele. Qu'on donne un louis d'or à cet homme, dit l'archevêque. Eh ! monseigneur, reprit le batelier, seulement douze francs ; mais donnez-les moi vous-même.

BASSESSE.

COMMENT appellerez-vous ce vice trop commun de nos jours, & si familier aux grands, qui rassemble toutes les couleurs du mensonge & de la perfidie ? il consiste à caresser quelqu'un quand on en a besoin, à faire servir ses talens à nos desseins, à nos vues, à nos entreprises ; à paroître l'honorer, à reconnoître son mérite, à le lui témoigner, tant en public qu'en particulier : mais après toutes ces démonstrations extérieures, le prôneur intéressé vous lâche, vous éconduit, vous méconnoit, parce que votre talent ne lui est plus nécessaire, & que vous avez cessé d'être utile à son avancement ou à son ambition.

Ce passage subit de la cajolerie à l'indifférence est une bassesse bien révoltante : c'est pis que de l'ingratitude, en ce que ce vice réunit l'orgueil hautin, le mépris de son bienfaitenr, l'oubli des promesses & de toute pudeur. Et ce qu'il y a de plus inconcévable, c'est que le front du courtisan capable d'une telle lâcheté, ne sait point rougir en votre présence, & qu'il vous adresse la parole comme à un homme qu'il a connu autrefois.

De toutes les épreuves douloureuses que le cœur

humain puisse essuyer, celle-ci a un trait plus amer & plus profond.

Passe encore pour celui qui, embarrassé du choix des voluptés exquises, vous entretient de sa perplexité. A qui parle-t-il de ses projets, de ses terres, de ses châteaux? Qui consulte-t-il sur ses riches ameublemens? Un homme qui demeure au quatrieme étage. Notre opulent ne manque pas de lui demander des conseils sur son équipage, ses maisons de campagne, l'embellissement de son hôtel. Ce n'est là, sans doute, qu'une distraction de sa part; car je ne croirai jamais qu'il ait voulu, pour renfler son style, mettre en parallele sa voiture brillante & l'humble fiacre qui attend à sa porte le modeste écouteur.

Le même homme est capable de dire à son fils: Pourquoi recevez-vous votre ami de collége? il est honnête & bien élevé, mais il ne peut rien faire pour vous: rompez la liaison de l'enfance, qu'on ignore que vous l'avez connu; vous ne devez fréquenter que ceux qui peuvent aider à votre avancement.

D'UN MONDE HEUREUX.

SONGE.

Je crus, en rêvant, me trouver dans un temple solitaire: je vis venir à moi une espece de fantôme; mais en s'approchant, sa taille se dessina & devint plus qu'humaine: sa robe tomba majestueusement sur ses pieds, six ailes plus blanches que la neige, & dont les extrêmités étoient dorées, couvrirent une partie de son corps: alors

je le vis quitter la ſubſtance matérielle qu'il avoit priſe pour ne pas m'effrayer : ſon corps ſe colora comme l'arc-en-ciel. Il me ſaiſit par les cheveux, & je ſentis ſans effroi que je traverſois les plaines éthérées, avec la rapidité d'une fleche qui part d'un arc tendu par un bras ſouple & nerveux.

Mille mondes enflammés rouloient ſous mes pieds; mais je ne pouvois jeter qu'un regard rapide ſur tous ces globes diſtingués par des couleurs frappantes qui les diverſifioient à l'infini.

Tout-à-coup j'apperçus une terre ſi belle, ſi floriſſante, ſi féconde, que je ſentis un vif deſir d'y deſcendre. A l'inſtant mes ſouhaits furent exaucés : je me ſentis porté doucement ſur ſa ſurface, je fus plongé dans une atmoſphere embaumée, & à la naiſſance de l'aurore, je me trouvai aſſis ſur un ſiege de gazon. J'étendis mes bras en ſigne de reconnoiſſance vers l'envoyé céleſte : il me montra du doigt un ſoleil reſplendiſſant, & s'élançant vers lui, il entra & ſe perdit dans ſon diſque enflammé.

Je me levai, & je me crus tranſporté dans le jardin d'Eden. Tout inſpiroit à l'ame une douce tranquillité. La paix la plus profonde couvroit ce globe; la nature y étoit raviſſante & incorruptible : une fraîcheur délicieuſe tenoit mes ſens ouverts à la joie; une odeur ſuave couloit dans mon ſang avec l'air que je reſpirois; mon cœur, qui treſſailloit avec une force inaccoutumée, entroit dans une mer de délices; & le plaiſir, comme une lumiere immortelle & pure, éclairoit mon ame dans toute ſa profondeur.

Les habitans de ce ſéjour heureux s'avancerent au-devant de moi : après m'avoir ſalué, ils me

prirent

prirent par la main. Leur physionomie noble inspiroit le respect & la confiance : l'innocence & le bonheur se peignoient dans leurs regards ; ils levoient souvent les yeux vers le ciel ; ils prononçoient un nom que je sus depuis être celui de l'Eternel, & des larmes d'attendrissement inondoient leurs paupieres.

Je me sentis tout ému en conversant avec ces hommes sublimes ; leur cœur s'épanchoit avec la tendresse la plus sincere ; & en même tems la voix de la raison, voix majestueuse & nou moins attendrissante, se faisoit entendre à mon oreille charmée.

Je reconnus bientôt qu'une telle demeure ne ressembloit pas à celle que je quitois. Une force divine me fit voler dans leurs bras : je voulus fléchir le genou devant eux, mais relevé d'une main caressante ; & pressé sur le sein qui renfermoit des cœurs aussi nobles, je connus un avant-goût de l'amitié céleste, de cette amitié qui unissoit leurs ames & qui composoit la plus belle portion de leur félicité.

Jamais l'ange des ténébres, avec toutes ses ruses, n'a découvert l'entrée de ce monde : malgré sa malice vigilante & profonde, il n'a point su verser ses poisons sur ce globe fortuné ; la colere, l'envie & l'orgueil y sont inconnus ; le bonheur de l'un fait le bonheur de tous ; un transport extatique éleve sans cesse leurs ames à la vue de cette main prodigue & magnifique qui rassembla sur leur tête les plus merveilleux prodiges de la création.

L'aimable matinée, de ses aîles humides & dorées, distilloit les perles de la rosée de dessus les arbustes & les fleurs, & les rayons d'un soleil naissant multiplioient les couleurs les plus vives,

lorſque je découvris un bois que rempliſſoit une douce clarté.

Là, des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe envoyoient au ciel des cantiques d'adoration ; ils ſe rempliſſoient en même tems de la grandeur & de la majeſté du Dieu qui rouloit preſque viſiblement ſur leur tête ; car dans ce monde innocent, il daignoit ſe manifeſter par des traits inconnus à nos foibles yeux.

Tout annonçoit ſon auguſte préſence : la ſérénité de l'air, le coloris des fleurs, l'inſecte brillant, je ne ſais quelle ſenſibilité univerſelle, répandue dans tous les êtres, & qui vivifioit les corps qui en paroiſſoient le moins ſuſceptibles, tout donnoit des marques de ſentiment ; & l'oiſeau arrêtant ſon vol au-deſſus de leur tête, ſembloit devenir attentif aux modulations touchantes de leur voix.

Mais quel pinceau exprimera le front raviſſant des jeunes beautés dont le ſein reſpiroit l'amour ? Qui peindra cet amour dont nous n'avons point l'idée, cet amour qui n'a point de nom ici-bas, cet amour, partage des pures intelligences, amour divin qu'elles ſeules peuvent concevoir & ſentir ? La langue de l'homme ſe trouve impuiſſante & muette, & le ſeul ſouvenir de ces beaux lieux, ſuſpend en ce moment toutes les facultés de mon ame.

Le ſoleil ſe levoit ; le pinceau me tombe des mains. O Thomſon, tu n'as point vu ce ſoleil ! Quel monde & quelle magnifique ordonnance ! Je foulois, comme à regret, les plantes fleuries, dorées, comme notre ſenſitive, d'un ſentiment vif & prompt : elles s'affaiſſoient ſous mes pas pour ſe relever plus brillantes, le fruit ſe détachoit mollement de la branche complaiſante ; à peine il humectoit le palais, qu'on en ſentoit le ſuc

délicieux couler dans ses veines : alors l'œil plus perçant étinceloit d'un feu plus vif, l'oreille étoit plus gaie ; le cœur qui s'épanouissoit sur toute la nature, sembloit posséder & jouir de sa féconde étendue ; le plaisir universel ne causoit le tourment de personne ; l'union multiplioit les délices, & l'on s'estimoit moins heureux par son propre bonheur, que par celui des autres.

Ce soleil ne ressembloit point à la lueur pâle & foible qui éclaire notre prison ténébreuse ; on pouvoit le fixer sans baisser la paupiere ; l'œil se plongeoit avec une sorte de volupté dans sa lumiere douce & pure : elle récréoit à la fois la vue & l'entendement ; elle passoit jusqu'à l'ame. Les corps de ces hommes fortunés, en devenoient comme transparens. Chacun lisoit alors dans le cœur de son frere les sentimens de douceur & de tendresse dont lui-même étoit affecté.

De toutes les feuilles des arbrisseaux que cet astre éclairoit, s'élançoient au loin des germes de matiere lumineuse, où se peignoient toutes les couleurs de l'iris ; son front qui ne s'éclipsoit jamais, étoit couronné de rayons étincelans que le prisme audacieux de notre Newton n'auroit point su décomposer. Lorsque cet astre se couchoit, six lunes brillantes flottoient dans l'athmosphere : leur marche, diversement combinée, formoit chaque nuit un spectacle nouveau. Cette multitude d'étoiles qui nous paroissent jetées au hasard, se découvroient là sous le vrai point de vue ; & l'ordre éclatant de l'univers apparoissoit dans toute sa pompe.

Quand, sur cette terre heureuse, l'homme s'abandonnoit au sommeil, son corps qui ne participoit en rien aux élémens terrestres, n'opposoit aucune barriere à l'ame ; elle contemploit, dans

un ſonge qui tenoit de la vérité, la région lumineuſe, trône de l'Eternel, où elle devoit bientôt s'élever. L'homme ſortoit d'un ſommeil léger, ſans trouble & ſans inquiétude, jouiſſant de l'avenir par le ſentiment intime de l'immortalité, il s'enivroit de l'image d'une félicité prochaine plus grande encore.

La douleur, ce réſultat funeſte de la ſenſibilité imparfaite de nos corps groſſiers, ne ſe faiſoit point connoître à ces hommes innocens : avertis par une ſenſation légere des objets qui pouvoient les bleſſer; la nature les éloignoit du péril, ainſi qu'une mere tendre écarte ſon enfant du foſſé, en le tirant doucement par la main.

Je reſpirois plus librement dans ce ſéjour de concorde & d'alégreſſe; mon exiſtence me devenoit chere : mais plus le charme qui m'environnoit étoit vif, plus mes idées ſe reportoient triſtement ſur le globe que j'avois quitté. Toutes les calamités de la race humaine ſe réunirent comme en un ſeul point pour affliger mon cœur, & je m'écriai douloureuſement : Hélas! autrefois le monde que j'habite reſſembloit au vôtre; mais bientôt l'innocence, la paix, les plaiſirs purs s'évanouirent. Que ne ſuis-je né parmi vous! Quel contraſte! La terre qui fut ma triſte demeure, retentit ſans ceſſe de cris & de gémiſſemens : là-bas le petit nombre opprime le plus grand; le démon de la propriété infecte, & ce qu'il touche, & ce qu'il convoite. L'or y eſt un dieu, & l'on fait ſur ſes autels le ſacrifice de l'amour, de l'humanité, des vertus les plus précieuſes.

Frémiſſez, vous qui m'écoutez! Le plus grand ennemi de l'homme, c'eſt l'homme même; ſes chefs ſont ſes tyrans; ils veulent tout ployer ſous le joug de leur orgueil ou de leur caprice : les

chaînes de l'oppreſſion s'étendent, pour ainſi dire, d'un pole à l'autre; un monſtre prenant le maſque de la gloire, a légitimé ce qu'il y a de plus effroyable, la violence & le meurtre; depuis la fatale invention d'une poudre enflammée, aucun mortel n'y peut dire: Demain je repoſerai en paix, demain le bras du deſpotiſme n'écraſera pas ma tête, demain l'affreuſe douleur ne broiera point mes os, demain les cris d'un déſeſpoir inutile ne ſortiront point de mon cœur oppreſſé, lorſque la tyrannie m'aura plongé vivant dans un cercueil de pierre.

O mes freres, pleurez, pleurez ſur nous! Non-ſeulement les chaînes & les bourreaux nous environnent; mais nous dépendons encore des ſaiſons, des élémens, des plus vils inſectes: la nature entiere nous eſt rebelle; & ſi nous la domtons, elle nous fait payer cher les biens que le travail lui arrache. Le pain que nous mangeons eſt arroſé de notre ſueur & de nos larmes; des hommes avides viennent enſuite, & nous en raviſſent une partie pour le prodiguer à leurs complaiſans oiſifs.

Pleurez, pleurez avec moi, mes freres! La haine me pourſuit, la vengeance aiguiſe dans l'ombre ſon poignard; la calomnie nous flétrit & nous ôte juſqu'au pouvoir de nous défendre; l'ami trahit notre confiance & nous fait maudire ce ſentiment conſolateur, & il faut vivre au milieu de tous les coups de la méchanceté, de l'erreur, de l'orgueil & de la folie.

Dans le tems que mon cœur donnoit un libre cours à ſes plaintes, je vis deſcendre du ciel des ſéraphins reſplendiſſans & des cris d'alégreſſe s'éleverent dans toute la race de ces hommes fortunés. Comme je reſtois dans l'étonnement, un vieillard me dit: Adieu, mon ami; l'inſtant de

notre mort approche, ou plutôt l'inſtant d'une nouvelle vie. Ces miniſtres du Dieu clément viennent pour nous enlever de deſſus cette terre; nous allons habiter un monde plus parfait encore.... Quoi, mon frere, lui répondis-je, vous ne connoiſſez pas les agonies du trépas, cette angoiſſe, ce trouble, cette inquiétude qui accompagnent nos derniers momens?.... Non, mon fils, reprit-il; ces anges du Seigneur, à une époque marquée, viennent nous enlever tous & nous ouvrir le chemin d'un monde inconnu, mais que nous appercevons par la conviction intime de la bonté & de la magnificence du Créateur, qui n'ont point de bornes.

Tout-à-coup un ſourire lumineux brilla ſur leurs levres; leur tête ſembloit déjà couronnée d'une ſplendeur immortelle; ils s'éleverent légérement de terre à mes regards; Je preſſois pour la derniere fois leur main ſacrée, tandis qu'en ſouriant ils abandonnoient l'autre au ſéraphin, qui étendoit déjà ſes aîles pour les porter au ciel.

Ils s'envolerent tous à la fois, comme une troupe de cygnes éclatans qui prennent leur eſſor & s'élevent d'un vol majeſtueux & rapide au-deſſus du faîte de nos palais. Mes regards triſtement prolongés les ſuivirent dans les airs; leurs têtes vénérables ſe perdirent bientôt dans les nuages argentés; & moi, je reſtai ſeul ſur cette terre magnifique & déſerte.

Je ſentis que je n'étois pas encore fait pour l'habiter; je ſouhaitai de revenir ſur cette terre infortunée & expiatoire; & c'eſt ainſi que l'animal, échappé à ſon conducteur & ſorti de ſa loge, revient ſur ſes pas, ſuit les traces de ſa chaîne, baiſſe un front docile & rentre dans ſa priſon. Le réveil diſſipa une illuſion qu'il n'eſt

pas permis à la foibleſſe d'une langue indigente de peindre dans tout ſon éclat : mais cette illuſion me ſera toujours chere, & appuyé ſur la baſe de l'eſpérance, je la conſerverai juſqu'à la mort dans le fond de mon cœur.

VISION.

BRUTUS apperçoit la figure hideuſe de ſon mauvais génie qui ſembloit lui préſager la perte de cette bataille déciſive où expira la liberté romaine, & où il tomba ſur la pointe de ſon épée.

Brutus n'étoit ni crédule, ni peureux, ni ſuperſtitieux ; il étoit intrépide & philoſophe, dit Plutarque. Brutus rapporte ce qu'il a vu ; il a vu ce qui n'étoit pas ; ce fantôme n'exiſtoit que dans ſon imagination échauffée, & voilà à quoi ſe réduiſent toutes les viſions des ames fortes ou paſſionnées. Le grand Condé vit auſſi un de ces fantômes.

On croit combattre ſon ennemi, embraſſer ſa maîtreſſe, voir des morts qu'on a chéris, & l'impreſſion ne differe guere de la réalité.

Je me ſuis vu deux fois dans ces inſtans qui forment le paſſage de la veille au ſommeil ; je crus appercevoir des fantômes : ils m'épouvanterent d'abord, mais un effort de raiſon les décompoſa, quoique lentement, & je reconnus que mon cerveau, travaillé long-tems de ſa rêverie, les avoit créés. Cette ſituation eſt un phénomene inexplicable, encore plus étonnant que le rêve, & qui déroute la ſagacité des phyſiciens & des métaphyſiciens.

Il y a des ſens internes qui font toute la dif-

férence des caracteres. Quand on rêve, que de choſes ne fait-on pas! quelle richeſſe d'idées & d'images! On eſt un ſot en s'éveillant; on ne retrouve plus cette pleine liberté qu'avoit l'ame dans ſes opérations; on eſt vraiment enchaîné.

Un hébété ſe laiſſa cheoir, on le trépana; il devint ſpirituel, & fut doué d'une mémoire étonnante. Le ſot ſeroit-il l'homme le mieux portant, & l'homme de génie, l'homme le plus infirme? N'y auroit-il pas un combat entre l'ame & les ſens? Quand les ſens l'emporteroient, ſottiſe & ſanté; quand les ſens céderoient, imagination brillante & teint flétri.

Peut-être que l'imagination n'a trop d'empire que lorſque les ſens phyſiques ſont foibles & dépravés. C'eſt dans l'équilibre du ſens intérieur & du ſens extérieur que réſide la ſanté de l'ame.

Si nous ſommes de bonne-foi, nous avouerons que ce qui ſe paſſe au fond de notre ame eſt au-deſſus de notre conception; que nous ne pouvons déterminer quel reſſort nous a fait agir plutôt d'une maniere que d'une autre.

APOSTROPHE.

MONSTRE de la guerre! ta tête eſt ornée de trente diadêmes; tu domines l'Europe, un faiſceau de ſceptres à la main; tu es environné des palmes de la gloire; on prononce autour de toi les noms impoſans de valeur, de fermeté, de patriotiſme: quand tu marches, c'eſt au bruit d'une muſique éclatante: tu offres à l'œil ébloui la pompe des tentes, les panaches, les aigrettes flottantes, le front reſplendiſſant de l'élite de la race humaine.

Je vois l'éclat des armes, la marche égale & rapide de tes coursiers qui hennissent au son des trompettes & des clairons, & dont le pied impatient creuse la terre. Je vois les habits rehaussés de plaques d'or, & les rayons du soleil, qui se jouent au milieu du voltigeant acier : j'apperçois la race choisie des plus beaux hommes, les lauriers qu'ils moissonnent, & qu'ils échangent contre des myrtes aux genoux de la beauté. Mais que fait à mon œil tout cet éclat ? Si ma main souleve le superbe manteau qui te couvre, que verrai-je ? ... Des plaies, du sang, du carnage, des blessures hideuses, des corps mutilés, des tronçons d'hommes, les convulsions de la rage, des bouches mourantes exhalant des soupirs longs & plaintifs, une boucherie humaine, puis les larmes des épouses, des meres, des enfans, des amis; l'innocence dans les bras du crime, la pâleur de la famine & la peste livide, qui, fermant le cortege, livre à la voracité des corbeaux les cadavres épars restés sans sépulture.

Et malgré ta tête couronnée & tes cent bras, & tes trophées, & tes bronzes tonnans, & ta formidable puissance, & le vil chant de tes poëtes, je n'attacherois pas à ton éclat imposteur, à ta force exécrable, l'indignation qui souleve mon ame ! Que me fait ton colosse effrayant qui foule le monde. Je ne vois à ton côté que ce glaive exterminateur qui déchire le sein des nations : je t'accuse au nom de l'humanité, je te cite à son tribunal, je déchire tes manifestes, je te repousse dans ces siecles de férocité, où rien ne distinguoit l'homme de la brute, j'appelle ta force un sacrilege, je flétris tes exploits, & j'éleve l'accent du mépris parmi le chant de tes victoires. La morale des nations est faite pour épouvanter l'autorité des

armes, percer l'athmosphere qui environne les trônes, pour flétrir l'ambitieux sous ses couronnes, pour rendre les usurpateurs, les conquérans, les rois affamés de richesses, aussi méprisables qu'ils sont odieux; pour éclairer l'homme enfin, & ouvrir les yeux de l'univers sur ce préjugé destructeur qui anéantit la puissance réelle de l'homme, l'oppose à lui-même, & contredit le plan que la nature avoit formé pour la paix & sa félicité.

Monstre de la guerre! je te charge ici de tous les anathêmes! On ne lira bientôt plus sur ton front orgueilleux, que le tableau des fureurs & des calamités qui affligent l'univers. Et ceux qui font penser la foule des hommes, attacheront l'horreur & le mépris à ces exploits que l'extravagance des poëtes n'a que trop célébrés.

RENOMMÉE LITTÉRAIRE.

QU'EST-CE que cette renommée? Elle est soumise, comme tout le reste, au cours des événemens. Tel écrivain de nos jours, peu estimé, passera peut-être dans trois mille ans pour un écrivain supérieur. Cela dépend de la marche des idées, que nous ne devinons pas.

Nous n'avons pas la meilleure partie des écrits anciens: c'est le hasard qui les a fait parvenir jusqu'à nous; & ce que nous en avons, il nous est difficile de douter si c'est le pire, n'ayant point vu le reste.

Nous mettons Démosthene au premier rang des orateurs, quoique toute la Grece nommât Phocion pour son égal, & Démades pour son maître. Ce Démades avoit une telle supériorité sur

Démosthene, que sans préparation il renversoit les discours les plus étudiés de ses rivaux. Démosthene voulant le redresser un jour sur quelque point, Démades lui dit avec mépris : *Ne sus Minervam.*

De même, chez les Latins, Varus surpassoit de beaucoup Virgile dans le poëme épique, au jugement même d'Horace : mais les écrits de Varus & de Démades ont péri, ainsi que ceux d'Alcée. Qui sait, je le répete, si un de nos auteurs, aujourd'hui dédaigné, ne sera pas mis dans trois ou quatre mille ans, au premier rang des écrivains. Il y a sous nos yeux des ouvrages dont nous ne sentons pas tout le prix, soit parce qu'un certain vernis imposteur leur manque, soit parce que la trompette littéraire ne les a point suffisamment annoncés, & qui surnageront peut-être au-dessus de nos livres les plus vantés.

Mais la gloire elle-même est la proie du tems ; elle périt dans le tombeau des âges & des siécles. Le livre du poëte qu'on dit immortel, rejoint un peu plus tard la poussiere, élément où retourne tout ce qui est sur la terre.

Dans six cents années, tous nos livres seront réduits en poudre ; les vers mangeront nos idées ainsi que nos corps ; nos livres ne seront plus, si la génération suivante ne prend soin de les réimprimer. Or, quel livre réimprimera le vingt-deuxieme siécle ? C'est ce que l'homme doué du goût le plus fin & le plus étendu ne sauroit prédire.

Et du vivant même des auteurs, que le cercle de leur réputation est borné ! Il y a une foule d'hommes à Paris, qui, répétant les noms du gros Thomas & de Ramponeau, ignorent l'existence de d'Alembert & de Buffon.

Les grands hommes se paient d'un peu de re-

nommée circonſcrite ; les hommes vulgaires ne devroient-ils pas s'eſtimer heureux d'avoir des génies à ſi bon marché, & de poſſéder leurs chefs-d'œuvres ?

Il y a enſuite des noms qui inſenſiblement font illuſion à l'univers. L'ouvrage le plus célebre eſt le plus ſouvent le moins lu. On parlera de Pindare, on le placera à la tête de tous les génies qui ont exiſté & qui exiſteront ; Mad. Dacier le pleurera à chaudes larmes au grand étonnement de ſa ſervante, plus ſenſée que ſa maîtreſſe. Un pédant voudra le reſſuſciter ; comme ſi ce travail devoit l'aſſocier à la gloire du rival d'Alcée.

Qui ſait aſſez ſa langue pour en ſaiſir toutes les beautés ? Cinquante hommes peut-être en Europe ; & cependant toutes les Académies, tous les colleges, & puis tous les journaux retentiront eternellement des louanges de Pindare.

Quelques traits épars, enſeignés d'abord par des profeſſeurs, & ſemés enſuite dans les poëtiques, ont ſuffi, avec la haute idée qu'on a de l'antiquité, à nourrir cette aveugle idolâtrie qui, dans les uns, eſt un reſpect ſuperſtitieux, dans les autres, un charlataniſme hardi.

Il n'eſt donc rien de tel, pour beaucoup admirer un auteur ancien, que de ne pas l'entendre ; & tel journaliſte n'y manque jamais.

Pour ceux qui ſavent réellement la langue de l'auteur qu'ils louent, ils prêtent à ſes ouvrages une valeur extraordinaire, puis ils exigent tyranniquement que les autres l'eſtiment à l'égal de leur profonde ſuperſtition.

C'eſt ainſi qu'une foule de ſots ſont devenus hommes de lettres : ils ont copié dans des feuilles hebdomadaires cet amas de préjugés ſcholaſtiques,

qui hérissent une multitude de livres pesans & déraisonnables. Ces sots écrivains y ont pris par instinct tout ce qu'il y avoit d'inutile & de mauvais.

D'autres prôneurs de l'antiquité, & c'est le plus grand nombre, n'ont pas toujours la conscience de leur admiration : ils sont plutôt chagrins contre leur siecle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence ni de celle de Platon; on les exalte outre mesure : mais il faut trouver à redire à ce qui se fait de notre tems. La pédanterie a un enthousiasme ridicule ; c'est quelquefois aussi un ton.

BOILEAU.

Que tu es petit, ô Boileau ! que tu me parois sec, froid, minutieux ! Tes épîtres morales n'ont point de morale, tes satires sont empruntées des satires anciennes : tu as copié servilement leur malignité, à l'exception de quelques injures personnelles qui sont de ton crû. Ton *Art poëtique* n'enflammera jamais aucun écrivain ; c'est l'art du rimeur, & non celui du poëte. La composition originale d'Young en dit plus que toi en quelques pages : ton *Lutrin* est une agréable fadaise fort bien versifiée; mais que signifie ton *Lutrin* ?

Tu me geles avec ton exactitude monotone : je ne vois ni élévation, ni grace, ni sentiment, dans tout ce que tu as produit. Sois un poëte grammairien, j'y consens.

Il est permis de choisir ses livres, comme on choisit ses amis. Eh bien, tu n'es pas mon auteur : je ne t'ai jamais aimé, même dans les premieres années de la vie, où l'on admire tout. J'ai tou-

jours dédaigné, dans tes écrits, ce ton préceptoral que tu t'arrogeois; j'ai toujours ri de ta prétendue miſſion de venger le goût. Tu n'es, à mes yeux, tantôt qu'un adroit plagiaire, tantôt qu'un pédant gonflé d'auteurs latins. Tu fais cependant de bons vers, ſoit; mais je donnerois toutes tes œuvres pour douze fables de la Fontaine, pour quatre ſcenes de Corneille, & pour trente pages de la Bruyere.

Rien n'eſt beau que le vrai, as-tu dit. Pourquoi donc outrois-tu la louange & le blâme? Pourquoi exagérois-tu la grandeur du roi qui te penſionnoit? Pourquoi lui écrivois-tu:

Grand Roi, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire;

. . . .

Et certain des hauts faits dont ton bras me répond,
Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Helleſpont.

Non, jamais poëte ancien ni moderne n'a fait deux vers auſſi ridicules que ces deux-là.

Tu injuriois ceux qui avoient commis le délit épouvantable de n'avoir pas ſu tourner une période poétique auſſi bien que toi; mais la main qui traça la colonade du Louvre, étoit bien au-deſſus de la tienne; & le Taſſe & Milton que tu n'entendois pas, avoient un génie dont tu n'étois pas même l'ombre.

Il doit toujours paroître ſingulier qu'un écrivain attaque la profeſſion d'écrivain, quoique foiblement exercée par un autre; & que tous ces traits lancés contre les gens de lettres, partent de la main des gens de lettres. C'eſt Boileau tour-à-tour ſatirique & adulateur, qui s'eſt permis le premier cette miſérable attaque; & des rimailleurs honnis ſe ſont intitulés après lui, *vengeurs du goût*. Leur inſolence dérive de l'impertinence du trop renommé Boileau, qui a donné à la littérature

françoiſe ce grand ſcandale, & qui l'a conſacré avec un talent dont ſes imitateurs heureuſement ſont fort éloignés.

Poëtes! chantez la paix & la concorde qui doivent régner entre les hommes, enfans de la même terre, voilà votre noble emploi: reſpectez les rois ſages & bons, ſans les flatter & ſans leur répéter qu'ils ſont des dieux; car ces termes leur donnent à eux-mêmes des nauſées: exaltez le pouvoir des loix, qui ſuppléent à la foibleſſe d'un être dont l'intelligence eſt troublée par tant de paſſions: que les chants puiſſans de l'harmonie qui unit les citoyens, réſonnent ſur votre lyre: exhortez ſur-tout les ſouverains à goûter le plaiſir de faire des heureux. Ils n'ont rien, s'ils ne poſſedent cette gloire: elle eſt à eux; & c'eſt en cela qu'ils ſont vraiment ſupérieurs aux autres hommes.

Que de diſputes en France ſur la poéſie! Quel abus des termes! La poéſie & l'éloquence ſont une ſeule & même choſe pour qui voudra anéantir la valeur arbitraire des mots: ce n'eſt au fond que l'art de toucher, émouvoir, intéreſſer; & pour intéreſſer, émouvoir, toucher, il faut peindre, c'eſt-à-dire, faire naître des idées & des ſenſations à l'aide des mots. Que ces mots ſoient arrangés de telle maniere ou de telle autre, qu'ils ſoient rimés, ou qu'ils aient une proſodie plus étendue & plus libre, cela devient égal.

Notre poéſie n'eſt qu'une proſe différemment arrangée: elle n'eſt pas plus noble plus, harmonieuſe, plus préciſe, plus cadencée que les beaux morceaux de nos proſateurs. L'habitude fait le verſificateur; & celui-ci n'eſt pas poëte, je crois, parce qu'il rime; car qui ne ſeroit pas poëte en France, ſi la rime faiſoit le poëte?

En fait de goût, nous jugeons par nos habitudes : nous croyons notre poésie supérieure à celle de nos voisins, qui ne peuvent guere souffrir la nôtre ; & les nations disent, comme les sociétés, nous sommes les seuls qui ayons de l'esprit. Quand un écrivain ne peut pas établir dans l'opinion publique la supériorité de son talent, il tâche d'y établir la superiorité de son goût. Ainsi font nos stériles académiciens : c'est toujours un dédommagement ; mais si le premier mérite d'un ouvrage, comme personne ne le conteste, est l'utilité, la beauté de ce même ouvrage est livrée à des disputes éternelles ; & les hommes, d'accord sur le premier point, ne le seront jamais sur le second, parce que chacun sent différemment.

Quoi de plus ridicule donc, que de se donner pour le distributeur de la louange & du blâme, sur des matieres proprement de goût ? Chacun n'a-t-il pas le droit de juger ? & l'homme qui ne peut me faire goûter ses écrits parviendra-t-il à m'empêcher de lire ceux d'autrui ? Il faudroit que les gens de lettres renonçassent à l'orgueil de publier leur théorie, pour se borner à la pratique, parce que, dans les arts de goût, il n'y a point de théorie.

Le cordonnier qui rectifia le peintre, avoit raison, sans doute. Mais peut-être lui seul voyoit-il le défaut imperceptible à d'autres yeux ; & si le coëffeur, le tailleur, le bonnetier, &c. étoient venus à leur tour, autres critiques, autres corrections sans fin, & beaucoup de peines que le peintre se feroit gratuitement données pour quelques individus, & non pour la multitude.

Elle est inhabile à saisir cette sorte de perfection ; elle n'en a pas même heureusement l'idée ; elle sent trop vivement pour sophistiquer. Ainsi,

un

auteur de profeſſion voit trop, dans un ouvrage, pour le bien juger; & le public qui voit en gros, doit juger moins ſévérement & juger mieux. C'eſt ce qui arrive; le public caſſe le plus ſouvent les jugemens des gens de lettres, les laiſſe déclamer & s'attache à ce qui lui fait plaiſir.

L'homme de goût proprement dit, eſt inhabile à bien juger l'ouvrage de l'homme de génie. Il faut plus que du goût pour bien ſentir un Richardſon, un Fielding, un Shakeſpeare, un Sterne, &c. Et voilà pourquoi Racine & Boileau ont ſi mal apprécié la Fontaine, le Taſſe, Milton, &c. & pourquoi de nos jours l'inſenſibilité produit de ces arrêts qui atteſtent la froideur d'ame de celui qui les rend.

Il n'y a point de nation où il y ait plus de critiques & plus de regles qu'en France. C'eſt là auſſi que les livres originaux ſont plus rares.

Ce qui caractériſe ſur-tout un ſot, c'eſt de croire la critique d'un ouvrage choſe aiſée, & d'entreprendre cette beſogne publiquement tous les dix ou quinze jours. Il faut une très-grande préſomption pour oſer fixer ainſi le mérite ou le démérite d'un ouvrage; on s'expoſe à recevoir plus d'un démenti: mais tous ces petits juges, alertes & précipités, ne ſe doutent ſeulement pas combien ils auroient à rougir dans cent ans, ſi toutefois leur prononcé pouvoit voguer juſquà cette époque.

ENTRAVES
DÉRAISONNABLES.

L'INTOLÉRANCE appliquée à l'art d'écrire, ne l'anéantit pas, ce qui seroit plutôt à desirer, mais le dénature & l'avilit. Cette intolérance ruine l'édifice des connoissances humaines, où doivent entrer tous les matériaux, & sappe dans leur base la puissance réelle & la félicité future de l'homme.

Le gouvernement se prive de tous les moyens qu'il a de multiplier ses lumieres. Ne faut-il pas, pour mieux juger les événemens, qu'il entende le *pour* & le *contre* ? Une censure utile contre-balance pour son propre intérêt l'adulation qui l'assiege : un langage sincere & véhément est quelquefois celui du zele & de la vérité.

Eh ! quel mal fait la philosophie ? Si elle parle quelquefois aux rois d'un ton ferme & austere, elle ne leve jamais contre eux un bras rebelle ou homicide ; tandis que le doute les environne, elle leur offre ces mâles vérités qu'il leur importe tant de connoître ; elle leur montre la marche insurmontable des idées du siecle, & les avertit de ce que jamais personne n'oseroit leur dire.

Le siecle étant très-éclairé, il faut que les hommes en place le soient à leur tour. On ne peut guérir une erreur politique qu'en la dénonçant, qu'en la combattant publiquement. Qui osera dire qu'il n'y a point d'erreur accréditée & funeste au gouvernement ; ou bien qu'il seroit inutile de laisser à l'homme un moyen de renverser les opinions poliment dangereuses ?

Considérons l'effort des esprits depuis Philadelphie jusqu'à Venise : la littérature universelle prend un caractere de morale politique, & les capitales de l'Europe réfléchissent des lumieres qui deviennent plus fortes & plus éclatantes par leur réunion. L'erreur doit céder à ce concours généreux.

La philosophie est semblable à un astre qui roule au-dessus de la terre ; il doit éclairer successivement tous les points du globe : tantôt ses rayons sont obliques, tantôt perpendiculaires ; mais ils doivent tôt ou tard entrer dans les yeux des nations qui semblent les plus éloignées de recevoir leur influence salutaire.

Heureux l'état dont les chefs ayant l'esprit philosophique, favorisent ceux qui s'efforcent de l'acquérir ! car il paroît que désormais les arts, les sciences & les états suivront le sort de la philosophie ; & l'on peut voir que les gens sans étude & sans lettres se policent & s'enrichissent insensiblement, la plupart même sans y penser, par les idées, les opinions & les vues nouvelles que les philosophes ont répandues. Certaines classes d'artisans ont trouvé moins d'inconvéniens & plus d'avantages dans leurs travaux, par la communication des lumieres.

Tout vice est issu d'ânerie. Cet ancien axiome mérite d'être renouvellé. On voit ce triste résultat à chaque page de l'histoire. Pauvre esprit humain, que tu as besoin qu'on détruise tes dangereuses superstitions ! Tu es près à chaque instant de tomber dans les plus viles erreurs ; tu as adopté la sorcellerie, la magie, l'astrologie judiciaire, la théologie scholastique, la grace versatile ; & tes méprises politiques, non moins monstrueuses, ont fait gémir de pitié sur ton aveuglement !

Pourquoi parler de l'administration des empires? (dironț quelques-uns) pourquoi ne pas s'imposer un silence absolu sur ces matieres? Mais quel citoyen peut demeurer indifférent, quand sa patrie reçoit des blessures vives? Comment ne pas s'intéresser aux destinées d'un royaume dont on fait partie, lorsqu'on se voit renaître dans des enfans qui peuvent être un jour malheureux par quelque faute politique! Est-il possible d'appercevoir distinctement le bien, & de ne pas tenter quelques efforts pour le faire adopter de la partie qui gouverne?

Que gagneroit le gouvernement à métamorphoser les citoyens en automates insensibles à la cause commune? Ils perdroient toutes les qualités qui en font de bons sujets. Pourquoi chacun ne rendroit-il pas au dépôt des lumieres publiques ce qu'il sait, ce qu'il a appris, ce qu'il a étudié? On le jugera, & l'idée salutaire sortira toute épurée de la fermentation universelle. Aussi les états, où tous les projets pour le bien public sont publiquement discutés, sont-ils les mieux gouvernés.

Sans une sage liberté de penser, il n'y a plus d'écrivains, conséquemment plus de sciences, plus d'arts; car leur liaison intime me semble démontrée: & de fait, les artistes cessant d'être éclairés par cette classe d'hommes qui remontent toujours aux premiers principes, deviendront des especes d'automates façonnés à une seule & même routine.

D'un autre côté, les romanciers, les poëtes dégénéreront en compasseurs de phrases, en jolis arrangeurs de mots, égareront la pensée mâle & fiere, l'atténueront & verseront une enluminure dangereuse sur les objets sérieux qui intéressent

l'homme. Le persifflage, pour mieux dire enfin, remplacera dans tout ouvrage la raison publique.

DE LA GRECE.

On a vu des hommes de génie dans des sables brûlans, arides, & au milieu des glaces éternelles; mais les hommes de génie sont toujours des exceptions à l'ordre naturel.

N'imitons point les pédans qui, pour mieux censurer leurs contemporains, ne louent que les Grecs; mais disons que le climat le plus favorable pour les beaux arts, paroît celui où l'air est pur, le sol fertile, où le riant spectacle de la nature donne les images grandes & poétiques toutes formées, où les fruits les plus délicieux remplacent ce carnage d'animaux, qui à la longue aigrit le sang.

Là une nourriture saine & rafraîchissante donne je ne sais quelle fluidité aux esprits, qui les rend souples & inventifs. La Grece, si favorisée du côté du climat, a produit les plus beaux génies de l'univers; c'est sans doute au milieu des plaines embaumées que se trouve le beau continu, & je ne sais quelle fraîcheur de sentiment qui distingue également l'historien, le statuaire, le philosophe, l'architecte & le poëte. N'est-ce pas un Grec qui a fait l'Apollon du Belvéder! Profanes, à genoux!

O patrie des beaux arts! que gagneras-tu à ce grand déluge d'armes & de soldats, que deux vastes empires sont prêts à répandre? Quand la capitale de l'Attique, qui a perdu jusqu'à son nom, sortira-t-elle de ses ruines? Qu'il seroit beau aux

souverains de lui rendre sa liberté, ses mœurs, ses théatres? Son génie renaîtroit sans doute.

Pour moi, l'imagination remplie & satisfaite de l'histoire de ce peuple unique, en contemplant le temple de Minerve, la tour où Démosthenes s'exerçoit à l'éloquence, le berceau de Jupiter, l'oracle de Delphes, la colonne où furent gravés les noms des trois cents Spartiates morts en défendant les Thermopyles, le portique fameux où fraternisoient la philosophie & la poésie; je voudrois pouvoir ressusciter cette nation qui porte un si grand nom; je voudrois voir cette Athenes délivrée du joug stupide des Ottomans; je voudrois y fonder une colonie dont le génie seroit analogue à celui des Athéniens.

Ah! si le fer des conquérans a tant de fois mutilé sur le globe l'arbre de la liberté, ne pourroit-il pas aujourd'hui, dirigé par une main généreuse, faire refleurir cet arbre antique? Ses ruines intéressent encore l'univers; toute ame née pour les arts, s'élance vers ce point où le génie avoit poussé des racines vigoureuses. Les anciens conquérans ouvroient une large voie au torrent de la barbarie; les nouveaux, plus éclairés, pourroient réparer les ravages du tems, & commander à cette fortune qui fait la destinée des empires.

Quel renouvellement! S. Georges fuiroit du temple de Thésée; des Caloyers n'occuperoient plus la place de Sophocle & de Platon; la résurrection de ce peuple seroit un bienfait pour l'Europe savante, & une grande époque pour l'univers. La verrons-nous, lorsqu'une pépiniere de républiques a pris naissance sur le continent de l'Amérique, & de-là semble devoir couvrir un jour les deux hémispheres.

PERSE.

On a fait dans tous les tems de grands efforts pour le ressusciter & le rendre intelligible. Perse dans son siecle, avoit ses raisons, sans doute, pour s'envelopper d'une obscurité mystérieuse. Plusieurs écrivains modernes ont pris à tâche de s'exprimer obscurément; c'étoit une affectation. La clarté a un avantage qui fait qu'un livre parle également à tous les hommes, & tout ouvrage énoncé clairement vivra plus de tems qu'un autre quelquefois plus profond.

Mais le tems, la différence des usages, les traits satiriques qui ont leur à-propos, & qui tiennent à des convenances fugitives, tout a pu contribuer à rendre obscur un auteur qui n'est peut-être que précis & nerveux.

Un *Lavatrie* a dédié une traduction de Perse à Boileau; celui-ci étoit loué à toute outrance dans l'épître dédicatoire; il consentit à laisser paroître sous sa protection une version remplie de contre-sens, & écrite du style le plus plat. Que devenoit alors la sévérité intraitable du vengeur du goût, qui ne pardonnoit ni au Tasse, ni à Quinault, & qui se croyoit autorisé à injurier tous les auteurs de son tems, au nom d'Homere, de Virgile & de Pindare.

L'un soutient que Perse n'a point affecté d'être obscur; que l'éloignement seul des tems & l'ignorance des coutumes sont ce qui rend pour nous quelques morceaux presque inintelligibles; mais qu'à Rome tout s'entendoit à demi-mot, & qu'on y lisoit Perse aussi facilement que nous l'enten-

dons peu; que cet auteur n'est pas le seul poëte dont les révolutions des siecles aient contribué à obscurcir les ouvrages, & que les deux vers de Boileau,

> Perse, en ses vers obscurs, mais serrés & pressans,
> Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.

pourroient s'appliquer à ce satirique lui-même, si le commentaire de ses écrits ne les accompagnoit un jour dans la postérité.

L'autre prétend au contraire que Perse ayant formé le dessein d'attaquer Neron, a joint la prudence au courage, & qu'il s'est ménagé le double plaisir de percer le tyran, & de rire impunément des blessures qu'il lui faisoit; que pour cet effet, il avoit combiné ses expressions & ses images, de maniere que le sel âcre & piquant fût perpétuellement déguisé, & que l'original ne pût se reconnoître. Il s'enveloppoit de ténebres volontaires, sûr d'être deviné par ses lecteurs, & remettant à leur haine le soin de percer l'allégorie; & ce fut ainsi qu'il eut la gloire d'attaquer le tyran, & de le tromper en mourant dans son lit.

Nous nous rangerons facilement de cet avis. Il n'est pas rare dans l'histoire de voir un prince ou un ministre en but aux fleches de la satire, & lui seul ne pas se reconnoître, soit par aveuglement, soit par amour-propre.

Dans tous les tems, les gens de lettres vertueux qui aiment le bien public avec passion, & qui, forts de ce sentiment rare, haïssent jusqu'à la tyrannie qui ne les opprime pas, se sont plu à flétrir les mauvais princes, à les percer de cette arme invisible qui les cicatrise de plaies éternelles; & l'on concevra sans peine que

tout écrivain, sous le regne de Néron, a dû sentir l'indignation la plus vive, la plus profonde, & attaquer la renommée de ce vil empereur, puisque ses satellites protégeoient son odieuse personne contre une vengeance qui eût été légitime, mais peu sûre.

Il étoit donc impossible à un poëte aussi vertueux qu'on nous représente Perse de ne pas employer l'arme qui lui étoit familiere, & de ne pas venger à la fois ses compatriotes & la liberté, dont il avoit un sentiment vif. Il eut seulement la précaution de n'employer qu'une satire indirecte, apperçue d'un côté, & méconnue de l'autre. Par cette adresse politique, il mettoit sa vie en sûreté, & n'en préparoit pas moins le volume de haine qui devoit bientôt envelopper le tyran, & le forcer à se donner la mort de ses mains. Il trompoit habilement la race des délateurs, & n'en immoloit pas moins sa proie, en satisfaisant sans danger le noble courroux de la vertu, que partageoient ses intimesamis.

Cette hardiesse, pour être voilée, ne mérite pas moins le nom de courage; car la moindre lueur, jetée dans l'ombre de ses vers, auroit suffi à lui faire perdre la vie; mais il eut l'avantage de diffamer Néron de son vivant, en bravant sa couronne impériale; plaisir qui ne sera connu que des ames fortes & sensibles, qui savent appeller à l'univers des outrages faits à l'humanité.

Il nous paroît très-probable que plusieurs traits de Perse ne peuvent avoir rapport qu'à Néron. Ce vers,

Auriculas asini Midas rex habet.

qu'on a tant de fois répété après lui, est décisif, & devient très-piquant contre un empereur qui

prétendoit être l'homme le plus éloquent, le plus grand poëte & le plus grand musicien de son tems, qui avoit enfin tous les vices monstrueux qu'enfante l'amour-propre le plus stupide, & qui vouloit écraser les humains du poids du trône & du poids de son orgueil insensé.

TEMPLES.

TOUS les temples des anciens étoient sombres, comme devant disposer l'ame à l'état où elle doit se trouver quand elle ose contempler la Cause éternelle & despotique. La terreur doit alors l'environner; & comme notre pensée se perd dans un abyme impénétrable, il faut que celui qui médite soit entouré de ténebres.

Le jour est importun quand l'ame se replie sur elle-même ; il faut la nuit pour se plonger dans ces idées religieuses où l'esprit poursuit la Cause étonnante & immuable de tout ce qui est.

Il n'y a rien de si majestueux sous la voûte du ciel, qu'un pontife qui, au nom d'un grand peuple assemblé, adresse à l'Etre éternel des cantiques & des actions de graces, & dont le cœur est aussi pur que le vêtement blanc qui le couvre.

L'Ecclésiastique dit du grand-prêtre Simon, fils d'Ananias : que lorsqu'il prenoit sa robe de gloire, & qu'il se paroit de tous les ornemens de sa dignité pour monter au saint autel, il sembloit ajouter à la sainteté & à la gloire de son ministere.

Je n'aime point à voir un prêtre sans dignité extérieure ; il affoiblit en moi toute idée solemnelle, parce que je ne suis pas un ange, & que

je ne vois que l'homme mesquin ; je veux qu'il soit habillé.

Une religion, dans sa premiere jeunesse, a une physionomie douce, respectable & bienfaisante ; elle s'appuie sur la justice, la miséricorde & la bonté : quand elle avance en âge, elle devient intolérante & contentieuse ; elle a versé son sang pour s'établir : bientôt, pour perpétuer son regne, elle verse le sang d'autrui ; la superstition & la barbarie déshonorent sa maturité. Au dernier période, elle attire la dérision sur ses dogmes ; elle devient ridicule ; l'impiété en profite pour confondre le dogme & la morale, pour sapper tous les fondemens de la derniere. Alors c'est le moment de perfectionner le culte, en le simplifiant sous des formes toujours augustes quoique simples, & en renversant tout échafaudage étranger ; ou c'est la chûte entiere de cette même religion, qui entraîne avec elle les principes fondamentaux & consolateurs.

Quand la religion ne nous éclaire pas sur nos véritables devoirs d'homme, elle nous précipite dans des erreurs étranges. Ce n'est plus la religion, il est vrai, qui nous conduit ; c'est nous qui accommodons la religion à nos intérêts ou à nos idées. Une logique pernicieuse nous égare, & la démence nous mene à la persécution. Que ne colorent pas nos passions ? Que ne justifient-elles pas à nos yeux ? De quoi l'homme n'a-t-il pas abusé ? Plus on approche de l'autel, plus on doit trembler d'être fanatique : on le devient à son insu. La persécution ne consiste pas à allumer des bûchers ; les bourreaux en étole ont attiré l'indignation de l'univers ; mais il est une persécution sourde & sacerdotale, qui s'éloignant de la charité qu'elle recommande en chaire, se permet la calomnie,

ſous le voile du zele & de l'amour de l'Evangile.

SÉMIRAMIS.

SONGE.

JE rêvois que j'étois devenu antiquaire, & que j'avois formé l'un des plus beaux cabinets de l'Europe. J'avois donné ſur-tout dans les momies, & je les achetois de tous côtés.

J'avois appris à diſtinguer les vraies momies d'Egypte des contrefaçons que les juifs font de ces ſquelettes pour attraper les Européens : en mâchant un petit morceau de la momie, j'étois parvenu à diſtinguer le ſquelette Egyptien du ſquelette d'un pendu mis au four par ces contrefacteurs, puis embaumé, puis couverts de bandelettes & d'hiérogliphes, puis vendu par ces adroits fripons qui ſe moquent des profonds ſavans.

Je n'étois pas dupe de ces impoſteurs; je reconnoiſſois preſque, à la forme de la tête, ces anciens Egyptiens aromatiſés par un ſecret particulier, & qui ont été jaloux de nous tranſmettre leurs figures deſſéchées.

Ils étoient rangés dans mon cabinet, & je me réjouiſſois en diſant : Tout cela parloit, il y a trois mille ans; ils ne ſe doutoient guere qu'ils ſortiroient des catacombes qui ſe trouvent près du Grand-Caire, pour voyager en Europe, & venir à Paris ſatisfaire ma curioſité. Me voilà environné de gens morts & non enterrés, qui ne ſoupçonnoient pas que leurs corps m'appartiendroient un jour en toute propriété. Cette idée me plaiſoit;

& je me promenois au milieu de ces corps embaumés qui n'avoient plus de noms, & auxquels je prêtois ceux qui plaisoient à mon imagination.

Faisant la revue, un jour, de mes richesses antiques & noires, je pris la tête d'une momie, & la considérai attentivement. Qui es-tu, lui disois-je tout bas, qui es-tu? Tout-à-coup la tête fit un mouvement entre mes mains, & dit : Je suis Sémiramis. — Toi? As-tu été belle? — Oui, j'appaisai une sédition en me montrant le sein nu & les cheveux épars. = As-tu bâti ces superbes jardins si vantés? — J'ai fait construire Babylone; j'ai bâti avec magnificence sur le Tigre & sur l'Euphrate. — Tu as fait des choses vraiment extraordinaires! — J'ai régné comme un grand homme; j'en ai réuni les talens & le courage. — Et vos expéditions militaires? — J'ai fait plusieurs conquêtes dans l'Ethiopie; j'ai pénétré dans les Indes. — Vous aimiez la gloire, madame, avec passion? — J'étois née pour elle. — Et ces foiblesses dont parle l'histoire? — Qu'importe : les devoirs de l'empire n'en ont pas souffert; j'ai rendu l'Assyrie heureuse; j'ai mérité les honneurs de l'apothéose. — Toutes vos idées étoient élevées, madame; je vous respecte beaucoup : mais quelque chose me chagrine, vous étiez despote. — Une femme est très-bien assise sur un trône despotique. — Pourquoi, madame? — Parce que la dureté de ce gouvernement est toujours adoucie par la pitié naturelle à mon sexe, & par l'ascendant que le ciel a voulu donner aux femmes. L'orgueil rougit moins de s'humilier devant elles; puis j'aimois les arts & ceux qui les cultivoient; ils n'étoient point assimilés au reste de mes sujets. — Mais, madame, avez-vous refusé de remettre à votre fils

Ninias le sceptre dont vous n'étiez que dépositaire? — Le sceptre que je portois n'étoit point un dépôt. — Mais encore, oserai-je vous le demander? avez-vous, en effet, mis à mort votre époux Ninus? — Non. — L'histoire le dit. — L'histoire m nt. — Mais M. de Voltaire a fait une tragédie là-dessus, & vous donne des remords. — Les tragédies sont des romans. — Et la voix de l'univers qui vous accuse? — L'univers sera désabusé. — Et quand? — Quand le jour nécessaire à la vérité sera venu. — A ces mots, la tête devint plus pesante; elle s'échappa de mes mains, & retomba dans son coffre.

BEAUX-ARTS.

Pourquoi un lion, un tigre, une panthere, qui hurlent, déchirent, dévorent, forment-ils des comparaisons nobles en poésie, & que les animaux paisibles & domestiques, tels que le bœuf, l'âne, la chevre, le cochon, discréditent les beaux vers? C'est que ces animaux qui nous sont soumis, obéissant à notre volonté, ne réveillent que des idées d'êtres passifs; au lieu que les autres, terribles & libres dans les forêts; indomptés & furieux, forts & cruels, réveillent des idées de liberté, de puissance, de fierté, de domination, qui, malgré nous, nous frappent; & nous adoptons plus volontiers ces images, en ce qu'elles offrent plus de grandeur.

Lorsqu'un écrivain ne veut plaire qu'à une société choisie, il en prend le langage, il en saisit l'esprit superficiel; il devient léger, vif, sémillant; il attrape les couleurs locales, admirées au sallon:

mais il n'est guere considéré au-delà, en ce qu'il manque d'élévation. Que le même poëte décrive une bataille, un voyage dans les mers du pole, un dans la solitude effrayante des forêts, alors la vastitude de l'objet lui imprimera une maniere grande, parce que tout ce qui offre des images fortes a des droits incontestables sur nous.

Les beaux-arts ne sont donc jamais si nobles que quand ils portent un caractere d'audace, de fougue & d'énergie; cent fois plus admirables alors que lorsqu'ils reçoivent ce poli factice qui est à leur rudesse primitive ce qu'un froid quinconce est à une forêt superbe. Il faut même, dans certains arts, une espece de férocité, si je puis m'exprimer ainsi. Michel-Ange rend mon idée.

Le sublime inspire toujours une certaine horreur qui n'est sentie que des ames faites pour le grand. La poésie audacieuse est la vraie poésie. La poésie élégante n'est que de la versification. O combat d'Ossian! ô chant ténébreux de Milton! ô enfer du Dante! ô nuit d'Young! ô Cléopatre avalant la coupe en présence de ses fils! ô Zopire expirant sous le poignard du fanatisme! vous tous, grands objets, vastes & mélancoliques, vous me retracez les tableaux qui parlent à mon ame!

Oui, les objets sublimes sont sombres & ténébreux. Le sublime est inégal & négligé; le sublime souvent ne suit qu'une même ligne, mais il la prolonge dans un éloignement extraordinaire; le sublime est dans les spectacles terribles & déchirans. Il accompagne les grands désastres, les calamités, les fléaux qui battent & écrasent l'espece humaine. C'est parmi les horreurs de la peste, la rage des combats, l'incendie des villes, les tremblemens de terre, qu'il étale ses images, & qu'il s'offre au pinceau des poëtes.

ANSON.

Il y a peu de traits d'hiſtoire auſſi beaux que celui de l'Amiral Anſon, qui, étant deſcendu dans une iſle où les habitans avoient pris la fuite, leur laiſſa, ſur le rivage, des préſens pour les dédommager de la frayeur qu'il leur avoit cauſée. Rapprochez de cette action juſte & magnanime les fureurs des Eſpagnols maſſacrant les malheureux habitans de l'Amérique, & jugez ſi l'Anglois ne paroît pas un dieu au milieu d'un troupeau de tigres.

A ce grand exemple on va voir enfin ce qu'on n'avoit point encore vu, les miſſionnaires de la philoſophie monter ſur des vaiſſeaux coſmopolites, porter dans la mer du Sud les arts conſolateurs, & y montrer le zele de l'humanité, au lieu de ces fureurs politiques qui ont enſanglanté le globe.

Ce n'eſt plus un intérêt particulier, toujours borné dans ſes vues, qui préſide à leur voyage; ce ſera une aſſociation vraiment philoſophique, qui fera circuler les connoiſſances humaines, dans les climats les plus lointains, qui enrichira les ſociétés naiſſantes de ces inſtrumens utiles & néceſſaires, inventions des ſociétés policées.

Le bonheur du monde en prendra un accroiſſement rapide, & ces philoſophes voyageurs hâteront la maturité des ſiecles. Ces arts venant à germer tout-à-coup chez ces peuples nouveaux, ſeront exempts de ces inconvéniens qu'ils retiennent encore parmi nous de la rouille de notre ancienne barbarie : le ſoulagement de toutes les

claſſes

classes sera l'heureux fruit de la transplantation de nos idées ; il n'y a que celles qui sont bonnes, qui franchiront les mers avec la certitude d'être adoptées. Nous leur enverrons la sagesse, & la folie ne nous quittera point.

Il est beau de voir ainsi l'élévation de la pensée de l'homme à côté de la foiblesse de son bras. Il a dit : allons aux extrêmités de l'univers enrichir de nos arts des peuples sans industrie. Il faut qu'il mesure, qu'il parcoure le monde, tandis qu'il se méconnoît lui-même ; il faut qu'il embrasse le passé, l'avenir, tandis que son existence est rapide & fugitive ; il faut qu'il s'étende sur tous les points du globe, tandis qu'il n'est lui-même qu'un point.

DOULEUR.

LE plaisir semble moins fait pour notre nature, que la douleur. Nous sommes trop foibles pour le supporter long-tems. Que l'on prolonge une volupté, elle deviendra importune, pénible, douloureuse enfin. La peine n'a d'autres bornes que notre sensibilité. Prolongez la douleur, notre être se réveillera tout entier pour la combattre ; & le combat sera long.

Voyez un malheureux asthmatique qui résiste trente ans à la privation d'air, & ne respire qu'en souffrant. Voyez un prisonnier qui trouve assez de force pour vivre quarante années dans une espece de tombeau, où il lutte chaque jour contre l'ennui, le désespoir & la mort.

La cruauté ingénieuse des tyrans a tourmenté pendant un long espace de tems leurs malheureuses victimes, & la nature se prêtoit à leur barbarie ;

elle se roidissoit & paroissoit rassembler ses forces pour les souffrances, tandis qu'elle tombe & s'affaisse dans les plaisirs de la table & dans les sensations les plus exquises. La patience, cette vertu divine, vient au secours du malheureux qui souffre; elle le soutient; par elle l'être foible & délicat devient un héros. *Sachons*, dit S. Paul, *posséder notre ame par la patience*. Ce mot est sublime.

Il ne faut pas seulement le fer rouge des bourreaux pour nous envoyer des douleurs aiguës; une maladie produit cet effet. On souffre vingt-cinq ans de la pierre, de la goutte. Le nombre des maux auxquels notre corps est sujet, est infini: on frémiroit, si j'en traçois l'énumération; & quand j'aurois terminé cette liste terrible, je n'aurois pas tout dit encore.

Qui connoît les souffrances de l'être infortuné dont les nerfs trop tendus ou trop relâchés ont perdu leur équilibre? Son imagination malade s'étend & multiplie les effets du désordre physique; il éprouve tous les genres possibles de douleur, mille fantômes l'environnent, & il ne sent plus en lui cette force qui résiste aux maux violens; il se met aux pieds du charlatan, & fait de chaque homme qu'il rencontre, un médecin à qui il demande la guérison: la sombre mélancolie flétrit son cœur; plus de larmes, plus de rire, plus d'attendrissement: les heures de la vie sont pour lui lentes & cruelles; il ne peut à la lettre, ni vivre, ni mourir. On survit à cet état, dont je ne fais que crayonner les douleurs, frémissant moi-même de reporter la vue sur ce que l'homme peut souffrir.

L'on prétend que certains tempéramens mélancoliques & sombres ne sentent plus la douleur, passé un certain degré. La stupeur succede à la convulsion.

Plusieurs physiciens croient que la pression de l'air nous fait souffrir des tourmens nécessaires, que l'habitude nous déguise. Des dentistes veulent qu'on ait toujours mal aux dents.

Et qu'est-ce que le besoin, si ce n'est une douleur commencée ? Que n'asservit pas le besoin ? Le libre habitant des airs, né pour y régner & franchir les espaces sans maître & sans entraves, obéit & descend à la voix de l'homme ; il descend du sommet des plus vastes hauteurs ; il vient sur son poing y chercher sa nourriture : vaincu par la violence de l'appétit, il est assujetti à ses volontés ; il remonte dans les airs pour obéir aux ordres du chasseur qui lui commande ses mouvemens : le signe impérieux que l'homme fait à l'oiseau de proie planant vers la mue, est fondé sur le besoin, sur la faim qui tourmente l'animal aîlé.

La douleur est un spectre hideux qui veille à notre conservation. Toute la race humaine erre avec ces deux guides, la peine & le plaisir.

Mais, quoiqu'avide de plaisirs, nous craignons bien autrement la douleur. Imaginez un homme environné de tout ce qui peut flatter les sens & l'ame ; une piquure fait évanouir le charme ; appellez des musiciens, des décorateurs auprès de celui qui a la colique ; il en souffrira peut-être un peu plus.

L'homme des champs, dont l'imagination est peu exercée, résiste mieux à la douleur que l'homme civilisé. Le sauvage se fait une gloire de la braver ; il soutient, sans sourciller, le plus cruel supplice ; il raille même ses bourreaux. Le prisonnier Indien, attaché au poteau où les flammes vont le consumer, rassemble toutes ses forces & insulte au vainqueur dans son chant de mort.

La volupté semble abattre l'homme davantage ;

le feu de la volupté fond souvent comme dans un creuset destructeur, & le plus beau génie, & le plus riche naturel. L'amour des plaisirs anéantit de grandes qualités, le grand homme s'efface entre les bras d'une courtisane: elle fait disparoître celui qui auroit été le défenseur de la patrie ou le flambeau de ses concitoyens.

Quelques grands hommes, il est vrai, se sont élevés du sein des plaisirs, comme on nous peint le phénix s'élançant des cendres de son bûcher; mais cela est rare. Qui nous dit que ces mêmes grands-hommes n'auroient pas été plus illustres, plus célebres, plus utiles, s'ils n'eussent pas payé un aussi fort tribut à la mollesse? & qui connoît l'étendue de l'impôt dont ces enivrantes délices ont vexé leur gloire?

La douleur est donc bien moins dangereuse que l'amour du plaisir. Celui-ci dégénere en libertinage; il n'est que trop répandu; il éteint les vertus nobles & courageuses.

Une vie austere appartient donc plus à l'homme qu'une vie efféminée: avec la premiere il supportera la douleur; le courage, la force le soutiendront; mais il sera atterré par l'autre.

Seneque, dans son style énergique & précis, s'écrie: La vertu a quelque chose d'austere, il est vrai; mais elle fortifie l'ame. La volupté est terrestre & trompeuse: où trouverez-vous celle-ci? Dans les lieux publics, les cabarets, où trouverez-vous l'autre? Dans les temples, au sénat, dans le cabinet des grands écrivains.

PROSPÉRITÉ.

LA prospérité n'est pas dangereuse comme prospérité, mais parce qu'elle accoutume l'ame à une certaine confiance, & qu'elle la dispose à être terrassée par la première infortune. Elle éteint peu à peu dans le cœur de l'homme la fermeté, la constance, & lui inspire cette vanité, maladie funeste & incurable, qui nous trompe sur nous-mêmes & sur les autres. Elle engendre la présomption qui dénature les objets, & tend des pieges à celui qu'elle domine. Une infortune diversifiée est plus convenable à l'homme; elle lui apprend à se connoître lui-même, à chercher en lui des ressources; elle lui découvre en peu de tems ce qu'il n'auroit jamais connu au milieu de la constance des événemens & de la durée des succès.

STASICRATE.

C'ÉTOIT un statuaire qui vint se présenter à Alexandre. Il étoit habillé en Hercule. Appuyé sur une lourde massue, & couvert d'une peau de lion, après avoir rêvé quelque tems, il lui dit d'une voix haute: Seigneur, le monde entier, rempli de vos exploits, est le temple de votre gloire; chaque bouche répete votre nom; chaque pays a les yeux attachés sur vous: il vous faut une statue d'une dimension extraordinaire, qui réponde à cette immensité de grandeur & de puissance. Je ne la rabaisserai point au niveau de

celles des autres hommes, tandis que vous marchez au milieu d'eux à l'égal d'un dieu. C'est la plus haute montagne de la Grece qui sera le bloc d'où je ferai sortir votre tête auguste & fiere. Je taillerai le mont Athos, situé aux confins de la Thessalie; je lui imprimerai la forme humaine. Vous aurez un pied dans la mer, & l'autre sur la terre : votre main gauche versera un fleuve, & dans la droite, vous porterez une grande ville. Une forêt majestueuse ne paroîtra plus, dans l'éloignement, que les anneaux légers d'une flottante chevelure; & quand le soleil se levera, ce sera vous qui semblerez le lancer des portes de l'aurore vers la voûte des cieux. Le tems, à l'aide des siecles, ne pourra ronger ce monument qui sera lui-même une colonne du monde, & qui, bravant les assauts des élémens, subsistera immortel comme lui. Qui sait si, dans l'avenir, les mortels frappés de terreur & de respect, appercevant les pas de vos conquêtes encore empreints sur l'univers, n'imagineront pas que votre stature a égalé votre prodigieux courage; & que le conquérant de la Grece, de la Perse & de l'Inde n'a laissé que son fidele portrait dans ce colosse? C'est alors que l'heureux ciseau du statuaire s'applaudira d'avoir exécuté ce qui étonnoit la foible conception de mes rivaux.

Alexandre, souriant à cette proposition, répondit : *Stasicrate, quelle mince idée ! façonner une butte !* Et le fier statuaire s'éloigna, confondu de cette réponse.

VERS FRANÇOIS.

Le public est tellement rassasié des vers françois dont tous nos journaux surabondent, qu'il faudroit que tous les versificateurs, prenant pitié de notre longue complaisance, s'accordassent à n'en plus faire pendant vingt-cinq années; alors le goût en reprendroit peut-être; la langue poëtique du moins auroit eu le tems de sortir de ses habitudes fastidieuses: on auroit trouvé probablement le moyen de substituer quelqu'autre mesure à nos lourds hémistiches, & d'anéantir cette rime monotone & sempiternelle, qui rend la versification françoise insupportable à toute oreille exercée à la poésie latine, angloise ou italienne.

Ces jeunes gens qui, la tête pleine de leur *Richelet*, riment méchaniquement la prose de nos bons auteurs, s'étudieroient à penser & à s'exprimer d'eux-mêmes, au lieu de tourmenter des mots qui ne font qu'attester la supériorité de la prose sur notre gothique poésie.

On laisseroit la facture des vers aux amoureux, les belles n'en devant pas être privées; d'ailleurs les chansons, les sonnets, les madrigaux sont de toute nécessité, en ce qu'ils préludent efficacement à la naissance des enfans. Or, un joli madrigal caressant les graces d'une jeune vierge, vaut mieux qu'un gros poëme somnifere, alongé en douze chans, le tout en l'honneur de la belle nature. Permettons donc les stances amoureuses en faveur de la population.

Peut-il y avoir des poëmes en prose? Cette question ne pourroit-elle pas être proposée sous d'au-

tres termes : si la qualité de poëte est inséparable de celle de versificateur ? On regarde comme certain que l'on peut être versificateur sans être poëte, témoin M. l'abbé Delille. Un ouvrage, quoique écrit en vers, mais sans épisodes, sans figures, sans mouvement, sans images, ne seroit point l'ouvrage d'un poëte. Mais admettez du génie, de la force, de l'imagination, de la variété en prose, cet auteur là sera poëte sans être versificateur.

Horace, juge très-compétent, reconnoît le poëte à trois grands caracteres.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum . . . . .

Il n'est pas là question des vers ; il est tant de vers sans poésie.

Moliere n'est-il pas un poëte par l'invention, par les touches fortes & comiques, par les expressions fines & qui peignent l'objet ? Les versificateurs françois prendroient-ils obstinément leur langage particulier & conventionnel pour la poésie des nations ? Décision dont ils sont capables, qui seroit très-ridicule, mais qui répondroit parfaitement aux prétentions de leur travail bizarre.

On distribuoit bien légérement, dans le dernier siecle des brevets d'immortalité. On l'assuroit à une foule d'auteurs qui n'ont écrit que des mots. Quatre-vingt années ont fait justice de ces intrus au temple de la renommée : ils en sont chassés aujourd'hui. Attendez encore quatre-vingt ans : & vous verrez que la justice s'exercera sur ces écrivains qui, en se disant spécialement établis pour arrêter les progrès du *mauvais goût*, publient les plus froids ouvrages du siecle.

MORALE.

C'EST l'ignorance qui tire les corollaires les plus hardis de la morale, sans réflexion préliminaire ; & celui qui a lu, à force de raisonner, a perdu souvent cet instinct vigoureux.

Plusieurs negres marrons sont condamnés à être pendus : on offre la vie à l'un d'eux, à condition qu'il servira de bourreau : il refuse ; il aime mieux mourir. Le maître nomme un de ses negres pour cette exécution. Attendez, dit-il, que je me prépare. Il va dans la case, prend une hache, se coupe le poignet, revient à son maître, & lui dit : *Exige donc maintenant que je pende mes camarades.*

Des Caraïbes voyent leurs ennemis échouer contre des écueils : ils se précipitent, les arrachent à la mer, les étendent sur la greve, prennent toute sorte de soins d'eux. Ils s'attendoient à périr. Le chef leur dit : *Vous êtes nos freres aujourd'hui, demain vous serez nos ennemis, & nous vous tuerons : allez.*

Où brille l'effigie sacrée de la morale ? Au milieu des incendies, dans les naufrages. Ici, l'ami fait monter son ami sur la chaloupe, & reste sur le vaisseau qui va s'engloutir : là, le voisin passe à travers les flammes, pour sauver l'enfant qui dort dans son berceau. Les grandes calamités enfantent les actions héroïques & généreuses.

Qui se précipite dans la mer, dans un abyme, pour sauver son semblable ? Des hommes réputés grossiers. Chez eux l'instinct prévient le raisonnement ; l'héroïsme ne calcule pas, & l'on doit les

actions les plus étonnantes, les plus incroyables, à ceux que nous appellons les derniers des humains.

Malheur à qui n'a pas eu besoin des hommes! Il contracte une dureté de cœur qu'il appelle noble fierté : il prend le faste pour la dignité, le maintien orgueilleux pour la noblesse : il vit sans se connoître, & méprise le genre humain, sans se douter que ce qu'il renferme est au-dessus de tout ce qu'il croit être.

Le plus puissant des hommes ne sait pas s'il ne sera pas un jour à la merci du dernier. Avis aux hommes puissans de voir dans tous les hommes un frere qui peut leur tendre une main secourable.

PLATON.

L'UNIVERS n'est pas l'être nécessaire & indépendant, disoit Platon : vous jugez, en m'entendant parler, qu'il y a en moi une ame intelligente. En voyant l'ordre de l'univers, dites donc qu'il y a une Intelligence souverainement intelligente.

Le néant peut-il produire quelque chose? Quelque chose existe : or, il a été créé par une Puissance qui ne dépend d'aucune cause.

Les loix du mouvement, dit Léibnitz, qui ne sont pas d'une nécessité absolument géométrique, mais qui sont un effet du choix & de la sagesse de Dieu, ces belles loix sont une preuve merveilleuse d'un Être intelligent & libre, contre le systême de la nécessité absolue & brute de Straton & de Spinosa.

Le monde a été appellé un miroir nécessaire de l'existence de Dieu; chaque individu de l'univers est aussi un miroir, soit qu'on le considere en soi, ou qu'on ait égard à sa liaison avec tous les autres. Je pense, donc je suis : je suis, donc il y a un Dieu. Après le sentiment de notre propre existence, il faut reconnoître la cause par qui nous existons : il y a une liaison invincible entre ces deux propositions.

Il existe nécessairement un Être qui ne tient son existence que de lui-méme.

Par-là même qu'on a l'idée de Dieu, dit Descartes, il existe. Plus j'ai creusé cette pensée, plus elle m'a frappé; car il est certaines vérités très-simples qui, étant nées avec nous, ne sont pas plutôt apperçues, qu'on pense ne les avoir jamais ignorées.

L'athée proprement dit n'existe pas; il n'a pas la démonstration qu'il n'y ait effectivement point de Dieu.

Dieu est tout ce qu'il doit être, son essence est une & nécessaire; mais l'être fini ne peut atteindre que successivement la plénitude de son existence.

L'homme est un être fini par sa nature, il est donc impossible quil soit parfaitement heureux; il faut qu'il éprouve des peines, des chagrins.

Le tems doit développer son être, doué de sentiment & d'intelligence; il peut les perfectionner, parce qu'il y a progression à tout. Il est nécessaire, sans doute, qu'il passe par tant d'erreurs, par tant de foiblesses, par tant de miseres, pour arriver au but de la création. C'est alors qu'il entrera successivement dans des mondes remplis d'ordre, d'harmonie & de beauté.

LECTEURS.

La littérature n'est peut-être si généralement répandue, que parce que chacun se croit en droit d'en juger en dernier ressort. Qui ne juge pas un écrivain ? Si l'on imprimoit tous les jugemens littéraires, que de décisions singulieres !

Tout lecteur prenant un livre, s'assied à son aise comme sur un tribunal, pour prononcer l'arrêt de l'auteur qu'il va lire. Il lui fait la leçon, il le reprimande ; il le loue, il l'approuve, il lui sait bon gré de penser comme lui ; il se fâche quand on contredit ses opinions secrettes, il lui en fait presqu'un crime.

Rien n'est plus flateur pour l'amour-propre que de distribuer ainsi à son gré & sans contradiction les honneurs de la renommée, ou les disgraces de l'improbation.

Quand on a jugé l'homme de lettres, on veut juger sa personne ; on veut traiter l'auteur comme son livre, le prendre, le laisser là, le reprendre, l'interroger ; on lui demande des assiduités qu'on exigeroit à peine d'un désœuvré. Le militaire, le magistrat, l'homme du monde veulent qu'il réponde à leurs idées différentes ; il ne lui est plus permis d'avoir les siennes. Il faut qu'il rende compte de tout ce qu'il a écrit, & ce devant les intéressés. On veut descendre dans le fond de son ame, pour lui donner des leçons : chacun veut lui enseigner ce qu'il auroit dû dire. Enfin, nul homme ne voit mieux que l'homme de lettres les détours de l'amour-propre, parce

que la présence des talens de l'esprit donne à cette passion un jeu subit.

S'il est modeste, on le prend au mot; s'il fait sentir sa supériorité, il révolte & blesse; s'il a de la justesse dans ses raisonnemens, il donne des vapeurs à certaines femmes; s'il se tait, on dit qu'il n'amuse point; s'il place la saillie, on trouve qu'il va au-delà de ses privileges. Point de conduite plus difficile à tenir que celle de l'homme de lettres. Comptez ensuite les sots propos, les faux bruits, les portraits manqués, dont il est l'objet; & vous verrez que s'il n'a pas la tranquille assurance que donne la fermeté du caractere, il paie un peu cher la renommée qui accompagne son nom.

Ce qui devroit nécessiter la reconnoissance des lecteurs envers les gens de lettres, c'est que ceux-ci donnent beaucoup & reçoivent peu en échange. Croit-on avoir payé un livre, parce que l'on a déboursé un peu de monnoie ?

Quelle foule de plaisirs délicats ne donne pas la lecture d'un bon ouvrage ? Souvenez-vous donc que vous avez tous pleuré plus ou moins, ou que vous avez reçu une idée consolante, directrice, que vous n'auriez pas eue sans les livres. Ingrats! Un poëme, un drame, un roman qui peint vivement la vertu, modelent le lecteur, sans qu'il s'en apperçoive, sur les personnages vertueux qui agissent; ils intéressent, & l'auteur a persuadé la morale sans en parler. Il ne s'est point enfoncé dans des discussions souvent seches & fatigantes. Par l'art d'un travail caché, il nous a présenté certaines qualités de l'ame, revêtues de ces images qui les font adopter. Il vous fait aimer ces actions généreuses qu'il préconise; & l'homme qui résiste aux réflexions, qui s'aigrit par

les leçons dogmatiques, chérit le pinceau naïf qui met à profit la sensibilité du cœur humain, pour lui enseigner ce que l'intérêt personnel & farouche repousse ordinairement. L'auteur s'est fait écouter par le plaisir ; & les préceptes de la plus austere morale se trouvent établis, sans qu'on ait découvert le but de l'écrivain. *Pectora mollescunt.*

Tout écrivain est particuliérement lié à la justice d'une maniere solemnelle & avant toute autre obligation. L'infraction de la justice est une injure faite au genre humain ; voilà pourquoi tout auteur digne de ce nom sent vivement le tort qu'on fait à son semblable ; il ne peut le tolérer ; il est le vengeur de la cause publique ; & l'oppression qui est tombée sur son voisin, doit lui devenir personnelle. Il ne peut se dispenser d'élever la voix, & l'écrivain le plus estimé sera toujours celui qui réclamera avec le plus de force les droits imprescriptibles de la justice & de l'humanité.

Tandis que l'envie, la méchanceté, l'ignorance attaquent les écrivains les mieux méritans de leurs contemporains, ils méprisent des traits qui doivent mollir, parce que rien ne contrebalance la renommée universelle. La supériorité de leur raison leur montre les suffrages des hommes sensibles nés & à naître, & ils placent la récompense de leurs travaux dans l'amélioration des projets pour le bien public.

L'homme dépourvu de sentiment, s'ennuie en lisant *Clarisse*, tandis qu'un autre trouve ce poëme moral, de la plus vaste étendue, encore trop court. A mesure qu'on a plus d'esprit, de finesse, de connoissance des hommes & du cœur humain, on goûte davantage Montaigne, la Fontaine, la Bruyere & Richardson. Il est impossible à quel-

ques gens de rien ſentir de certaines beautés qui frappent pluſieurs autres. Tel critique paroît dur & injuſte, il n'eſt ſouvent qu'inſenſible : vous êtes au-deſſus de ſa ſphere ; la portée de ſon talent eſt la meſure de ſon jugement.

Il y a plus : pour lire certains auteurs, ce n'eſt pas aſſez d'être homme d'eſprit, homme éclairé, il faut encore être honnête homme.

Il y a mille traits qui ne ſe révelent qu'à une belle ame, à une ame ſenſible, qui a des diſpoſitions morales à la vertu. Sans ce goût inné, l'on n'eſt qu'un mauvais juge : il n'y en a ſi peu de bons que parce que les gens cauſtiques qui liſent, cherchent ordinairement les fautes, au lieu de ſe pénétrer des beaux, des ſublimes endroits.

Sans la probité, point de lecteur judicieux. Un livre honnête eſt quelquefois reçu tout comme l'honnête homme, c'eſt-à-dire, avec froideur & même avec une certaine dériſion, ſur-tout s'il ſe préſente au milieu d'un cercle compoſé de gens frivoles & corrompus.

RÊVE.

JE rêvois que j'étois exceſſivement riche, & que la tête m'ayant tourné, j'avois acheté la nobleſſe ; que j'y avois joint une belle terre qui me donnoit le titre de baron.

Auſſi-tôt je fis peindre mes armoiries ſur les portes, les fenêtres, les cheminées de mon château : je les fis graver ſur les chapeaux de mes domeſtiques, ſur leurs bas, ſur les fers de mes chevaux ; la garde-robe n'en fut pas même exempte,

& je voulois que par-tout on reconnût les armoiries de M. le baron.

J'achetai tout exprès une bibliotheque, afin de faire mettre mes armes sur le dos de chaque volume; & je les prêtois à tout venant, me dispensant de les lire, vu mon opulence.

J'envoyai cinquante mille écus à un généalogiste qui me faisoit descendre de Louis le Gros par les femmes; & le tableau de cette généalogie fut appendu dans le lieu le plus apparent de mon sallon.

Quelqu'un s'étant avisé de dire à ma table que les hommes n'ont qu'une seule & même tige, que la noblesse devroit être fondée sur des vertus personnelles, je lui soutins qu'il falloit être né gentilhomme pour être quelque chose dans ce monde; & quoiqu'il se tût aprèscette convaincante réponse, parce qu'il mangeoit beaucoup, je le fis remarquer à mon portier, afin qu'il fût éconduit chaque fois qu'il se présenteroit.

Un autre convive ayant soutenu que, s'il prenoit fantaisie au grand-seigneur de se faire baptiser, il ne seroit pas reçu chanoine dans un chapitre d'Allemagne, attendu qu'il ne pouvoit faire aucune preuve du côté de sa mere, je le pris en singuliere affection; car il me répétoit souvent que je prouvois huit quartiers, d'après le tableau de mon sallon.

A force de l'entendre dire, je me le persuadai à moi-même, & je respectois un grand vaurien de fils, parce qu'il avoit un degré de noblesse plus que moi.

Madame la baronne tomboit en syncope dès qu'on annonçoit un roturier. Elle me fit acheter le *Nobiliaire*, l'*Art héraldique*, qu'elle consultoit soir & matin; & d'après son récit, je voyois

clairement

clairement que la famille étoit noble de toute éternité.

Le sujet de la conversation journaliere étoit d'examiner quel étoit le prince de l'Europe le plus distingué par la noblesse. Quelques têtes couronnées perdirent à cet examen, & leur diadême pâlit sous l'œil scrupuleux de madame la baronne ; mais elle avoit conçu en revanche une vénération religieuse pour un petit prince qui venoit de naître, parce qu'elle prétendoit que, réunissant le sang de deux maisons illustres, il étoit plus noble que chacune d'elles en particulier.

Je répétois ces paroles par-tout où je me trouvois : alors elle me gracieusoit d'un doux sourire, ce qui me ravissoit ; car depuis long-tems elle m'avoit convaincu que l'amour le plus extrême l'avoit seul fait déroger, en venant partager ma couche.

Je chassois tous les jours ; & dès qu'un malheureux paysan avoit tué un lievre, je le faisois traîner dans une cave humide que j'appellois une prison, & où les rats venoient lui manger les pieds. Je n'en assistois pas moins à la messe solemnelle, puis j'invitois à dîner le curé qui avoit fait un sermon sur la charité ; je louois à haute voix pendant le repas sa touchante éloquence.

Madame la baronne m'avoit mis en tête de bâtonner de tems en tems quelques paysans, pour leur intimer la subordination ; ce que je faisois, pour bien conserver mon rang. Mais un de ces paysans m'ayant rencontré à six lieues de mon château, dans un endroit où il n'y avoit pas de témoins, me fit pesamment sentir que l'inégalité des conditions n'est qu'une chimere : argument décisif que je ne communiquai point à madame

la baronne, car elle n'auroit jamais voulu avouer sa possibilité.

Je crus moi-même, quinze jours après, que c'étoit un rêve, un délire de mon imagination, & je continuai à mépriser la robe, à mal parler de la cour, à décider que je resterois oisif, & que je ne servirois qu'au préalable on ne me donnât un régiment.

J'avois une grande fille, bien dignement élevée par sa mere. A six ans elle donna un soufflet au fils d'un président qui avoit osé l'embrasser à la fin d'un menuet; après quoi elle lui présenta noblement sa main à baiser : ce qui fit présager à madame la baronne l'alliance la plus solemnelle, vu la force du sang qui avoit parlé en elle de si bonne heure.

Madame la baronne me regardoit comme un monarque fourvoyé qui, au jeu obscur de la naissance, avoit manqué une couronne; sa tendresse m'en consoloit quelquefois, en me représentant les soucis, les travaux & les inquiétudes attachés à la royauté; elle me faisoit appercevoir un de mes petits-fils succédant à quelque branche éteinte; mon arbre généalogique ne devoit pas finir sans pousser quelques fleurons.

Dans l'extase de ces belles idées, nous nous serrions tendrement la main, sur-tout en contemplant la dignité future de notre postérité : aussi, en sortant de ces conversations, madame la baronne toute entiere à la premiere vertu des princes, à la clémence, daignoit généreusement traiter un paysan comme un homme; car elle n'étoit pas vraiment née avec une ame tyrannique.

Ma fille grandissoit : elle auroit pû nommer toutes les pieces honorables dans leur position respective & sans les confondre, le blason lui étoit

familier ; madame la baronne regardant tous les roturiers comme les animaux de la basse-cour, ne craignoit pas pour sa fille la moindre séduction : tous les roturiers, assimilés aux coqs-d'Inde, pouvoient lui parler & l'accompagner ; mais un noble n'entretenoit jamais ma fille que sous les yeux de sa mere, & à une distance convenable.

Qui l'eût prévu ! le fils du baillif du village fit un enfant à ma fille. Madame la baronne, les cheveux épars, vint me l'apprendre ; & moi voyant mon arbre généalogique coupé de cette maniere, j'entrai dans une si furieuse surprise, que je crus mourir d'indignation ; mais je ne fis que m'éveiller.

SUR LE DICTON,

RIEN DE NOUVEAU.

Le génie subit le destin du despotisme : on s'humilie devant lui, mais en même tems on cherche à le détrôner. Comme le génie, par son éclat & son ascendant, rompt ce sentiment d'égalité, naturel à chaque être, quoique ses effets soient paisibles & utiles à la société, l'homme vulgaire s'indigne de cette supériorité qui semble attribuer à un seul homme une sorte d'empire sur ses semblables.

Dès qu'on veut se distinguer du commun en annonçant de nouveaux résultats, on entend répéter avec emphase cet axiome : *Rien de nouveau ; tout est dit ; nous savions cela.*

Il n'en est rien ; sans doute il est impossible que les premiers linéamens n'aient pas préexisté avant la découverte moderne : mais l'ingratitude se mani-

feste envers l'inventeur ; son invention ne pouvoit pas être absolument isolée ; il falloit qu'elle partît des principes connus.

Il y a tant de recherches à faire avant de tirer une vérité quelconque des ténebres, qu'il ne faudroit point rejeter les premiers essais, quelqu'informes qu'ils fussent. Une simple lueur a quelquefois conduit à l'idée de possibilité ; & d'une pensée d'abord conjecturale, on est parvenu à la vraisemblance : le génie s'en empare & lui donne ce trait de lumiere qui rayonne dans tous les esprits.

La fureur de soutenir que *tout est dit*, n'est donc qu'une injustice qui tend à rabaisser l'homme qui s'ouvre une carriere nouvelle. N'est-ce pas à la suite de mille observations particulieres que le physicien compose son ouvrage, ancien par les détails, nouveau par l'enchaînement des idées ? A-t-il pu tout créer ? Ce qui étoit & ce qu'on ne voyoit point, n'étoit-il pas comme nul ?

On a disputé à chaque inventeur sa découverte ; on se perd dans les recherches ; on s'appuie sur des mots vuides de sens, & l'on fait plus pour découvrir le prétendu esprit d'imitation, que pour se rendre à la clarté & aux conséquences de l'expérience nouvelle.

On crie de nos jours au paradoxe, à la moindre modification de nos idées. Un paradoxe n'est point une opinion erronée & dangereuse : c'est une vérité inconnue au vulgaire ; du moins ainsi l'ont défini les Grecs & Cicéron leur interprete. Et l'autorité des philosophes, à qui seuls il appartient de créer des idées & de fixer le sens des mots qui les expriment, vaut bien celle d'un peuple qui n'a point d'idées, & qui altere sans cesse sa grammaire.

La philoſophie nous a rendu plus éclairés & en général plus doux, plus ſociables : elle nous a ſauvés des preſtiges éternels de la ſuperſtition & des maux infinis qu'elle enfante. Elle a produit des livres utiles, dont les bienfaits ont embraſſé l'étendue des royaumes. Enfin, cette lumiere pure qui s'accroît & s'accroîtra chaque jour, en détruiſant des opinions abſurdes & cruelles, aura fait connoître la vraie morale comme la ſaine politique.

POINT DE VUE.

Q*UOI, n'eſt-ce que cela?* Voilà le mot que l'homme dit pluſieurs fois pendant ſa vie, à l'heure deſirée de la jouiſſance, au temple de la fortune & de la renommée, au faîte des grandeurs : *Quoi, ce n'eſt que cela?* C'eſt que toute ſenſation agréable fuit au moment qu'elle nous viſite : c'eſt que le deſir eſt ce qu'il y a de plus délicieux, & que le premier inſtant qui marque la jouiſſance, eſt celui où la volupté marche à reculons.

Au moment que nous recevons l'exiſtence, dit Empédocle, deux génies, toujours ennemis, toujours oppoſés, partis de deux points contraires, s'abattent au même lieu pour s'emparer de notre ame ; l'un y verſe la gaieté, la joie, le doux contentement ; l'autre y ſouffle la crainte, les ſoucis, les inquiétudes ; de ſorte que, pêtris que nous ſommes de ces deux ſubſtances, elles dominent tour-à-tour, & de là viennent les inégalités qui varient nos jours.

Sous un certain point de vue ; ce monde ſi brillant ſe décolore ; il ne reſte plus rien autour de

nous ; on est comme environné de fantômes ; on a pitié de soi & de ses contemporains.

La majesté du genre humain réside dans les tombeaux : de-là sont échappés tous ces noms qui rappellent le souvenir des grands travaux & des grandes actions. La génération vivante a une physionomie mesquine en comparaison de tous ces illustres décédés.

Notre renommée ne nous appartiendra donc que quand nous serons morts. Que dis-je, hélas! notre vertu même ne sera à nous que quand nous aurons passé par le trou obscur. Il n'y aura plus à craindre alors qu'elle soit altérée par les coups de la fortune, les pieges & l'exemple du méchant.

En attendant, le plus grand charme de la retraite est de ne plus entendre les propos altiers du vice, & de ne plus voir la prospérité des méchans.

Nous traînons jusqu'au tombeau, dit Bossuet, *la longue chaîne de nos espérances trompées.* Oh, qu'il a raison! L'on n'est point heureux, même dans l'enfance, parce qu'on ne se connoît pas, & que les sensations sont purement machinales.

Dès que la raison se développe, des maîtres cruels l'élancent tout-à-coup vers l'avenir, & vous apprennent à oublier le présent.

Dès que le cœur commence à sentir, & qu'il veut se livrer à cet attrait touchant & irrésistible, voix puissante de la nature, les loix, les mœurs, les convenances, les préjugés, tout froisse ce cœur sensible, & lui interdit des goûts innocens. En vain l'amour marque l'heure de la jouissance, on la remet au jour de la fortune ; sans elle on estime qu'on ne sauroit être heureux ; on calcule, & la volupté fuit à tire-d'aile ; bientôt on sent confusé-

ment que la jeunesse se consume dans des spéculations qui, dussent-elles amener le bonheur, ont exigé des sacrifices chers & présens.

Cette fortune tant poursuivie jette enfin une de ses pommes d'or ; on la ramasse avidement. C'est un fruit très-beau, mais il ne dit rien au goût ; il ne flatte que l'œil : on soupire, on voudroit revenir sur ses premieres années ; elles ne sont plus. Les objets frappent, mais ne touchent, n'attendrissent point ; ils ne font plus monter à l'oeil ces larmes d'attendrissement, si voluptueuses à répandre.

Les mœurs dominantes achevent de vous glacer : on représente sans cesse, & l'on n'est pas à soi. On est environné d'êtres soi-disant pensans & sensibles, & le cœur & l'esprit restent vuides. Point de loisir pour l'amitié : les affaires, les devoirs, les bienséances, voilà ce qui remplit les jours ; & le mécontentement secret que produit cette contrainte continuelle, efface la gaieté naturelle ; le moment du rire franc, de la joie, ne se trouve plus ; il n'est pas besoin des assauts de l'âge pour sentir que la vie s'éteint ; on vit comme si notre ame ne nous appartenoit plus, tant on sent qu'elle est dépendante, & que, jusqu'à la maniere de traîner sa chaîne, tout nous est prescrit par des loix que nous combattons en vain par le ridicule. Elles ne nous assujettissent pas moins jusqu'au dernier instant de notre vie.

ENFANCE.

POURQUOI un enfant nous intéresse-t-il si fort ? Pourquoi l'expression la plus vive modi-

fie-t-elle les traits de son visage ? C'est qu'à raison de sa foiblesse la nature lui a imprimé un charme particulier, que respecte la férocité même.

Délicieux aspect que le front ingénu d'un enfant ! On ne songe point alors qu'il deviendra un homme, assujetti peut-être à des passions viles & basses : on ne voit que son innocence, sa candeur & son sourire ; on lui rend ses caresses ; on se sent attendrir par ses transports ; c'est un être touchant qui réveille tout l'instinct de notre sensibilité. Les animaux eux-mêmes aiment l'enfance ; ils bondissent autour d'elle pour la réjouir ; ils semblent par leur jeux vouloir attirer ses regards & arracher un cri de joie naïve à la surprise enfantine.

Vous qui avez des enfans, si vous les aimez, tenez-les dans la joie & la gaieté ; laissez-les jouir des plaisirs de leur âge, qui seront, hélas ! trop passagers. Les années ou la mort leur enleveront bientôt l'agrément dont ils jouissent ; le plaisir est pour eux dans la nouveauté des objets. Que signifient ces châtimens, ces menaces pour un âge aussi tendre ? Voyez la mobilité du corps de l'enfant : est-il fait pour la servitude & la gêne ? Vous voulez lui donner votre raison, & il est tout instinct : vous lui parlez, & il ne vous comprend pas ; vous refrénez ses aimables penchans, pour lui imprimer le maintien froid que vous inspirent vos propres chagrins : vous voulez, malgré la nature, qu'ils soient malheureux avec vous. Laissez à la nature le soin d'organiser sa tête ; ne détruisez point ses opérations sages & lentes : voilà tout ce qu'on demande de vous.

Mere imbécille ! sont-ce de petits esclaves que tu te glorifies d'avoir à tes côtés, obéissans à un geste, & formés à-peu-près sur le modele du petit

chien qui est à tes pieds, & qui obéit aussi ponctuellement ?

Mais, que vois-je ! O stupidité ! un rudiment qu'on veut enfoncer dans la tête d'un pauvre enfant, lorsqu'il n'a pas encore pris sa croissance. Destructeurs de l'entendement humain, & qui d'une main lourde & pesante allez briser tous ses ressorts, arrêtez, gardez-vous de l'hébéter. De grace, donnez-lui la meilleure leçon possible ; ne lui apprenez rien de ce que vous savez.

L'art de faire entrer des idées dans la tête d'autrui, de les assimiler à sa portée, de les digérer pour elle, est un art bien plus rare qu'on ne pense : on n'est sot que parce qu'on a des idées fausses ; la sottise n'exclut pas le nombre des idées ; mais mal liées, elles nuisent, au lieu de servir. Il n'y a tant d'hommes inconséquens, que parce qu'il y a une foule de sots maîtres.

N'oublions point ce tems de l'enfance que nous avons passé : jetons la vue sur ces premieres années de la vie humaine ; ne permettons pas qu'elle soit tourmentée par des barbares, & qu'ils transforment des créatures innocentes en esprits aigres & lâches ; car le sentiment de l'injustice est ce qui rend l'homme dur & méchant.

LE LAC DE NANTUA.

ATTENTIF aux tableaux variés qu'offre la nature, j'ai vu, j'ai observé plusieurs sites étonnans ; mais le lac de Nantua, ce lac resserré entre des rochers d'une hauteur égale & d'une structure irréguliere, répétant de chaque côté leur base & leur cime, lorsque je l'ai vu pour la premiere fois, il a enchanté ma vue & ma réflexion : j'ai été sur-

pris, ému, satisfait profondément ; ce local unique, & dont je ne m'étois pas encore formé une idée, pour le coup surpasse la fiction.

On ne sait si la majesté l'emporte sur l'empreinte sauvage ; mais celle-ci n'attriste point l'œil. Ces beautés pittoresques sont fieres sans être dures, rapprochées sans confusion ; & l'imagination, en y rêvant beaucoup, ne sauroit faire mieux.

Le point de vue du fond, scene brillante & majestueuse, offre des masses qui paroissent fermer le lac, & lui opposer des barrieres insurmontables. L'illusion est si complette, qu'en avançant, on croit être obligé de revenir sur ses pas ; il faut se convaincre par soi-même qu'il y a une route. Ce miracle d'optique produit, dans un dégré égal, l'admiration, le plaisir & la surprise. Les nues diversement colorées semblent terminer l'horison, tandis que le lac forme un miroir tranquille, où se réfléchit le plus singulier paysage qui ait encore frappé mes regards.

C'est le point de vue que ma mémoire me retrace le plus volontiers ; je m'environne avec ravissement des images agrestes de ce lieu, véritable séjour de l'inspiration poétique : je revois ces bords ombragés, ces vallons, ces sommets, ces bizarres rochers, & je ne connois pas d'endroit où il soit plus aisé de créer à peu de frais quelque chose de grand & de solemnel.

Ici, celui qui n'a jamais manié le crayon, le saisit involontairement ; & il faut être cordonnier & avoir pris naissance dans ce lieu, (1) pour n'en pas sentir les étonnantes beautés.

C'est la salle la plus magique peut-être qui

---

(1) La petite ville de Nantua est peuplée de cordonniers.

existe dans le monde, & je voudrois y donner, dans un jour d'automne, le spectacle le plus merveilleux, le plus neuf & le plus imposant.

Oui, si j'étois prince, j'ordonnerois là une fête qui tiendroit du prodige & de l'enchantement. Des feux distribués sur les hauteurs, donneroient à ces rochers des proportions encore plus frappantes. Je répandrois sur leur cime des hommes habillés en géants, qui, armés de massues, paroîtroient les véritables habitans de ces formidables roches; & je me figure en même-tems vingt jolies femmes, mais sensibles, quoique jolies, tout-à-coup transportées de Paris sur les bords de ce lac qui leur seroit inconnu.

A leur arrivée, mes pots-à-feux, inégalement jetés, s'allumeroient parmi la sombre verdure des pins: mes géants descendroient des hauteurs: quelques fusées rares s'élanceroient: les chaloupes du lac promeneroient des figures fantasques & des pavillons bigarrés. Mes beautés Parisiennes marcheroient de surprise en surprise; j'aurois l'air alors d'un magicien qui auroit ordonné à une longue file de rochers de s'ouvrir, de se partager en deux, & de verser un lac tout au milieu. En appercevant une ville & des clochers, dont les pointes figureroient au milieu de ces aspérités, mes jolies femmes ne pourroient pas croire que l'homme eût jamais bâti là des clochers; elles en feroient honneur à ma baguette.

Je me réjouirois de la frayeur ou de l'étonnement qu'apporteroient ces grandes ombres mouvantes, mélangées de fugitives clartés. Le lac se changeroit bientôt en un miroir de feu; l'écho répéteroit le bruit des boîtes; des antres enflammés s'ouvriroient; le son des timballes sortiroit de l'épaisseur des bois; des spectres errans représenteroient des

ſcenes demi effrayantes : tout ſeroit, pendant la nuit, terrible, impoſant, ſolemnel; mais à la renaiſſance du jour, les flammes & les fantômes diſparoîtroient : des tableaux rians, frais, voluptueux, ſuccéderoient ſur la pelouſe verte : ce ne ſeroit plus l'antre de Lemnos, habité par les noirs Cyclopes; ces formidables roches, qui n'offrent pas une nudité choquante, étaleroient leurs fleurs & leur verdure; l'on verroit en l'air des grouppes de bergers & leurs danſes animées ; mais je crois que l'on regretteroit le rare ſpectacle de la nuit.

Comment le lac de Nantua n'a-t-il pas été chanté par nos poëtes ? Ils ne l'ont donc pas vu ? & où compoſent-ils ? Celui qui m'a tiré par la manche, en diſant : *Il eſt tems de remonter en voiture*, m'a paru proférer un blaſphême : il a coupé par ce mot la fête enchantée que je deſſinois ; il m'a porté un coup fatal ; il m'a cauſé une perte irréparable.

Quand j'y retournerai, je ſerai ſeul, je contemplerai ſeul cette file de rochers hauts & verdoyans ; j'agiterai leurs cimes orgueilleuſes, en jetant un caillou dans le miroir du lac ; j'acheverai ma compoſition magique, & je verrai ſi la réalité des objets l'emporte une fois ſur la riche fiction.

Ce lieu ſolitaire eſt ſi beau, ſi grave, ſi impoſant, que je doute que, devant cette ſcene majeſtueuſe & profonde, le brigand ait pu tirer ſon poignard du fourreau. Si ce crime a été commis en cet endroit, cet aſſaſſin eſt un être à part, & je le condamne à une double mort.

De ce beau lac de Nantua, d'où mes jolies femmes ne croiroient pouvoir jamais ſortir ſans rétrograder, je les conduirois à quelques lieues de

là ; je leur ferois considérer les abymes du pont de *Bellegarde.* C'est là qu'on voit la *perte du Rhône.* Les plus hardies descendroient avec moi ; les autres sonderoient d'un œil tremblant les profondeurs où le fleuve tout-à-coup s'engouffre & rentre en terre. Sans leur donner presque le tems de réfléchir sur ce qu'elles auroient vu, je les reconduirois à Paris, & je les menerois le soir même à l'opéra.

Là, je suis bien sûr que, l'imagination encore remplie de ces magnifiques tableaux, elles ne pourroient plus voir rouler ces décorations qui représentent des rochers, des forêts, des torrens, sans sourire à l'impuissante imitation. Pendant six mois le décorateur, malgré son talent, leur paroîtroit audacieux & ridicule ; & c'est ce que j'ai éprouvé moi-même en revenant à Paris, après avoir parcouru ces scenes de grandeur. A la premiere décoration roulante qui vouloit représenter une montagne couronnée d'arbres & percée d'un antre, je partis d'un éclat de rire involontaire ; & mes voisins me voyant rire tout seul, sans en pénétrer la cause, me prirent certainement pour un insensé.

CRITIQUES.

QU'ONT fait les premiers critiques ? Ils ont cherché les regles de l'art dans les ouvrages de l'art : comme si l'art pouvoit donner les regles qui constituent l'art ! Au lieu de puiser dans la nature, modele universel, fécond, varié, intarissable, ils ont établi l'artiste comme le modele de perfection ; & de là ceux qui sont venus, se

sont trouvé renfermés dans une sphere étroite, & réduits à imiter l'écrit d'un autre. Une uniformité ennuyeuse s'est répandue sur les productions des écrivains. Les poëtes ne sont pas sortis de cet esprit d'imitation, jusques là que l'on reconnoît les traits de la même école, comme on connoît des domestiques à leurs livrées.

Les poëmes épiques, les tragédies, les oraisons funebres ont reçu la même coupe. Les critiques ont été des guides trompeurs : comment porter un jugement qui ne soit pas imparfait, lorsqu'on ne fait que comparer une chose à elle-même ? N'eût-il pas mieux valu remonter au principe de toute beauté, à la nature ? Le moindre objet, quand on l'observe, donne des jours lumineux & des rapports que tous les hommes appercevront ; au lieu que les regles donnent de fausses lumieres qui égarent.

Les critiques, les commentateurs, les journalistes, les dissertateurs, toute cette tourbe scholastique qui ne parle que par la bouche des morts, & qui leur fait dire les plus impertinentes sottises, préconisant tout ce qui est fait anciennement, & livrant sagement la guerre à tout ce qui se fait & à ce qui se fera, ont la prunelle des hiboux, qui se contracte douloureusement au moindre rayon. Ils vous citent ce qu'on a lu mille fois ; ils vous parlent de ce qu'on fait ; ils crient au blasphémateur dès qu'on se moque d'eux ; ils vous accablent de passages & d'autorités étrangeres, sans quoi ils ne parleroient pas longtems. Il faudroit rire de leur engouement superstitieux, si toutefois cela étoit permis, quand on songe qu'ils ont été dans tous les âges le fléau des arts, & les véritables assassins du génie.

Il ne faut point haïr leurs satires, mais bien

leurs éloges : qu'ils sont insolens quand ils se mettent à louer! Semblables à ces bons prélats qui d'un air sérieux sacrent les rois & posent le diadême sur leur tête, comme s'ils les faisoient régner, ils ont l'orgueil de vouloir couronner les monarques de la littérature. Ils font mine de les affermir sur leurs trônes ; on diroit que ce sont eux qui les annoncent, les font connoître à l'univers, & qui constatent leurs droits chancelans. Ils en imposent au lecteur vulgaire avec des mots qu'ils se transmettent, & des phrases qu'ils ne savent pas même varier. *La décadence des arts est totale. Le goût s'est perdu. La nature est épuisée, elle ne peut rien produire de semblable aux siecles passés. Le temple de la gloire est fermé, & ses portes ne s'ouvriront plus.* Arrive l'homme qui les brise à leurs yeux & qui leur donne un démenti formel : ils vont répétant encore que celui qui y est entré il y a cent ans, étoit bien plus grand, bien plus illustre, bien plus digne de nos hommages.

Quand Timanthe voila le front d'Agamemnon pendant le sacrifice, ils appellerent *artifice ingénieux* ce qui n'étoit qu'impuissance. Rubens depuis a peint sur le même visage, & les douleurs de l'enfantement, & la joie d'une mere ; & nos critiques ont loué absolument sur le même ton, & le chef-d'œuvre de l'art, & son mensonge.

Pour faire des découvertes dans un art, il est plus avantageux de n'y entendre rien d'abord & d'y marcher seul, que d'être conduit & dirigé par la marche & l'exemple des autres ; on s'ouvrira une route inconnue, en s'abandonnant sans guide ; on ne fera que passer par la porte commune, en observant les pas de ses prédécesseurs. Voilà pourquoi les méthodes, les regles, les poé-

tiques ont gâté & gâtent tous les jours les esprits les plus inventifs. Animés par la nouveauté des objets, & fiers d'oser d'eux-mêmes, ils auroient ouvert la carriere d'une maniere qui leur eût été propre, en recevant la carte de la route, ils ne voient plus les objets que sous le même aspect; & de-là naissent tristement les mêmes résultats: au lieu de creuser, ils passent légérement sur les mines les plus fécondes; au lieu de créer les réflexions, ils les reçoivent toutes façonnées par la main des préjugés; ils auroient commandé à leur siecle, ils lui obéissent; séduits qu'ils sont par la sotte autorité des barbes grises, ils adoptent ce que sous un autre point de vue ils auroient rejeté avec mépris. Le vulgaire croit que l'art se perfectionne, parce que les copies se multiplient; c'est une abondance indigente, & cette fausse richesse ôte jusqu'à l'idée d'en acquérir une réelle.

Plus on avance dans la vie, plus on est esclave de l'habitude. Le cerveau de tout homme qui touche à son huitieme lustre, est déjà durement modifié; c'est la libre & ardente jeunesse qui fait s'ouvrir une nouvelle lice; elle seule donne un poids aux idées récentes & utiles, & proscrit le fatras du siecle qui fuit.

DES FEMMES SAVANTES

DE MOLIERE.

MOLIERE, dans les *femmes savantes*, a chargé les portraits, comme dans toutes ses autres pieces, mais avec excès dans celle-ci. On voit qu'il a voulu se venger de certaines cotteries, où probablement

bablement il n'étoit pas bien traité, & que n'ayant pu captiver le suffrage de certaines femmes qui dominoient alors, il a pris le parti de les immoler au ridicule. Mais s'il a bien fait de vouloir corriger ces femmes qui de son tems faisoient consister tout leur mince savoir à former un bizarre assemblage de mots scientifiques & *précieux* il a nui aux progrès de celles qui voudroient réellement s'instruire, & qui sont retenues par la crainte de passer pour singulieres. Ainsi les effets qui résultent de cette piece sont plus nuisibles qu'utiles.

Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense, a si bien dit M. Diderot, qu'il étoit inutile de vouloir en diminuer le nombre. Plusieurs ont renoncé à l'envie qu'elles avoient d'orner & de cultiver leur esprit, lorsqu'elles ont vu applaudir ces vers qui disent que la science d'une femme ne doit point passer le livre de son ménage. Cela n'a fait que fortifier le misérable & barbare préjugé qui n'est pas encore éteint en France, & qui regarde les sciences & les arts comme des occupations roturieres.

Moliere, au lieu de combattre ce préjugé, lui a fourni de nouvelles armes; & je crois appercevoir dans cette piece l'humeur que donnent l'amour-propre outragé & la vengeance qui en est la suite.

La scene de Vadius & de Trissotin est dirigée contre les littérateurs; & plusieurs vers, notamment ceux qui sont dans la bouche du marquis, tendent à les humilier.

Les femmes ignorantes, occupées de miseres & de futilités, triomphent dans cette piece, & semblent dire, en faisant des nœuds: » Vous voyez » comme on traite les femmes qui veulent s'inf-

» truire ; nous nous garderons bien de donner
» dans l'étude. »

Alors les femmes se livrent avec gravité au code ennuyeux du cérémonial, à la fureur du jeu, non moins insupportable. Elles bornent leur érudition à décider sur une nouvelle mode ; elles se jettent dans la médisance, fille de l'oisiveté. L'esprit de société est hérissé de pointilleries. Elles donnent à leurs filles une éducation tout aussi frivole. De sorte que, dans toutes les maisons d'ailleurs opulentes & commodes, on ne s'entretient que de bagatelles ; le babil, les tracasseries remplacent la bonne conversation.

Il y a beaucoup moins de femmes vraiment instruites dans notre siecle que dans le siecle passé. L'on ne voit que dolentes petites maîtresses qui n'ont qu'un jargon stérile, & qui à la lettre sont des *oies couleur de rose.*

Telle femme qui dépense avec son maître-d'hôtel & son bijoutier cent mille écus par an, auroit pu employer une partie de cette somme aux progrès de l'astronomie, de la physique, de la chymie, &c. qui en est empêchée par le funeste tableau qu'a tracé Moliere. S'il eût répandu le même ridicule sur les hommes livrés aux sciences exactes, il auroit fait rétrograder son siecle. Et voilà les plaies que le génie fait à l'humanité, quand il écoute son humeur, au lieu d'embrasser l'ensemble, c'est-à-dire, l'intérêt général.

La femme a plus d'esprit que l'homme, autant de sagacité ; & la vie sédentaire leur permettroit de longs travaux & des succès. Elles augmenteroient le bonheur de l'homme, en pensant avec lui.

Moliere a détruit ce nouveau charme, en renforçant cette opinion barbare qui les condamne à l'ignorance & à toutes les petitesses qui l'ac-

compagnent. Aussi cette oisiveté autorisée déprave l'imagination des femmes, & tourne leur prodigieuse activité contre la société même, où fourmille aujourd'hui ce cours d'épigrammes publiques & secretes qui alterent la franchise & la cordialité. *L'homme instruit*, comme l'a dit Helvetius, *ne médit que pour se venger; il le fait en passant, & non pour s'amuser.*

FACILITÉ.

J'AIME les génies faciles. Leur style a de la grace, de l'aisance, un certain air animé, vivant. Ils ne se consument pas laborieusement dans l'ombre du cabinet; ils voient, ils fréquentent le monde, & y puisent le sujet de leurs réflexions. Les faits qui les ont frappés, présentent à leur esprit une foule d'idées; ils ne s'appesantissent point sur les objets étrangers, ils devinent avec rapidité ce qui doit plaire, ils ont l'instinct de l'art: & ces intrépides travailleurs qui remettent l'ouvrage vingt fois sur le métier, sont des ouvriers de patience, auxquels le temps amene enfin quelque bonne fortune, tandis que les autres ont l'extérieur aisé & brillant des gens de qualité. Les vers de la Fontaine, de Voltaire, la prose de Fénelon ressemblent à une source abondante & pure, qui coule sans peine. Ce que la réflexion ne produit pas dans un instant, elle ne le peut avec des mois entiers; elle est lumineuse & rapide; elle compare & combine avec célérité, ou elle reste ensevelie dans les nuages qui l'offusquent.

TURENNE.

LES grands hommes ne ſavent point les petites choſes. Turenne, après avoir remporté pluſieurs victoires, apprit avec aſſez de peine la maniere de ſaluer à la tête de ſon régiment d'infanterie.

LES HISTORIENS.

FABLE.

UN ſinge tenoit le pinceau; mais fidele obſervateur de la nature, il peignoit les animaux avec une ſcrupuleuſe reſſemblance. Il donnoit au courſier ſon noble & libre élan; à l'ours ſa peſanteur, au tigre ſa phiſionomie cruelle, au baudet ſes longues oreilles. Les animaux carnaciers, mécontens de leur portrait, lui refuſerent le ſalaire. Il fallut encore qu'il ſe dérobât à leur vengeance.

Un renard, moins ſavant, mais plus fin, dit: Je profiterai de la ſottiſe de ce peintre véridique. Eſt-ce qu'on fait un portrait reſſemblant de ces ſuperbes animaux? Non. Ils veulent être flattés; c'eſt alors qu'ils paient.

Le renard broya ſes couleurs ſur une palette différente. Il donna à la tête du lion, malgré ſon horrible criniere, une aimable douceur; ſa gueule fut moins large; il fit preſque ſourire ſa rugiſſante majeſté. Le léopard n'eut plus l'œil farouche & ſanglant; l'ours devint mignon: il retrancha à l'âne la moitié de ſes oreilles, & donna au porc

un corsage léger : le loup parut débonnaire : les oiseaux de proie n'eurent plus ni bec recourbé, ni serres tranchantes.

Ces fiers animaux, charmés de cette forme nouvelle, lui donnerent patentes & pension.

TAVERNIER.

LE fameux Tavernier ayant vendu les pierreries qu'il avoit apportées des Indes, témoigna devant Louis XIV qu'il vouloit acheter un domaine en Suisse. Le roi lui ayant demandé pourquoi il n'en achetoit pas un dans son royaume, Tavernier répondit avec une singuliere naïveté : *C'est que je veux, Sire, que mon domaine soit à moi.*

J'ai visité la maison qu'il avoit acquise à Aubonne, près du lac de Geneve. Mais je me trompe, cette maison est une baronnie.

En parcourant donc la baronnie, je me disois : Que ne puis-je converser avec l'homme qui, pendant quarante années, tourmenté d'une passion ambulante, a fait six voyages en Turquie, en Perse & aux Indes, par toutes les routes que l'on peut tenir, & qui, courant ensuite après les débris de sa fortune, est allé terminer ses jours à Moscow, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans ! Quelle singuliere destinée !

J'aurois voulu pouvoir évoquer l'ombre de ce célébre voyageur, & lui demander pourquoi, après avoir visité l'Europe & l'Asie, il étoit venu se fixer près du lac de Geneve. En y réfléchissant, je crus en deviner la raison. Tavernier avoit vu les plus beaux climats de la terre, les riches contrées de l'Asie, où croissent les épiceries, la soie, les parfums, l'or, les

diamans, tout ce qui flatte les ſens & l'imagination de l'homme ; mais en même tems il y avoit trouvé l'eſclavage, l'ignorance, la barbarie ; il avoit remarqué que ces pays, enchanteurs dans la deſcription, n'étoient pas faits pour l'Européen civiliſé, qui tient à ſes mœurs. Il chercha donc, pour finir ſes jours, un climat doux, un ſol fertile, un peuple libre & bon : il trouva tout cela à Aubonne. Les Suiſſes, alors ſimples, hoſpitaliers, recevoient comme un frere l'étranger qui venoit s'établir chez eux ; & s'empreſſoient à partager avec lui tous les avantages de leur liberté. Ils ont changé depuis ce temps-là ; & je ne conſeille plus à tout voyageur qui veut ſe repoſer de ſes longues fatigues, de chercher les douceurs de la vie en Suiſſe plutôt qu'ailleurs.

Tavernier avoit porté le nom de Louis XIV aux extrêmités de l'Aſie, & Louis XIV toujours reconnoiſſant de ce qui pouvoit étendre ſa gloire, lui donna des lettres de nobleſſe, quoiqu'il fût proteſtant.

Tavernier eſt le guide des joailliers. Quelle combinaiſon dans l'ordre ſocial, que celle qui attribue à un petit caillou tranſparent, fort inutile au bonheur & même au plaiſir, une valeur auſſi conſidérable ! Cela eſt bien plus étonnant que les voyages en Perſe de Jean-Baptiſte Tavernier, né à Paris, & ſa courſe à Moſcow, lorſqu'il étoit plus qu'octogénaire.

MONTESQUIEU.

Je me tranſporte au jour où parut l'*Eſprit des loix*. Les femmes qui avoient lu les *Lettres Perſan-*

nes & le *Temple de Gnide*, durent bien être étonnées, quand elles ne purent achever la moitié du premier volume.

Montesquieu avoit attrapé sa nation. Il étoit curieux, à l'apparition de l'ouvrage, d'entendre le prononcé des jurisconsultes, des gens de lettres & des gens du monde. Il n'y avoit peut-être que dix ou douze philosophes en France, qui fussent capables d'apprécier le livre.

Le chapitre de la constitution d'Angleterre & le traité du change ne rencontrerent pas à Paris trente lecteurs; & cependant tous les audacieux folliculaires, toujours pressés d'écrire & de juger, dirent leur mot sur un ouvrage qu'ils n'entendoient pas.

On le relégua, pour ainsi dire, parmi les livres de jurisprudence.

Mais lorsque les Anglois nous eurent appris que M. de Montesquieu avoit pénétré en grand l'esprit du législateur & les desseins de la législation, qu'il étoit entré dans le sanctuaire des loix, qu'il avoit montré les rouages principaux de la machine politique, la nation passa à une autre extrêmité; elle eut le ridicule d'admirer outre mesure un livre qu'elle ne savoit pas encore lire.

C'est la singuliere destinée de l'*Esprit des loix*, d'avoir été regardé d'abord avec indifférence, loué ensuite avec enthousiasme, acheté avec empressement, & de n'avoir été lu que d'un très-petit nombre d'hommes.

Sans doute l'*Esprit des loix* contient beaucoup d'erreurs à côté de quelques vérités. La fréquentation de Grotius, de Puffendorf & autres Jurisconsultes s'y manifeste trop. L'auteur met les citations à la place du raisonnement, déguise, sous un ton léger, des choses dont il ne

s'est pas bien rendu compte à lui-même ; affecte d'être obscur, lorsqu'il est si clair dans d'autres endroits : mais, à tout prendre, c'est le livre le plus étonnant qu'ait produit le dix-huitieme siecle.

Il apprend à lier des idées séparées, il établit des rapports jusqu'alors inconnus, il enseigne que toute idée politique est une idée compliquée, il détermine la différente constitution des états. Ce livre grave & peu fait pour la nation, fut jeté au milieu d'elle, lorsqu'elle s'occupoit sérieusement de *pantins* & de l'opéra comique, & qu'elle reposoit dans la plus parfaite indifférence sur la manœure de ses chefs.

Montesquieu peut être considéré parmi nous comme le Descartes de la politique. Les idées qu'on lui conteste, & qui n'ont pour base que son imagination, portent un caractere élevé ; sa pensée a toujours quelque chose de profond qui commande l'examen, & qui exerce notre raisonnement. Il sembe converser presque toujours avec un cerveau législateur.

Si l'on raisonne ou déraisonne aujourd'hui en France sur les matieres politiques, si la secte des économistes nous a si fort ennuyés, en nous débitant en mauvais style ses idées creuses, c'est à Montesquieu qu'est due la premiere impulsion. Si dans les cercles & dans les cafés, les élégans, les commis, & même quelques femmes prononcent les mots de *démocratie*, d'*aristocratie* & d'*olygarchie*, c'est Montesquieu qui leur a appris à balbutier ces noms là.

LYCURGUE.

C'ETOIT un légiſlateur qui étoit deſcendu bien avant dans le cœur de l'homme que ce Lycurgue, qui d'une main hardie retrancha de l'homme tout ce qui appartient à l'empire de l'imagination, pour ne le ſoumettre qu'aux beſoins primitifs, excluant la volupté pour mieux fermer la porte à la douleur, anéantiſſant les deſirs pour l'enlever aux regrets, aux inquiétudes, aux ſoucis; hardi légiſlateur, qui fit l'homme riche en le privant de tout, qui le rendant fort en trempant ſon ame dans une diſcipline auſtere, qui le rendit éclairé en lui ôtant juſqu'à l'ombre des fantômes qui perſécutent la foibleſſe, qui le fit puiſſant en appuyant ſon courage ſur la baſe d'une égalité parfaite. Un tel génie étonne & confond nos idées; il faut le traiter de fou, ou l'honorer comme un homme ſublime.

Si un état pouvoit aujourd'hui être iſolé, le premier trait du légiſlateur qui voudroit couper la ſource des vices, ſeroit, à l'exemple de Lycurgue, d'anéantir la valeur de la monnoie d'or & d'argent. Son code ſeroit preſque fait; car ſon peuple, avec le beſoin des paſſions, n'en auroit que de légitimes, parce qu'il n'y auroit plus de moyen de contenter celles qui ne le ſeroient pas.

Que feroit alors un homme vicieux? Avec quoi tenteroit-il? Avec quoi pourroit-il corrompre? Avec quoi ſeroit-il corrompu? Point d'échange qui ne fût viſible, point d'échange au-delà des beſoins de la vie; le particulier ſeroit vertueux, & l'état auſſi.

Si jamais un législateur pouvoit donner des loix adoptées de tous les peuples, ou du moins du plus grand nombre, ces loix ne seroient plus renversées par les conquérans; elles seroient éternelles. On en conçoit la possibilité; mais l'expérience du passé range cette douce idée dans la classe des rêves. Outre que Lycurgue avoit du génie, il étoit encore fin. L'amour conjugal s'éteignoit à Lacédémone : comment le rallumer? En ne permettant plus aux maris de voir leurs femmes qu'à la dérobée, les Lacédémoniens redevinrent amoureux, & d'époux languissans, monterent au rang d'amans fortunés. Ce trait n'est-il pas d'un physicien?

Nous avons loué Lycurgue; mais lorsqu'on songe que lui-même n'a pu établir la base de sa société que sur les ilotes qui représentoient nos malheureux negres, on ne sait plus alors que penser de ces gouvernemens anciens si vantés.

Ces ilotes portoient tout le fardeau de la servitude, & l'on y joignoit le mépris plus cruel encore. Nos negres exécutent quelquefois des airs de Rameau; & on leur défendoit, à eux, de chanter des vers faits par un poëte Lacédémonien. On les enivroit sans pudeur, pour montrer le hideux spectacle d'une grossiere ivresse. Plutarque même rapporte que, pour exercer la jeunesse belliqueuse à fondre à l'improviste sur l'ennemi, & à ne point manquer son coup, on envoyoit des guerriers adolescens dans la campagne guetter les ilotes, & le mérite consistoit à les poignarder subtilement, sans être apperçu de personne. Et le terrible Lycurgue avoit dressé une statue au rire!

Que penser donc de Lycurgue? Que sa légis-

lation offre une face qui commande l'admiration, & une autre qui fait reculer d'horreur.

AUX LAIDES.

On dit, voilà une jolie femme; on n'apperçoit guere que son visage. Il est dans celles qui sont réputées laides, des beautés que l'on dérobe à la vue : jamais un attachement durable n'a tort. Ce ne sont point les plus belles femmes qui inspirent les plus fortes passions. Qui connoît en voyant une femme tout l'agrément qu'elle met dans le tête-à-tête? Devinera-t-on le jeu, l'art, l'assaisonnement de ses caresses? Que de graces animées sortent de ses yeux qui semblent froids ou distraits! aussi tel sourire enflamme un cœur, tandis qu'il n'effleure pas un autre : c'est cette diversité de goûts qui fait que toutes les femmes trouvent des adorateurs, & que celle qui paroît la plus infortunée, n'a quelquefois rien à envier à celle qui reçoit des hommages publics, lesquels ne sont pas toujours confirmés dans l'ombre du mystere.

C'est là souvent que le mensonge de l'art disparoît; c'est là que la beauté fiere & superbe n'a plus souvent les mêmes perfections, & que la rivale qu'elle dédaignoit, reçoit des triomphes multipliés, dus à des graces étrangeres à la figure orgueilleuse & vaine.

Si l'amour, comme le disoit Ninon de Lenclos est la piece où les entr'actes sont les plus longs, quoi de plus charmant que de trouver dans une passion qui tend quelquefois à avilir l'homme, cette aimable & gracieuse raison qui

l'éclaire, l'instruit, & métamorphose les plaisirs de la volupté en jouissances pures qui appartiennent à l'ame.

PEINTURE

D'UNE BATAILLE.

On a forcé l'homme libre à porter un fusil sur son épaule, à y attacher l'infernale bayonnette; on l'a arraché à sa chaumiere pour le traîner dans des combats que son ame déteste; le laboureur a quitté sa charrue, l'artisan son attelier; le jeune homme a déserté l'autel de l'hymenée, il abandonne un pere infirme, une amante, une famille désolée; il va grossir la foule de ces combattans, dont les cœurs se sont ouverts par dégré à la licence, à la férocité & à la violence.

Voilà cent mille hommes opposés a cent mille hommes; ils s'avancent & se rapprochent dans une vaste plaine qui va bientôt être ensanglantée. Quel nombre prodigieux d'hommes serrés l'un contre l'autre, déployant leurs phalanges mouvantes, se rangent dans un ordre combiné, pour se donner la mort avec art! Instrumens aveugles, ils attendent en silence le signal: féroces par devoir, ils vont écraser leurs semblables sans ressentiment & sans colere. Ils ont vendu leur sang à vil prix; & leurs chefs en feront aussi peu de cas qu'il leur a peu coûté.

Il se leve, cet astre majestueux, dont tant de malheureux ne doivent pas le voir coucher. Eh! qui s'attendroit aux horreurs du carnage? La terre est en fleurs, le doux printems de son

voile azuré embrasse les airs, la nature sourit en mere tendre; le soleil dans une majesté tranquille verse ses rayons bienfaisans qui dorent & mûrissent les dons du créateur; tout est calme, tout est en harmonie dans l'univers. Les misérables mortels, agités d'une sombre frénésie, portent seuls la fureur dans leur sein; ils vont s'égorger sur le verd tendre & renaissant des prés. Les armées s'approchent, les moissons sont ravagées, déjà la mort vole: quel tumulte effroyable! Toute la nature en un instant gémit des fureurs de l'homme. Entendez-vous gronder ces affreux instrumens des vengeances humaines? Emules de la foudre & plus terribles qu'elle, ils couvrent de leurs mugissemens les clameurs plaintives des mourans; ils repoussent la pitié qui voudroit se faire un passage dans les cœurs; un nuage de poudre & de fumée s'éleve vers le ciel, comme pour lui dérober l'assemblage de tant d'horreurs. La fureur des démons, les tourmens de l'enfer se réunissent dans un étroit espace. Les tigres, les ours, les lions, pressés de l'aiguillon d'une faim vorace, ont une cruauté moins atroce & bien mieux fondée. Regardez ces ruisseaux de sang qui coulent: ici vingt mille hommes sont égorgés par la fantaisie d'un seul homme; les voyez-vous tomber les uns sur les autres, sans nom, sans mémoire, sans être regrettés, sans être connus? Ainsi un vent subit du nord fait périr cette multitude d'insectes qui couvrent nos guérets.

Ils tombent, ces infortunés, ils poussent des cris lamentables vers un ciel d'airain; foulés sous les pieds des chevaux, foulés sous les pieds de leurs compatriotes qu'ils implorent & qu'ils n'attendriront point, ils meurent sous mille formes plus douloureuses les unes ue les autres. Tan-

SAGESSE.

La plupart des philosophes ont surchargé la sagesse d'une morale trop rigoureuse, & celle-ci a fait naître des questions subtiles & contentieuses. Les plus beaux raisonnemens portent à faux, quand ils nous élevent trop au-dessus, ou nous abaissent au-dessous de notre sphere. Peut-on être sage sans cesser d'être homme ? Nous voulons être heureux. Peut-on l'être dans un combat perpétuel de nous-mêmes contre nous-mêmes ?

La sagesse est une effusion de l'ame dans sa pureté ; elle rassemble les qualités du cœur & de l'esprit, comme un miroir concave réunit les rayons du soleil.

Les vrais sages composent une classe d'hommes distinguée de toutes les autres. Si on les examine de près, on les verra supporter les défauts de leurs semblables, comme les défauts de la figure ; ils ne se révoltent que contre les vices portés à un excès intolérable. Les penchans de la nature ne leur paroissent que des goûts, quand on les restreint à leur juste valeur ; c'est-à-dire, qu'ils ne passent pas les bornes qui leur sont prescrites. Le sage se prête sans peine aux foiblesses des autres, parce qu'il sent que lui-même y est exposé.

La complaisance & l'indulgence sont des besoins de la société : la rudesse & la dureté en sont les fléaux.

Les censeurs trop rigides font plus de mal que de bien. Les vertus se soutiennent par le sentiment ; on l'éteint ce sentiment, quand on le contrarie avec trop de rigueur. Est-on en droit d'exiger

d'exiger des autres ce qu'on a ſouvent de la peine d'obtenir de ſoi-même ? Or tout eſt perdu, ſi l'on découvre que la conduite de ces hommes atrabilaires eſt en contradiction avec leurs préceptes.

On peut abandonner le ſoin des mœurs ſociales à la ſaine philoſophie, qui veille aux devoirs de la ſociété & de l'honnêteté publique.

Le ſage connoît le peu de diſtance qui ſépare les bonnes qualités d'avec les mauvaiſes ; il ſe défie de la modeſtie qui déguiſe la vanité, de la politeſſe qui dégénere en fauſſeté, de l'eſprit qui n'eſt plus que du bel eſprit & du ton raiſonneur qui naît de la ſécheresſe de l'ame.

La pente du bien au mal eſt preſqu'inſenſible ; le ſage entrevoit les nuances imperceptibles qui mettent de l'incertitude entre le vrai & le faux des eſprits ; mais il ſe concilie avec tout le monde, autant que la raiſon & le bon-ſens le permettent. Il veut être le frere & l'ami de tous les hommes ; en cela bien oppoſé à ces eſprits chagrins, à ces noirs miſanthropes, hériſſés de contradictions, qui ne ſont attentifs qu'aux défauts de l'humanité.

La ſupériorité des rangs, les fortunes brillantes n'excitent en lui ni envie, ni cupidité, parce qu'il ſe rappelle que nous naiſſons & mourons tous égaux, le prince comme le laboureur. Ce qui ſe paſſe dans le court intervalle qui ſépare ces deux événemens, ſont des accidens trop peu durables pour que l'ame y attache un trop grand prix. Et malheur peut-être à celui qui a accumulé beaucoup de jouiſſance ! La moindre privation lui deviendra fort amere.

Les grandes paſſions écartent la ſageſſe ; on ne peut trop tôt combattre leurs premieres attaques, le ſage ne leur laiſſe de vie qu'autant qu'il en faut

pour donner à l'ame quelques secousses qui réveillent son activité.

La raison ne désaprouve pas les passions douces que la nature, notre mere commune, fait naître & qu'elle rend nécessaires. Vivre sans desir, mépriser les sensations agréables, se rendre impassible, c'est renoncer à notre état d'intelligence, pour tomber dans celui d'un individu isolé, étranger à tous les avantages attachés à l'exercice de nos facultés.

M. de Maupertuis a fait le calcul de la somme des plaisirs, comparée à la somme des peines qu'on éprouve dans la vie. Il croit avoir trouvé que les peines sont en plus grand nombre que les plaisirs. La solution de ce problême dépend beaucoup du tempérament, du caractere & de l'humeur de chaque personne en particulier. Si l'on veut le résoudre en général, on pourra croire qu'il s'est trompé. Mettons en ligne de compte nos besoins satisfaits, la cessation des maux, le souvenir d'en être délivrés, ajoutons-y les événemens heureux, les espérances : on verra que le nombre des plaisirs surpasse celui des peines, mais la satisfaction qui en résulte est en plus grande partie l'ouvrage de la sagesse.

Les chagrins & les afflictions portent dans nos organes un désordre qui affecte notre ame d'un sentiment douloureux : le sage cherche à s'en délivrer en réfléchissant que presque toujours leur cause ne mérite pas l'attention qu'on y donne. Le désespoir est une surprise redoutable qu'il a soin de prévoir pour s'en garantir, comme d'une chûte dont on est menacé au bord d'un précipice. En vain dira-t-on qu'on n'en est pas le maître; c'est avouer qu'on se laisse conduire par le seul instinct physique. Toutes les grandes agitations

de l'ame peuvent être appaisées, puisqu'on sait que leur effet s'use avec le tems, & que leur impétuosité se calmera d'elle-même. Ce qui paroît impossible à une tête puérile, n'est pas trop difficile à une tête raisonnable qui veut secouer le joug de tout ce qui trouble sa tranquillité & son bonheur.

ROMANS.

Les romans, regardés comme frivoles par quelques personnes graves, mais qui ont la vue courte, sont la plus fidelle histoire des mœurs & des usages d'une nation. Le philosophe dédaignant quelquefois & à juste titre l'historien qui cherche à le tromper, va chercher les traces des vertus d'un peuple chez le romancier qui, tandis qu'il paroît livré tout entier à l'imagination, trace des tableaux plus voisins de la vérité que ces fictions honorées du nom d'histoire. Celle-ci d'ailleurs n'arrête ses superbes regards que sur les rois, sur leurs entreprises particulieres, & sur les vastes & ténébreuses opérations de leur politique. Le roman moins altier embrasse la foule des individus, & suit la marche du caractere national. Il n'a pu même intéresser, dans le moment où il a paru, qu'en offrant sous un voile diaphane ou allégorique, une peinture réelle des faits & des personnes. Cette peinture doit être précieuse à l'observateur des mœurs anciennes & modernes, qui, sachant les comparer entr'elles, en tirera de nouvelles inductions sur la science importante du cœur de l'homme.

Un autre avantage, c'est le progrès des con-

noissances humaines, suivies & marquées dans l'historique de ces romans, parce qu'ils portent l'empreinte du siecle où ils ont été composés ; on verra de quelle maniere les fables antiques ont voyagé, & chez quel peuple elles se sont naturalisées. Cette adoption est curieuse à examiner, & démontre l'ascendant du merveilleux sur les têtes humaines qui semblent dédaigner l'exacte & froide vérité.

L'empire de la satire, dans tous les tems, s'est aussi répandu, comme le dit Juvenal, depuis le trône jusqu'à la taverne. Il y a eu des vices & des ridicules à réprimer dans tous les états ; & l'on pourroit facilement découvrir le degré plus ou moins grand de liberté civile dont ont joui les écrivains, dans le soin plus ou moins caché qu'ils ont pris pour déguiser ou exposer leurs portraits satiriques ou comiques.

Le génie de la composition, empreint dans différentes époques, ne serviroit pas moins par comparaison à jeter du jour sur les interminables disputes que le goût changeant des peuples amene presqu'à chaque siecle. On découvriroit combien le costume influe sur les idées, & maîtrise les opinions : rapport intéressant auquel la plume de l'historien ne touche presque jamais, tout occupé qu'il est de cette minutieuse exactitude qui concerne la date des batailles & celle de la naissance, du caractere passager & de la mort des rois.

Le romancier voit moins les maîtres de la terre, & apperçoit mieux la physionomie de la nation ; ce sont tous ses traits qui, arrêtant son pinceau, le vivifient dans le plus grand détail. Aussi quelque chose d'animé & d'actif respire dans ces productions, tandis que tant d'histoires n'offrent qu'une espece d'ostéologie sans mouvement & sans graces.

Enfin l'amour, ſentiment univerſel & auſſi varié dans ſon principe & dans ſes effets que la foule qui brûle de ſes feux, ſe produit ſous toutes les formes dans ces ſortes d'ouvrages, & fait naître des événemens de tout genre. L'intérêt qui en réſulte eſt immortel, parce qu'il eſt fondé ſur la profonde ſenſibilité de l'homme, ſur les combats qu'il éprouve, ſur les plaiſirs qu'il pourſuit, & que cette tendance eſt indeſtructible au milieu des ſables mouvans que ſoulevent les orages de la politique.

Il eſt encore une ſorte de roman bien cher au philoſophe; c'eſt celui qui offre en idée le plan de félicité publique & nationale: rêve conſolateur, qui fait entrevoir obſcurément que dans l'avenir les hommes pourront mettre en dépôt commun les lumieres de leur raiſon & le courage de leur ame, pour contrebalancer les maux de la nature & les fautes de leurs aïeux. L'ami des hommes reſpire en s'enfonçant dans ces ouvrages fantaſtiques, mais doux à parcourir. Il craint le moment où le ſonge diſparoîtra; & du moins il ſe ſent plus diſpoſé à pourſuivre dans la carriere de la vie, en penſant que lui ou ſes enfans pourront recueillir le fruit de ces tableaux touchans & philoſophiques.

Je n'ai pas bonne opinion, je le répete, de tout auteur qui, dans ſa jeuneſſe, n'a pas fait un roman: il annonce par là même une ſéchereſſe d'imagination, & une ſorte de ſtérilité; car, pour former un roman, il faut de l'eſprit, de l'uſage du monde, la connoiſſance des paſſions, & nos verſificateurs & nos tragédiſtes, nivelant des mots, n'ont rien de tout cela.

Un écrivain qui n'a pas ſu faire un roman,

me paroît n'être point entré dans la carriere des lettres par l'impulsion du génie.

L'EGOISME.

Songe.

Je crus, en dormant, qu'un spectre vêtu de blanc me prenoit par la main. Sa main étoit froide, si froide, que je fis des efforts pour me dégager; mais le spectre plus fort m'entraîna, me fit passer sous une voûte souterreine, longue, très-longue, au bout de laquelle se trouvoit une entrée étroite & fort basse: il me fallut baisser la tête sous cette porte; après avoir rampé sur les mains, j'entrai dans un endroit très-vaste, mais ténébreux & lugubre.

Cet immense & triste édifice n'avoit pour toute lumiere que trois lampes suspendues fort haut, & qui brûloient dans les voûtes. Aussi les ténebres l'emportoient sur la clarté. En baissant les yeux, je vis des sépulcres, des urnes cinéraires, des cercueils, des mausolées rangés contre les murailles, & qui en ceignoient le vaste contour.

Tout-à-coup une espece de siege s'éleva au milieu de cette salle vuide & spacieuse: je vis un fantôme habillé de drap vert, & j'entendis une foule de peuple qui s'attroupoit vers une porte entr'ouverte.

Elle étoit gardée par une figure dont la taille étoit courte, la tête grosse & pesante, l'air ignoble, les ongles crochus & pleins d'encre; elle parloit en ronflant; un hoquet continuel marquoit que sa digestion étoit laborieuse; sur son front étoit

écrit, *Finance.* De l'autre côté, une figure timide, seche & louche, au regard assuré, malgré sa misere & sa maigreur, tenoit le second battant. On lisoit sur sa joue droite qu'elle cachoit: *Ressource.*

Toutes deux ouvrirent la porte à la multitude, qui se pressoit & se coudoyoit: les uns avoient une face enluminée, un ventre prodigieux, des jambes goutteuses; le col apoplectique. Les autres étoient maigres, efflanqués, portoient des mines blêmes avec des perruques plates & des manchons pelés.

Aussi-tôt chacun de ces individus sortit un sac d'argent plus ou moins gros, & l'offrit presqu'à mains jointes au fantôme, en lui demandant un parchemin paraphé. Chacun crioit: *Après moi le déluge; je double mon revenu; je vivrai sans travailler; je déshérite tout ce qui m'appartient; j'augmenterai ma table; je nourrirai des chevaux, & je ne me marierai point.* Un cri universel, qui avoit quelque chose de lugubre & d'attristant, fit entendre de toutes parts: *Moi, moi, moi, & encore moi, jamais autre que moi!* Ce *moi* terrible déchiroit l'oreille & l'ame de tout le monde, & chacun le répétoit avec un transport effréné.

Les plus honteux ne crioient point, mais ils disoient tout bas: *Que m'importe autrui? il faut vivre pour soi: je vis pour moi, pour moi.* Et leurs levres, interpretes fideles de leur cœur, répétoient incessamment ce monosyllable.

Le fantôme vert fit un signe, & ce fut à qui se précipiteroit vers lui. On versa l'or & l'argent autour de son siege; bientôt il en fut environné jusqu'aux épaules, quoiqu'il eût huit coudées de haut. Alors il se leva, prit une dixieme partie de cet argent, & le rejeta à ceux qui le lui avoient apporté; mais à mesure qu'il dispersoit ce métal,

plusieurs individus tomboient & mouroient : aussitôt les voisins les rangeoient froidement & l'œil sec dans les sépulcres qui environnoient la salle.

Les survivans ramassoient l'argent du décédé, & le rejetoient au tas, en criant : *Moi, moi, moi, rien après moi, ainsi que l'a dit & pratiqué mon prédécesseur ; suivons son exemple !* Ils tiroient en même tems une petite fiole où étoit un élixir, & ils disoient en buvant : *C'est pour me faire vivre cent années, & pour bien attraper le fantôme vert.* Ce qui m'étonnoit, c'est qu'étant si avides de recevoir, ils l'étoient encore plus de remettre au tas qui s'accroissoit sans cesse.

Le fantôme tournant sur lui-même, & en douze tems égaux, arrosoit circulairement la multitude d'une pluie d'especes monnoyées ; il s'arrêtoit pendant cette fonction, & tâchoit de gagner le plus petit espace de tems, car il savoit calculer la valeur du retard ; mais la foule impatiente crioit : *Ah, que le tour est long & mesuré ! Malheureux que je suis d'avoir été baptisé* Zacharie *au lieu* d'Abraham ! *Tournez donc plus vîte*... Le fantôme immobile à ces clameurs, lisoit sans s'émouvoir un petit livre intitulé : *Probabilités de la vie humaine*, avec son commentaire particulier ; livre que la multitude ne lisoit pas, & qu'elle n'auroit pas su lire.

Les especes enlevées du tas énorme, descendoient sur la foule expectante qui s'éclaircissoient à mesure qu'elles tomboient ; l'un expiroit tandis que l'écu étoit en l'air ; & son voisin le traînant charitablement au cercueil, trébuchoit sur son camarade en murmurant : *J'ai signé ma quittance.*

Ils s'enterrerent ainsi réciproquement, sans qu'il y eût une larme sincere de répandue.

On fouilloit les poches des morts ; elles étoient vuides, & on les maudissoit. L'écu tombé à leurs

pieds, ramaſſé par qui étoit le plus proche, par une tendance magique, revoloit toujours au fantôme; de ſorte qu'il ſe trouva enfin ſeul au milieu d'un tas d'or & d'argent d'une groſſeur prodigieuſe.

Il n'y avoit plus que moi de vivant dans la ſalle, & le fantôme me lançant un regard effroyable, me dit: *Qui es-tu? que fais-tu? qui t'a conduit ici? que veux-tu?* — *Eh, jouir, ſans parchemin des rayons du ſoleil, des pommes de terre, & de celles que portent les arbres.* Il ſe tut, voyant qu'il n'avoit rien à me compter, mais il ſembloit me reprocher d'être encore debout parmi ces corps giſſans par terre.

Je contemplois avec terreur ce fantôme, lorſque la robe verte qui le couvroit, tomba à ſes talons. Je vis un ſquelette noir qui monta ſoudain un cheval qui n'étoit lui-même qu'un ſquelette. Je crus relire un verſet myſtérieux de l'Apocalypſe: j'entendis le craquement effroyable de leurs os; le cavalier & le courſier n'avoient pas acquis de l'embonpoint au milieu de cette maſſe d'argent: elle s'envola, elle ſe changea même en ces vapeurs fluides qui montent au plancher; elles percerent le toit de pierre ſans l'ouvrir: rien ne reſta qu'un tas de petits quarrés chargés de paraphes.

Tout-à-coup un bourdonnement confus ſe fit entendre: tous les décédés qui avoient crié, pendant leur vie, *moi*, *moi*, *moi*, ſe leverent, le coude appuyé ſur leur tombe; leurs figures pâles & repentantes ſe regardoient l'une l'autre, en diſant: *Mes enfans, mes neveux, mes amis oubliés!* Elles firent quelques efforts pour élever la voix, elles ne purent que murmurer ces mots d'une maniere foible & lamentable: *Nous avons joué contre la mort, ce ſquelette aride & dévorant!* Nous

avons joué contre la mort! La mort! elle a gagné la partie, la mort! elle a eu tout notre argent. La mort! moi, moi, moi........ La mort! Et à ces mots, ils tomberent en silence dans leurs cercueils.

Me voyant seul au milieu de ces ombres plaintives, de ce murmure & de ce silence plus effrayant, l'épouvante s'empara de mon ame; une sueur froide coula sur tous mes membres; je poussai un cri perçant, & me réveillai.

MADRIGAL.

HIER Amour me dit d'un air riant:
Bon jour, l'ami! je viens finir ta peine;
Vois ces deux traits; L'un sera pour Climene,
L'autre pour toi. — Grand merci, bel enfant!
Mais de deux traits n'est besoin cependant,
Un suffira: percez-en l'inhumaine;
Car, quant à moi, votre assistance est vaine:
Laissez agir ses beaux yeux seulement. (1)

---

(1) Ce sont les premiers vers de l'auteur.

BUVEURS.

La qualité de buveur a été respectée chez plusieurs peuples, parce qu'elle suppose une force de tête qui convient très-bien à un général, à un chef, à un combattant. Les peuples belliqueux ont fait grand cas de cette qualité dépendante de la bonne constitution. Les usages qui nous paroissent ridicules, ont toujours un fondement, quand l'œil de l'examen remonte à leur origine.

On a remarqué, d'ailleurs, que les buveurs de vin étoient plus forts, plus braves, plus ingénieux que les autres; & à la longue, cela a pu instituer la gloire d'être un bon buveur, comme devant être, pour l'homme, le gage de la victoire.

Dans un souper qu'Alexandre donna à ses capitaines, il proposa un prix à ceux qui boiroient le plus. Promachus, qui fut le héros de cette débauche, remporta une couronne d'or; mais il mourut trois jours après, & sa mort fut suivie de celle de quarante-un de ceux qui lui avoient disputé la gloire de ce singulier combat.

Amurat IV, sultan des Turcs, se promenoit un jour déguisé sur la place publique, plaisir qu'il se donnoit quelquefois pour apprendre & voir ce qu'il n'auroit jamais deviné dans l'enceinte de son palais. Le sultan, jeté dans la foule, rencontra un homme du peuple ivre, & qui, dans sa marche incertaine & chancelante, faillit à renverser l'empereur. Ce spectacle étant nouveau pour lui, il se faisoit expliquer ce que c'étoit que l'ivresse.

Becri Mustapha (c'est le nom de l'ivrogne) voyant un homme qui s'étoit arrêté pour le considérer, lui dit : *Eh l'ami, passe ton chemin.... je ne veux pas qu'on me regarde moi....* Les souverains se trahissent presque toujours. *Que dis-tu, misérable?* reprit Amurat, *ne sais-tu pas que je suis le sultan?* — *Toi, le sultan? Et moi, je suis Becri-Mustapha, entends-tu? Si tu veux me vendre Constantinople, je te l'achette; tu seras alors Becri-Mustapha, & je serai sultan.* — La surprise d'Amurat augmentant, surtout lorsqu'on lui assuroit que, dans peu d'heures, la raison reviendroit à cet homme, il le fit transporter dans son palais, pour voir ce qu'il penseroit lorsque la mémoire lui rappelleroit les discours qu'il avoit tenus au grand-seigneur.

On le laisse dormir & cuver son vin dans un appartement du serrail. Il se réveille en donnant des marques de la plus grande surprise. On lui raconte son aventure & la promesse qu'il avoit faite au sultan. L'effroi succede à son délire; & connoissant Amurat, il se regarde déjà comme empalé : il rappelle toutefois sa présence d'esprit, & demande en grace une bouteille de vin, ce qui lui fut accordé. Il feint d'en goûter, & la cache sous son habit.

L'empereur paroît, & lui rappellant ses offres, exige la somme qui doit payer Constantinople, ainsi qu'il s'y étoit engagé. *Becri-Mustapha*, sans se déconcerter, tire sa bouteille, & dit à l'empereur : *Ce prix inestimable, qui achete une capitale, est dans cette bouteille. O très-magnifique empereur! elle contient le trésor dont je jouissois, & qui surpasse en valeur les trônes de l'univers. Il ne tient qu'à vous d'être aussi riche que je l'étois hier.* — *Et comment cela*, dit Amurat? — *En avalant cette liqueur divine, qui me mettoit au-dessus des rois.*

Amurat voulut en goûter; il but, & l'effet fut prompt dans une tête qui recevoit pour la premiere fois les vapeurs du jus de la treille. Son humeur devint gaie; & pour augmenter cette situation délicieuse, il but encore & s'enivra. Il en fut quitte pour un grand mal de tête; mais le mal s'étant dissipé, il se remit à chercher l'état où il s'étoit trouvé la veille. Une nouvelle bouteille lui fit sentir des charmes préférables à ceux de la couronne. Enchanté de cette découverte, il voulut tous les jours boire & s'enivrer avec *Becri-Mustapha*, qui devint son favori, & qui eut un crédit immense.

Après l'Allemagne, la Suisse est le pays où l'on boit le plus. La qualité de buveur y est encore recommandable dans plusieurs cantons.

Les Suisses se souviennent avec admiration d'un ambassadeur de France, qui, rappellé à sa cour, prenoit congé des députés des cantons. Monseigneur, lui dit l'un d'eux, vous ne nous quitterez pas sans boire le *vin de l'étrier*. Le *vin de l'étrier*, reprit l'ambassadeur, doit être bu dans une botte, & tirant une des siennes, la fait remplir, la vuide d'un trait, la remet, & monte à cheval, laissant tout un peuple transporté à la vue de cette action à jamais mémorable dans les fastes helvétiques.

ÉPITHALAME.

« JONCHEZ le gazon de fleurs, élevez-moi un » lit de roses odorantes & de lis rafraîchissans; » je veux reposer ma tête sur des touffes de jasmin, de muguet & de tubereuses, car je lan-

» guis d'amour. O vous, jeunes bergeres, qui » avez parcouru ces côteaux fleuris, dites-le moi, » avez-vous vu passer celui que mon cœur » aime ! —

» Quel est, fille des cités, quel est l'amant de » votre cœur ? à quels traits pouvons-nous le re» connoître celui que vous aimez ? —

» Mon amant est au milieu des bergers de ce » hameau, comme un lis dans un champ semé » d'humbles marguerites. Ses cheveux tombent en » boucles sur son col ; ses yeux brillent d'amour ; » le sourire est sur sa bouche, il marche avec » majesté, il parle avec douceur ; l'enchantement, » la séduction accompagnent ses paroles ; ses ca» resses sont enivrantes ; c'est sur ses levres ver» meilles que se trouve la volupté ; c'est dans ses » bras pressans que repose l'amour.

» J'ai cherché, pendant tout le jour, celui que » mon cœur aime ; je l'ai cherché & je ne l'ai » point trouvé. Vastes forêts, rendez-moi mon » amant ! J'ai parcouru les vallons, les plus hau» tes montagnes : les voyageurs ont insulté à ma » tendresse inquiete ; ils ont plongé mon foible » cœur dans le chagrin. Il vous fuit, m'ont-ils dit, » l'amant que vous suivez, il se dérobe à votre » amour : les plus hautes montagnes, les rochers » les plus escarpés le séparent de vous.

» Quel est celui qui descend de ces hautes mon» tagnes ? Son regard plein de feu est semblable » à l'astre du jour ; ses yeux humides & ses joues » couvertes de pleurs sont semblables à nos cam» pagnes lorsqu'elles sont abreuvées de la rosée » de la nuit. Amours, volez à sa rencontre ! Zé» phirs, portez-lui la fraîcheur de ces eaux, souf» flez au-devant de lui la douce odeur de ces fleurs,

» & faites couler vers lui le torrent de parfum de » ces plantes odoriférantes!

» Viens, mon amant, repoſer ta tête dans le » ſein de ta tendre amie; je paſſerai ma douce » main ſur le duvet de ton menton & ſur l'in» carnat de tes joues; je chaſſerai de ton eſprit » le ſouci & les inquiétudes; ma bouche recueillera » les larmes de tendreſſe qui coulent ſur ton viſage. » Inſenſible, tu ſembles dédaigner mes attraits! Si » mon viſage eſt noir, ce ſont les feux du ſoleil qui » l'ont bruni, & mes mamelles ſont blanches » comme les nuées du midi : mon ſein eſt blanc » comme le ſommet des hautes montagnes tou» jours couvertes de neige; mes joues ſont arron» dies, mes yeux ſont pleins d'amour, ainſi que » mon cœur; ma taille eſt ſemblable à la tige d'un » jeune olivier, je ſuis vive & légere, & quand » je t'apperçois, je bondis dans les prairies comme » un chevreau âgé de deux mois.

» J'entends le doux zéphir murmurer dans le » feuillage. Quel parfum délicieux s'exhale en ce » lieu! Je crois ſentir l'haleine de mon bien-aimé, » plus douce pour moi que le lait & le miel. Oui, » c'eſt lui! O joie! je l'ai trouvé celui que mon » cœur aime! Les jaloux de mon bonheur m'ont » trompée. Je l'ai trouvé, je ne le quitterai plus!... » Bergeres, gardez-vous de réveiller mon amant » qui dort ſous cet épais feuillage, pendant la cha» leur du jour; gardez-vous de le réveiller. J'ai » retrouvé celui que mon cœur aime. La tourte» relle fait entendre ſon chant d'amour..... Ré» veille-toi, mon cher amant, viens dans mes bras » t'enivrer de plaiſirs, viens, nous parcour» rons enſemble cette campagne riante, nous irons » cueillir les bourgeons de la vigne, & les fleurs » qui commencent à blanchir la cime des pom-

» miers : nous trouverons à leur ombre une fraî-
» cheur délicieuse, nous nous asseierons sur l'herbe
» qui croît à nos pieds ; tu reposeras ta tête sur
» mon sein ; mes levres apporteront mon ame sur
» tes levres, & ma bouche soufflera dans la tienne
» le feu de mon amour. . . . »

Ce morceau d'une haute antiquité, & dont j'ai rassemblé quelques traits, est une œuvre lyrique, regardée par plusieurs savans comme un épithalame : il y a un dialogue & des chœurs ; on l'attribue à Salomon. C'est l'amour dans toute son énergie ; Salomon n'en a pas moins fait l'*Ecclésiaste.*

Mais ce morceau précieux nous est parvenu tellement défiguré, qu'on n'en peut saisir aujourd'hui que l'intention. Semblable à un temple mutilé par la main du tems, & dont l'architecte seul apperçoit les formes disparates, l'imagination de l'architecte est obligée de le reconstruire ; & c'est en appercevant les bases & les chapitaux renversés qu'il découvre la hauteur des colonnes.

Voltaire, toujours ennemi de la simplicité, & jetant son esprit pernicieux à travers les beautés antiques, a fait de cet épithalame une version où chaque mot est un contre-sens qui choque. Il fait dire à l'épouse :

> O mes compagnes fidelles !
> Voyez mes craintes *cruelles*,
> Adoucissez ma douleur.
> Dites - moi quelle contrée,
> Quelle terre est honorée
> *De l'objet de mon ardeur*,
> *Quel dieu* m'en a séparée.

Quelle terre est honorée. Cette expression est bien étrange ;

étrange ; c'eſt une idée moderne. L'épouſe continue, en parlant de ſon amant :

Sous une telle figure,
Deſcendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Miniſtres du Roi des cieux.

Quel amphigouris poétique ! Il n'y a pas un mot de tout cela. La Sulamite dit encore, en ſtyle de Voltaire :

Ne ſouffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement ;
L'abſence d'un ſeul moment
Eſt un moment de parjure.

Voilà un joli Madrigal ! Salomon ne s'en feroit pas douté. Quel goût faux ! L'original en deux lignes dit plus que toute cette verſification pleine d'une enluminure vicieuſe. Reliſez l'original, & vous verrez, lecteurs, que Voltaire ne ſavoit pas lire ce qu'il liſoit, & qu'il compoſoit inceſſamment avec l'eſprit factice ſi cher à ſon ſiecle, mais dont la valeur diſparoîtra avec lui.

Il a même inſéré dans la verſion de ce monument antique, quelques-unes des turlupinades qui lui étoient familieres. Il fait dire à l'épouſe :

De mes parens la ſévere rigueur
Me commanda de bien garder ma vigne ;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
Le vendangeur en étoit aſſez digne.

Ces vers, qui figureroient dans un conte grivois, paroiſſent bien ridicules, quand on les rapproche de l'expreſſion douce, naïve & ſentimentale que l'auteur antique a donnée à l'amante, à l'épouſe, & qui pénetre l'ame la plus ſenſible.

L'OPULENCE.

SONGE.

JE me trouvois dans un laboratoire de chymie. Un petit homme pâle rêvoit attentivement près d'un fourneau sur lequel étoit une vessie de cuivre rouge. La réverbération du feu illuminoit sa face blême; il avoit les cheveux hérissés, la barbe longue & négligée; un masque de verre lui couvroit le visage, & il étoit ceint d'un linge sale. Dès qu'il m'apperçut, il porta le doigt sur sa bouche.

Je me tus. Il souffla pendant quelques minutes, & tout-à-coup regardant au ciel, il me montra un nuage noir & orageux; il prêta l'oreille, en disant: *il tonne; bon!* La joie brilla sur son visage terne. *Voici un orage*, ajouta-t-il, *sortons.*

Un éclair vint à luire; il me prit par la main: *Ah, que cela est heureux! Le tonnerre va gronder dans les airs, & peut-être... Soyons en plein air.* Il sembloit vouloir aller au-devant de l'orage: il monta sur une colline; il tendit les bras à un homme qui venoit de loin. L'homme qui l'apperçut lui fit signe, & courut à nous. Tout-à-coup un fillon de feu s'échappa de la nue embrasée, tomba sur l'homme qui couroit, & le consuma comme un phosphore. Le chymiste jeta un long cri de joie, accourut sur la place où le feu du ciel avoit décomposé ce corps humain; il se baissa, ramassa une petite pierre triangulaire, & se relevant, s'écria: *Nous n'avons plus besoin de rien; voici la pierre philosophale....* Et comment est-elle là plutôt qu'ailleurs? Oh! reprit-il, de-

puis quarante ans je guette la foudre & le tonnere ; ce grand œuvre, qu'on cherche depuis si long-tems, ne peut s'opérer que par la décomposition subite & instantanée d'un homme : c'est la foudre qui seule est capable de fondre cette matiere précieuse.

Il me mit en main cette pierre philosophale ; & tandis qu'il faisoit des gestes qui exprimoient les divers mouvemens qui naissoient dans son ame, un second coup de foudre, plus terrible que le premier, le décomposa à son tour. Je ne fus pas tenté de regarder sur la place pour voir si j'y trouverois une seconde pierre, sans doute plus parfaite, puisque l'homme qui en auroit fourni la matiere étoit un philosophe. Je me sauvai précipitamment, ayant en main la pierre dont j'avois hérité par un coup aussi extraordinaire.

J'allai m'établir dans une grande ville, où je louai un galetas spacieux : j'achetai toute la boutique d'un chaudronnier ; & le soir même, la porte bien close, je métamorphosai toutes les marmites en or pur ; je les brisai, ou plutôt je les sciai, & avec ces fragmens précieux j'eus en peu de tems des sommes prodigieuses. Alors tout le monde me fit la cour : j'eus un hôtel, un cuisinier, des voitures distinguées par la souplesse des ressorts. Les femmes me trouverent unique, & le peu d'esprit que j'avois devint du génie.

J'étois garçon, & c'étoit à qui m'épouseroit. On employa toutes les minauderies pour parvenir à ce but ; les éloges pleuvoient, les attentions n'avoient point de fin. Au milieu de toutes ces demoiselles coquettes, ambitieuses, qui recherchoient ma main & qui déployoient une artillerie de soupirs & de graces artialisées, je

pris une petite personne à l'air ingénu ; qui ne m'avoit adressé ni paroles ni regards.

Mes noces furent pompeuses, éblouissantes, & je me félicitois d'avoir choisi parmi ce nombre prodigieux de filles celle qui paroissoit la plus modeste & la plus timide.

Un généalogiste me découvrit un ancêtre tué à Cerisoles, & me gratifia d'un écu à trois pals flamboyans de sable sur un champ d'or. Pour mon épouse, on la fit descendre de Froila I^er^, quatrieme roi des Asturies.

J'étois couché auprès d'elle, dans un lit magnifique, & je contemplois la somptuosité de mes meubles, lorsque je vis entrer une foule de vampires qui se mirent à démeubler mon appartement. J'avois beau leur faire signe de discontinuer, ils enlevoient tout, en me faisant de profondes révérences. Tous les gens de ma maison, en m'appellant *monseigneur*, chargeoient leurs mains de quelques-uns de mes effets. Des robes noires, des robes rouges, mille gens que je ne connoissois pas, venoient réclamer leur part, & chacun s'emparoit de ce qui m'appartenoit : on me montroit des papiers qui avoient la vertu d'enlever à mes yeux tous mes meubles. Je vis emporter jusqu'au coffret où étoit ma pierre précieuse ; il fut saisi par une figure d'homme qui tenoit en main une verge, & qui crioit, *Justice* !

Alors je me retournai vers ma bien-aimée, & lui dis dans l'effusion de mon ame : Les vampires m'ont tout emporté ; mais tu me restes. Je la vis pleurer. Je crus que c'étoit d'attendrissement ; mais ma moitié, si douce, si ingénue, s'arracha de mes bras, parcourut l'appartement avec le geste & l'œil d'une Mégere ; & voyant qu'il étoit dégarni, sauta sur une bourse que les

vampires avoient oubliée dans une des poches de ma veste, vint à moi, m'appliqua un vigoureux soufflet, & disparut.

Encore tout étourdi de cette scene, je me levai sur mon séant pour courir après ma femme, car je l'aimois. J'étois devenu un peu gros par la bonne chere, lorsqu'un petit vampire, plus maigre encore que les autres, s'élança sur moi, & me suça tout vivant. Il se gonfloit sur mon corps à mesure que je maigrissois; il me dessécha des pieds à la tête en se remplissant de mon sang, & je devins si léger, que le vent m'emporta de dessus mon lit magnifique aux riches courtines, & que je sortis par la fenêtre. Je voltigeai quelque tems dans l'air, & je tombai sur un rocher nu, qui par bonheur servit à m'éveiller.

DE L'HISTOIRE.

LE caractere de l'historien est un verre qui donne une couleur différente aux objets: ainsi la recherche trop scrupuleuse de la vérité est moralement impossible. Les mêmes faits sont racontés par divers auteurs avec des circonstances qui les dénaturent.

J'ose donc croire que ce n'est point absolument la vérité historique qui devient la chose la plus essentielle. Ce qui m'importe dans l'histoire, c'est de voir en grand le jeu des passions humaines, le foible de ceux qu'on appelle les maîtres de la terre, le vuide de ces grandes entreprises qui semblent flatter l'orgueil national, & qui le trompent. Ce qui m'importe, c'est de voir l'ambition

punie ; les tyrans périr d'une mort précipitée & violente, les grands criminels ne point échapper au châtiment. Ce qui m'intéresse n'est pas de savoir précisément ce que tel homme a pensé, mais ce qu'il a pu penser dans telle circonstance. En ce sens, les réflexions de l'historien sont souvent plus précieuses que les faits même. Une discussion détaillée d'événemens inutiles m'endormira ; un tableau vaste & majestueux d'un regne, quoiqu'un peu romanesque, exercera puissamment ma pensée. L'Historien qui a dit, lorsqu'on lui reprochoit d'avoir un peu forcé l'expression de la vérité ; *cela est beaucoup mieux comme cela*, a fait une réponse philosophique. Non pas que j'invite au mensonge ; mais je rejette ces recherches puériles qui font perdre un tems précieux : je ne veux point de ces minuties que l'on honore du nom de dissertations.

Quinte-Curce a beaucoup inventé dans l'histoire d'Alexandre : qu'est-ce que cela me fait ? Je n'en vois pas moins la folie des conquêtes, qui possédoit cet homme funeste au monde ; je ne ris pas moins de le voir se diviniser, & finir par être dupe de sa propre imagination ; je ne le méprise pas moins dans la fureur de sa colere, dans les excès honteux où il se plonge, quand je vois ce conquérant soumis à une courtisanne, embraser Persépolis pour elle, & livré tout entier aux plus infames passions, surpasser en débauche ceux dont il a vaincu la mollesse. Je remporte de cette lecture une réflexion morale qui m'éclaire sur la fausse gloire, & qui m'apprend à la distinguer de la véritable.

Homere est aussi un menteur ; mais les divisions des rois, les malheurs des peuples victimes de leurs débats, n'en sont pas moins caractérisés sous

leurs véritables traits. Le langage que les hommes prêtent à leurs dieux, me fait réfléchir : je vois avec quelle facilité ils font intervenir les habitans du ciel pour les rendre témoins & présidens tutélaires des massacres qu'ils exercent ; je vois que les passions divinisent tout ce qui les flatte ; & Homere, sous ce point de vue, m'instruit autant que Tacite.

Celui-ci creusoit sans cesse, pour déterminer quels étoient les mobiles positifs ; il donne sa sagacité & son esprit à ceux dont il peint les actions. Les Tacites sont trop rares pour que je suppose un aussi profond coup-d'œil dans les empereurs qu'il m'a peints ; mais je vois ce que Tacite auroit peut-être fait, à leur place, ce que d'autres feront d'après ses instructions ; ce qu'ils pourront faire du moins. J'aime mieux, par exemple, être convaincu de cette idée-là, que de savoir au juste si tel empereur avoit un grand appétit, ou s'il étoit sobre ; s'il avoit le visage long ou ovale ; l'heure de son lever & celle de son coucher. Il est des vérités seches, qui n'arrêtent que les yeux du lecteur ; il est des choses hasardées qui le font penser.

PARESSE.

Ce n'est plus le tems où tout homme qui vouloit posséder tel art ou telle science, passoit une moitié de sa vie à l'étudier, & l'autre à mettre son étude en pratique. On ne voit plus des savans pâlir vingt années sur des livres, méditer à la lueur de la lampe nocturne ; rassembler, combiner des idées, traiter & retraiter cent fois leur sujet, pour produire à la fin quatre volumes *in-folio* sur

quelques-unes des ſciences abſtraites. Il eſt vrai que ces quatre tomes étoient, pour l'ordinaire, un amas d'abſurdités; mais je ne parle pas ici de la rectitude de l'eſprit, je parle de ſa force patiente & du génie laborieux de nos prédéceſſeurs.

Aujourd'hui l'on fait peu, & l'on ne veut faire que des ouvrages aiſés; on ſe contente de bagatelles; le peintre ne fait plus que de petits tableaux; on eſt homme de lettres pour une chanſon, un petit conte en vers ou une brochure ſur l'objet des converſations du jour, une comédie en cinq actes s'appelle un effort extraordinaire.

Notre ſiecle eſt celui de la pareſſe: toute grande compoſition fait frémir: on n'oſe même la contempler en idée. Tel poëte qui néglige ſon talent, excuſe ſa nonchalance oiſive en diſant qu'il reſpecte le public, & bientôt il voudra qu'on honore ſa diſſipation. Tel écrivain qui auroit des lumieres & de la capacité, s'en tient à un petit pamphlet où il conſigne tout ſon avoir, dédaignant ce qu'il pourroit acquérir; il dit que les lecteurs, plus pareſſeux encore, ne liſent jamais deux volumes entiers, & que, dans ce beau monde où l'on parle tant, on n'a plus le tems de lire.

Si, parmi ce peuple indolent & diſſipé, il ſe trouve de tems en tems un homme vigoureux qui exact au cabinet, produiſe pluſieurs volumes, on lui fait un crime de ſa fécondité; des académiciens qui dînent & digerent, des hommes qui tuent leur journée, s'étonnent de cette facilité. Où prend-il ſon tems? dit-on.

Philippe de Macédoine, aſſis à un feſtin prolongé bien avant de la nuit, en diſoit autant de Denis qui faiſoit des tragédies. Un courtiſan en belle humeur, oſa lui dire: *Il prend juſtement le tems que nous employons à boire & à nous réjouir.*

Le plus grand crime du luxe, dans les grandes villes, eſt d'enlever à l'artiſan, à l'artiſte, à l'homme de lettres, une portion conſidérable de ſa durée : le luxe remplit les têtes de futilités, il interrompt le travail, le rétrécit, l'empêche d'être grand & utile ; il émouſſe l'activité de l'eſprit, lui ôte ce reſſort qui s'accroît par l'action. Il crée les formalités puériles de la ſociété, invente les jeux, les cercles, fait de l'amuſement un objet eſſentiel, auquel tout ſe rapporte, ce qui réduit enfin une vie d'homme à quelques journées.

Mais bientôt le pareſſeux tombe dans l'ennui ; il éprouve un vuide inſupportable, vrai tourment plus intolérable peut-être que la douleur phyſique, & que ne connut jamais l'homme laborieux qui voit toujours en perſpective plus de travail qu'il n'en faut pour remplir tout ſon tems.

On ſait l'hiſtoire de ce fainéant qui crioit dans ſa chambre comme ſi on l'eût aſſaſſiné : les gens de la maiſon accourent effrayés ; on pouſſe la porte, on le voit tout ſeul ſur une chaiſe. *Qu'avez-vous?* lui dit-on. — *Ce que j'ai, mes amis? Hélas! je m'ennuie.*

Quel fardeau que le tems pour certains hommes! Comme il s'écoule pour les nobles enfans des arts! Ceux-ci querellent toujours le vieillard aîlé, & ils ſont obligés de ſe mettre ſous le verrou pour ne pas recevoir ces importuns qui, fatigués de leur loiſir, viennent vous dire à la lettre : *Monſieur, débarraſſez-moi de mon tems.*

LUCAIN.

POETE grave, plein d'énergie & de penſées; il a peint de grands hommes, ce qui étoit plus difficile que de peindre des dieux.

Original & audacieux, il a tranſmis dans ſon ſtyle la noble témérité dont ſon cœur étoit plein. La hardieſſe des tours, la force & la préciſion annoncent ſon génie indépendant; il parloit contre la tyrannie, & c'étoit ſous le regne de Néron. Les louanges outrées qu'il lui donne, ne ſont qu'une ironie des plus ſanglantes : Néron lui-même ne s'y méprit point, & le poëte mourut à l'âge de vingt-ſept-ans par une mort violente.

La vertu romaine tranſportoit ſon ame; & cette paſſion héroïque pour la liberté, enfanta cette diction mâle qui a fait dire qu'il paroiſſoit parmi les poëtes de ſon tems, comme un courſier fougueux & indomté au milieu d'une troupe d'onagres.

Les grandes vertus de Céſar ne lui en impoſerent point; par-tout il le voit comme l'oppreſſeur de ſa patrie, fondant le deſpotiſme le plus monſtrueux & le plus outrageant qui ait peſé ſur une nation grande & victorieuſe. Il rend une eſpece de culte à l'infortuné défenſeur de la cauſe publique, à ce Pompée que ſa modération, ſon âge & la douceur de ſon caractere éloignoient également de tout attentat à la liberté romaine.

Ce poëte vigoureux & hardi, en peignant la guerre civile qui arma Céſar & Pompée, s'eſt occupé du plus grand événement politique qui ſe ſoit paſſé dans l'ancien monde. Le choix du ſujet

n'eſt pas d'un génie ordinaire, & quand on ſonge que c'étoit un jeune homme qui faiſoit parler Caton, Pompée & Céſar, on demeure encore plus étonné.

Sa plus grande gloire n'eſt pas d'avoir été traduit, mais d'avoir été médité par le grand Corneille, qui a tranſporté dans ſes pieces pluſieurs traits de la *Pharſale*.

MAHOMET.

SONGE.

J'ETOIS au bord de la mer, & je me plaiſois à conſidérer ces montagnes écumeuſes & mugiſſantes qui viennent ſe briſer ſur un grain de ſable; elles accourent avec impétuoſité comme pour dévorer la terre; elles reculent devant le doigt qui ſemble avoir écrit ſur la limite inapperçue: *Tu n'iras pas plus loin.*

Une huitre étoit reſtée à ſec à demi-pied de l'eau; la vague blanchiſſante & courroucée ne pouvoit le recouvrir. Elle s'entr'ouvroit tranquillement au ſoleil comme pour s'abreuver de ſes rayons. J'apperçus dedans quelque choſe qui brilloit; j'achevai de l'ouvrir, & je vis que ce qui avoit frappé ma vue de ſon éclat, étoit une petite ſonnette d'or; le battant étoit une perle, & la perle étoit couverte de caracteres extrêmement fins. Je pris une forte loupe pour les déchiffrer, & je lus avec étonnement ces mots: *Tu pourras évoquer de la région des morts l'ombre que tu voudras.* Je m'écriai: Graces ſoient rendues à l'auteur de ce don! & j'agitai la ſonnette.

Tout-à-coup le ſpectacle le plus ébouiſſant frappa mes yeux : un rayon immenſe du ſoleil deſcendoit en droite linge depuis l'orbe de cet aſtre jusqu'à mes pieds ; & un ange gliſſant avec rapidité ſur cette échelle radieuſe, & effaçant ſes plus vives couleurs, ſe préſenta devant moi.

Je me proſternai, me cachant le viſage avec les mains ; mais une voix douce & majeſtueuſe m'appella, je levai la tête, & je ne vis plus qu'un beau jeune homme. Ses cheveux blonds étoient noués avec grace ; un bandeau couleur d'azur lui ceignoit le front ; ſa robe, d'une blancheur éblouiſſante, ſe retrouſſoit avec une ceinture d'or. L'Ancien des tems, me dit-il, celui qui a peſé l'océan dans le creux de ſa main, daigne m'envoyer vers toi, & il ſatisfera à tes demandes.

Auſſi-tôt un temple en rotonde & tout d'albâtre fut édifié en un clin-d'œil autour de moi ; j'entendis une voix qui me cria : *Nomme donc, parmi les enfans des hommes, & qui attendent la ſplendeur du jour éternel, nomme celui que tu veux voir.* Pluſieurs noms ſe preſſerent en foule dans ma mémoire : Séſoſtris, Abraham, Alexandre, Céſar, Charlemagne, Cromwel, &c. lorſque, dans le trouble où j'étois, je nommai tout haut *Mahomet* ! Je voulois dire....

Son ombre ſortit du pavé du temple, & je contemplois à loiſir le fondateur de la religion & de la puiſſance muſulmane, le vainqueur de la Mecque & de l'Arabie, l'époux fortuné de tant de belles femmes. Il avoit un air d'autorité, une phyſionomie auguſte, des yeux perçans. *Pourquoi*, lui dis-je, *t'es-tu érigé en prophete ? pourquoi as-tu trompé les hommes ?* Mahomet me jeta un regard, & je fus atterré de ſa grandeur. Il garda le ſilence, mais ſon ſilence étoit celui de la majeſté

& du mépris. Il portoit ſous ſon bras un *livre*, & ſous ſon pied fouloit un *glaive*, comme s'il eût rougi de l'avoir employé, Mais ſon *livre* lui étoit cher : il s'en échappoit un rayon lumineux, & je ſentis que ce livre étoit plein du Dieu dont il annonçoit ſi dignement la puiſſance & la gloire.

Je repris : *Pourquoi as-tu abuſé de la crédulité de tes concitoyens ? pourquoi as-tu feint des révélations ?* En parlant ainſi, j'étois près d'une haute colonne de marbre jaſpé, & de cette colonne ſortit une voix inviſible qui proféra ces mots:

N'accuſe point un grand homme, révéré d'une partie du monde, & qui a détruit l'idolâtrie. Sais-tu lire ce qu'il a écrit ? La calomnie poétique eſt montée ſur le théâtre d'une nation, elle a chargé ſon perſonnage de crimes imaginaires ; mais peut-elle combattre le reſpect univerſel des peuples, & leur antique reconnoiſſance ? Ces préceptes encore vivants & répandus ſur une vaſte ſurface du globe, étoient fondés ſur de grandes lumieres. Oui, tel légiſlateur ſentant bien que l'homme rejetteroit toujours l'autorité de l'homme, ſon ſemblable & ſon égal, a fait deſcendre du ciel les ordres qu'il vouloit intimer à la terre. Garde-toi de l'en blâmer ; garde-toi de l'appeller *fourbe*, *impoſteur*, parce qu'il y a des loix ſages & utiles qui ſont l'expreſſion de la volonté divine, parce qu'on ne porte aucun préjudice à l'homme quand on lui perſuade ſes véritables devoirs, parce que le monde entier, offrant la conviction d'un pouvoir qui a établi les loix morales, ainſi que les loix phyſiques, le grand homme ſe rend le héraut, l'interprête éclairé de ces loix divines ; il les révele d'un ton relatif à leur majeſté ; il donne une baſe religieuſe à la police civile, baſe ſacrée

& nécessaire ; son droit est dans la noblesse & dans la pureté de sa cause.

. Si les anciens législateurs ont mêlé des fables & des rêveries à des vérités importantes & sublimes, c'étoit peut-être le seul moyen de faire passer celles-ci. Les tems, les circonstances, l'esprit humain, toujours amoureux du merveilleux, tout a pu forcer le législateur à amalgamer le culte & la morale : l'un étoit le corps, & susceptible d'être modifié sans danger ; l'autre étoit l'ame de sa police.

Rangerez-vous donc, petits observateurs à vue myope, rangerez-vous ingratement parmi les *imposteurs* plusieurs bienfaiteurs éclairés du genre humain, parce qu'ils ont compati à ses foiblesses, & qu'ils lui ont laissé quelques erreurs inévitables, pour mieux leur faire adopter de nouvelles lumieres & de nouvelles vertus ?

Ces erreurs n'étoient pas leur propre ouvrage, mais bien avant eux l'œuvre confuse d'une multitude aveugle : une religion purement métaphysique n'auroit pas été entendue alors, & ne le seroit pas davantage aujourd'hui.

Soyez plus justes, foibles humains ; rendez grace à ceux qui les premiers ont enseigné l'idée de la Divinité, laquelle observe toutes nos actions, & qui doit les punir ou les récompenser ; qui ont institué les fêtes, lesquelles réunissent les hommes ; qui leur ont défendu le meurtre, le vol & l'injustice; qui ont enseigné l'immortalité de l'ame, dogme sublime & consolateur ; qui ont établi la sépulture des morts ; qui ont recommandé la charité, le respect pour les parens, la foi des sermens, & une subordination légitime ; qui ont fait chérir ces préceptes ; qui ont tracé enfin le code moral, auquel, de nos jours, nous ne pouvons

rien ajouter, & qui plus que les autres ſciences, porte l'empreinte de l'unité; image de la volonté éternelle.

Il ſeroit difficile, même de nos jours, de décider juſqu'à quel point un homme qui voudroit faire paſſer ſes opinions dans l'eſprit d'un peuple neuf, pourroit ſe ſervir du reſſort de l'enthouſiaſme & du merveilleux. Le chemin ſeroit long & incertain, s'il vouloit procéder par les moyens de conviction; mais s'il frappoit fortement l'imagination, il cauſeroit tout-à-coup une révolution utile. Et dis-moi, qui ne pardonneroit aujourd'hui quelque ſupercherie innocente au légiſlateur moderne qui auroit réuſſi à faire adopter à un peuple ignorant, ſuperſtitieux & barbare, des loix ſages, raiſonnables & bienfaiſantes? ....

La voix ſe tut. Mahomet toujours muet, immobile, le dédain gravé ſur le front, me fit un ſigne de ſupériorité, & rentra en terre avec une majeſté tranquille. Auſſi-tôt le temple avec ſon dôme s'écroula ſur ma tête.

Je m'éveillai, me propoſant d'envoyer au docteur Lavater, mon voiſin & grand phyſionomiſte, la *ſilhouette* du prophete armé, de l'auteur du *Coran*. Les grands hommes anciennement étoient auteurs & par fois ſouverains. O mes confreres, le bon tems!

LE POLITIQUE.

DANS l'acception vulgaire, un politique eſt un homme qui ruſe, qui marche par des chemins couverts, qui emploie avec adreſſe l'artifice & la feinte, qui a des idées compliquées, de petites

haines; & sous ce point de vue, le politique a été régardé d'un œil défavorable.

Mais dans l'acception générale & raisonnée, un politique, au lieu d'être un homme à moyens obliques & petits, à vengeance particuliere, est celui qui voit en grand, qui découvre des ressources où les autres n'apperçoivent rien, qui saisit la vraie maladie d'un empire, & le remede qu'il faut lui appliquer, qui sait calculer les dégrés de résistance & de possibilité, qui ne s'entête pas imprudemment & qui recule à propos, qui saisit enfin l'instant précis où il peut s'élancer d'un pas hardi.

C'est un homme qui mesure d'un coup-d'œil la masse d'un état grand ou petit, en connoît le poids & les angles, & ne la lance contre un autre qu'après avoir prévu le double effet qui doit résulter du choc. C'est un homme qui doit être à la fois timide & audacieux, réservé & facile, impétueux & froid. Les élémens contraires entrent dans son génie; car il doit avoir présent à l'esprit tous les ressorts qu'il peut faire mouvoir : la passion ne doit jamais transpirer dans ses actions, parce qu'il doit avoir mesuré d'avance une partie de la force physique, la grande loi qui existe en politique, & qui néanmoins doit être subordonnée le plus souvent à des loix morales.

Cette politique est fondée, comme la plus haute géométrie, sur les principes les plus simples; mais le tout est de savoir en déduire les conséquences. Le caractere d'un peuple change les forces relatives, détruit l'ensemble & l'accord du systême qui paroît admirable sur le papier.

Le politique ne feroit jamais de fausses combinaisons, sans l'extrême variété du caractere des nations : il faut donc qu'il en fasse une étude particuliere,

particuliere, & qu'il ſache tout ce que les dégrés de latitude placent d'étrange & d'oppoſé dans les cerveaux humains.

Voilà le difficile de ſon art. Loin de l'aſtuce & de ſes fineſſes inſuffiſantes, il bâtira ſes plans ſur le caractere d'un peuple vu en grand : dès qu'il poſſédera la véritable connoiſſance de ſes mœurs, il obtiendra ſur lui un empire que le guerrier ne pourroit pas ſe promettre.

Celui-ci ravage comme un torrent, & paſſe de même : les ſanglants trophées de la victoire ſont toujours chérement achetés ; le vainqueur eſt ſouvent loin d'en cueillir les fruits : il ne tient rien ſi le politique ne vient à ſon ſecours : c'eſt lui qui doit garder, conſerver, naturaliſer la conquête.

La plus grande puiſſance, la plus formidable, peut être ruinée par un politique adroit qui, protégeant un état voiſin plus foible, ſaura enlever à ſon rival, preſqu'à ſon inſu, les forces ſecretes & vitales qui conſtituent ſa ſituation floriſſante.

Ainſi notre prudent & politique Charles V. ſans ſortir de ſon cabinet, ſut regagner tout ce que lui avoient fait perdre la bataille de Poitiers & la captivité de ſon pere. Voyez Fabius tourmenter les ſuccès d'Annibal, & les conſumer par une force inactive. Voyez Coligny, l'un des plus malheureux généraux, triompher en poſant les armes, & briller après des défaites. Voyez le génie du lord Chatham, naguere ſi terrible à la France.

Pluſieurs ſciences ſont de pure curioſité : la politique qui fait d'un vaſte état une grande machine bien montée, bien organiſée, & de tous les citoyens un corps animé, ſouple & vivant, ſur-

Ce n'est jamais la grande propriété qui fatigue l'œil du pauvre, c'est l'impuissance où il se trouve, par des loix erronnées, d'avoir aussi une propriété.

LE BALLON-MONTGOLFIER.

On connoît l'Athénien Dédale, qui attacha des aîles à son fils Icare; mais comme le ciment étoit de la cire, elles se fondirent aux rayons du soleil. On connoît Simon le Magicien, qui s'éleva fort haut aux yeux du peuple Romain; mais un apôtre chrétien le fit tomber, & il se cassa le col. On a entendu parler de Persée, de Bellérophon combattant la chimere, du char du feu d'Elie, qui en partant laissa tomber son manteau que ramassa son disciple Elisée; du char-volant de Médée, fuyant après le massacre de ses enfans; de Mercure ayant des aîles aux talons; du cheval aîlé, qui partageoit avec l'aigle de Jupiter la redoutable fonction de porter ses foudres & ses éclairs.

On a écrit qu'Appollonius de Thyane avoit fait un voyage de trois cents lieues par les airs, puisqu'il s'étoit montré le même jour dans deux endroits qui séparoient cette distance.

Sous le regne de Néron, un homme s'éleva fort haut; l'histoire dit à quatre cents pieds de hauteur; il tomba & se tua; son sang rejaillit jusqu'à l'empereur. *Voyez* Suétone.

Jean-Baptiste Dante, de Pérouse, a volé & s'est cassé la jambe. Campanella parle d'un habitant

de Calabre, qui tenta un vol réel & paya cher son entreprise téméraire.

Les anciens, qui nous ont transmis les premiers voyages aériens, avoient-ils trouvé le gaz inflammable qui rend le ballon où il est contenu plus léger que l'air athmosphérique ? Le hasard qui fait naître les grandes découvertes qui s'ensevelissent ensuite avec les peuples, ne peut-il pas représenter le même fait à des époques extrêmement éloignées ? Tous ces dieux ascendans, dont la mythologie est pleine, qui volent sur les nues & plus vîte que les nuages, n'annonceroient-ils pas des chymistes intelligens qui avoient trouvé ce que Montgolfier à rencontré depuis peu ?

Nous ne faisions aucune attention aux divinités d'Homere, marchant dans le vague des airs ; à la Pallas descendant de l'Olympe & arrêtant le fougueux Achille par sa blonde chevelure ; à la Junon aux yeux purs, se cachant dans un nuage ; à la messagere Iris ; au char de Venus, traîné par deux colombes : tout nous revient enfin de l'antiquité, jusqu'au *chant des cygnes*, dont nous nous moquions. Les cygnes de Chantilly nous diront qu'il faut être circonspect, quand, sans aucunes connoissances du passé, l'on veut taxer les anciens d'avoir méconnu la physique. Nous reviendrons peut-être à la physique des anciens.

Voici que l'homme vient de s'assujettir le royaume qui lui sembloit interdit ; il a rencontré l'aigle dans son vol, & il a partagé aujourd'hui son empire. Il ne manque plus que d'entendre un capucin en chaire prêcher contre Montgolfier.

Il y eut des essais malheureux. On a vu, il y a quarante années, M. de B***** s'ajuster des aîles au haut d'un donjon du quai des Théatins ; il avoit orné des mêmes aîles les épaules de son

domeſtique, & il l'exhortoit fort à le devancer; lorſque celui-ci répondit *qu'il étoit fait pour ſuivre ſon maître.* Le marquis de B*** goûta ce raiſonnement, s'élança ſans ſon domeſtique, pirouetta quelques toiſes, & ſe caſſa la cuiſſe en tombant à vingt toiſes ſur un bateau de blanchiſſeuſes.

M. Blanchard, compoſant une très-lourde machine qu'il appelloit *bateau volant*, & s'appuyant ſur les forces purement méchaniques, nous avoit promis de partir de Saint-Germain-en-Laye, & d'arriver aux Champs-Eliſées en face des Tuileries. Ce M. Blanchart, malgré ſes annonces, n'a pas tenu parole. Je ne parle plus ici du chanoine d'Etampes.

Ces promeſſes de s'élever en l'air, rencontroient des incrédules & des rieurs; des gens qui ne ſoupçonnoient pas juſqu'où pouvoit aller la poſſibilité phyſique, armés de ce ſcepticiſme froid & moqueur qui rejette tout ce qui eſt inconnu, (1) étoient loin d'avouer que l'homme pouvoit, par haſard ou par étude, découvrir des prodiges nouveaux.

Ariſtote, Bacon, Deſcartes, Galilée, Newton, tous les phyſiciens de l'Europe, en ſe chauffant devant leur âtre, avoient vu la fumée s'élever: aucun d'eux ne devina qu'en enfermant cette fumée dans un ballon, il s'éleveroit facilement dans les airs, & qu'en augmentant ſon volume, la chaîne

(1) Il y a une phyſique inconnue, que les phyſiciens à ſyſtême rejettent; mais elle n'en exiſte pas moins: la grande phyſique, c'eſt la phyſique inconnue. De même que les empyriques guériſſent mieux que les médecins, de même les phyſiciens ſans chaire expérimentale, ont des connoiſſances qui échappent aux *brevetés*: ce n'eſt point de la magie, c'eſt toujours de la phyſique.

de la pesanteur seroit rompue, pour le coq emplumé, & pour le coq à deux pieds sans plumes.

M. Montgolfier a imaginé le premier ce que chacun auroit pu découvrir au coin de sa cheminée. Plus la chose étoit simple, plus elle se déroboit à l'esprit de recherche, & c'est ainsi que nous sommes entourés de vrais phénomenes auxquels l'habitude nous rend insensibles; car, malgré notre sagacité, l'habitude fait de nous des hommes distraits sur ce qui nous environne, & rien de plus difficile que de bien voir ce qu'on a perpétuellement sous les yeux.

M. le marquis d'Arlandes & M. Pilâtre de Rozier ont eu le courage de s'asseoir les premiers sur ce globe ascendant & abandonné; ils ont voyagé ainsi dans l'espace, au-dessus de la ville de Paris.

Cette merveilleuse découverte a dû commander l'admiration universelle, & échauffer jusqu'au vulgaire que rien ne frappe ordinairement en physique, & pour qui tous les miracles de la nature sont perdus : il est sorti de son apathie; il a marqué de la curiosité, de l'intérêt, de l'étonnement, & toutes les têtes, grandes & petites, se sont exaltées à l'unisson.

Bientôt MM. Charles & Robert, doués d'une intrépidité éclairée & calme, nous ont donné un spectacle bien neuf & jusqu'alors incroyable. Jamais leçon de physique ne fut publiée devant un plus nombreux & plus solemnel auditoire. L'effet, quoique suite d'un principe simple & certain, étoit inconnu à l'homme & étranger à ses fastes, depuis.... depuis tous les renseignemens connus.

Or, si tous les siecles passés s'étoient relevés au moment où montoit si majestueusement dans les airs le *navigateur aérien*, ils n'en auroient pas cru

leurs yeux, on auroit cru voir quelque dieu retourner de la terre chez lui.

Cette découverte aura sûrement son utilité dans bien des choses; mais, ne fût-elle qu'une simple curiosité, ce seroit toujours une belle & brillante expérience que cette *assomption*. Il est satisfaisant de pouvoir enfin quitter vivant cette terre où nous rampons, & de voyager quelques heures dans les airs avec tant de rapidité.

M. Charles assure qu'à une certaine hauteur, plongé dans un air subtil, on se sent une hilarité inconnue à nous qui rampons dans les plaines. Je le crois; car, quand, dans mon voisinage, je m'éleve seulement à six cents pieds, je me sens un tout autre être.

Le Ballon-Montgolfier! c'est la planche jetée sur l'océan; c'est l'arbre creusé en canot: la planche & le canot se sont métamorphosés en vaisseaux qui ont fait le tour du monde, portant l'homme sur des gouffres mouvans, paisible vainqueur des ouragans & des tempêtes. Et l'on sait comment Horace, plus voisin que nous de cette découverte, appelloit celui qui le premier affronta la mer blanchissante d'écume, entre des écueils:

Audax Japeti genus, &c.

L'agent principal de cette ascension est trouvé, la nation Françoise a tout l'honneur de la découverte, & l'Anglois en est jaloux: il a voulu riposter par des épigrammes; il a encore été battu. La royale société de Londres, (malgré le respect que je lui dois), n'a pas eu le sens commun en cette occasion: jalousie, pure jalousie, j'en suis fâché pour elle.

Cette découverte immortalisera le regne actuel. Dans quatre mille ans on dira: les *Hommes volans*

datent du regne de LOUIS XVI, & il a fait présent à l'empereur de la Chine de douze ballons aérostatiques.

Que ce présent est bien imaginé! Comme l'empereur de la Chine sera émerveillé du génie françois! En croira-t-il ses yeux?

Laissons faire présentement l'industrie humaine; elle va tourmenter cette découverte importante, la manier en tous sens, & parcourir l'ordre des possibles.

Les nations voisines voudront du moins obtenir une gloire secondaire; & ce ballon, déjà si curieux, va apprendre à l'homme qu'il ne doit jamais désespérer de ses forces, que son intelligence est faite pour descendre dans tous les secrets de la nature, & qu'il peut se les approprier pour l'intérêt de ses besoins, ou pour le luxe de sa grandeur.

Qui assignera des bornes à la sagacité de l'homme & aux connoissances que le tems, le hasard & la méditation peuvent lui amener? Qui connoît toute la capacité du cerveau de l'homme, cet être qui paroît si foible?

Scrutons, analysons, cherchons: les plus importantes vérités dorment sous nos mains; frappons, interrogeons tout ce qui nous environne. Examinons les similitudes, les *Analogues* jusques dans les infiniment petits; là peut-être est le grand secret. Le poisson dans l'eau monte, s'éleve, descend, tournoie sans point d'appui dans son propre élément, parce qu'il se rend plus léger que l'eau, au moyen de la vessie qu'il a dans le corps, qu'il contracte & qu'il dilate à son gré: l'homme a fait sa vessie, & l'a déployée sur sa tête, & cette vessie artificielle lui a complettement réussi. (1)

---

(1) Un globe de cuivre laminé empêcheroit peut-être

Maintenant, quand je leve les yeux au firmament, je ne vois plus la lune que comme un ballon aéroſtatique ; ce ſatellite flotte sûrement par les mêmes loix, que le ballon-Montgolfier : les planettes ſont des globes creux, remplis d'un *gaz* particulier ; peut-être ſoixante fois plus léger que l'air : c'eſt un pareil gaz qu'il nous faudroit trouver. Que nous ſerions alors forts & leſtes !

Notre terre balancée dans le vuide recele viſiblement un *feu central* qui s'échappe ; elle flottera tant que l'enveloppe épaiſſe retiendra ſon fluide gazeux. J'explique, de ce coup, une foule de phénomenes non encore expliqués, tels que les volcans, les tempêtes, les tremblemens de terre, la variation des climats ; c'eſt la déperdition de l'air inflammable ; c'eſt le combat éternel du gaz & de l'air athmoſphérique : l'équateur eſt enflé, tandis que les poles ſont applatis : la charpente du ballon eſt dans les poles ; c'eſt l'effet inévitable de la matiere ignée qui gonfle notre globe à l'équateur : elle a chaſſé des entrailles de la terre tout corps étranger ; elle y a établi le *fluide* moteur qui ſuſpend le monde en l'air, qui l'appuie ſur rien. Toute *planette* eſt un ballon aéroſtatique. Je le ſoutiens, que dis-je ! tout *aſtre*, tout *ſoleil*, toute *étoile*, autant de globes *creux*, ballons ! ballons ! qui enferment le *gaz* contenu dans leur intérieur. Il n'y a qu'une ſeule loi pour tout le petit poiſſon comme pour le peſant Saturne.

L'aſcenſion du *globe-Montgolfier* m'a donné l'idée

---

les déchirures promptes & l'embraſement toujours à craindre. La veſſie plus compacte ſeroit douée d'une réſiſtance qui, en exigeant d'autres combinaiſons, auroit un effet plus étonnant.

d'un nouveau syſtême phyſique plus raiſonnable, je crois, que les précédens, & qui rend compte de toutes les criſes de la nature. Notre globe, flottant dans l'éther, eſt un ballon aéroſtatique, & dès lors tout s'explique avec clarté : les conſéquences ſont lumineuſes & fécondes. Quand l'enveloppe ſe déchirera, il périra par le feu. *Et ſæculum per ignem.*

Je détrône en ce jour & Deſcartes & Newton, & je compoſerois là-deſſus un volume plein de *calculs* & ſur-tout d'évidence, ſi je n'avois pas un *drame* à faire.

Incrédules eſprits froids, ignorans; rampez dans vos ſtériles négations; l'homme devient le maître des élémens. Les plus énormes fardeaux s'éleveront des abymes; on ira viſiter les ſommets du *Ténériffe*. C'eſt peu; l'on prendra, ſans doute, un jour un vaiſſeau de cent dix canons, agrès, charge, équipage, avec de bonnes pincettes, & on le portera proprement & ſans avarie dans la mer Rouge, ce qui évitera le long circuit pour le voyage des Indes Orientales.

Pourquoi, dans cent années, ne parleroit-on pas d'un ballon aéroſtatique, comme on parle aujourd'hui d'un cheval & d'une paire de bottes pour faire un voyage par terre? Quant à la maniere la plus sûre & la plus ſimple de diriger à volonté horizontalement le ballon aéroſtatique, il ne faudra pas vingt-cinq ans pour la trouver. Nous étudierons ſur-tout le méchaniſme du corps & des ailes de l'oiſeau, qui ſe ſoutient, lui, par ſes forces organiques, & nous en ferons un bel attelage.

Un angloisa avancé que les oiſeaux qu'on nomme oiſeaux de paſſage, ſe retirent dans le globe de la lune, lorſqu'ils diſparoiſſent de nos climats:

ils prennent en effet leur essor en-haut quand ils partent, & s'élevent perpendiculairement; ils descendent d'en-haut quand ils reviennent. Si cette hypothese semble hasardée, il paroît du moins que l'homme peut respirer à une certaine hauteur, puisque ces oiseaux vivent dans l'air le plus subtil.

En attendant le prochain voyage dans la lune, nos travaux vont développer & étendre singuliérement la connoissance de l'astronomie, de l'air, des météores, de la géographie, &c. Nos ballons aérostatiques seront nos observatoires, la guérite céleste, d'où nous découvrirons les grands effets de la nature, & tout cela tenoit à partir d'un petit principe de chimie. Mais que la frivolité n'oublie pas mon *systême*; que les géometres le travaillent, je le leur abandonne; la terre, je le répete, est un *ballon-Montgolfier*; voilà le vrai systême du monde enfin découvert; & je suis tenté de m'écrier, comme Archimede: *Je l'ai trouvé.*

Encore un petit mot qui me vient à l'imagination. L'art de se promener librement dans les airs étant connu, il s'agiroit sur-tout de se tenir immobile dans l'athmosphere contre le mouvement de direction qui l'entraîne avec la terre, de jeter l'ancre, pour ainsi dire, à quinze cents toises au-dessus de nos tours & de nos clochers. Ainsi nos nouveaux Argonautes, en laissant paisiblement la terre tourner sous leurs pieds, pourroient, sans se mouvoir, se trouver au-dessus de Pekin, y descendre, y saluer l'empereur de la Chine de la part du roi de France, remonter & revenir quelques heures après, rendre compte à Louis XVI de la santé de sa majesté Tartaro-Chinoise, à qui Dieu prête longue vie, puisqu'elle fait si bien punir ces mandarins exacteurs qui vexent les pauvres peuples,

plantant du riz sur le *gros ballon aérostatique* vers le 39e dégré 54 minutes.

Aucun accident n'est encore arrivé à ces hommes volans ; puisse l'histoire ne dire jamais d'aucun d'eux : *Suo sepultus est triumpho* ! Le ballon de Lyon a porté sept personnes (1), & ce char aérien s'est élevé à 522 toises.

On a fait diverses expériences dans plusieurs villes, & par-tout le peuple, satisfait de ce nouveau spectacle, crioit de surprise, levoit d'étonnement les mains au ciel, rioit de joie, pleuroit de crainte, manifestoit, à sa maniere, son admiration & les mouvemens extraordinaires dont son ame étoit profondément agitée.

Quel prodige, en effet, que cette pyramide immense s'élevant d'un vol majestueux, qui monte au haut de l'athmosphere, & qui traîne avec son poids & son volume, d'intrépides physiciens, saluant cent cinquante mille hommes assemblés, & leur jetant leurs chapeaux d'un air calme & serein.

On vient d'en lancer un à Neufchâtel, sous ma fenêtre, le 24 Janvier, jour anniversaire de la naissance de Sa Majesté Prussienne, en l'honneur de ce monarque. On avoit écrit dessus : *à Fréderic.*

Roi, le plus roi qui fut onc couronné.

MAROT.

Il s'est élevé à une majestueuse hauteur en présence des Alpes.

---

(1) Ces personnes sont, MM. Montgolfier l'aîné, Pilâtre de Rozier, le prince Charles, fils aîné du Prince de Ligne, le comte de la Porte-d'Anglefort, lieutenant-colonel d'infanterie & chevalier de S. Louis, le comte de Laurencin, chevalier de S. Louis, le comte de Dampierre, officier aux Gardes-Françoises, & le sieur Fontaines, de Lyon, coopérateur très-zélé.

Tel législateur Européen, jeté chez tel peuple sauvage, ne pourroit-il pas un jour faire servir la machine aréostatique à ses desseins utiles, donner des loix du haut des airs à des hordes errantes, & opérer ainsi de grandes choses par le simple appareil de ce globe merveilleux?

Et nous, déchirons les cahiers de nos systêmes physiques. Professeurs, adoptez le mien; tout astre, toute planette porte son gaz abondant; ce fluide moteur est le seul contrepoids de tous les corps célestes. Voilà sa base si vainement cherchée jusqu'à nos jours. Les corps n'ont plus de pesanteur, malgré leur masse, quand ils sont animés par le *fluide gazeux*; & la main de la nature se joue des astres avec cette puissance unique, ainsi que nous nous jouons de ces ballons ronds ou sphériques, objets de nos amusemens; la forme ne fait presque rien, quand le gaz est puissant: nouvelle analogie avec la forme des corps planétaires.

Une réflexion attristante se mêle au plaisir qu'inspire ce nouvel ordre de choses. Il y a du danger pour ces hardis physiciens qui veulent nous ouvrir la route des airs: mais tout état a ses risques & ses périls.

Si tant d'hommes ont prodigué leur vie pour des intérêts équivoques, laissons ces nobles & généreux enfans des arts faire pour la navigation aérienne ce que les anciens ont fait pour la navigation maritime.

N'y a-t-il pas eu des naufrages, & les naufrages n'ont-ils pas appris à la postérité à se jouer des vents & des écueils? Quand l'homme s'abandonne au caprice des flots, pourquoi ne se livreroit-il pas aux bourrasques de l'air? Ces deux élémens lui appartienenennt, puisque la nature

lui

lui a donné les moyens de les assujettir. Ce droit précede toutes les loix : il n'est pas plus téméraire de tenter un vol audacieux, que d'avoir affronté la premiere fois l'indomptable océan. Le char aérien est tout aussi sûr que la premiere nacelle.

D'ailleurs, il est utile en politique, & même glorieux pour une nation, d'offrir à l'univers des hommes qui ne tiennent pas assez à la vie pour craindre la mort, lorsqu'il s'agit de reculer les bornes de la puissance & de l'industrie humaine. Ne limitons pas l'empire du génie, laissons-le luire sur les humains ; il en est le vrai soleil.

On avoit parlé de faire monter des *malfaiteurs* lors des premiers essais de la machine aérostatique. Cette idée étoit rampante, vile & mesquine : les arts veulent être achetés par des mains dignes de les conquérir.

Il appartenoit à des citoyens distingués par leur noblesse & leur courage, de donner ce grand exemple. Qui sert bien sa patrie, sait servir l'humanité. J'ose croire qu'il y a un rapport intime entre ces deux vertus ; qu'il ne faut jamais les séparer ni les opposer l'une à l'autre. La nation y perdroit : il faut savoir affronter la mort. Qu'est-ce que la vie, quand on la sacrifie à l'utilité & à la reconnaissance des siecles à venir ? Qui ne hasarde point sa vie dans les fonctions les plus ordinaires de la société ? On ne devroit même permettre qu'au physicien, au militaire & à l'homme de lettres de s'élever ainsi, & de planer au-dessus de nos têtes : cet horison ne me semble fait que pour eux.

L'année 1783 a été l'année des merveilles : on a fait de l'eau avec de l'air, & de l'air avec de l'eau ; on a imité la formation du givre & de la neige ; on a vu de quelle maniere la feuille

de l'arbre transpire; on a parlé savamment de l'électricité des végétaux, le physicien connu sous le nom de *Comus* a soumis le fluide électrique & l'a appliqué avec succès à la guérison de nos maux; l'abbé Spallanzani a publié ses neuves expériences sur la digestion, & a laissé transpirer celles sur la génération, non moins nouvelles & encore plus étonnantes; d'habiles théoriciens ont fait des recherches fines & des expériences délicates sur l'hygrometre; l'Anglois Wrigt a marché sous les eaux; & si l'espoir d'un air déphlogistiqué se réalise, on touchera le fond de la mer, & l'on en retirera les richesses curieuses que son sein avide a soustraites à nos regards.

On a greffé les vieux ceps de vigne, & cette méthode a plusieurs avantages. On a trouvé dans les tiges de guimauve une filasse plus douce que celle du chanvre & plus forte que le lin.

Mesmer, armé d'une médecine nouvelle & qui confond la faculté, est revenu sur la scene. Par un jeu d'acoustique très-surprenant, une poupée a parlé entre nos mains. Un physicien ingénieux, & qui a vraiment l'air d'un magicien, a mis sous nos yeux la marche progressive de la végétation.

Dans un coin ignoré, mais qui deviendra célebre par cette découverte, la doctrine des *fermens assimilateurs* a commencé à percer. L'eau peut se changer en vinaigre, en vin, en liqueurs de toute espece, sans passer par le bois tortu, ou par les lentes filieres des végétaux. La métamorphose s'opere presque subitement, par la grande loi, *aut superat*, *aut superatur*; *ubi virus*, *ibi virtus*. Qui comprendra la valeur de ces mots? Cette découverte, encore un berceau, fera révolution en chymie; j'ose le croire.

Autre phénomene de la même année ; ce font des *têtes d'airain* imitant la voix humaine, articulant & prononçant comme nous les mots & les phrafes. Si les anciens en euffent créé de pareilles qui euffent paffé jufqu'à nous, il n'y auroit point de langues mortes ; elles vivroient dans ces bouches d'airain, qui en rendroient aux générations éloignées tous les fons & les accens; & nous faurions comment fe parloient le grec & le latin.

Vous qui courez les plaines falées de l'Océan, ne craignez plus le fléau le plus cruel, le manque d'eau: l'eau de la mer va devenir potable par un moyen facile & prompt.

Ajoutez au prodige de la navigation aérienne les faits extraordinaires de l'année qui l'a vu naître; les tremblemens de terre qui ont renverfé Meffine & ébranlé la Calabre ; les volcans de l'Iflande; la paix qui a fondé en Amérique un état immenfe compofé de plufieurs états qui vont croître, fe développer & montrer au refte de l'univers le drapeau invitateur de la liberté; le Croiffant en alarmes aux apprêts de deux puiffances qui, réuniffant leurs forces, femblent devoir frapper un coup qui tient d'avance l'Europe attentive & en fufpens, & qui embarraffe la politique des nations; les crifes fingulieres du gouvernement Anglois; la fituation de la Hollande, toujours indécife; la ville de Dantzik bloquée & abandonnée à elle-même ; le décès des mathématiciens célebres ; enfin je ne fais quelle commotion répandue dans les efprits & qui les difpofe aux entreprifes les plus hardies, aux événemens les plus rares : tout doit faire ranger l'année 1783 parmi les années les plus remarquables par des faits étonnans.

Siecle d'Augufte, fiecle de Médicis, fiecle de Louis XIV, fi vantés pour des peintres, des

ſculpteurs, des orateurs, des architectes & des poëtes, vous pourriez fort bien diſparoître devant un ſiecle déjà marqué par tant d'époques mémorables ! Le génie impatient de mes contemporains, réclamant ſon libre eſſor, demande à ſe déployer ; il veut modifier l'univers, malgré les obſtacles des eſprits froids & bornés ; il veut impoſer ſilence aux détracteurs, & ſervir juſqu'à ces caracteres ſombres, petits, envieux, jaloux & méchans, qui ſe plaiſent à arrêter le progrès des ſciences ; il veut que le regne actuel, puiſqu'il protege & récompenſe les arts, illuſtré par les plus brillantes découvertes, ſoit à jamais célebre dans la mémoire des hommes.

Et que contera-t-on dans mille ans des actions paſſageres de la génération préſente ? Les glorieuſes conquêtes du génie des arts ſur les pages muettes & ténébreuſes du livre de la nature ; l'Eternel l'a ouvert ſous nos regards, apprenons à y lire. O phyſique ! ô chymie ! ô rois ! protégez ces importantes ſciences.

MA FENÊTRE.

Il faut à l'homme qui écrit, un emplacement agréable, un point de vue qui intéreſſe à la fois ſon œil & ſon imagination. Le haſard m'a mieux ſervi que le choix le plus difficile : ma fenêtre me préſente en perſpective les tableaux les plus magnifiques de la nature & ſes grands monumens. Un horiſon immenſe eſt ſous mes regards, & la chaîne majeſtueuſe des Alpes en ceint le contour.

Je les vois, ces monts d'inégale ſtructure, ces

lence profond d'une belle nuit d'été a de charmes sur ses bords ! C'est alors que l'ame tombe dans une douce mélancolie, & que les idées qui naissent, vous subjuguent & vous arrachent des larmes.

Ceux qui ont parcouru la Suisse, admirent encore le point de vue de ma fenêtre. Je ne suis point au milieu d'une vague étendue de pays, ni resserré entre des collines : ma demeure est adossée à une côte, & de là je contemple le lac qui laisse appercevoir sa rive opposée, les bois verdoyans qui l'environnent, les montagnes qui s'élevent en amphithéatre, enfin les Alpes hautaines & leurs glaces resplendissantes ; spectacle dont mon œil n'est jamais rassasié, & qui, placé à une distance convenable, me fait voir, sans m'éblouir & sans me fatiguer, toutes les modifications de la lumiere.

Je ne vois ni rochers démantelés, ni rocs éboulés, ni pics, ni précipices horribles, ni gouffres, ni excavations, ni glaciers, ni sommets déchirés, rien de ces horreurs sublimes que la nature enfanta dans ses convulsions ; je ne découvre que les pyramides argentées de ces blocs immenses, leurs couleurs éclatantes & leurs majestueuses irrégularités.

Quand les orages viennent s'asseoir sur ces trônes de grandeur, j'apperçois la foudre étincelante qui s'échappe de ces nuages opaques & noirs : mais le séjour des tempêtes est loin de moi ; l'oreille devine plutôt qu'elle n'entend le bruit sourd du tonnerre, & les élémens ne semblent combattre & rouler des vagues de feu sur ces cimes orgueilleuses & enflammer les crystaux, que pour arrêter & réjouir ma vue.

A mes pieds est une petite ville où la dif-

corde littéraire n'a jamais pénétré, car j'y suis le seul qui tienne la plume. On y a mis d'accord la littérature du *fauxbourg Saint-Germain* & celle *du fauxbourg S. Honoré*, (1) car on n'y lit aucune brochure parisienne. La musique est le seul art qu'on y cultive. On a creusé au dieu des vendanges, cher au pays, des asyles souterreins, percés dans le roc. Des tonnes effrayantes par leur hauteur sont remplies d'un vin pur & salubre. Le peuple est tranquille & attaché à son gouvernement, dont lui seul peut rendre compte; les loix pénales y sont douces; mais des coutumes exclusives y tuent l'industrie qui ne demanderoit qu'à germer, & rétrécissent les avantages du local. Les vues génératrices n'y sont pas encore apperçues.

L'esprit est naturel dans cette ville, mais on croit trop qu'il n'a pas besoin de culture. Les caracteres y sont adroits sans être ingénieux; les mœurs y sont singuliérement mêlangées. Ce peuple bigarré, placé sur les limites de la France & de la Suisse, n'est ni Suisse ni François.

Le protestantisme en éloigne la superstition, & l'inoculation les ravages de la petite vérole. La jeunesse y est brillante & fraîche, & les bals y offrent plus de beautés qu'on n'en voit ailleurs, proportion gardée.

Ici, tout mon tems m'appartient; aucun ne songe à m'en dérober la moindre portion; je

---

(1) *La Littérature du fauxbourg Saint-Germain*, *& la littérature du fauxbourg Saint-Honoré*, est un chapitre curieux que j'ai oublié dans *le Tableau de Paris*. J'en demande pardon aux nombreux acheteurs de cet ouvrage; c'est une omission que je réparerai le plutôt qu'il me sera possible.

dépôts éternels des neiges & des frimats, ces rochers que l'œil voit croître & monter jusqu'aux cieux, d'où tombent les torrens, d'où sortent les fleuves qui vont se perdre dans les deux mers ; je les vois ces monts antiques, témoins des premiers jours du monde ; les voilà ces rocs inaccessibles qu'Annibal a franchis lorsqu'il étonna l'aigle des Romains. Quel superbe entassement de ruines augustes ! Les glaces amoncelées blanchissent les faîtes de ces montagnes sourcilleuses ; l'œil les confond avec les nuages, & il ne paroît pas qu'au-delà de ces masses gigantesques il puisse y avoir des humains.

Derriere les monts du Valais, qui forment le premier rang, j'apperçois les pointes brillantes des Alpes, le mont Blanc dans sa majesté, le mont Sixt, le Shrekhorn, & plus loin vers l'orient le Grindelwald & le Saint-Gothard. D'autres cimes plus reculées & d'un aspect non moins imposant se confondent dans le lointain avec un ciel pur & sans borne ; ces masses différemment colorées impriment à l'œil qui les contemple un mêlange de surprise, d'admiration & de respect. C'est pour moi que le soleil en se levant dore ces hautes montagnes ; c'est pour moi qu'à son coucher elles sont illuminées d'un feu rouge & vif : ces sommités élancées dans les airs sont des prismes où toutes les couleurs viennent se mêlanger. J'embrasse ce superbe horizon ; & si ma vie est casaniere, mon œil court au loin dans cet espace étendu. Chaque instant m'apporte les jouissances de la vue. A l'aide d'un télescope, elle s'enfonce dans les vallées profondes qui séparent les Alpes ; elle monte sur leurs sommets glacés & rayonnans ; elle rapproche ces figures colossales, objets tout-à-la-fois terribles & beaux ;

elle y pourſuit l'éclair ; elle plane ſur ces cantons républicains où vivent des pâtres heureux ſur un ſol ſtérile, mais libre.

C'eſt là, vous l'apprendrai-je, citadins délicats ? c'eſt là que l'uſage du pain eſt preſqu'inconnu, que des familles entieres n'en ont jamais goûté, & qu'on le regarde, les uns comme un aliment trop chérement acheté, les autres comme une friandiſe inutile à l'homme. Ces mangeurs de laitage foulent des mines riches qu'on n'exploite pas ; & c'eſt ſous leurs pieds que l'or repoſe innocent.

O que de réflexions m'a fait faire ma fenêtre! Elle eſt de toutes les fenêtres celle qui offre l'aſpect le plus pittoreſque & le plus large. Quel terme pourra exprimer un ſpectacle qui intéreſſe à la fois le phyſique & le moral, que le tems n'uſe point, & qui apprend à fuir le tumulte, le luxe des villes, ſi pauvre devant la brute magnificence de la nature ?

Ce tableau, dont les couleurs varient ſans ceſſe, ſeroit trop vaſte, ſi des montagnes plus rapprochées, placées à ma droite, & dont les maſſes diminuent en s'éloignant, n'en formoient le cadre de maniere à m'en faire ſentir les dégradations. Il ſeroit trop ſilencieux, ſi le beau lac de Neuchatel n'en occupoit que le centre ; ſes vagues écumeuſes & bondiſſantes, qui retentiſſent huit mois de l'année, animent cette riche perſpective, rendent la nuit plus auguſte, & bercent mon premier ſommeil. Ce lac retentiſſant forme pour l'oreille un accord qui répond au plaiſir de la vue.

Qu'il eſt encore beau lorſque ſa ſurface tranquille réfléchit la lumiere brillante de la lune ! Tous ſes rayons y deſcendent. Ah, que le ſi-

jouis de chaque instant de ma durée; mon loisir est parfait; nul distraction ne m'enleve à l'étude; je me sens seul avec une satisfaction intime: ici je regrette que les jours n'aient pas soixante-douze heures: je ne suis point dans une solitude absolue, je ne suis point dans une ville bruyante; je ne demande aucun suffrage; j'écris enfin dans un pays libre & sous la main protectrice d'un grand Roi, qui lui-même sait écrire.

FIN du Tome II.

TABLE.

Oreiller. Page 3
Attendrissement. 6
La Pensée. 10
Monde. 11
Insectes. 13
Sens intérieurs. 15
Fleuves. 18
Main. Ibid.
Mariage. 20
Satyrique. 23
Talion. 25
Bulletins. 27
Poudre à canon. 29
Homme vain. 34
Esprit de parti. Ibid.
Dialogue des morts entre un Faquir & une Vestale. 36
Science. 49
Les larmes de Milton, sur la perte de sa vue. 51
De la Royauté & de la Tyrannie. Songe. 53
Idylle. 71
Bons Rois. 74
Hospitalité. 75
George Dandin. 76
Phisionomie. 79
Amour. 80
Vieillesse. 83
De la Campagne. 87
De la Cupidité. Songe. 79
Geste. 105
Astronomie. 106

De l'inégalité des têtes humaines. 106
Mal physique. 112
Libéralité. 113
Bassesse. 114
D'un Monde heureux. Songe. 115
Vision. 123
Apostrophe. 124
Renommée littéraire. 126
Boileau. 129
Entraves déraisonnables. 134
De la Grece. 137
Perse. 139
Temples. 142
Sémiramis. Songe. 144
Beaux-Arts. 146
Anson. 148
Douleur. 149
Prospérité. 153
Stasicrate. Ibid.
Vers François. 155
Morale. 157
Platon. 158
Lecteurs. 160
Rêve. 163
Sur le dicton, Rien de nouveau. 167
Point de vue. 169
Enfance. 171
Le Lac de Nantua. 173
Critiques. 177
Des Femmes savantes de Moliere. 180
Facilité. 183
Turenne. 184
Les Historiens. Ibid.
Tavernier. 185
Montesquieu. 186
Lycurgue. 189